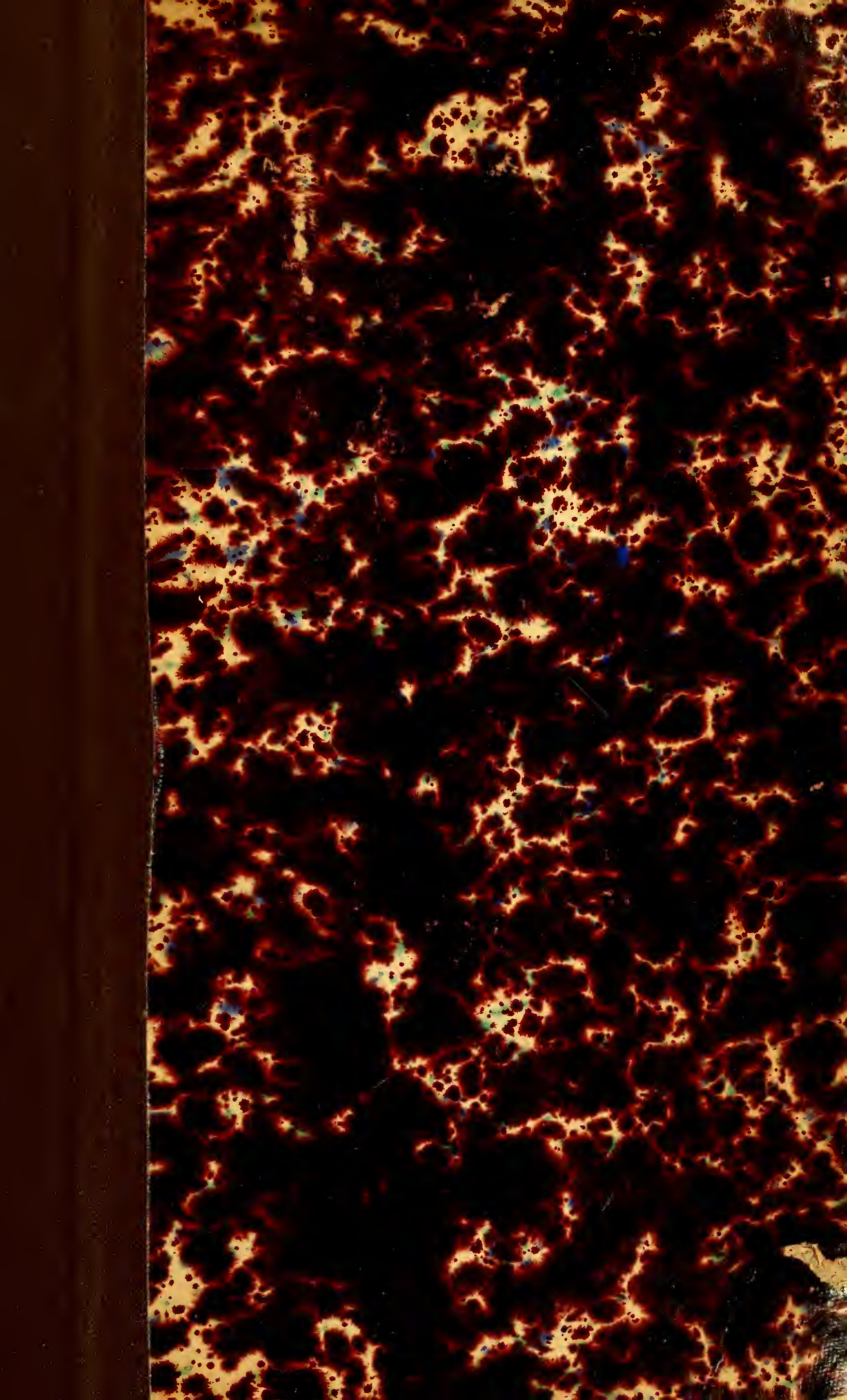






SAINT
IGNACE DE LOYOLA

II

DANIEL BARTOLI, S. J.

SAINT IGNACE DE LOYOLA

FONDATEUR DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

SA VIE ET SON INSTITUT

Traduction nouvelle et intégrale

Par le P. Jacques TERRIEN

DE LA MÊME COMPAGNIE

TOME SECOND

PARIS
rue des Saints-Pères, 30
J. LEFORT, IMPRIMEUR, ÉDITEUR
A. TAFFIN-LEFORT, Successeur
rue Charles de Muyssart, 24
LILLE

LIVRE IV

GOUVERNEMENT DE SAINT IGNACE

1540-1556.

S. IGNACE DE LOYOLA

SA VIE ET SON INSTITUT

CHAPITRE I

1. Saint Ignace modèle des siens dans l'art du gouvernement. — 2. Union admirable d'une extrême prudence et d'un abandon complet entre les mains de Dieu. — 3. Domaine absolu sur toutes ses passions.

1. La Compagnie avait reçu de son Fondateur le plan d'après lequel chacun de ses membres devait élever l'édifice d'une vie parfaite, et se rendre également utile à soi-même et au prochain. Mais on sait que la première direction a coutume d'exercer une influence qui se fait sentir pendant de longues années. La Compagnie aurait donc manqué d'un complément nécessaire, si, dans l'exercice de la chose la plus importante et la plus difficile, je veux dire le gouvernement, elle n'avait pas vu traduites en action par saint Ignace les leçons que saint Ignace avait lui-même données. Il plut à la Providence de nous montrer à l'œuvre notre Fondateur, et de nous offrir en sa personne un parfait modèle, et comme une règle pratique et vivante. C'est à mes yeux une grâce toute particulière de la Providence divine envers nous, que le Saint n'ait jamais pu fléchir la volonté de ses compagnons, et que ceux-ci, malgré ses réclamations, se

soient obstinés d'une voix unanime à le nommer Général, et à le maintenir toute sa vie dans cette fonction. En cela, Dieu eut moins d'égards à l'humilité particulière de son serviteur qu'au bien général de la Compagnie.

C'est dans les Ordres religieux que se vérifie surtout la parole de saint Grégoire de Nazianze, que le gouvernement des âmes est l'art des arts, la science des sciences. En raison de la nature de son objet, cette science est incomparablement plus difficile que celle qui s'occupe de guérir les corps. Le médecin peut examiner la partie malade, se rendre compte de la qualité des humeurs dont il faut rétablir l'équilibre. S'il est habile, ses observations ne le tromperont guère; ce qu'il voit existe réellement. De plus, la nature ne conspire pas contre elle-même, et ne s'étudie pas à faire échec aux prescriptions de l'art. Il n'en est pas ainsi dans les choses de gouvernement. Nous avons notre manière de penser, notre amour-propre, et cette sorte d'orgueil qui ne veut ni ne peut supporter d'être contredit. Ce sont des obstacles à la vertu, des ennemis qui entrent en lutte, dès qu'on veut nous aider. Autant nous devrions mettre d'empressement à découvrir nos maux à ceux qui sont chargés de les guérir, autant nous en faisons paraître pour nous dérober à leurs soins; nous sommes vaillants contre nous-mêmes, habiles au détriment de notre santé (1).

Au jugement unanime des hommes les plus graves qui ont vécu dans le commerce d'Ignace, le Saint était sans égal dans cet art du gouvernement, non seulement pour en tracer spéculativement les règles, on en voit la preuve dans ses Constitutions, livre capable, au dire du P. Jacques Lainez, de réformer en peu de temps la face du monde, mais encore pour réduire ces règles en pratique. Il sera donc utile de m'arrêter avec quelque étendue sur ce sujet, et d'aider ainsi ceux qui ont la mission de diriger les autres, à se former sur cet admirable modèle.

(1) Gregor. Nazianz. *Orat.* 21.

Plût à Dieu qu'ils eussent tous à cœur d'imiter l'exemple du P. Olivier Manare ! Ce Père fut plus d'une fois Recteur, Commissaire et Provincial. Or, il disait que, dans l'exercice de sa charge, il lui semblait être assisté par l'esprit même d'Ignace; car toutes les fois qu'il avait à prendre une détermination, il jetait les yeux sur son modèle; et ce n'était qu'après avoir vu ce que le Saint aurait fait vraisemblablement dans une circonstance semblable, qu'il prenait lui-même son parti sans hésitation. Si tous les supérieurs n'ont pas eu le bonheur de vivre avec le Saint, de le voir à l'œuvre, ils connaissent au moins son véritable esprit, exprimé dans son Institut, et sa méthode de gouvernement. Plût à Dieu, encore une fois, qu'ils fussent fidèles à la pratique du P. Manare ! Ils n'auraient pas de peine à découvrir alors si notre Fondateur, placé dans telle situation, fermerait les yeux sur tel abus, et userait de la dissimulation qui est la mère du relâchement, ou s'il n'exigerait pas, au contraire, avec énergie, l'observation de règles venues du ciel plutôt que de ses propres pensées; de règles, dis-je, qu'il arrosa de plus de larmes qu'elles ne comptent de lettres. Ils verraient s'il céderait aux difficultés qui se rencontrent dans le maintien de la discipline religieuse, afin de vivre en paix avec ses inférieurs et de se ménager la réputation de supérieur conciliant et facile. Mais ces réflexions, il ne faut les attendre, ni du supérieur dont parle saint Grégoire, qui se rend lui-même coupable des fautes qu'il devrait corriger dans les autres (1), ni de celui qui ne connaît point les règles de la prudence, cette qualité plus nécessaire, au jugement de notre Saint, que la sainteté elle-même. Cette prudence est un don bien rare; mais en imitant ceux qui l'ont possédée dans un degré éminent, on pourra suppléer en partie au déficit qu'on aurait en soi-même. Le reste de ce livre fera voir à quelle perfection l'avait portée Ignace.

(1) Lib. XXIV *Moral.*

2. A considérer l'extrême diligence qu'il apportait à toutes choses, à le voir réfléchir longuement, prévoir toutes les éventualités, peser le pour et le contre, s'entourer de conseils, on est ravi d'admiration. Manifestement la prudence la plus consommée était son unique règle; elle seule dirigeait sa conduite. La nature des affaires et le caractère des personnes avec lesquelles il devait les traiter, le moment à choisir, les moyens à mettre en œuvre, les obstacles qui pouvaient compromettre le succès; il étudiait tout avec la plus grande attention. Chaque soir, il dressait une note détaillée de tout ce qui devait se faire le lendemain, et il suggérait à ceux auxquels il en confiait l'exécution une multitude d'industries. La chose était-elle plus grave, il la soumettait d'abord à de longues et sérieuses réflexions personnelles; puis il la faisait débattre dans son conseil. Il ne pouvait souffrir ces *décrétalistes*, c'est le nom qu'il leur donnait, toujours prêts, sur le simple exposé d'une affaire même très importante, à se prononcer d'un ton tranchant, à dire qu'elle est convenable, utile, que l'exécution en est aisée, difficile, etc.

Il considérait la fin des choses bien plus que leurs commencements. Avant de se décider à entreprendre une œuvre, il se demandait quelles conséquences bonnes ou mauvaises elle pourrait avoir. Puis, quand il s'était déterminé à agir, il examinait quels obstacles s'opposaient à l'exécution, quelle en était la source, le nombre, et comment on pouvait les surmonter. Son regard était si profond et allait si avant, qu'entre lui et ses conseillers, hommes pourtant d'une rare prudence et d'une grande pénétration d'esprit, on trouvait la même différence qu'entre le voyageur qui, du sommet d'une montagne, découvre des pays entiers, et celui qui, dans la plaine, n'embrasse qu'un étroit horizon. C'est pourquoi le P. Jacques Lainez désirait si vivement, et fit tant d'instances, pour qu'il fût du nombre des Pères destinés

au concile de Trente. Outre les services qu'il aurait rendus par ses prières, il eût encore été par ses conseils d'une utilité extraordinaire à cette grande assemblée, dans les affaires si importantes qu'elle avait à traiter pour le bien de l'Église.

Dans les choses graves, sa coutume était de ne jamais exécuter immédiatement ce qu'il venait de décider, à moins qu'une circonstance heureuse ou la nécessité ne l'obligeassent à faire autrement. Il laissait son esprit se reposer plusieurs jours sur l'objet en question et reprendre tout son calme; il y revenait alors, non pour l'étudier de nouveau en lui-même, c'était chose déjà faite, mais pour en discuter l'exécution. Pour se bien assurer que la raison toute seule, sans aucun mélange de passion, présiderait à cet examen, il considérait cette affaire comme si c'eût été une affaire étrangère, simplement soumise à son appréciation. Les lettres qu'il écrivait à cette occasion passaient trois ou quatre fois sous sa plume. Une telle habitude de la réflexion et surtout ce coup d'œil étonnant qui découvrait de si loin les conséquences des choses, lui firent prendre plus d'une fois des résolutions étranges au premier abord, et contraires aux principes de la sagesse la plus élémentaire. Mais la suite des événements, où les yeux moins clairvoyants ne voyaient qu'un effet du hasard, se chargeait de confirmer la prudence de sa conduite, et de montrer qu'il avait pris les seuls vrais moyens.

Ce qui redouble l'admiration, c'est qu'à cette prudence consommée, à ce luxe d'examen, saint Ignace joignait une extrême défiance de lui-même et la dépendance de Dieu la plus entière. De son côté, il déployait toutes ses ressources, comme si le succès eût dépendu de lui seul, et, d'autre part, il s'abandonnait à Dieu comme si toute sa diligence et toutes ses industries eussent été inutiles. Avait-il pris une détermination; avant de la mettre à exécution, il la recommandait encore longue-

ment à Dieu; avait-il arrêté une affaire avec ses consulteurs, il leur disait d'ordinaire : « Maintenant, il faut dormir là-dessus, » c'est-à-dire il faut s'en occuper avec Dieu dans l'oraison. Ainsi, quelque infaillibles que lui parussent les moyens qu'il avait adoptés, il ne les mettait pas en œuvre, s'il ne s'était d'abord ménagé le secours de Dieu. Toutes les raisons du monde, disait-il, lui eussent-elles démontré, d'une manière péremptoire, l'excellence d'une détermination prise par lui, il n'eût pas été rassuré, surtout en une affaire importante, s'il n'en avait d'abord conféré avec Dieu. De là son habitude de considérer comme une grâce d'en haut tout ce qui lui réussissait, bien qu'il n'eût, de son côté, négligé aucun des moyens humains. Était-il question d'une entreprise d'un haut intérêt pour la gloire de Dieu; sa première règle de prudence était d'oublier les timides lois de la prudence de la chair; car en semblable occasion, disait-il encore, on ne vogue jamais plus heureusement que lorsqu'on a le vent contraire. C'est ainsi qu'il commença et conduisit heureusement à leur terme de grandes œuvres, non seulement sans aucun secours humain, mais au milieu des plus extrêmes contradictions.

3. Une autre vertu de saint Ignace, c'était le domaine absolu qu'il exerçait sur ses passions, en particulier sur celles de l'amour et de la haine. Il en réglait tous les mouvements avec une possession de lui-même incroyable. Les faisait-il passer dans ses paroles et ses actes extérieurs, c'était, pour le ton de voix ou la manière d'agir, avec la juste mesure que demandaient les circonstances du lieu, du temps, des personnes et des choses. Plus d'une fois, au moment où il s'entretenait avec quelques Pères, le visage serein et l'âme tranquille, il parut tout à coup se transformer en un autre homme, en voyant entrer un religieux qu'il avait mandé, et dont les fautes exigeaient une sévère réprimande. A l'expression de ses traits, à

l'accent vif et pénétré de sa parole, on eût dit que son âme était intérieurement émue, et toute troublée par la gravité des manquements qu'il reprochait au coupable. Mais à peine celui-ci était-il sorti, qu'il reprenait la sérénité de son visage, et continuait l'entretien avec autant de calme que si cette colère eût été toute d'emprunt, comme un masque que l'on ôte et qu'on remet à volonté.

C'est ce qui explique comment ses paroles, au dire d'un témoin, étaient quelquefois si véhémentes, que les murs de sa chambre semblaient en être ébranlés, et pourtant si réglées et si composées, que pas une syllabe n'en paraissait dictée par la colère, et que tout procédait uniquement de la vertu et de la raison. Jamais on ne l'entendait dire aux moins réguliers eux-mêmes : vous vous conduisez mal ; vous ne gardez pas la modestie ; vous êtes un étourdi, ni se servir d'expressions semblables qui sentent le dépit ou l'injure. Toute la force de ses réprimandes consistait à montrer la difformité de la faute en elle-même, en mettant sous les yeux tout ce qui pouvait l'aggraver du côté du coupable, du côté du prochain et du côté de Dieu. C'est pourquoi il ne voulait pas que les passions, et principalement la colère, fussent mortes dans les supérieurs, mais seulement mortifiées ; car dans une maison qui serait gouvernée par une autorité invariablement débonnaire, que cette bénignité fût naturelle ou réfléchie, les vices ne tarderaient pas à construire partout leurs nids.

Le P. Olivier Manare, Recteur du Collège Romain, pensait à se retirer de cette charge, sous prétexte qu'il sentait revivre comme supérieur les mouvements de colère qu'il avait cru complètement étouffés, lorsqu'il ne faisait qu'obéir. Saint Ignace ne le souffrit pas ; il n'était pas besoin, lui disait-il, de supprimer la colère, il suffisait de la dominer, de la gouverner et de se servir d'elle pour gouverner aussi les autres. Il convient d'ajouter que le Saint ne reprenait pas tout le monde avec cette rigueur

dont j'ai parlé; ces procédés étaient pour les religieux coupables de grandes fautes ou doués de grandes vertus. Il avait bien soin de faire comprendre aux supérieurs que, sans de graves raisons, par exemple, pour donner une leçon publique, ils ne doivent pas user envers leurs inférieurs d'une sévérité excessive. Plusieurs, en effet, sont encore tendres dans la vertu, et prompts à prendre ombrage; ils pourraient se laisser aller à des sentiments d'aversion, et croire qu'on a plus d'éloignement pour leurs personnes que pour leurs défauts. Il en résulterait des maux plus sérieux sans comparaison que tout le bien qu'on se promettait de la correction. Des réprimandes trop multipliées, paraissent d'ordinaire moins un effet du zèle pour la discipline que d'une certaine impatience naturelle; faites avec une rigueur exagérée, elles ne sont plus attribuées qu'aux saillies de la passion.

J'ai dit tout à l'heure que saint Ignace n'usait de cette grande sévérité qu'envers les personnes en qui il trouvait de grandes fautes ou de grandes vertus. C'était sa coutume, en effet, quand il avait affaire à des hommes d'un esprit solide, d'une vertu mâle et généreuse, de les reprendre sans ménagement, même pour des imperfections très légères. Il en usa particulièrement ainsi avec les Pères Jérôme Natal et Jean Polanco, religieux d'une rare perfection et qu'il aimait singulièrement. Ce faisant, il se proposait un double but. D'abord il voulait aider par là des âmes qu'il voyait désireuses d'une haute sainteté et capables de l'atteindre, à acquérir une pureté de vie toujours plus excellente : et certes, ce n'était pas un faible secours pour elles, de s'entendre reprocher les manquements les plus légers par un homme comme Ignace. Il prétendait de plus apprendre aux âmes plus faibles, avec quelle humble patience elles doivent elles-mêmes recevoir des reproches moins durs pour des fautes semblables ou peut-être plus graves. Il usait d'ailleurs de cette sévérité réfléchie et en quelque sorte de commande, avec tant de

ménagement, qu'elle ne portait aucune atteinte à l'estime dont jouissaient dans l'opinion des autres ceux qui en étaient l'objet. Car, en leur absence, il avait soin de les louer devant leurs frères, de vanter la solidité de leur vertu et leur avancement dans les voies de Dieu. Il ne relevait pas seulement ainsi leur réputation ; il excitait encore la plus vive admiration pour eux, en les présentant comme des hommes, dont la vertu, semblable au fer mis sur l'enclume, s'affermissait chaque jour sous les coups répétés des mortifications publiques et privées.

CHAPITRE II

1. Art avec lequel saint Ignace s'accommodait aux qualités naturelles et surnaturelles de chacun. — 2. Comment il traitait les novices, surtout quand ils étaient de grande naissance.

1. Un autre effet de l'extrême prudence de saint Ignace, c'était l'art avec lequel il savait s'accommoder aux exigences particulières réclamées par le caractère, les inclinations et le genre d'esprit de chacun. Il n'était pas seulement le Supérieur général de tout son Ordre, il réunissait dans sa personne autant de types différents de supérieurs qu'il avait d'inférieurs à conduire. Il savait, avec une sagesse admirable, faire en quelque sorte l'anatomie de l'âme de chacun des siens, en observant ses démarches, les inclinations de son esprit, les mouvements de ses passions; et c'est ainsi qu'il arrivait à les connaître mieux qu'ils ne se connaissaient eux-mêmes. Aux novices, il donnait, sans qu'ils s'en doutassent, l'occasion de se manifester, de découvrir par leurs paroles, par des mouvements subits qui prévenaient la réflexion, leur trempe d'esprit et leur passion dominante. Il réglait d'après cela sa manière de les traiter; grave ou affable, tendre ou rigide, réservée ou confiante, selon les circonstances. Du reste, il y mettait autant de naturel que s'il n'en avait pas d'autre. De là, l'étonnement des esprits superficiels qui ne s'expliquaient pas ces différences de direction dans les mêmes choses, vis-à-vis de personnes différentes, et

quelquefois vis-à-vis de la même. Mais les résultats montraient bien que, en usant tantôt de dissimulation et de douceur, tantôt de sévérité et de rigueur, le Saint avait précisément fait ce qui convenait le mieux.

Une condition du bon gouvernement des supérieurs c'est de bien connaître ceux qu'ils ont à diriger ; aussi, quand saint Ignace envoyait de Rome en un autre lieu quelqu'un de ses enfants, ne manquait-il jamais d'adresser au supérieur de l'endroit une exacte information des qualités et des dispositions de celui qu'il plaçait sous sa conduite.

C'est avec la même sagesse ou même avec une prudence encore plus grande, qu'il conduisait chacun à la perfection par sa voie propre. Il connaissait par expérience tout ce qui peut former les saints : grandes pénitences, longues oraisons, pèlerinages, persécutions, aridités, consolations, tentations, scrupules, visites du ciel, travaux pour le salut des âmes, rien ne lui était étranger. Cette expérience, disons-le en passant, lui fut d'une utilité merveilleuse pour composer les Constitutions, pour donner au genre de vie et aux ministères de la Compagnie leur vrai caractère ; de plus sa vie d'une rectitude parfaite, était celle d'un homme habitué à ne prendre ou à ne laisser un parti que sous l'empire de la raison. Malgré cela, il ne voulut jamais mesurer les autres à sa mesure. Il blâmait ceux qui, après avoir éprouvé pour eux-mêmes l'utilité de certaines choses, prétendent en faire des règles infaillibles pour les autres, et regardent comme hors de la voie quiconque ne suit pas leurs propres sentiers.

C'était une de ses maximes que pour bien réussir, il faut s'accommoder aux affaires et non pas accommoder les affaires à soi. Il appliquait cette règle à la direction des âmes. Il se faisait tout à tous, et semblait n'avoir d'autre esprit que celui par lequel chacun se guidait, pourvu que cet esprit ne s'écartât pas de l'Institut. Cette

condescendance lui gagnait merveilleusement le cœur de ses enfants, et les portait à lui découvrir toutes leurs pensées. Ils étaient sûrs qu'il cultiverait en eux ce qu'il y trouverait de bon, au lieu de l'arracher, pour y mettre d'autres choses meilleures peut-être, mais pour lesquelles ils n'avaient pas d'inclination, et que Dieu ne leur demandait pas.

Cependant, tout en dirigeant les siens selon leurs aptitudes diverses, Ignace n'avait garde de se prêter à la tiédeur; jamais il ne leur permit de se contenter d'une vie simplement bonne, et qui ne fût pas en harmonie avec la sublimité de leur vocation. Il ne cessait de les presser de toute manière; avis, conseils, surveillance attentive, pénitences, examens particuliers, exercices spirituels, mortification intérieure; il n'est pratique ou moyen dont on puisse se servir pour arriver à la perfection, qu'il ne mît en œuvre. Mais il en usait avec une discrétion admirable, ne demandant à chacun que ce que chacun pouvait donner. Comme il connaissait très bien ceux qui étaient des géants dans la vertu, et ceux qui n'étaient encore que des enfants, il proportionnait à leurs forces diverses le fardeau dont il les chargeait. Avait-il affaire à des hommes d'un grand cœur, il les exposait, sans souci de les épargner, aux entreprises les plus difficiles, aux fatigues de longs et pénibles voyages, aux travaux apostoliques, aux privations de tout genre et aux persécutions. Au contraire ceux qui étaient faibles encore, et c'étaient ordinairement les nouveaux venus, il avait coutume, pour ne pas les effaroucher, de les occuper à des choses au-dessous même de leurs forces; mais il le faisait quelquefois de manière à leur montrer qu'il les traitait ainsi en hommes délicats, afin que la vue de leur peu de vertu et la honte les stimulant, ils se missent en état d'accomplir à leur tour les œuvres des plus parfaits. Le F. Bernard, Japonais, avait été baptisé et envoyé en Europe par saint François Xavier. Saint Ignace, plein d'indulgence pour

un homme qui était novice dans la vie religieuse et dans la foi, voulait l'épargner; malgré toutes les instances de Bernard, il ne consentit à lui accorder un emploi pénible, qu'en lui faisant promettre de l'avertir aussitôt qu'il en éprouverait de l'ennui, de la fatigue ou trop d'accablement.

Même sagesse dans les corrections; elles étaient bénignes ou sévères, selon les forces de chacun. Comme ses yeux exprimaient tout ce qu'il voulait dire, il lui suffisait pour avertir et corriger les plus jeunes, de les regarder. Une voix s'échappait de ses yeux, *Et vocem per ipsum intuitum emittens*, comme dit saint Jean Chrysostôme, en parlant du regard que le Sauveur jeta sur Pierre, regard victorieux qui confondit l'apôtre et lui fit verser un torrent de larmes (1). D'autres fois, il leur adressait des paroles qui tenaient plus de l'éloge que du blâme. Un novice avait les yeux extrêmement vifs; il le corrigea en lui disant : « Frère Jean-Dominique, pourquoi ne faites-vous pas voir aussi dans vos yeux la modestie et la retenue que Dieu a mise dans votre âme? » Il en usa tout autrement avec le P. Olivier Manare, religieux déjà éprouvé et d'une vertu consommée, qui le chérissait comme un père et le vénérait comme un saint. Obligé de quitter Rome pour se rendre au nouveau collège de Lorette, dont il venait d'être nommé Recteur, le P. Manare alla prendre congé de lui et lui demander sa bénédiction. Dans la pensée qu'il ne le reverrait peut-être plus vivant sur cette terre, il ne cessa, tout le temps que dura l'entretien, de tenir ses yeux attachés sur lui. Ignace fit semblant de ne pas s'en apercevoir. Mais au moment où le P. Manare allait sortir de la maison, il chargea le P. Polanco, son secrétaire, de le rappeler et de lui dire que la liberté de son regard l'avait offensé. En conséquence, il lui prescrivait de faire chaque jour son examen particulier sur ce sujet; il lui enjoignait en outre de réciter un

(1) *Homil. 9. de Pœnit.*

certain nombre de prières vocales ; enfin de lui écrire chaque semaine, dans une lettre à part, comment il avait été fidèle à chacun de ces points. Le P. Manare se soumit à cette pénitence, et l'observa rigoureusement pendant quinze mois entiers; ce fut seulement alors qu'il eut permission de la cesser.

2. Les novices, surtout les plus jeunes, sont semblables à des plantes délicates; ils portent encore avec eux la terre du monde d'où ils viennent d'être arrachés. Saint Ignace les traitait avec une prudence et une douceur extrêmes. Il suivait l'exemple de Notre-Seigneur qui pour achever de les détacher des plaisirs du siècle, a coutume de leur faire goûter le miel des consolations spirituelles, et inonde leurs yeux de larmes de dévotion et de tendresse ; plus tard, quand ils seront devenus plus robustes, il usera de moins de libéralité. Ainsi Ignace n'était pour eux que bénignité et indulgence; il se contentait de ce qu'ils pouvaient donner, sans trop s'inquiéter que ce fût peu de chose, quand ce qu'il découvrait en eux lui présageait pour l'avenir des fruits de sainteté non vulgaires.

Un jeune homme qui avait été riche et à son aise dans le monde était entré dans la Compagnie, en qualité de Frère coadjuteur. Il avait apporté avec lui un crucifix, aux pieds duquel était une image de la sainte Vierge. Ces deux objets étaient de grand prix, et le novice y tenait beaucoup, par dévotion et à cause de la beauté du travail. Saint Ignace les lui laissa, sans montrer en aucune manière qu'il pût être peu séant de les garder, ou qu'il dût jamais les lui retirer. Cependant le novice croissait dans la vertu et surtout dans la mortification et le renoncement; il y fit de tels progrès qu'il avait peu d'égaux, même parmi les anciens. Quand le Saint le vit détaché non seulement des choses du monde, mais encore de lui-même : « Maintenant que ce Frère, dit-il, a le crucifix dans le cœur, il est temps de le lui retirer des mains. »

C'est ce qu'il fit en effet; et le novice ne s'en troubla pas plus que si le crucifix ne lui avait jamais appartenu.

Une indulgence encore plus étonnante, c'est celle avec laquelle il souffrit si longtemps les légèretés de Pierre Ribadeneira, alors tout jeune et dont le naturel, extrêmement vif et remuant, était incapable de se plier entièrement aux règles de l'observance religieuse; bien des fois, les Pères de la maison le prièrent avec instances de le renvoyer. Mais Ignace comprenait très bien que ces manquements venaient de l'âge et non d'aucune disposition vicieuse, et prévoyait que de cette nature ardente, on verrait avec le temps surgir de grandes choses. Il ne voulut jamais se rendre à ces demandes, et continua à supporter Ribadeneira comme un enfant. Bien plus, lorsque celui-ci, fatigué de cette vie trop austère ou mécontent de quelque pénitence, demandait à s'en aller, Ignace l'encourageait et le consolait avec une tendresse paternelle. A force de le supporter, il finit par le transformer en un autre homme, comme nous le dirons plus loin.

Ceux qui dans le monde avaient joui d'un grand crédit à cause de leur science, étaient aussi de sa part, dans les premiers temps de leur entrée en religion, l'objet d'attentions particulières. Il leur donnait les titres de seigneur, de docteur et autres semblables qu'ils avaient portés précédemment, et il continuait ainsi tant qu'il le jugeait utile à leur faiblesse, ou bien jusqu'à ce qu'eux-mêmes, s'apercevant de ces marques de déférence, en conçussent de la honte, et lui demandassent d'être traités comme tout le monde. Mais, quand ils avaient jeté dans la vie spirituelle des racines profondes, et que leur vertu s'était fortifiée, il les mortifiait plus que les autres, et les soumettait à des épreuves plus rigoureuses. Il s'étudiait à confondre les plus savants, à humilier les plus nobles, et il ne se donnait point de repos, que les uns et les autres n'eussent oublié ce qu'ils avaient été, et ne se comportassent comme s'ils n'avaient ni noblesse ni savoir. C'est qu'il avait,

disait-il, plus d'une raison pour en agir ainsi. Et d'abord il voulait faire comprendre à ces religieux, comme à tous les autres, que dans la Compagnie, on ne fait aucun cas des choses du monde, mais que toute l'estime est pour les choses de Dieu, c'est-à-dire la piété et la vertu; que par suite, on n'y est pas grand pour avoir été grand dans le monde, mais parce qu'on s'y fait petit pour l'amour de Jésus-Christ. La seconde raison, c'est que la conduite, bonne ou mauvaise, d'un religieux de haute naissance et de grand savoir, n'est ni une perte ni un gain ordinaire. L'expérience de tous les jours le prouve en effet; à ces hommes, plus qu'à tous les autres, les Ordres religieux doivent ou de magnifiques accroissements ou des abaissements déplorables. Il considérait enfin que, si ces personnages ne répondent pas à leur vocation et qu'il devienne nécessaire de s'en défaire, l'Ordre est exposé de leur part à un préjudice d'autant plus grand qu'ils ont plus de crédit dans le monde.

Un de ceux que saint Ignace soumit à des épreuves particulières, fut le P. Gaspar Loarte, prédicateur et professeur de théologie, très célèbre en Espagne. Il avait eu pour maître dans la science de la perfection l'illustre et vénérable Jean d'Avila, qui l'avait dirigé vers la Compagnie avec quelques autres de ses disciples. Quand le Saint jugea le moment venu de l'établir fortement dans la vertu, il le confia au P. Louis Gonzalvez, alors Ministre de la maison, avec ordre de le traiter sévèrement, de le suivre de près, et chaque soir, de lui rendre minutieusement compte à lui-même de tout ce qui se serait passé dans la journée. Cependant, comme s'il n'eût rien su de ces instructions, il montrait au novice la plus grande douceur. C'était là en effet un des artifices de son admirable prudence, pour ne pas exposer au péril du découragement ceux qu'il mettait à l'épreuve. Des deux supérieurs qui sont dans chaque maison, si l'un procédait par la sévérité, il voulait que l'autre se conduisît par la douceur. C'était aussi sa

coutume, et il n'y manqua pas à l'égard du P. Loarte, de faire l'éloge du Ministre devant ceux qu'il lui donnait à mortifier. Il le leur représentait comme un homme d'une droiture parfaite, dégagé de toute passion, et que son zèle pour l'observance commune et l'avancement particulier de chacun, portait seul à veiller sur leur conduite et à corriger leurs manquements ; ils devaient donc être pleins de reconnaissance pour lui.

Dans la conjoncture qui nous occupe, saint Ignace et le P. Ministre remplirent très bien leur rôle vis à vis de Loarte, l'un en le mortifiant, l'autre en le consolant. Le P. Ministre lui demandait un jour ce qu'il pensait du P. Ignace : « C'est une vraie source d'huile, répondit-il. » — Et moi ? » ajouta le P. Gonzalvez. — « Vous? reprit le novice avec beaucoup de simplicité, vous me paraissez une source de vinaigre. » Ces paroles rapportées à Ignace lui plurent singulièrement ; il recommanda cependant au P. Gonzalvez de tempérer un peu sa rigidité et de se montrer plus doux. Et de fait, le P. Gonzalvez avait exercé la patience de son disciple par des épreuves si rudes, qu'il avait fallu à Loarte pour y résister, une grande solidité de vertu. A ces afflictions s'ajoutèrent les peines intérieures. Séculier, Loarte avait goûté les plus douces consolations dans la prière et la méditation ; religieux, affligé de toutes manières au dehors, et sentant plus vivement par là même le besoin de quelque douceur spirituelle, il se trouvait encore abandonné à la plus désolante aridité. Pour un homme moins instruit des choses d'en haut, ce délaissement complet eût été l'occasion d'une dangereuse tentation ; il se serait dit que Dieu ne le voulait pas dans la religion, puisqu'il semblait se retirer de lui.

Ce n'est pas encore tout. Comme si le P. Gonzalvez n'avait pas suffi à le tourmenter, saint Ignace le mit sous la direction d'un jeune novice, choisi à dessein parce qu'il avait peu de jugement. Le novice s'acquitta merveilleusement de son rôle ; il le harcelait sans cesse ; il l'humi-

liait devant les autres par des manières et des paroles si dures, qu'elles le pénétraient jusqu'au vif et le faisaient quelquefois pleurer comme un enfant. Loarte apprenait ainsi à se connaître lui-même : grande leçon bien nécessaire à un homme qui, en sortant du monde, se croyait un maître dans les voies de Dieu. Ce trouble intérieur, ces larmes arrachées au sentiment de la nature, lui montraient qu'il avait encore besoin de rester au rang des disciples, et qu'il était loin d'aimer l'humiliation et le mépris, puisqu'il en était si fortement ému. Cependant Ignace ne le perdait pas de vue. Il imitait les médecins qui, forcés de faire une abondante saignée à un malade, sont attentifs à lui tenir le pouls, et jugent, au battement de l'artère, s'il est temps d'arrêter le sang, avant que survienne la défaillance. Quand il le voyait arrivé à un certain degré d'accablement, il le mandait auprès de lui, et avec une douceur admirable, il développait en sa présence quelque pieuse maxime, en harmonie avec l'état de son âme. Au son de cette voix aimée, Loarte se sentait revivre, et comme si rien ne s'était passé, il reprenait courage, et s'animait à supporter tout ce qu'il pourrait encore avoir à souffrir.

« Quant à moi, dit le P. Gonzalvez, je ne cessais de faire retentir à ses oreilles les mots de mortification intérieure, de victoire sur la volonté propre, de lui parler de l'indifférence et de la parfaite obéissance qu'on exige dans la Compagnie. Comme je me servais souvent de cette expression : *Il faut en venir au point*, il me demanda de la lui expliquer. C'est ce que je fis par une comparaison. Si un homme, lui dis-je, s'attachait à une corde fixée à une poutre de la toiture et qu'il s'y suspendît, mais de manière à toucher encore du pied la terre, il ne pourrait pas juger si la corde est assez forte pour soutenir le poids de son corps. Mais quand la terre s'est dérobée sous ses pieds, s'il demeure néanmoins suspendu en l'air, c'est une preuve évidente que la corde est solide, et qu'elle peut le porter sans se rompre. Ainsi, bien que les membres de la Com-

pagnie se soient fixés au service de Dieu, par un acte libre de leur volonté, cependant s'ils touchent encore la terre de leurs pieds, c'est-à-dire s'ils s'appuient sur les choses de la terre par l'affection qu'ils leur portent, notre P. Ignace et la Compagnie ne sont pas pleinement certains de leur vertu. Mais s'ils se maintiennent même quand on leur a retiré tout ce qui peut éveiller les désirs, et s'ils ne touchent plus à aucune chose de la terre, c'est un signe que leur vertu est de bon aloi et qu'on peut s'y fier. Voilà ce que j'appelle *en venir au point*. Je lui expliquai tout cela d'une manière si vive qu'il ne put s'empêcher de verser des larmes : « Malheur à moi! disait-il; autant m'annoncer que je suis condamné au gibet. »

Le résultat de ces rudes épreuves répondit aux prévisions d'Ignace. Loarte n'avait vu dans cette vie de renoncement qu'une longue suite d'amertumes; mais au bout de peu de mois, il y trouva tant de douceur qu'il allait lui-même à la recherche des humiliations et des mépris. Notre P. Ignace lui donna si pleinement sa confiance, qu'il le nomma Recteur du nouveau collège de Gênes.

CHAPITRE III

1. Circonspection de saint Ignace dans la disposition de ses sujets. — 2. Estime qu'il avait pour chacun d'eux.

1. S'occuper de soi-même avec inquiétude, manifester dans ses propres affaires des désirs ou des répugnances, et surtout travailler à faire réussir quelque dessein particulier; c'était, dans la pensée d'Ignace, prendre équivalemment congé de la Compagnie, parce que c'était se soustraire à l'obéissance. Il voulait dans tous les siens un tel dépouillement d'eux-mêmes, un tel abandon entre les mains du supérieur, que semblables à une masse d'argile qui se prête à toutes les volontés de l'ouvrier, ils fussent également disposés à être théologiens ou portiers, à courir au delà des mers, aux extrémités du monde, ou à ne jamais mettre le pied hors de la maison. Il disait encore que ne pas partager les sentiments du supérieur, ne pas se conformer en tout à la manière de voir du supérieur, c'était n'avoir qu'un pied dans la Compagnie. Quand les novices, après leur admission, franchissaient pour la première fois le seuil du noviciat, il leur recommandait de bien se persuader que ce passage du monde à la religion n'aboutirait à rien de stable et de permanent, s'ils ne le franchissaient avec les deux pieds, c'est-à-dire avec la volonté et avec le jugement, et s'ils n'étaient prêts à se soumettre en toutes choses à celui qui les gouvernait au nom de Jésus-Christ.

Ses ordres n'avaient rien d'impérieux; ils ressemblaient plutôt à une prière. Quand il faisait paraître son autorité, c'était d'une manière toute paternelle, avec beaucoup de simplicité, d'amour et d'abandon. Souvent même, quand il s'agissait de choses plus importantes, imprévues ou difficiles à faire, il portait la condescendance jusqu'à donner les motifs de ses ordres. Il n'avait du reste nulle difficulté à cela; car il ne se déterminait jamais que pour de graves raisons, empruntées non seulement à la prudence humaine, mais encore à la foi et à l'amour de Dieu, dont le service et la plus grande gloire étaient toujours le premier mobile et la première règle de ses résolutions.

Dans l'application qu'il faisait de ses religieux aux divers emplois de la Compagnie, il avait un égard extrême à leurs inclinations naturelles. Il se proposait ainsi deux choses; d'abord de mettre en œuvre, autant que possible, les talents particuliers dont ces inclinations étaient l'indice, ensuite de leur donner une certaine satisfaction en secondant leurs goûts. Il n'ignorait pas en effet que rien de forcé n'est durable, et que les choses qui réussissent le mieux d'ordinaire, sont celles où la volonté se porte, non sous l'empire d'un ordre exprès et de la violence, mais sous l'impulsion des propres penchants.

Ainsi c'était sa coutume, quand il avait à confier un emploi à quelques-uns des siens, de leur proposer les trois points suivants, sur lesquels ils devaient s'examiner devant Dieu, et lui donner ainsi leur réponse. 1° Étaient-ils prêts à obéir, quelque chose qu'on voulût leur demander? — 2° Se sentaient-ils portés vers un ministère plutôt que vers un autre? — 3° S'ils étaient placés dans telles ou telles circonstances, s'appliqueraient-ils plus volontiers à celui-ci qu'à celui-là, et auquel donneraient-ils la préférence? — A la vérité, quand il lui arrivait de rencontrer en des religieux un si complet dépouillement de toute volonté propre que, ces trois points mûrement considérés, ils n'avaient point d'autre réponse à faire, sinon qu'ils n'avaient point

de désir, qu'ils voulaient seulement obéir, il s'en réjouissait extrêmement; car il avait trouvé des hommes selon son cœur. Tel fut le P. Olivier Manare, dont il ne put jamais obtenir un mot indiquant à quelle résidence il se sentait plus incliné, parmi les trois dont le choix lui était laissé, et qui ne répondit jamais autre chose, sinon qu'il était prêt, s'il fallait mourir par obéissance, à mourir par obéissance. Tel fut encore le P. Jérôme Natal, qui dans une circonstance semblable, répondit que sa seule inclination était de n'en avoir aucune.

2. A l'empire qu'il exerçait sur ses passions, à la rare connaissance qu'il avait des inclinations et des aptitudes de ses inférieurs, saint Ignace joignait deux qualités qui rendaient son gouvernement extrêmement cher et aimable; c'était l'estime et l'amour qu'il portait à chacun des siens, estime et amour qui provenaient non de feinte et d'artifice, mais d'une âme droite et sincère. Chacun se croyait en possession de la première place dans son cœur, tellement il savait, sans faire tort à personne, aimer tous ses enfants en particulier et leur en donner des marques. Quant à l'estime, c'était chose admirable de l'entendre parler des autres. A ses yeux, c'étaient des hommes parfaits ou qui s'approchaient à grands pas de la perfection, et il était véritablement persuadé de ce qu'il disait.

Pour conserver cette bonne estime, il avait soin de se montrer difficile à soupçonner lui-même et à prêter l'oreille aux rapports désavantageux; bien différent en cela des sages et des prudents du siècle, qui enseignent à soupçonner toujours le mal, et à donner indifféremment audience à tous ceux qui parlent mal du prochain. Cette méthode peut être utile à ceux qui, dans le gouvernement, ont uniquement en vue leur intérêt propre; mais dans un Ordre religieux, et surtout dans un Ordre où les supérieurs doivent gouverner en pères, elle serait très

nuisible. Elle ouvrirait la porte aux épanchements malsains, exposerait les supérieurs à recueillir plus de calomnies que d'accusations fondées, sans compter que les simples soupçons eux-mêmes, et les rapports mal justifiés, finiraient indubitablement par produire leur effet naturel, qui est de suspendre l'estime et l'affection pour ceux dont on entend parler d'une manière défavorable. Il en résulterait que si on continuait à leur en donner des marques comme auparavant, ce ne seraient plus que des témoignages extérieurs et de commande. On aurait beau voiler l'artifice sous les couleurs de la vraisemblance, ceux qui en seraient l'objet arriveraient tôt ou tard à le découvrir; de là des ombrages, des soupçons, la concentration en soi-même, l'aversion pour les supérieurs, la pire de toutes les choses dans un religieux.

Le P. Louis Gonzalvez auquel j'emprunte ces détails, ajoute que saint Ignace ne pouvait se résoudre à croire le mal de personne. Il ne s'en fiait pas même sur ce sujet au rapport du P. Polanco, homme dont la droiture égalait le jugement; et pour montrer avec quelle sagesse il se conduisait en cela, le même P. Gonzalvez cite un passage tiré du second livre *De la Considération* envoyé par saint Bernard au pape Eugène. « Il est encore un défaut, disait le Saint au Souverain Pontife; si vous vous en trouvez innocent, vous êtes le seul dans ce cas, entre tous ceux que je connais et que j'ai vus dans les dignités; et pour me servir de l'expression du Prophète, vous vous êtes véritablement et singulièrement élevé au-dessus de vous-même. Je parle de la facilité de tout croire. Je n'en ai pas rencontré un seul parmi les grands, qui se soit assez tenu en garde contre les ruses de ce malin renard. De là tant de colères sans fondement, tant d'innocents condamnés, tant de torts faits aux absents. »

Cependant, comme il pourrait être aussi nuisible à un supérieur de n'écouter aucun rapport, que de prêter indif-

féremment l'oreille à tous, Ignace avait pris pour règle habituelle d'exiger que celui qui venait lui faire une dénonciation, consignât par écrit ce qu'il avait à dire. Il usait surtout de ce moyen avec ceux dont le ton de voix trahissait quelque passion ou un excès de zèle. Les paroles, disait-il, tombent plus mesurées de la plume que de la langue; on voit ce qu'on écrit et non ce que l'on dit. Pour les absents, qui, ignorant les charges dont ils sont l'objet, ne peuvent s'expliquer, il était encore plus lent à former son jugement et surtout à punir. Une fois, pour s'assurer de la conduite d'un Père qui faisait de grandes choses en Corse, et que des gens secrètement hérétiques lui avaient représenté comme un turbulent et un séditieux, il fit partir de Rome et envoya jusque dans ce pays, sous le couvert d'un déguisement, un Père d'une prudence et d'un jugement éprouvés, avec mission de rechercher en secret tout ce qu'il pourrait apprendre sur le compte du missionnaire, et de lui rapporter par écrit à Rome le résultat de son enquête, avec les témoignages des principaux habitants de l'île.

S'il se trouvait dans l'obligation de révéler à d'autres les fautes des siens, pour prendre leur avis sur ce qu'il convenait de faire, en vue de l'amendement ou de la correction des coupables, il usait de la plus grande circonspection, afin de ne parler qu'à ceux qui devaient nécessairement être instruits. Un jour, il se confessa, comme d'une chose qui pesait sur sa conscience, d'avoir, en une occasion semblable, découvert un léger manquement de je ne sais quel religieux à deux Pères, quand il eût suffi, comme il le remarqua plus tard, d'en parler à un seul.

Les préférences en faveur de tel ou tel, si justifiées qu'elles puissent être, sont ordinairement une source d'envie; ceux qui sont moins favorisés les regardent aisément comme une marque du peu d'estime qu'on a pour eux. Aussi saint Ignace était très attentif, hors

les cas de nécessité absolue, à éviter tout acte, toute parole d'où l'on pût inférer qu'à ses yeux l'un eût plus de science, de sagesse ou de vertu que l'autre. Il aimait singulièrement Pierre Le Fèvre, son premier-né en Notre-Seigneur; il l'estimait comme un homme également saint et prudent, jusqu'à le croire capable d'être Général de la Compagnie. Cependant, quand le moment de l'élection fut venu, il ne nomma ni lui ni aucun autre; mais avec une prudence et une sagesse admirables, il donna sa voix, comme nous l'avons raconté, à celui de tous qui, lui seul excepté, réunirait le plus de suffrages. De même, lorsque le pape Marcel II lui demanda deux Pères pour résider auprès de lui, et lui servir de conseillers dans la grande affaire de la réforme générale du clergé qu'il se proposait d'entreprendre, il ne voulut point les choisir lui-même, mais il s'en remit au jugement d'une nombreuse consulte.

Pourtant, lorsqu'il était question de pourvoir à un emploi, il avait coutume, pour ne pas refuser le secours de ses conseils, d'indiquer les conditions qui lui paraissaient nécessaires pour l'exercer dignement. Mais indiquer ces conditions, c'était en quelque sorte mettre sous les yeux des consulteurs celui qui réunissait les qualités exigées, et leur faire entendre tacitement, que s'ils voulaient agir avec sagesse, ils ne feraient point d'autre choix. Il en résultait que les nominations, sans être positivement de lui, venaient cependant de son inspiration. Grâce à cette réserve, il échappait au péril de provoquer ces murmures et ces amertumes de cœur, auxquels peut quelquefois être exposé le père commun d'une nombreuse famille qui, entre tous ses enfants, en désigne un comme étant plus sage, plus vertueux et plus digne de son estime que les autres.

CHAPITRE IV

1. Charité de saint Ignace pour les siens. — 2. Surtout pour les malades. — 3. Ses industries pour les aider tous dans l'acquisition de la perfection.

1. A l'estime pour les siens, Ignace joignait un égal amour : c'est la seconde des vertus que j'indiquais plus haut. Nécessaire au bon gouvernement de tout Ordre religieux, cette vertu est surtout nécessaire au bon gouvernement de la Compagnie. « La Compagnie de Jésus, écrivait saint François Xavier dans une de ses lettres, n'est autre qu'une société d'amour et d'union, très éloignée et d'une trop grande sévérité et d'une crainte servile. » Il disait un peu plus haut dans la même lettre, que, si un supérieur se faisait plus craindre qu'aimer, s'il montrait la rigueur et l'autorité d'un maître plutôt que l'affabilité et la tendresse d'un père, il verrait beaucoup de sujets sortir de la Compagnie et en verrait très peu y entrer. Le gouvernement de saint Ignace était admirable en ce point; pour le faire comprendre, il suffirait de rapporter ce que nous en ont laissé par écrit quelques-uns de nos premiers Pères, après en avoir fait longtemps la douce expérience. Ignace, disent-ils, était toute affection et toute tendresse. Quand il rencontrait quelqu'un des siens, il le regardait avec une telle expression de visage, il l'accueillait avec de telles paroles qu'il semblait vouloir le faire entrer dans son cœur. Peut-être,

ajoutent-ils, n'y eut-il jamais de père plus tendrement aimé; tous les membres de la Compagnie, déjà nombreuse à cette époque, à l'exception d'un seul, dont j'ignore le nom, avaient pour lui la plus profonde affection, et leur peine la plus grande était d'en être éloignés.

Ignace ne bornait pas les démonstrations de sa tendresse au cercle restreint de ceux qui vivaient sous ses yeux et sous le même toit; également père de tous, il les reconnaissait et les aimait tous comme ses enfants, les plus éloignés tout aussi bien que les plus proches. Il parlait de chacun d'eux dans des termes empreints d'une affection particulière; il prenait une part très vive à leurs souffrances, à leurs persécutions, à leur dénuement, à leurs fatigues apostoliques. Il les avait sans cesse présents dans ses prières, et il les recommandait à Dieu avec une grande abondance de larmes. Quelquefois aussi il les consolait par des lettres remplies des plus touchantes expressions de sa bonté; rien n'était plus efficace pour les soutenir ou relever leur courage. C'est ce qu'il fit spécialement en 1555, à l'égard de plusieurs de ses enfants livrés en France à une violente tempête, et menacés par un parti puissant (1). Sa lettre les ranima tellement et leur donna tant de cœur, qu'ils se déclarèrent prêts à mourir plutôt que d'abandonner leurs travaux en faveur du salut des âmes. Ainsi consola-t-il encore le P. Alphonse Salmeron qu'un excès de fatigue et de privations avait fait tomber malade à Padoue. Il lui écrivit une lettre si consolante que ce Père, revenu à la santé, se hâta de lui répondre : « J'ai compris, en lisant la lettre de Votre Révérence, quels ont été les sentiments de son âme par rapport à mes souffrances. J'y

(1) L'auteur fait allusion aux difficultés apportées à l'établissement de la Compagnie de Jésus en France par le Parlement, l'Université et Mgr du Bellay, évêque de Paris. — Saint Ignace écrivit le 15 mars 1555 au cardinal de Lorraine, Charles de Guise, pour lui recommander ses enfants. — Voir Crétineau-Joly. *Histoire de la Compagnie de Jésus*, t. I, ch. vi.

ai reconnu cet amour de vrai père avec lequel vous nous portez dans votre cœur. Ce sont les prières de Votre Révérence, je n'en doute point, qui m'ont principalement obtenu du ciel ce que n'auraient pu faire ni l'art des médecins ni aucun remède de la terre. Que Dieu qui est libéral envers ses pauvres serviteurs, me donne assez de forces pour correspondre à cette tendre charité, par laquelle Votre Révérence vient à notre secours et nous console en véritable père. »

2. La charité d'Ignace ne se bornait pas aux témoignages d'un accueil bienveillant, ni aux faciles consolations d'une lettre ou de quelques paroles aimables. Toutes les fois qu'il était possible par des moyens humains de subvenir aux nécessités des siens, il n'épargnait rien de ce qui pouvait se faire ; sa vigilance était si pleine de sollicitude qu'elle suffisait largement à tout. Mais aussi il ne souffrait pas qu'ils se missent en peine, malades ou bien portants, de se procurer par eux-mêmes ce qui pouvait leur paraître nécessaire soit à l'entretien, soit au rétablissement de leur santé. Pour subvenir à leurs besoins, il n'attendait pas d'en être prié ; il les devinait à l'avance, et pour ne pas les perdre de vue, il avait soin de les noter. La multitude des occupations de sa charge de Général l'obligeait à se reposer sur d'autres du soin de plusieurs affaires ; mais, on l'a remarqué, jamais il ne manqua, en ce qui concernait les besoins de ses inférieurs, de les rappeler lui-même le premier aux supérieurs immédiats. Nul ne se mettait en route sans se présenter devant lui la veille du départ ; il examinait minutieusement s'il ne lui manquait rien de ce qui est convenable à un voyageur pauvre. Nul ne tombait en quelque péril, près de lui ou au loin, qu'il ne s'employât à lui venir en aide, avec une sollicitude et une tendresse toute paternelle.

Un Père français, nommé Jean Guttan, religieux d'une science et d'une vertu remarquables, venait de Gandie où

il avait professé la philosophie et se rendait à Rome appelé par le Saint. Au milieu de la traversée, il fut jeté par une violente tempête sur les côtes de Sicile. Là, il fut pris par des corsaires et emmené en Afrique. Notre Bienheureux Père en ressentit la plus extrême douleur; il se serait volontiers vendu pour le racheter. Il écrivit les lettres les plus pressantes au vice-roi de Sicile, son grand ami, et ordonna à tous les Pères de ce royaume de n'épargner aucune démarche, aucune dépense pour obtenir le rachat du captif. Afin de stimuler encore leur diligence, il commanda en vertu de la sainte obéissance aux deux Recteurs de Messine et de Palerme, de lui faire connaître chaque semaine par écrit tout ce qu'ils auraient fait à cet égard. Il plut à Dieu de couronner la patience du prisonnier plutôt que de consoler la charité du Saint. Avant la conclusion de l'affaire, le P. Guttan fut délivré tout à la fois des chaînes de l'esclavage et des liens de son corps.

Mais c'est envers les malades qu'éclatait surtout la charité d'Ignace. Il voulait être informé plusieurs fois par jour de leur état; et quelles que fussent les prescriptions du médecin, il exigeait des infirmiers qu'ils lui fissent savoir si elles avaient été exactement exécutées. S'il arrivait à ceux-ci, par négligence ou défaut de mémoire, de manquer en quelque chose à leur office, il les en punissait sévèrement. Le Ministre et l'infirmier avaient un jour oublié de procurer à temps à un malade la visite du médecin; il les fit partir au milieu de la nuit, avec ordre de ne pas rentrer sans amener un médecin avec eux. L'heure étant trop avancée, ils durent se retirer dans un hôpital et y restèrent jusqu'au jour. Pour donner aux malades ce qui leur était nécessaire, il n'épargnait aucune dépense.

Deux novices coadjuteurs, l'un espagnol et l'autre français, étaient à peine entrés chez nous qu'ils furent pris de la fièvre. Il y avait alors un grand nombre de malades dans la maison, en sorte qu'on se trouva dans une

grande pénurie de chambres; de plus, la maison était pauvre et pouvait à peine suffire à l'entretien de tant de personnes. Quelques-uns proposèrent d'envoyer les deux novices à l'hôpital. « Oh ! pour cela, non, dit le Saint; il ne sera pas dit que ceux qui ont quitté le monde pour Dieu, ne trouvent point de place dans notre maison. Qu'on s'occupe de les pourvoir de ce qu'il faut, et Dieu, en leur considération, nous pourvoira nous aussi de ce qui nous est nécessaire. » Un autre Frère coadjuteur était malade. Le médecin avait prescrit je ne sais quel aliment plus substantiel. Le dépensier, invité à l'acheter, montra au Saint trois pièces de monnaie, en disant qu'il ne restait que cela, et que c'était à peine assez pour la journée. « Eh bien ! dit Ignace, qu'on les dépense pour le malade; nous, qui sommes bien portants, nous nous contenterons de pain. » Il arriva d'autres fois que, n'ayant plus aucun argent, il fit vendre les plats d'étain et les pauvres meubles de la maison.

Quelqu'un, sous l'influence du mal, se laissait-il aller à la tristesse et à la mélancolie, il envoyait quelquefois auprès de lui des novices qui savaient la musique, pour le récréer par des cantiques spirituels. Une des règles de l'infirmier était de choisir parmi les religieux de la maison ceux qui seraient plus agréables aux malades, et de les leur amener les uns après les autres, pour les visiter et pour les consoler. On ne saurait dire combien cette tendre charité apportait de joie à leur âme et de soulagement à leur corps. Il les assistait lui-même; il leur parlait de Dieu avec une douceur ravissante. Si leur mal empirait, si on leur avait fait une saignée, il se levait jusqu'à deux et trois fois pendant la nuit, et allait sans bruit les visiter, dans la crainte que leurs bandages ne se fussent défaits, et que le sang n'eût recommencé à couler, ou bien qu'il ne leur fût survenu quelque autre accident. Quand l'extrême épuisement de sa santé et de ses forces lui eût persuadé de renoncer au Généralat et à l'administation des affaires,

il se réserva le soin des malades. Il disait souvent qu'il devait à Dieu une grande reconnaissance pour lui avoir appris à compatir aux souffrances des autres, en le faisant lui-même beaucoup souffrir, et pour lui avoir enseigné par sa propre expérience comment il devait venir en aide aux maux du prochain.

Mais s'il exigeait de ceux qui étaient en santé beaucoup de bonté et de charité à l'égard des malades, il voulait aussi dans les malades une grande patience et une résignation pleine d'humilité entre les mains paternelles de Dieu. Si quelques-uns, par une délicatesse excessive, avaient peine à se prêter aux prescriptions des médecins, s'ils se plaignaient, se montraient mécontents des soins qu'on leur donnait, il essayait par des avis remplis d'une grande charité de relever leur courage, ou bien il dissimulait à propos et s'accommodait à leur faiblesse. Mais dès qu'ils étaient rétablis, il leur imposait une pénitence proportionnée à la gravité de leur faute.

Quelques-uns, au temps de la santé, s'étaient-ils montrés peu obéissants, importuns à leurs frères ou dominés par des passions trop vives, et Dieu paraissait-il les avoir livrés aux coups de l'adversité, comme ces bêtes sauvages dont on se rend maître qu'avec le bâton ; Ignace, attentif avant tout au bien spirituel des siens, éloignait un peu cette main paternelle qu'il étendait si amoureusement sur les autres, et il adressait pour eux au Seigneur cette prière de David : « Brisez le bras du pécheur, *Contere brachium peccatoris.* — Ps. x, 15. »

3. Tels étaient les soins qu'il prodiguait au corps de ses enfants quand ils étaient malades; disons un mot de ceux qu'il avait pour leurs âmes, et de ses merveilleuses industries pour les garder du mal et les maintenir dans le bien, ou, s'ils avaient manqué en quelque manière, pour les corriger et les remettre dans la bonne voie. Son amour pour eux ne l'aveuglait point. Si on lui demandait

une chose que sa longue habitude de lire dans l'avenir lui montrait devoir être nuisible au solliciteur ou d'un fâcheux exemple pour les autres, il ne l'accordait jamais.

Le P. Nicolas Bobadilla, un de ses neuf premiers compagnons, occupait une chambre fort petite; il manifesta un jour le désir de l'échanger contre une autre un peu plus grande et moins incommode. Cela pouvait faire venir à d'autres la pensée d'essayer aussi de se soustraire aux inconvénients de la pauvreté. Ignace lui fit donc répondre que non. Bien plus, il lui commanda de se resserrer encore assez dans son étroit réduit, pour faire place à deux autres compagnons qu'il se proposait de lui adjoindre prochainement. Bobadilla obéit sans murmurer.

Il n'agissait pas toujours aussi sévèrement. Quand il avait affaire à des hommes moins avancés dans la vertu, sa manière de dire non était si douce, le non lui-même était si bien justifié, que loin de s'en aller tristes et mécontents, ceux qu'il avait refusés se retiraient plus satisfaits que s'il les avait exaucés. C'est que son refus n'était pas dur et hautain, comme celui de certains hommes plus jaloux, ce semble, de faire ostentation de leur autorité que de remplir un devoir dicté par la conscience. Il en donnait les raisons, il en montrait la parfaite équité, et plus d'une fois ceux qui avaient acccepté auprès de lui le rôle d'intercesseurs, allaient trouver ensuite leurs clients pour les consoler, et leur montrer par les paroles mêmes du Saint que l'insuccès de leurs démarches était dans l'intérêt de leurs âmes.

S'apercevait-il que les études étaient nuisibles à quelqu'un, qu'elles étaient pour lui une occasion de vanité, qu'elles l'entraînaient dans des nouveautés dangereuses et des opinions extravagantes, il l'en retirait aussitôt, quels que fussent d'ailleurs ses aptitudes et ses talents; car il ne suffisait pas, répétait-il souvent, qu'un religieux fût bon pour les études, il fallait encore que les études fussent bonnes pour lui.

Il avait mille industries pour aider les siens à se corriger. Quelques-uns par insouciance naturelle étaient-ils négligés dans leur personne et peu soucieux d'une bonne tenue, il les chargeait de commenter les règles de modestie, et de faire à la communauté quelque exhortation sur ce sujet; ils les apprendraient ainsi en les expliquant aux autres, et ils ne pourraient en recommander l'observation sans se sentir eux-mêmes pressés de les pratiquer.

S'il s'en trouvait qui eussent apporté du monde des habitudes peu religieuses, il plaçait auprès d'eux un homme également charitable et prudent, et lui donnait mission de les suivre de près, et de mettre chaque jour par écrit sous leurs yeux l'énumération fidèle de leurs manquements. Ainsi, voyant leur difformité comme dans un miroir, ils auraient honte d'eux-mêmes, et feraient des efforts pour devenir meilleurs. Du reste, au temps de saint Ignace, l'usage de s'avertir mutuellement était général. On se réunissait invariablement pour cela le vendredi de chaque semaine, et quatre Pères spécialement choisis à cet effet, disaient à chacun ce qu'on avait observé en lui. Au Collège Romain, on commençait toujours par le P. Martin Olave, un des plus estimés et des plus vénérés entre les Pères. Quelques-uns, sur le conseil du Saint, s'appliquaient d'une manière spéciale à triompher de tel ou tel défaut. Ignace se faisait rendre compte chaque soir du nombre de leurs manquements; il comparait devant eux un intervalle de temps à un autre, une journée à une autre; ils voyaient ainsi s'ils avaient perdu ou gagné, et vainqueurs ou vaincus, ils s'armaient d'un nouveau courage pour faire encore mieux ou pour réparer leurs défaites. Quand un supérieur sortait d'une charge importante, il le soumettait quelquefois, avant de lui en confier une autre, à un examen public sur la manière dont il s'était acquitté de ses premières fonctions. Le P. Jérôme Natal raconte de lui-même qu'après un de ses divers gou-

nements, il eut à subir la censure de quarante Pères de la maison, et que saint Ignace lui fit des reproches sévères sur la rigueur et la dureté dont il avait usé envers ses inférieurs.

CHAPITRE V

1. Sollicitude de saint Ignace pour ceux qui étaient tentés. — 2. Surtout contre leur vocation.

1. La charité du Saint éclatait surtout dans sa sollicitude à venir au secours de ceux qui, cédant aux suggestions du démon, se laissaient aller au dégoût de la vie religieuse et formaient le dessein de rentrer dans le monde. Il resta une fois pour un de ces pauvres affligés trois jours entiers à jeun, sans prendre une seule bouchée de pain, et il ne cessa pendant tout ce temps de s'affliger et de prier en larmes devant Dieu. Il ne triompha de la tentation d'un autre, qu'après des assauts redoublés livrés à son cœur pendant plusieurs heures de la nuit. Tantôt il lui proposait les motifs de persuasion les plus puissants, avec cette autorité souveraine qui accompagnait sa parole ; tantôt il l'atterrait jusqu'à lui faire pousser des cris d'effroi et verser à flots des larmes de douleur. Enfin la victoire lui resta ; le rebelle se jeta à ses pieds, et changeant ses instances pour quitter la Compagnie en supplications pour y être gardé, il s'offrit à toutes les pénitences en expiation de sa faute. Mais le Saint l'embrassant avec effusion : « Que votre pénitence, lui dit-il, soit de ne plus jamais vous repentir d'être au service de Dieu ; j'en ferai une autre pour vous, si le Seigneur m'en trouve digne, chaque fois que mes douleurs d'estomac me reprendront. »

Les lumières dont il était éclairé sur l'origine des esprits bons et mauvais qui agitent les âmes, lui donnaient-elles lieu de penser que cette funeste résolution d'abandonner la vie religieuse provenait de quelque faute tenue secrète au fond du cœur, il allait à la racine du mal. Certain que le poison une fois rejeté, le mal disparaîtrait avec lui, il essayait d'amener les coupables à faire une bonne confession. Éprouvait-il de la résistance, il usait d'un moyen qui lui avait réussi plus d'une fois. Il rappelait devant eux les fautes les plus graves de la vie si criminelle, disait-il, qu'il avait menée dans le monde. Ce n'était pas de sa part un simple et froid récit. Il s'accusait, comme s'il eût été en présence de Jésus-Christ, son juge, avec les sentiments d'une douleur si vraie qu'il les attendrissait et les faisait fondre en larmes. Les ayant ainsi disposés, il ne les laissait pas différer un moment leur confession ; et il lui arriva quelquefois de faire lever pendant la nuit le confesseur de la maison pour les entendre. Les effets montraient bien que son zèle ne l'avait pas trompé. Car des pieds du prêtre ils venaient se jeter aux siens et lui demander pardon, transformés désormais, affermis dans leur vocation et dans le service de Dieu. Ces guérisons merveilleuses étaient le fruit, les unes de je ne sais quelle vertu secrète qui était en lui pour changer les cœurs, les autres d'une prudence surnaturelle qui lui enseignait les moyens les plus propres à obtenir ce qui, au jugement commun des hommes, paraissait impossible.

J'ai parlé plus haut de Pierre Ribadeneira; j'ai dit que plusieurs Pères, à cause de ses légèretés et de ses enfantillages, le jugeaient indigne de rester dans une maison composée de tant d'hommes graves et voulaient le faire renvoyer. Ignace avait toujours résisté à leurs instances, lorsque Pierre lui-même, à l'instigation du démon, fut tenté de se jeter dans le précipice. Le moyen dont se servit l'esprit des ténèbres fut assurément le plus puissant de tous et le plus propre à l'exécution de ses desseins. Il

inspira à Pierre une si vive horreur pour saint Ignace, que loin d'aimer comme auparavant à s'entretenir familièrement avec lui, le pauvre jeune homme n'avait pas même le courage de le regarder. Douceur, caresses, condescendance paternelle qui s'abaissait à traiter avec lui comme avec un enfant, rien ne pouvait le gagner. Cependant le bon Père continuait à le supporter, et comme s'il ne se fût aperçu de rien, il ne changeait à son égard ni de visage ni de manières.

A cette insurmontable aversion, succéda bientôt dans le cœur de Ribadeneira le dessein arrêté de se soustraire à une autorité odieuse et de rentrer dans le monde. Ceux qui le voyaient de mauvais œil, n'eurent pas plutôt appris cette résolution, qu'elle leur parut ménagée par la Providence elle-même. Ignace au contraire qui avait un autre cœur pour aimer Ribadeneira, comme il avait d'autres yeux pour le connaître, en ressentit une peine extrêmement vive. Il le fit venir auprès de lui; par toutes les raisons les plus propres à faire impression sur un enfant de son caractère, par des manières plus que jamais caressantes et paternelles, il essaya de le détourner de son projet. Ce fut en vain. Dominé par son antipathie, Pierre prenait tout en mauvaise part, les paroles et les démonstrations affectueuses.

Les moyens humains étaient épuisés; le Saint se tourna du côté de Dieu; dans de longues et ferventes prières, il lui demanda le don de cette âme. Il eut cause gagnée. Il fit venir Ribadeneira, et trois ou quatre mots suffirent à lui toucher le cœur et à tirer de ses yeux un torrent de larmes : « Père, s'écria-t-il, je les ferai ; oui, je les ferai. » Il parlait des Exercices spirituels, auxquels il n'avait jamais voulu se résoudre jusque-là. « Je sentais en moi-même, racontait-il plus tard dans une relation écrite de sa main sous la foi du serment, une telle violence, qu'il ne me semblait pas possible de dire autrement. » Aussitôt qu'il eut commencé les Exercices, il voulut faire une con-

fession générale à saint Ignace et lui remettre la direction de toute sa vie. Après l'avoir entendu, le bon Père se contenta pour toute exhortation, de lui adresser ces paroles : « Pierre, je vous prie de ne pas être ingrat envers celui qui vous a fait tant de grâces et comblé de tous les dons que vous avez reçus de Dieu. » — « A ces mots, continue le P. Ribadeneira, il me sembla que des écailles me tombaient des yeux ; mon cœur fut changé et si parfaitement affermi que depuis cinquante-deux ans, c'est-à-dire depuis l'année 1543, époque à laquelle cela se passait, jusqu'à ce jour, je n'ai jamais éprouvé même la plus légère tentation d'abandonner la Compagnie. »

Les paroles du Saint n'eurent pas moins d'efficacité pour fortifier la vocation d'un jeune homme, pareillement tenté de retourner au monde. Il se nommait Baudouin ab Angelo. Reçu dans la Compagnie, en 1551, il y était à peine, qu'il voulut en sortir. Une tendresse excessive pour un neveu fut le prétexte dont le démon se servit pour l'entraîner à sa ruine. Il en avait continuellement l'image présente à l'esprit ; il lui semblait le voir et l'entendre lui reprocher sa cruauté ; il devait être son père et il l'avait brutalement abandonné. Agité par ces pensées, Baudouin considérait son entrée en religion, comme une sorte d'impiété, digne de la réprobation des hommes et de celle de Dieu. Il résolut donc de s'en aller et il l'aurait fait, si le Saint n'avait eu plus de puissance pour le sauver que le démon pour le perdre. Il en fit d'abord la conquête auprès de Dieu par ses prières, puis quelques paroles fort simples dites au jeune homme achevèrent la victoire.

Il le manda inopinément, le fit asseoir auprès de lui, et d'un air plein de familiarité : « Et moi aussi, dit-il, quand je me donnai à Dieu, et que j'étais comme vous nouveau dans son service, j'eus à subir de très pénibles assauts. Voyez comme le démon me tentait, et comment Dieu m'apprit à me défaire de lui. Parmi les images du petit Office de la sainte Vierge que je récitais tous les jours, il y

en avait une qui me rappelait beaucoup une de mes belles-sœurs. Toutes les fois que mes yeux tombaient sur cette image, je sentais s'éveiller dans mon cœur mille souvenirs du monde, et une tendresse insensée pour mes parents et pour la maison paternelle. Désireux de me délivrer de ces importunes pensées, j'avais pris la résolution de laisser cette pratique de dévotion, et de sacrifier le bien que j'en retirais plutôt que de m'exposer à mal faire. Mieux avisé, je m'aperçus que c'était l'ennemi qui gagnait à cette résolution, puisqu'il me faisait perdre des mérites précieux; comme il me traitait en enfant, je crus que je devais aussi me débarrasser de lui comme on se débarrasse d'un enfantillage. C'est ce que je fis. Je recouvris l'image d'une feuille de papier, et aussitôt l'autre image disparut de mon esprit, et je fus délivré. »

Le Saint n'en dit pas davantage; il se leva, et embrassant le novice avec une grande effusion, selon sa coutume dans ces sortes de circonstances, il le renvoya. « En un instant, raconte celui-ci dans une déposition assermentée, je me sentis tout en larmes; j'éprouvai dans mon cœur une telle suavité, un sentiment si doux d'amour céleste que toute ma tendresse pour mes parents se tourna subitement vers Dieu; et depuis, mon neveu n'occupa pas plus de place dans mes pensées que s'il avait été pour moi un inconnu ou un étranger. »

Voici un autre fait, où éclatent à la fois l'amour paternel d'Ignace pour les siens et son admirable prudence. Un novice allemand était obstinément résolu à rentrer dans le monde. Alléguer pour le retenir des raisons tirées de l'ordre surnaturel, autant aurait valu parler à un fou; laisser paraître un grand désir de le garder, c'était redoubler son impatience de s'en aller. Ignace fit semblant de se désintéresser et lui laissa toute liberté de partir ou de demeurer. Il lui demanda seulement de vouloir bien rester encore quatre jours, et de donner à la maison qui l'avait abrité si longtemps cette légère marque de

bienveillance. Il y vivrait d'ailleurs comme un hôte et non comme un religieux, dégagé de tout assujettissement à l'obéissance et à la discipline; il pourrait manger, dormir, parler quand bon lui semblerait et autant qu'il voudrait.

Le novice crut que c'était un jeu; mais quelque envie qu'il eût de se retirer, il ne put refuser une proposition qui lui faisait des conditions si larges et pour si peu de temps. Qui aurait pensé que la chose la plus propre, ce semble, à augmenter en lui le désir de rentrer dans le monde, puisqu'elle commençait à lui faire goûter les charmes de la liberté, fût précisément celle qui étouffa pour jamais ce désir dans son cœur? Il passa le premier et le second jour comme il était convenu, entièrement à sa guise et libre de toute contrainte. Mais le soir, retiré dans sa cellule, il se sentit envahi par je ne sais quelle amertume, bien différente des consolations qu'il avait éprouvées jusqu'alors au service de Dieu. Il se mit à comparer ces deux genres de vie si opposés l'un à l'autre, celui du monde et celui de la religion. Celui-ci est, il est vrai, privé des joies de la terre; mais il a des jouissances véritables et substantielles, la paix d'une conscience pure, la possession de la grâce, la filiation adoptive de Dieu, l'espérance assurée d'une vie bienheureuse et immortelle. L'autre, au contraire, dont l'ambition se borne à satisfaire les sens, à contenter cette partie de nous-mêmes qui est la plus basse, finit avec la vie présente ou plutôt se termine chaque jour, et, sans parler des remords qu'il laisse après lui, il précipite le plus souvent ceux qui le suivent dans la damnation éternelle.

Ces réflexions le rendirent plus sage. Avant que les quatre jours fussent écoulés, il courut plein de larmes et confessant sa folie se jeter aux pieds de son bon Père, et se remettre pour toujours sous son obéissance.

Non moins ingénieux fut le moyen dont le Saint se servit pour essayer de ramener à la Compagnie un prêtre

flamand, nommé André. Heureux cet homme s'il s'était laissé prendre au filet qui lui était jeté au milieu de son chemin ! Il retournait en Flandre. Ignace le fit prier de suivre la route de Lorette ; arrivé dans ce lieu vénérable, il se retirerait quelque temps dans le sanctuaire de Notre-Dame ; là, entre ces murailles bénies, il rappellerait à sa mémoire tout ce que Dieu avait fait pour lui ; il se demanderait ensuite à lui-même d'où il venait, où il allait, dans quel dessein. Et s'il entendait les pierres mêmes de ce lieu trois fois saint lui reprocher son ingratitude, lui montrer le péril auquel il s'exposait et lui inspirer une plus sage et plus salutaire résolution, oh ! alors, qu'il revînt avec confiance se jeter dans les bras de son Père. Son voyage passerait pour un pieux pèlerinage, et le fils repentant ne serait pas moins aimé qu'il ne l'était avant son départ. Pendant ce temps, lui, Ignace, à Rome, conjurerait la Mère de Dieu de ne pas laisser échapper de ses mains puissantes celui qu'il lui avait envoyé et qu'il n'avait pas su retenir ; il la supplierait de le rendre à son Fils en le rendant à la Compagnie, et de lui faire rencontrer le salut là où le monde entier avait trouvé le sien.

Au moment du départ, le Saint ne remit que trois jules au novice. C'était peu pour une si longue route ; la pauvreté de la maison ne lui permit pas de faire davantage. Il aurait pu sans doute emprunter, et quelques Pères lui conseillaient de le faire ; il ne le voulut pas : « Je ne devais pas, disait-il, offrir à celui dont j'espérais le retour une tentation de poursuivre le voyage commencé, en lui donnant tout ce qui était nécessaire pour aller jusqu'en Flandre. »

Il fit plus encore pour vaincre l'obstination et la dureté d'un autre novice semblablement tenté. C'était un jeune Siennois, entré au noviciat depuis quatre mois, et dont la vertu avait paru assez ferme tant qu'il n'avait pas rencontré d'obstacles. Le P. Louis Gonzalvez, Ministre de la

maison, voulant l'éprouver, l'avait envoyé mendier dans les rues de la ville. Un de ses parents le rencontra, et regardant comme un déshonneur une action qui, faite en vue de Dieu, est au contraire très honorable, il courut à lui d'un air indigné, et lui demanda s'il n'avait point honte de cette vie abjecte et de ce vil métier. Avait-il oublié quel était son père? Avait-il vu mendier quelqu'un de sa famille? N'y avait-il point au monde d'autre lieu et d'autre manière de servir Dieu, et fallait-il faire tort aux siens et les déshonorer? Il ferait bien mieux de suivre les conseils d'un homme qui l'aimait comme on aime son propre sang, de reporter où il les avait pris cette besace et ces haillons, et de revenir ensuite le trouver; il serait pourvu d'un bénéfice ecclésiastique, et il aurait ainsi le moyen de faire lui-même l'aumône, au lieu de la demander misérablement dans les rues de Rome.

Le novice eut le malheur de prêter l'oreille à ce discours. Il revint à la maison tout bouleversé et si différent de ce qu'il était précédemment, que là où il lui semblait être d'abord en paradis, il ne voyait rien qui ne lui déplût et ne lui inspirât une douleur secrète d'avoir embrassé un pareil genre de vie. S'il était devenu odieux à ses propres parents, que pouvait-il attendre des étrangers? L'homme qui se laisse aller à la tristesse n'a pas besoin d'un autre démon qui le tente. Le novice fut bientôt vaincu, et résolut d'abandonner une vie où il ne découvrait plus ni joie ni consolation.

Ignace n'avait pas tardé à être informé de son état. A la vue de cette sombre mélancolie qui l'absorbait tout entier, il pensa que le P. Jérôme Natal, chargé alors à sa place du gouvernement de la maison, aurait de la peine à le ramener par les moyens ordinaires. Il pensa donc à en employer d'autres mieux appropriés à la situation du malade. Il régla d'abord qu'on ne le laisserait jamais seul, et que quelqu'un se tiendrait toujours à ses côtés

pour lui parler de Dieu. S'il y avait beaucoup de démons à l'attaquer, ne convenait-il pas qu'il y eût aussi beaucoup de ministres de Dieu à le défendre? Et comme la nuit est le temps le plus favorable à l'esprit des ténèbres, pour remplir de ses fantômes les âmes en proie à l'abattement, et leur inspirer de fatales résolutions, il voulut qu'on lui donnât un compagnon de chambre. Chaque fois qu'il s'éveillerait, le novice éveillerait aussi son compagnon et causerait avec lui pour faire diversion à ses noires pensées. Au cas où il persisterait malgré tout à s'en aller, Ignace lui fit promettre de rester encore quinze jours à la maison; il serait maître de ses actions et sans aucun assujettissement à la règle. Enfin, si tant de moyens ne parvenaient pas à changer sa volonté, il se présenterait devant tous les Pères de la maison réunis; il leur exposerait toute la suite de sa tentation et les motifs qu'il avait de quitter la maison de Dieu; il écouterait ensuite ce que chacun lui dirait à ce sujet. Ignace espérait que cet aveu public suffirait à le confondre et à lui ouvrir les yeux; du moins, Dieu lui ferait entendre par la bouche de quelqu'un des Pères des paroles de salut. Le moyen réussit. Le démon ne résista pas à tant d'efforts, et la proie qu'il emportait déja lui fut ravie. Malheureusement le novice ne persévéra pas; il perdit une seconde fois la grâce de la vocation, et avec elle il se perdit lui-même.

Différente fut la conduite d'Ignace avec Laurent Maggi, dont nous avons parlé plus haut à l'occasion des Exercices spirituels suivis par l'abbé Martinenghi, son oncle. C'était un novice encore jeune et d'une grande innocence de cœur. Les qualités de la nature et de la grâce dont il il était doué annonçaient le grand homme que la Compagnie eut ensuite en lui. Tourmenté par une violente tentation de quitter le noviciat, et déjà presque vaincu, il s'en ouvrit à saint Ignace. Celui-ci ne lui fit aucune difficulté. « Promettez-moi seulement, lui dit-il, que cette

nuit, à votre premier réveil, vous vous placerez sur votre lit dans la posture d'un agonisant, les yeux tournés vers le ciel et tout le corps étendu. Vous vous représenterez alors le plus vivement possible que vous êtes en effet à l'agonie, que dans un quart d'heure au plus vous sortirez du monde et paraîtrez devant Dieu, pour lui rendre compte de votre vie et entendre votre sentence. Après être ainsi resté quelque temps, vous vous demanderez à vous-même : Quelle vie voudrais-je avoir menée? A qui voudrais-je avoir obéi, à Dieu qui m'appelle à son service, ou au démon qui m'invite à retourner au monde? Vous entendrez ce que votre âme vous répondra, et vous vous direz : Ne dois-je pas un jour arriver à ce point? » Il n'ajouta rien; le reste se comprenait assez. Le novice promit de faire ce qui lui était demandé, et il s'y conforma en effet très exactement. Pendant ce temps-là, le bon Père veillait aussi, je n'en doute pas, pour son enfant. Car la nuit était à peine écoulée, que Laurent se présentait devant lui, si complètement changé, si solidement affermi dans sa vocation, que loin de penser à l'abandonner, il eût été disposé à solliciter son admission, si c'eût été nécessaire.

Pour terminer le récit de ces témoignages de l'industrieuse charité d'Ignace envers les siens, citons ce trait de la sage prévoyance dont il usa pour écarter d'un autre novice une occasion dangereuse, et lui conserver ainsi la grâce de la vocation. On élevait du côté de la rue un petit mur pour fermer l'accès de la maison; par ordre du Saint, les novices étaient employés à ce travail. La ferveur, la modestie, le mépris d'eux-mêmes qu'ils y faisaient éclater, édifiaient grandement les passants. Des personnes de distinction venaient tout exprès pour les voir et s'arrêtaient longtemps à les regarder. Il s'en trouvait un parmi eux qui appartenait à une famille noble et était très connu à Rome; aussi était-il plus observé et plus admiré que les autres. Mais le novice s'imaginait toute autre chose dans son cœur. Il en résulta que ce qui aurait été pour un autre

une occasion de vanité, devint pour lui le sujet d'une confusion extrême. Ne pouvant pas se retirer tout à fait, et d'autre part ne voulant pas se laisser voir, il se tenait le plus loin possible de la rue, le dos tourné aux passants.

Saint Ignace descendait quelquefois sur le chantier, moins pour examiner les travaux que pour voir les ouvriers. Il aperçut le jeune novice qui se tenait à l'écart; à la honte qui couvrait son visage, indice trop manifeste de l'orgueil qui était dans son âme, il comprit que ces débuts auraient une issue funeste, si on n'y portait remède. Il appela donc le P. Bernard Olivier qu'il avait chargé du soin d'occuper les novices. « Ne voyez-vous pas, lui dit-il, que ce jeune Frère, retiré là-bas loin des autres, est tenté? Attendez-vous qu'il s'en aille? N'avez-vous point de souci de le perdre pour si peu de chose ? » Le P. Ministre s'excusa sur l'ordre qu'il avait reçu d'employer tous les novices. « Eh quoi! reprit le Saint, quand je vous ai donné cet ordre, vous ai-je enlevé la charité et la discrétion ? » Cela dit, il resta encore quelque temps ; il examina ce qu'il avait voulu voir, puis il se retira. En passant auprès du novice, il lui adressa la parole comme s'il ne l'avait pas aperçu d'abord, et du ton le plus doux et avec une expression de visage extrêmement affable : « Comment, lui dit-il, vous aussi, avec votre santé si délicate, vous êtes venu partager un travail si fatigant! Rentrez à la maison, et ne paraissez plus ici ; c'est une besogne qui n'est pas faite pour vous. » Ainsi fut sauvé ce jeune homme, dejà à moitié vaincu. En effet, on sut ensuite de lui-même qu'il commençait à nourrir la pensée de retourner dans le monde.

Le Saint n'avait pas indifféremment pour tous cette extrême condescendance; il n'agissait ainsi qu'avec ceux qui récemment transplantés du monde dans la vie religieuse n'y avaient pas encore enfoncé des racines profondes. « Notre Père Ignace, disait à ce propos le P. Louis Gonzalvez, a coutume d'user d'une grande douceur envers

les novices qui sont tentés; mais à l'égard des autres qui sont anciens dans la Compagnie et qui devraient avoir une vertu éprouvée, il n'hésite pas à faire appel à la rigueur, principalement quand il les trouve revêches à l'obéissance et obstinés dans leur propre jugement. »

CHAPITRE VI

1. Zèle de saint Ignace pour la discipline religieuse. — 2. Sévérité avec laquelle il punissait les manquements à la règle. — 3. Il est ennemi des nouveautés.

1. Disons maintenant quelques mots du zèle de saint Ignace pour la discipline religieuse, et de sa sollicitude à reprendre et à punir les violateurs de la règle; tâche difficile et délicate, où il n'est pas aisé d'accorder ensemble le zèle et la discrétion, et où l'on risque, en voulant corriger les fautes, de rendre encore plus imparfaits ceux qui les ont commises. « On ne donne pas à tous les corps, dit saint Grégoire de Nazianze, les mêmes remèdes et la même nourriture; on les traite diversement suivant qu'ils sont sains ou malades; il en est ainsi des âmes; il faut user avec elles de moyens différents, suivre une méthode différente. Les uns se laissent conduire par la parole; d'autres obéissent à l'exemple; ceux-ci ont besoin de l'éperon et ceux-là du frein; les premiers étant paresseux et lâches au bien, il faut les aiguillonner; les seconds, au contraire, doués d'une âme ardente, pareils à des coursiers généreux toujours prêts à s'élancer au delà des barrières, doivent être contenus. La louange a été utile à plusieurs; à d'autres le blâme. Les douces exhortations ramènent ceux-ci, et ceux-là, les objurgations violentes; il faut aux uns les reproches publics, aux autres les avis secrets. C'est que les premiers n'ont aucun souci des observations

du tête-à-tête; ils ont besoin d'être humiliés devant les autres. Les seconds, au contraire, à force d'être admonestés par tout le monde, sont devenus insensibles à la honte; si on les reprend en particulier, ils se montrent plus dociles, et à la compassion qu'on leur témoigne, ils répondent par l'obéissance. Avec quelques-uns, il faut être constamment en éveil et les suivre jusque dans les plus menus détails, car ils cherchent à se cacher; avec d'autres, il est mieux de laisser passer certaines choses, de faire semblant de ne point voir et de ne point entendre; on évite ainsi de les jeter dans le désespoir en les accablant de reproches, et de les rendre enfin audacieux au mal, en leur enlevant la honte, seul remède qui reste pour les guérir.

» Réglez-vous sur les caractères. Il en est que vous guérirez par la modestie et l'humilité, en leur faisant comprendre que vous êtes disposé à les aider, que vous attendez mieux de leur part à l'avenir. Quelquefois, il sera préférable de tenir bon; d'autres fois, il vaudra mieux céder. Or, dans ce traitement des âmes, aucune expérience ne prouve que le même remède soit toujours efficace, encore qu'il soit appliqué au même sujet. Une chose sera bonne et utile aujourd'hui; demain, ce sera le contraire. Tout dépend des circonstances, comme aussi des intérêts et de l'humeur de ceux dont on a entrepris la guérison (1). »

Ces réflexions de saint Grégoire sont une description fidèle de la méthode de saint Ignace pour guérir les maladies spirituelles des siens. Avec une sagesse sans pareille, il variait ses moyens suivant le caractère et les dispositions mobiles et changeantes de chacun d'eux. Cette sagesse a déjà paru dans ce que j'ai raconté; elle va se montrer encore dans ce qui me reste à dire.

2. Il pratiquait lui-même, à l'égard des pénitences, ce qu'il avait coutume de recommander aux autres. C'était

(1) Gregor. Nazianz. *Édit.* Migne, *t.* I, *Orat.* 2, p. 438.

sa maxime qu'il fallait en être libéral : il voulait dans les supérieurs une certaine facilité à les infliger, même quand les fautes ne les exigeaient pas rigoureusement. Cependant il n'appliquait cette maxime qu'aux peines légères, destinées à rappeler l'observance, plutôt qu'à punir des infractions sérieuses. Il en agissait autrement quand les fautes étaient considérables et réclamaient une punition exemplaire. Alors il mandait le coupable en sa présence, surtout s'il avait affaire à un religieux encore peu avancé dans la vertu ; puis il s'efforçait de lui faire bien comprendre la gravité de sa faute, non par des paroles exagérées, mais avec calme et sang-froid ; et, dans ce but, il examinait la chose en elle-même, il la montrait telle qu'elle était réellement : par là il pénétrait jusqu'au fond des âmes. Aussi personne ne le quittait, la correction reçue, mécontent de lui; on ne l'était que de soi-même. Le soupçon ne venait à aucun qu'il conservât le souvenir des fautes passées, et qu'on eût à craindre, quand on le rencontrerait, de se les entendre reprocher tacitement; beaucoup moins pouvait-on croire qu'on eût encouru sa disgrâce, pensée décourageante, la plus dangereuse de toutes celles qui pourraient naître dans l'esprit d'un inférieur. Au contraire, ceux qu'il avait repris se tenaient pour certains de lui être plus chers qu'auparavant; et ils ne se trompaient pas.

Cette sévérité de paroles et de visage avec laquelle il corrigeait les coupables, ces rigoureuses pénitences qu'il leur imposait quelquefois pour des fautes minimes, étaient très loin de procéder d'un mouvement intérieur de colère. Après avoir rempli ce devoir de charité et de justice, il ne lui restait à leur égard d'autre impression que celle d'une affection encore plus tendre. Au dire du P. Jacques Miron, qui en fut cent fois témoin, il guérissait si parfaitement les blessures, qu'il n'en restait pas même de cicatrices. Autant il avait montré de sévérité, autant il prodiguait de témoignages de tendresse, et de la sorte, en même

temps qu'il perdait lui-même tout souvenir des fautes commises, il effaçait tout ce qui aurait pu rappeler au religieux repentant des défaillances désormais pardonnées.

Quelquefois, après avoir fait sentir aux coupables toute la gravité de leurs manquements, il se contentait pour unique pénitence de les renvoyer avec cette seule parole dite d'un visage sévère : « Allez. » Il en usait ainsi principalement avec ceux dont il était plus aimé ; et ces hommes en éprouvaient une douleur si vive, que toute pénitence leur eût paru légère en comparaison. D'autres fois, il s'en remettait à eux-mêmes et leur abandonnait le soin de la sentence ; industrie pleine d'une prudence admirable pour obtenir doucement de certains esprits délicats, plus que la faiblesse de leur vertu ne lui aurait permis d'imposer, et pour tirer de ceux qui étaient plus avancés dans la perfection de grandes et utiles leçons d'humilité et d'obéissance. Je me contenterai d'en citer deux exemples très remarquables.

Le P. Jérôme Otelli prêchait à Rome. C'était un ouvrier très zélé pour le bien des âmes et très habile dans l'art de les ramener à Dieu. Ignace l'ayant envoyé en Sicile, Rome s'en affligea comme si on lui eût enlevé un apôtre. Le lendemain de son départ, comme le Saint disait la messe et prononçait ces paroles du *Confiteor : Mea culpa, mea maxima culpa,* une bonne vieille qui se trouvait là, éleva aussitôt la voix : « Oui, Père Ignace, dit-elle, vous avez bien raison de vous accuser, puisque vous nous avez privés d'un homme aussi saint et aussi utile au peuple que le P. Jérôme. » Or le P. Otelli, prêchant un jour à Rome, reprenait avec son zèle ordinaire la liberté sans frein de certains pécheurs ; il en vint à dire que si rien ne pouvait arrêter ce débordement du mal, ni l'amour de Dieu, ni la crainte de l'enfer, il faudrait que le Souverain Pontife s'armât de la verge et chassât du lieu saint les criminels.

Après le sermon, Ignace fit venir le prédicateur, et lui demanda combien il y avait de Souverains Pontifes dans le monde : « Un seul, répondit le P. Otelli, celui de Rome. — Eh quoi ! répliqua le Saint, vous vous permettez de nommer du haut de la chaire non seulement des personnes particulières, mais le Pape ; et non seulement vous le nommez, mais vous lui tracez son devoir, comme si vous saviez mieux que lui ce qu'il faut faire, et, supposé que vous le sachiez, comme s'il vous était permis de le lui signifier d'un tel lieu. Retirez-vous ; examinez devant Dieu ce que mérite une telle faute, et venez avant la nuit me rapporter votre réponse. » Le P. Otelli s'en alla très affligé et très confus. Après avoir longtemps réfléchi, il revint trouver son saint Père Ignace ; il se jeta à ses pieds et lui remit une note où il indiquait une partie de ce dont il se jugeait digne : c'était de parcourir pendant plusieurs jours les rues de Rome en se flagellant, d'aller en pèlerinage à pied jusqu'à Jérusalem, de jeûner plusieurs années au pain et à l'eau, enfin d'accepter tout ce que son supérieur voudrait encore ajouter à cela. Ignace se contenta de sa bonne volonté, et lui imposa seulement, pour l'exemple, quelques disciplines à prendre dans l'intérieur de la maison.

Plus héroïque encore fut la sentence que porta contre lui-même le P. Jacques Lainez, pour un manquement beaucoup moindre. Saint Ignace, dans l'intérêt général de la Compagnie qu'il considérait toujours en premier lieu, faisait venir à Rome les meilleurs sujets des provinces. Le P. Lainez, alors Provincial d'Italie, crut qu'il y avait exagération à appauvrir ainsi un grand nombre de collèges pour enrichir une seule maison, et il en écrivit à Ignace en termes très respectueux. Ses premières lettres étant demeurées sans réponse, il en envoya d'autres. Le Saint voulut montrer par un exemple mémorable à la Compagnie, quelle doit être la soumission du jugement propre au jugement des supérieurs. Il répondit à Lainez que pour

bien exercer le rôle de supérieur, la première chose était de ne pas mal remplir celui d'inférieur. Il l'engageait donc à rechercher ce qui l'empêchait de se reposer sur un jugement autre que son jugement propre ; si c'était le zèle, ou si ce n'était pas plutôt un certain amour-propre caché. Au cas où il se reconnaîtrait coupable, il dirait lui-même quel châtiment il croyait mériter.

Cette lettre ouvrit les yeux à Lainez; il reconnut et pleura son erreur. Dans la réponse toute pleine d'humilité qu'il fit au Saint (1), il lui demanda mille fois pardon. Il le priait, en même temps, de lui ôter sa charge de Provincial, et de lui retirer à l'avenir tout gouvernement, toute prédication et toute étude. Il se déclarait prêt à retourner à Rome en mendiant, à passer le reste de ses jours dans les travaux de la cuisine ou du jardin; et si ces travaux étaient au-dessus de ses forces, à instruire les enfants dans une classe de grammaire, délaissé, oublié de tous, comme la chose du monde la plus vile. Si cette satisfaction n'était pas agréée, il s'offrait aux disciplines, aux jeûnes et aux plus rigoureuses pénitences. Ignace n'accepta aucune de ces propositions ; Lainez avait surabondamment réparé sa faute.

On voit par ces deux faits avec quelle sagesse notre Fondateur savait s'accommoder au degré de vertu de chacun, et choisir les moyens les plus propres à faire reconnaître leurs torts aux coupables; dans sa pensée, leur soumission et leur humilité devaient servir d'exemple aux religieux qui, frappés de punitions moins sévères pour des manquements beaucoup plus graves, seraient néanmoins tentés de se laisser aller au murmure.

Il avait encore une autre industrie : c'était d'adapter de telle manière les pénitences aux fautes qu'elles servissent non seulement d'expiation, mais encore d'enseignement aux coupables.

(1) *Lettres de saint Ignace, traduct. du* P. Bouix, p. 432. — La lettre est du mois de novembre 1552.

Quelqu'un s'était érigé en maître dans les voies spirituelles, avant d'être bon disciple lui-même, et il avait grandement nui à ceux qu'il s'était chargé de guider. Saint Ignace lui fit attacher des ailes aux épaules, et lui ordonna de prendre publiquement la discipline en cet état, pendant que derrière lui, un Frère criait à ses oreilles : « Ne cherchez pas à voler, avant qu'il ne vous soit poussé des ailes. » Un autre manquait absolument de soin et laissait tout en désordre dans sa chambre. Il fit jeter pêle-mêle dans un sac ses livres, ses papiers et ses vêtements, et avec cette charge sur le dos, il l'envoya dire sa coulpe dans toute la maison.

Rien de plus plaisant que la manière dont il corrigea un jeune enfant qui vivait parmi les Nôtres et dont le père, juif récemment converti, l'avait prié de prendre soin. Dans un moment de colère, cet enfant avait souhaité le cancre à je ne sais qui. Pour lui inspirer l'horreur d'une pareille imprécation, le Saint fit acheter un cancre vivant, le plus gros qu'on pût trouver, et appelant l'enfant : « Sais-tu, lui dit-il, quelle vilaine chose est ce cancre que tu as souhaité à un tel? Regarde-le bien, et apprends ce que c'est. » Il lui fait alors attacher les mains derrière le dos et suspendre le cancre au cou. En voyant l'affreuse bête s'attacher à sa poitrine et allonger ses grandes pattes, le pauvre enfant se mit à pousser des cris, à verser des larmes, à protester qu'il ne recommencera plus. Quand la punition parut suffisante, on lui délia les mains et on ôta le cancre. Cet enfant entra plus tard dans l'Ordre de Saint-Dominique et devint évêque de Forli. Il racontait avec beaucoup de grâce ce petit fait, et vantait la sagesse du Saint qui par une pénitence si bien choisie, l'avait d'un seul coup si parfaitement corrigé que cette parole d'imprécation n'était jamais plus revenue sur ses lèvres.

Personne ne pouvait se prévaloir de l'affection d'Ignace pour se croire autorisé à violer la plus petite des règles.

Les Pères Martin Olave, Pierre Ribadeneira et Louis Gonzalvez étaient certainement très aimés de lui. Ils avaient un jour, avec permission, accompagné hors des murs de Rome deux évêques de la Compagnie qui allaient en Éthiopie. Sans y prendre garde, ils s'étaient avancés trop loin et ils ne purent rentrer avant la nuit. Saint Ignace leur imposa à tous un jeûne de trois jours, et il reprit si durement le P. Gonzalvez qu'il alla jusqu'à lui dire : « Je ne sais qui me retient de vous envoyer si loin d'ici que vous ne voyiez jamais mon visage. » C'était bien la plus terrible menace qu'il pût adresser à un homme dont il était aimé comme un père. Cependant il l'exécuta en partie ; car il lui ordonna, bien que la nuit fût tombée déjà depuis deux heures, de quitter à l'instant la maison professe et de se retirer au collège, d'où il ne le rappela que plusieurs jours après.

Il chérissait aussi singulièrement le P. Jacques d'Éguia, son confesseur, homme d'une vie si pure et si parfaite que le P. Le Fèvre ne l'appelait pas autrement que le saint Père Jacques. Lui-même avait coutume de dire : « Quand nous serons en paradis, nous verrons le P. Jacques élevé de quinze cannes au-dessus de nous, et nous aurons peine à le reconnaître. » Or, Ignace avait par un ordre exprès, défendu au P. d'Éguia de rien dire de ce qu'il savait sur l'état de son âme. Le bon Père ne pouvant donc parler et toutefois ne pouvant pas se taire, laissait échapper certaines exclamations : « Le P. Ignace est un saint et plus qu'un saint, » et autres semblables, où paraissait peut-être plus de simplicité que de véritable admiration. Cependant un de ceux qui les entendirent s'en montra scandalisé. Ignace l'apprit, et non seulement il laissa le P. d'Éguia, et choisit un autre confesseur, ce qui fut extrêmement sensible au vieillard, mais encore il lui imposa pour pénitence de prendre la discipline pendant la récitation de trois psaumes; entre chaque psaume, il se rappellerait l'obligation d'être plus circonspect, pour

ne pas donner aux faibles qui se troublent aisément une occasion de scandale.

Voici encore quelques faits; ils aideront à faire mieux comprendre ce que coûtaient les transgressions de la discipline sous le gouvernement de saint Ignace. Il m'a semblé utile de les conserver, et il pourront servir de leçon.

Deux Frères coadjuteurs s'entretenaient un jour de choses futiles, comme des gens qui n'ont rien à faire. Ignace les appela, et leur montrant dans la cour de la maison un gros tas de pierres, il leur commanda de les porter sur le toit. Chaque fois qu'il les vit dans le même désœuvrement, il leur fit monter et descendre les mêmes pierres, jusqu'à ce qu'ils eussent compris que ce n'était pas par nécessité, mais uniquement pour corriger leur paresse qu'il les faisait travailler ainsi, et qu'ils se fussent eux-mêmes procuré de l'occupation.

Il apprit que deux autres à la cuisine s'étaient, par badinage, jeté mutuellement de l'eau à la figure. Il leur fit expier sévèrement cette inconvenance. Il les condamna à se donner de longues disciplines, à manger plusieurs jours de suite dans l'étable, à se jeter l'un à l'autre de l'eau sale en présence de tout le monde, et à recevoir publiquement une réprimande si forte et si âpre qu'au dire de celui dont nous tenons ce récit, elle aurait fait éclater des rochers. Pour dernière conclusion, il les congédia. « Car, disait-il, si des hommes qui ont vécu dix ou douze ans dans la Compagnie, s'abandonnent à des légèretés si messéantes, que peut-on penser sinon qu'ils n'ont de religieux que l'habit, et qu'ils sont, pour le reste, séculiers et mondains comme au premier jour? »

Il reprit plus doucement un autre Frère, nommé Laurent Tristano. C'était un homme d'oraison et de mortification, si parfait observateur du silence et si assidu à son travail de maçon, qu'au dire de saint Ignace

il remuait plus de pierres qu'il ne proférait de paroles. Ce Frère était un jour occupé à paver la plate-forme de la terrasse de la maison ; en se baissant, il laissa tomber de sa poche une pomme qu'on lui avait donnée pour se rafraîchir. Saint Ignace qui était présent, s'en aperçut. Le bon Frère rougit ; mais feignant de n'avoir rien vu, il se tourna d'un autre côté et laissa la pomme. Le Saint la ramena devant lui avec le bâton dont il se servait habituellement à cause de sa mauvaise santé, et il continua ce petit manège sans rien dire, chaque fois que le Frère cherchait à éviter la rencontre du malheureux fruit. Quand il eut fait durer assez longtemps cette confusion, il se retira sans laisser paraître dans ses traits le moindre désappointement, ni dire un seul mot de blâme.

Il fut plus sévère à l'égard d'un jeune professeur de Venise qui s'était oublié jusqu'à dire à un autre des paroles peu considérées et légèrement offensantes. Il l'envoya faire un pèlerinage de trois mois, seul, à pied et en mendiant. Un Frère infirmier, d'une vie par ailleurs irréprochable, plein de patience et de charité dans le service des malades, s'était permis un badinage qui parut outrepasser les limites de la réserve et de la plus sévère modestie. Ignace ordonna aussitôt de le renvoyer de la Compagnie ; et si tous les Pères de la maison ne s'étaient interposés pour intercéder en sa faveur, et n'avaient unanimement rendu témoignage à l'innocence et à la pureté de ses mœurs, Ignace l'aurait obligé de partir. Il le bannit néanmoins de Rome et même de l'Italie, et l'envoya à plus de douze cents milles à pied et en demandant l'aumône.

Il menaça également de l'expulsion le F. Jean-Baptiste Borelli, religieux d'une rare vertu, qui fut occupé de longues années auprès de lui. Un jour, ce Frère avait pris dans une petite cassette du Saint un grain bénit, et il en avait remis à la place un autre moins beau qu'il

tenait aussi d'Ignace. Bien lui en prit d'avoir fait lui-même l'aveu de sa faute. Car le Saint se contenta de lui infliger un blâme, mais si sévère qu'il lui arracha des larmes de douleur.

Ce Soldevilla, dont j'ai raconté plus haut les indiscrètes nouveautés, et qui, au grand dommage de plusieurs, cherchait à introduire parmi les Nôtres une spiritualité étrangère à l'Institut, ne put obtenir grâce auprès de saint Ignace, et malgré ses larmes et ses prières, il fut renvoyé de la Compagnie. Dans la suite cependant, ayant donné des gages non douteux de son repentir et de son retour à des idées plus saines, il fut admis de nouveau; mais il dut auparavant, en punition de son ancienne faute et à titre d'épreuve, servir cinq mois entiers dans les ministères les plus humbles d'un hôpital.

Ignace se bornait quelquefois à une exclusion temporaire, ou bien il gardait à titre d'hôtes seulement ceux dont l'amendement ne lui paraissait pas assez solide, ou dont la conduite méritait une pareille mesure. Ainsi en agit-il vis-à-vis du bon P. Corneille Wischaven. Le jour même où ce Père arrivait de Flandre à Rome, il lui fit reprendre son bourdon de pèlerin, et l'envoya mendier dans les rues de la ville, jusqu'à ce qu'il eût recueilli l'argent nécessaire à je ne sais quelle dispense qu'il avait eu l'imprudence de promettre.

Un Père flamand, dont j'ignore le nom, croyait avoir eu des révélations touchant la ruine d'un certain empire; on l'avait envoyé tout exprès de France à Rome pour s'en expliquer avec saint Ignace. Celui-ci le reçut comme un étranger, et soumit l'examen de ses dires à six Pères choisis parmi les plus savants. Ce Père ne manquait d'ailleurs ni de vertu ni de bon sens. Les six théologiens ayant déclaré d'un commun accord qu'il avait été le jouet de pures illusions, il s'inclina sans hésiter devant leur sentence. Néanmoins, en punition de son obstination à résister aux

avis de son supérieur en France, il dut rester six mois dans un hôpital de Rome, puis quelques autres mois encore parmi les Frères coadjuteurs, occupé aux plus bas offices de la maison. Il donna partout satisfaction entière et mérita de rentrer en grâce auprès de saint Ignace. Après quelque temps, il fut même renvoyé en France avec le titre de Recteur.

Antoine Moniz, noble Portugais, fut soumis à une exclusion semblable. A son entrée dans la Compagnie et dans les premiers mois qui suivirent, il avait donné de grandes espérances d'un avancement peu commun dans les voies de la perfection. La suite aurait sans doute répondu à de si beaux débuts, si le démon ne s'était jeté à la traverse. Sous cette inspiration néfaste, il éprouva d'abord un certain dégoût pour la vie qui lui avait donné tant de consolation jusque là. A mesure que ce dégoût grandissait, il se désaffectionnait de la Compagnie ; bientôt même il soupira après un autre genre de vie, puisque celui où il était engagé ne le laissait point jouir de Dieu, et qu'il ne lui était pas permis d'y jouir du monde. Une seule chose le retenait : le souvenir de l'offrande qu'il avait faite de lui-même à Dieu ; après s'être donné, combien ne serait-il pas coupable de se reprendre ?

A force de ruminer ces pensées, il crut avoir trouvé le moyen de mettre d'accord sa conscience et sa liberté ; ce fut de s'engager dans une profession qui serait sainte, mais exempte de sujétion. Car, en vérité, de renoncer à soi-même et à toute initiative personnelle, même celle de faire un pas, ce n'était pas vivre, c'était mourir lentement. La profession qu'il choisit fut celle de pèlerin. Pour que personne ne s'opposât ni de vive force, ni par conseil à l'exécution de son projet, il s'enfuit secrètement. Il était alors à Coïmbre, où de Valence on l'avait envoyé dans la pensée que les soins et les conseils du P. Le Fèvre auraient pu le guérir de sa manie. Son pre-

mier pèlerinage fut celui de Saint-Jacques en Galice ; il le fit seul et à pied, ou plutôt il ne fut pas longtemps seul, car il eut bientôt pour compagnon le repentir. Il poursuivit néanmoins sa route. De Saint-Jacques, il se rendit à Notre-Dame de Montserrat. Là, ne pouvant plus résister aux remords de sa conscience, à la tristesse de son cœur, aux souffrances intolérables d'un voyage accompli au milieu de l'hiver, sans aucune défense contre le froid et sans aucun moyen pour subsister, mais surtout pressé par la miséricordieuse Mère de Dieu qui le regarda d'un œil de compassion, il résolut de mettre un terme à ses courses vagabondes et d'aller à Rome. Là, il se jetterait aux pieds d'Ignace et lui demanderait de rentrer dans cette Compagnie qu'il n'avait appris à connaître qu'après l'avoir abandonnée. S'appliquant à lui-même les paroles de l'enfant prodigue auquel il ne ressemblait que trop par sa fuite, ses misères et ses haillons : « Je me lèverai, s'écria-t-il, et j'irai à mon Père. *Surgam et ibo ad Patrem meum.* » Et, sur-le-champ, il prit le chemin de Rome.

Une dangereuse maladie qu'il fit à Avignon le confirma dans son projet. Il fut reçu et traité comme un pauvre à l'hôpital ; car on le crut tel, à voir son état misérable. Il y resta malade deux mois et fut même réduit à la dernière extrémité. Cependant il se remit, et il parvint à se traîner jusqu'au terme de son voyage. Mais il n'osa pas se présenter tout de suite devant Ignace ; il voulait essayer auparavant de le fléchir. De l'hôpital de Saint-Antoine des Portugais où il s'était retiré, il lui écrivit une lettre remplie des plus humbles sentiments et toute baignée de larmes. En la lisant, le Saint fut touché de compassion ; il fit sortir de l'hôpital le prodigue repentant, et lui assigna pour demeure une maison voisine de la nôtre. Avant de l'admettre en sa présence, il voulait achever de lui faire expier le scandale de sa fuite. Mais cette satisfaction parut trop légère à Antoine Moniz, et on le vit parcourir les rues de Rome, nu jusqu'à la ceinture et se

flagellant à outrance. Ce n'était pas une vaine cérémonie; car, ainsi que saint Ignace l'écrivait en Espagne au duc de Gandie, François de Borgia, le sang coulait en abondance et arrosait le pavé partout où il passait. Il aurait renouvelé cette pénitence, si le Saint ne l'en eût empêché (1).

Enfin Ignace le manda auprès de lui; il l'accueillit avec une si grande bonté; il l'embrassa avec une telle effusion de tendresse, que le pauvre jeune homme, qui s'était jeté tout honteux et sanglotant à ses pieds, changea bientôt ses larmes de douleur en larmes d'allégresse; il lui semblait renaître à la vie. Il s'adonna dès lors à une régularité si parfaite, et se traita avec une telle rigueur qu'il paraissait prévoir sa fin prochaine. En effet, il ne tarda pas à être attaqué d'une maladie de poitrine qui mina lentement ses forces et, après de longues souffrances, le conduisit enfin au tombeau.

Encore un mot pour terminer ce sujet. Saint Ignace n'épargnait pas les supérieurs; il leur imposa parfois de sévères pénitences, parce qu'ils s'étaient montrés négligents à prévenir les fautes de leurs inférieurs ou à les punir. On avait vu deux Frères marcher avec peu de modestie dans les rues de Rome. Il fit faire une rude réprimande au Ministre de la maison, pour avoir eu l'imprudence de mettre ensemble deux hommes dont aucun ne pouvait donner à l'autre l'exemple de la modestie. Il ne blâma pas moins vivement le P. Sébastien Romei, Recteur du Collège Romain, pour avoir permis, pendant qu'on faisait les stations des sept églises, d'emporter avec soi du pain et du vin. Le P. Romei essaya vainement de se disculper, en alléguant qu'il n'avait pas introduit cet usage; car c'était une faute, disait le Saint, de l'avoir

(1) *Cartas de* S. IGNACIO DE LOYOLA, *Madrid*, 1874, *t.* I, p. 242. Les éditeurs donnent en appendice, p. 449, la lettre d'Antoine Moniz à saint Ignace.

trouvé en vigueur et de ne l'avoir pas fait disparaître, puisque les abus sont d'autant plus funestes qu'ils passent en coutume.

3. Si le saint Fondateur avait hâte de couper court aux premiers manquements à la discipline, fussent-ils peu graves en eux-mêmes et dus uniquement à l'oubli, à l'irréflexion, c'est-à-dire à la fragilité humaine, il était néanmoins très éloigné de faire des lois générales pour redresser des abus particuliers. Il n'arrachait pas la vigne, parce qu'il y a des gens qui s'enivrent; il la plaçait dans le voisinage des fontaines, afin de prévenir les excès du vin. On se rappelle ce novice que le Père Ministre avait envoyé mendier. Quand Ignace le vit rentrer à la maison découragé et tenté de s'en aller, il ne fit pas une loi portant qu'à l'avenir aucun novice n'irait mendier ; il se contenta de régler qu'il faudrait en avoir de lui la permission. Il ne convenait pas en effet que l'avantage du plus grand nombre souffrît de ce qui avait été funeste à un seul. C'est une faiblesse, bien que plusieurs y voient peut-être un signe de force, de faire de ces défenses générales qui retirent à tous ce dont quelques-uns seulement abusent. Pour porter de tels règlements, il n'en coûte qu'un trait de plume ou une parole; tandis que si on voulait, comme c'est un devoir, corriger ceux qui manquent à la discipline, on aurait à dévorer bien des ennuis, à vaincre bien des oppositions, et c'est ce qu'on veut éviter. De là cette multitude excessive de lois, plus fâcheuse, au jugement des sages, que la pénurie elle-même; car où les lois manquent on peut en faire; mais où elles existent et ne s'observent pas, le remède fait défaut ou devient difficile.

Ignace ne souffrait pas qu'on introduisît aucune nouveauté, si légère qu'elle fût; car ces sortes de choses ne s'arrêtent plus quand elles ont commencé, et une nouveauté insignifiante ouvre bientôt la porte à une autre

plus considérable. Le P. Martin Olave, surintendant du Collège Romain, le P. Ribadeneira et quelques autres avaient imaginé à la maison de campagne un jeu qui consistait à se former en cercle, et à se jeter de l'un à l'autre une orange; celui qui la laissait tomber devait se mettre à genoux et réciter un *Ave Maria.* Ignace l'ayant appris, donna une rude pénitence au P. Olave. Beaucoup moins souffrait-il qu'on se permît des opinions nouvelles dans l'enseignement. Souvent il disait que, s'il pouvait vivre trois cents et même cinq cents ans, il ne cesserait jamais de répéter : « Point de nouveautés, ni en théologie, ni en philosophie, ni en logique, ni même en grammaire. »

Certaines innovations pouvaient, au premier abord, paraître bonnes; il ne croyait pas que ce fût une raison de les autoriser. On lui demanda de changer en un jeûne l'abstinence que nous avons coutume de faire le vendredi; ce n'était rien, semblait-il; cependant il n'y voulut pas consentir. Le P. André Galvanelli, Recteur du Collège de Venise, consacrait tous les jours une heure, et les jours de fête deux heures, à faire à sa communauté des exhortations et conférences spirituelles, et plusieurs en retiraient de grands fruits. Ignace lui défendit de continuer et ne lui permit qu'une réunion par semaine. Il punit le P. Olave pour avoir fait lire au réfectoire un livre qui était excellent du reste, mais n'était pas dans nos usages. Peu après, il ordonna lui-même d'en reprendre la lecture; de cette manière, il ne priva point la communauté d'un bon livre; et, d'autre part, il ne laissa point passer sans protestation un acte abusif.

Le P. Jérôme Natal paya plus chèrement un excès de zèle. A son retour d'Espagne, où il avait été envoyé en qualité de Visiteur, il essaya, avec plus d'insistance qu'il ne convenait, de persuader au Saint de prolonger le temps d'oraison prescrit par la règle aux étudiants. Ignace lui en fit de vifs reproches, et lui retira même en

grande partie l'administration de la Compagnie qu'il lui avait confiée peu auparavant, tant il était persuadé que pour ruiner tout un Institut, il n'est besoin que de commencer. Si l'un juge à propos de faire un changement parce qu'il l'estime utile, un autre voudra user du même droit pour des raisons non moins bonnes, et ainsi se désagrégera peu à peu ce qui ne peut se maintenir que dans son intégrité, et dans l'union harmonieuse de toutes les parties. Ces conséquences échappent aux particuliers qui n'ont pas été éclairés des lumières communiquées aux fondateurs; mais elles sont d'autant plus inévitables que les règles inspirées à ceux-ci par l'esprit de Dieu sont remplacées par des lois humaines.

Saint Ignace était si prévoyant et si jaloux en cette matière, qu'il ne négligea rien pour établir une espèce de pratique reçue, même en des choses de peu de conséquence; afin que ses successeurs trouvant des usages déjà en vigueur, n'eussent pas l'occasion d'introduire des nouveautés. C'est cette préoccupation qui le détermina, dans un moment d'extrême pauvreté, à acheter une maison de campagne pour les malades et les étudiants du Collège Romain. Il voulait, dès ces premiers temps, fixer la manière dont on devrait en user après lui. Aussi disait-on qu'il n'y avait alors qu'un seul Supérieur dans toute la Compagnie, le gouvernement de tous étant si uniforme qu'il semblait être le gouvernement d'un seul et même Supérieur.

CHAPITRE VII

1. Zèle de saint Ignace à défendre l'honneur de la Compagnie. — 2. Comment il formait de bons supérieurs.

1. Saint Ignace considérait la Compagnie non comme son œuvre, il ne se permit jamais de la regarder ainsi, mais comme l'œuvre et le bien de Dieu. Aussi ne négligeait-il aucun moyen pour entretenir en elle la régularité, défendre sa réputation, et la protéger contre ses ennemis. Il ne permettait pas que les prédicateurs et les professeurs parussent en public avant que lui-même et d'autres Pères capables d'apprécier leur mérite, ne les eussent entendus en particulier. Ceux que les Souverains Pontifes honoraient de missions ou d'affaires de haute importance, ou qu'il chargeait lui-même d'intérêts considérables, recevaient de sa part, de vive voix ou par écrit, des instructions et des avis appropriés aux choses qu'ils devaient traiter, et aux circonstances de temps, de lieux, de personnes où ils se trouveraient. Nous pouvons citer entre plusieurs autres le P. Jean Nunez, nommé Patriarche d'Éthiopie, les Pères Jacques Lainez et Jérôme Natal, envoyés par Jules III à la diète d'Augsbourg pour y servir de conseillers au cardinal Morone; les Pères Pasquier Broët et Salmeron, nonces apostoliques du Pape Paul III en Irlande; les Pères Jacques Miron, Olivier Manare et Jean Pelletier, occupés au service, le premier, du roi de Pologne, le second, du gouverneur de Lorette, le dernier, du duc Hercule de

Ferrare; enfin les Pères Lainez et Salmeron, théologiens du Pape au concile de Trente. Il serait long de rapporter ici en détail les instructions qu'il leur donna, et de montrer avec quelle profonde sagesse elles étaient conçues. Je me réserve de faire connaître les plus importantes en leur lieu.

J'ai parlé de la sollicitude du Saint à défendre la Compagnie. Son premier soin était d'éviter tout ce qui aurait pu lui créer de nouveaux ennemis ou exaspérer davantage les anciens. Les docteurs de Sorbonne avaient porté contre notre Institut une censure extrêmement grave; il ne souffrit pas qu'on y fît aucune réponse qui ressentît l'émotion. Quelques Pères s'offensaient de cette mansuétude et la trouvaient excessive. Ignace leur répondit par ces paroles du Sauveur : « Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix, *pacem meam do vobis, pacem meam relinquo vobis ;* mais ne parvenant pas à les calmer, il fit une exhortation commune dans laquelle il montra par de solides raisons, que la perfection religieuse ne permet pas, si graves que soient les offenses, de se laisser aller au ressentiment, et beaucoup moins à l'esprit de vengeance qui se cache souvent sous le voile d'une défense soi-disant nécessaire. Il ajouta que la prudence humaine elle-même interdisait d'exciter pour toujours contre soi l'inimitié d'un corps nombreux, composé d'hommes influents et de grand crédit (1).

Le P. Martin Olave s'était préparé à argumenter une seconde fois contre certaines conclusions adoptées par des religieux dans un acte public. Ignace lui défendit de prendre part à la dispute, parce que la première fois il avait si vivement pressé ses adversaires qu'ils n'avaient pu lui répondre. Il lui paraissait meilleur de faire le sacri-

(1) On peut voir sur ce sujet la Vie de saint Ignace par le P. Ribadeneiria, liv. IV, ch. XI. La censure de la Sorbonne est rapportée par Du Boullay, *Historia Universitatis Paris*, *t.* VI, p. 552.

fice d'un triomphe qui pouvait être une humiliation pour les autres, et de ne point acheter l'honneur d'un seul au prix du mécontentement d'un grand nombre. Une autre fois, le même P. Olave étant sur le point de faire imprimer quelques-unes de ses thèses de théologie, il le pria d'en retrancher une pour ôter, même de loin, toute occasion de froissement à ceux qui avaient une opinion différente.

Même quand il s'agissait de gagner les âmes à Dieu, et d'exercer ce ministère où il voulait que l'apôtre déployât toutes ses ressources, il exigeait la plus grande circonspection, afin de ne donner à personne sujet d'être offensé. Il disait qu'il y a dans la Compagnie deux sortes d'ouvriers. Les uns édifient et ne détruisent pas; ce sont ceux qui unissent la prudence au zèle, et qui se rendent utiles sans nuire à personne. Ces ouvriers ne pensent pas qu'il leur soit permis de faire tout ce qui serait possible; ils ne mettent la main qu'à ce qui est expédient et raisonnable. Aussi au premier danger, ou même à la simple apparence d'un scandale causé par une altercation ou une rupture des bons rapports, surtout avec ceux qui ont l'autorité, ils se retirent et ils donnent à l'humilité et à la modestie la place qu'ils ne peuvent plus, par la faute d'autrui, donner au zèle. D'autres ouvriers, au contraire, détruisent d'une main ce qu'ils élèvent de l'autre. Ce sont ceux qui ont plus de ferveur que de prudence, plus d'impétuosité que de raison. Ils n'examinent pas si le bien qu'ils veulent faire entraîne des conséquences fâcheuses; pourvu qu'ils gagnent une âme, ils ne s'inquiètent pas d'en perdre dix. Rencontrent-ils une opposition, ils en appellent aux tribunaux; ils mettent en rumeur le monde entier, et souvent ils aliènent de la Compagnie ceux dont la bienveillance et la faveur seraient plus nécessaires pour travailler utilement au service de Dieu. Cette sorte de gens déplaisait extrêmement à saint Ignace, dont l'esprit fut toujours un esprit de paix et d'humilité. S'il ne pouvait par des

avis modérer leur fougue, il les retirait des ministères.

Mais s'il arrivait qu'on calomniât la Compagnie, en lui attribuant des doctrines suspectes, et qu'on la mît ainsi en danger de perdre avec sa bonne renommée la liberté de traiter avec le prochain, il en prenait vigoureusement la défense, et ne se donnait point de repos qu'il n'eût obtenu des tribunaux une sentence définitive. Ce n'était point pour le plaisir de faire condamner ses adversaires et de les humilier, mais pour conserver aux siens cette réputation, sans laquelle les ouvriers occupés à la conversion des âmes ne peuvent faire aucun bien.

C'est la conduite qu'il tint avec les complices de ce moine hérétique dont il a été question au livre précédent, et avec un certain Mathieu de Saint-Cassien, maître de poste à Rome. Cet homme s'était vu arracher, je ne sais si c'est par saint Ignace ou par un autre Père, une femme qui l'avait abandonné, pour se vouer à une vie de pénitence. Cela le fit entrer dans une véritable fureur; il résolut de s'en venger d'une manière éclatante. Il répandit dans les différentes cours de Rome les plus odieuses accusations contre le Saint et ses enfants, et contre le monastère de Sainte-Marthe où se retiraient alors les femmes repenties. Ses calomnies ne tardèrent pas à trouver crédit. On soupçonna des pensées criminelles là, où jusqu'alors on n'avait vu que l'amour des âmes, et plusieurs de ceux qui s'étaient occupés à conduire à Sainte-Marthe les femmes de mauvaise vie, refusèrent de s'y employer davantage.

Ignace comprit que cette cause n'était pas seulement la sienne, mais celle de Dieu. Il la déféra aux tribunaux. L'innocence des accusés y parut bientôt dans tout son jour; les preuves en furent si évidentes que le maître de poste, par remords et par crainte des châtiments de Dieu plus encore que ceux des hommes, s'offrit à s'avouer publiquement pour un menteur et un calomniateur.

Il fallut d'autres moyens pour sauver la Compagnie

d'une furieuse tempête qui, de Salamanque où elle s'était déchaînée, s'était ensuite étendue à toute l'Espagne. Saint Ignace se contenta d'abord d'y opposer la patience; mais la patience demeurant sans effet, il dut en appeler aux tribunaux. Cette persécution fut l'œuvre d'un religieux, théologien d'une grande réputation, et d'une influence si considérable, qu'il entraîna presque tout son Ordre en Espagne dans les mêmes préventions. La Compagnie commençait à jouir dans ce pays d'une grande réputation de doctrine et de sainteté : de là l'origine de la tempête. Ce religieux et ses adhérents, la tenant pour un Ordre, dont l'Institut était faux, la doctrine trompeuse et la vie perverse, crurent qu'il était de leur devoir de faire partager aux autres leurs sentiments. Du haut de leurs chaires, ils ne prononçaient plus de discours dont la conclusion ne fût que le nouvel Ordre était une réunion d'antéchrists, et ils s'efforçaient de prouver leur dire par nombre de comparaisons et de rapprochements.

Saint Ignace souffrit d'abord la tempête en silence, se laissant ballotter par elle et ne se plaignant qu'à Dieu. Mais cette longanimité ne servit qu'à donner plus de violence et d'audace à un emportement qui ne rencontrait point d'obstacles, et les choses allaient s'envenimant chaque jour davantage. Il résolut alors d'imiter saint Pierre qui, voyant sa barque prête à sombrer, avait réveillé le Sauveur : il recourut au Souverain Pontife et le supplia de gourmander les vents déchaînés et de ramener le calme en apaisant les flots. Le Pape se rendit à sa prière; il menaça de l'excommunication et des autres peines canoniques ceux qui attaquaient la Compagnie, et méprisaient ainsi l'autorité du Saint-Siège qui l'avait approuvée.

Mais afin que cet appel, d'ailleurs parfaitement légitime, au Vicaire de Jésus-Christ, n'offensât personne et ne parût que ce qu'il était en effet, une défense nécessaire, saint Ignace voulut rendre exactement compte de

tout à son très cher et très excellent ami, le P. Jean d'Avila. Ce saint homme, estimé et révéré dans toute l'Espagne, pourrait ainsi, de vive voix ou par écrit, dissiper des préventions défavorables et injustes. Dans une lettre pleine de sagesse, il lui montra, par de solides raisons, et notamment par l'autorité des saints Pères et des premiers théologiens, que c'était un devoir de prendre la défense de sa propre réputation, lorsque l'oubli de ce soin entraînerait un grave dommage aux fidèles. C'était ce motif et nul autre qui l'avait engagé à pourvoir, de la meilleure manière qu'il avait pu, à la bonne renommée des siens. Il ne voulait, ajoutait-il, employer d'abord que les voies de la douceur ; mais si elles n'aboutissaient pas, il serait forcé de recourir aux moyens extrêmes (1).

2. Le gouvernement de saint Ignace réunissait donc les deux qualités maîtresses qui, d'après un de nos plus anciens Pères, le P. Jacques Miron, doivent inspirer le gouvernement de toute la Compagnie, en vue de promouvoir le bien particulier des individus et le bien général de tout l'Ordre; la force et la douceur, *suaviter et fortiter*. La force, afin que le gouvernement s'exerçant avec une entière droiture soit efficace et invariable par rapport à l'ensemble, et tende au but avec constance et magnanimité ; la douceur, afin que dans le détail des cas particuliers et dans la pratique des choses, on use de modération, de longanimité et de patience, selon qu'il paraîtra convenable. *Fortiter, ut cum omni rectitudine sit ratio gubernandi efficax atque immobilis in universum, et quæ cum fine constanter atque magnanimiter conjungatur. Suaviter, ut in particularibus et rerum usu, adhibeatur moderatio, longanimitas et sustinentia, ut expedire videbitur.*

Nous avons dit avec quelle hauteur de vues surnaturelles et quelle prudence saint Ignace conduisait ses infé-

(1) Lettre de saint Ignace à Jean d'Avila, 20 janvier 1549. Cf. *Lettres de saint Ignace* traduites par le P. Bouix, p. 281.

rieurs à la perfection. Il nous reste à voir comment, à la lumière des mêmes principes, il formait d'excellents supérieurs, et enseignait à la fois la théorie et la pratique de ce ministère, le plus difficile de tous.

Saint François Xavier connaissait bien ce talent merveilleux de son Père. Aussi, la dernière année de sa vie, comme s'il avait eu le pressentiment que sa fin était proche, il ne lui demanda rien avec plus d'instance, pour le collège de Goa, qu'un supérieur sorti de son école et façonné de ses mains. « Au nom de l'amour et du service de Notre-Seigneur, lui écrivait-il de Cochin, je vous conjure de m'accorder une grâce que je solliciterais les deux genoux en terre, si j'étais auprès de vous; c'est d'envoyer dans ces contrées, pour être Recteur du collège de Goa, un homme qui soit connu de votre sainte charité (1). » Et peu de mois après, dans une autre lettre, datée de Goa: « Par l'amour de Jésus-Christ, lui disait-il, je vous prie et je vous conjure de pourvoir ce collège d'un Recteur qui soit connu de vous; quand bien même il ne serait point doué d'une science profonde, s'il a été choisi et approuvé par votre sagesse, il ne laissera pas d'être l'homme qui convient au gouvernement de cette maison et de toute la Compagnie répandue dans les Indes : cette seule recommandation vaudra mieux que tout le reste. Nos Pères et Frères d'ici ne désirent rien tant qu'un supérieur venu de Rome, et qui ait longtemps vécu et conversé avec vous (2). »

La principale et première préoccupation de saint Ignace dans cette question importante de la formation des supérieurs, c'était de choisir de bons sujets. « Il faut longtemps étudier, observe avec beaucoup de raison un ancien, celui à qui l'on confie le soin d'examiner les autres; *diu trutinandus est cui traduntur examina* (3). » Cette grande affaire du choix des supérieurs était la dernière

(1) Lettres de saint François Xavier. Cochin, 29 janvier 1552.

(2) Goa, 9 avril 1552.

(3) Cassiod. Lib. V, *ep.* 40.

dont il chargeait les siens; c'était le sujet de ses dernières recommandations. Ainsi les suprêmes enseignements de Pythagore, si nous en croyons le témoignage de Varron, rapporté par saint Augustin, avaient eu pour objet le gouvernement de la république. « Il voyait, dit le saint, les flots si agités qu'il ne voulait y exposer que des hommes capables d'éviter les écueils, en se dirigeant avec une prudence toute divine ; ou, si tout venait à leur manquer, d'être eux-mêmes au milieu des eaux, comme une roche inébranlable. *Tantos enim ibi fluctus videbat, ut eis nollet committere nisi virum, qui et in regendo pene divine scopulos evitaret, et, si omnia defecissent, ipse illis fluctibus quasi scopulus fieret* (1). »

Quand saint Ignace voulait faire choix d'hommes propres à gouverner, il commençait par examiner s'il trouverait en eux certaines qualités naturelles, un bon jugement, de la prudence, des manières graves et polies, absolument nécessaires pour conduire les autres. Mais ces qualités ne lui paraissaient pas suffisantes, si elles n'étaient accompagnées des vertus solides, sans lesquelles un supérieur serait un homme politique plutôt qu'un religieux. Ces vertus sont un grand empire sur ses passions, fruit de la mortification intérieure, une régularité éprouvée dans l'observation des moindres règles, la magnanimité, la générosité au service de Dieu, une charité affectueuse et toute paternelle, une extrême promptitude à obéir.

Une fois qu'il avait rencontré des hommes en qui se réunissaient ces qualités et ces vertus, il s'appliquait à les former. Il les mettait d'abord à l'essai, et pour qu'ils n'apprissent pas leur art aux dépens des autres, lui-même les dirigeait, sans en rien laisser voir, et leur servait de maître. Il les admettait fréquemment aux consultes qui se tenaient chaque jour, et où l'on ne débattait régulièrement qu'un seul point des affaires courantes; ces con-

(1) Lib. II, *de Ord. c. ult.*

sultes n'allaient jamais au delà d'une heure, et le temps en était marqué avec le sablier. Il les chargeait de quelques personnes en particulier, très difficiles à conduire, tourmentées par des tentations violentes, soit contre leur vocation, soit d'une autre nature. Il leur donnait à manier des affaires délicates, et leur indiquait ce qui, d'après lui, pouvait se faire pour les mener à bon terme. Mais il s'en remettait entièrement à eux pour l'exécution; car il voulait qu'ils s'y employassent, non comme de simples exécuteurs de ses ordres, mais comme des hommes qui ont en main une affaire propre. Il n'y a rien, en effet, qui excite davantage l'esprit et stimule plus vivement l'activité personnelle. Leur mission terminée, il les faisait venir auprès de lui pour leur demander s'ils étaient contents. Il les félicitait s'ils avaient bien rencontré; dans le cas contraire, il leur indiquait par quelle voie ils auraient pu mieux réussir. Il les instruisait ainsi peu à peu et les encourageait à agir par eux-mêmes. Ainsi l'aigle modère son vol et ne décrit d'abord que des évolutions de peu d'étendue autour de ses petits pour les animer à sortir du nid, à se confier à leurs ailes et à le suivre.

Quand il les voyait assez expérimentés pour qu'on pût compter sur eux, il leur donnait une charge à remplir. Se trouvaient-ils par moments dans le doute et l'embarras, et venaient-ils lui demander des ordres ou des conseils, il se contentait de leur répondre : « Faites votre office. » Il n'approuvait pas l'ardeur exagérée et souvent importune de ces Provinciaux, qui veulent exercer par eux-mêmes l'emploi des Recteurs placés sous leurs ordres, ni de ces Recteurs qui absorbent les fonctions de tous leurs inférieurs, et sont tout dans leurs collèges, comme si un poste supérieur donnait par là-même la capacité de remplir tous les autres. Il nous est resté sur ce sujet quelques fragments d'une lettre adressée à un Provincial de Portugal, lequel se mêlait trop de régler, suivant ses idées,

des choses qu'il eût beaucoup mieux fait de laisser à d'autres. Ce sont paroles d'or, dignes de servir d'instruction et d'enseignement à ceux qui seraient tentés de suivre les mêmes brisées.

« Il n'est, dit-il, ni de l'office des Provinciaux, ni de celui du Général de se charger de toutes les affaires particulières. Auraient-ils les talents nécessaires pour bien les traiter, il est plus sûr de les confier à leurs inférieurs ; il suffira que ceux-ci leur rendent compte ensuite de ce qu'ils auront fait, et prennent d'eux la dernière résolution. Si même celui qui s'en est occupé, peut les décider tout seul, il vaut mieux les lui abandonner entièrement, qu'il s'agisse de choses spirituelles ou temporelles, mais surtout de ces dernières. C'est ainsi que je fais moi-même, et je m'en trouve plus soulagé, plus consolé et plus tranquille. Les obligations de votre charge vous commandent, sans doute, de vous occuper du bien général de votre Province, en donnant les ordres convenables, et vous ferez bien de prendre là-dessus le conseil des plus sages. Mais, une fois ces ordres donnés, vous ferez encore mieux de ne pas vous immiscer dans leur exécution. Comme moteur universel, il sera bon que vous imprimiez le mouvement à vos inférieurs ; mais bornez-vous à cela ; vous ferez ainsi plus de choses, vous les ferez mieux, et elles seront plus en rapport avec votre charge, que si vous les faisiez par vous-même. Vous aurez de plus cet avantage que, si vos ordres s'exécutent mal, vous pourrez rectifier ce qui aura été fait de travers, au lieu que si l'erreur venait de vous, ce qui ne pourrait manquer de se produire souvent, si vous vous mêliez du détail des affaires, il serait fâcheux que vos inférieurs eussent à réparer vos fautes (1). »

S'il arrivait à ceux qu'il avait nommés à quelque office, de nuire à la discipline générale, par défaut de talent

(1) Lettre de saint Ignace au P. Jacques Miron, Provincial de la Compagnie de Jésus en Portugal. Rome, 31 janvier 1552. Cf. Bouix, *Lettres de saint Ignace*, p. 386.

naturel ou de vertu, il n'hésitait pas à les en retirer. C'est ce qu'il fit à l'égard de deux de ses neuf premiers compagnons, d'une vie d'ailleurs très sainte et animés des meilleurs intentions, mais qui avaient peu de succès dans le gouvernement spirituel de leurs inférieurs; il les rappela l'un de Naples, l'autre du Portugal, et leur ôta leur emploi.

LIVRE V

Vertus de saint Ignace. — Sa mort. — Témoignages d'estime rendus à sa mémoire. — Sa canonisation.

1521-1622.

CHAPITRE PREMIER

1. Combien il est difficile de retracer les vertus des saints. — 2. Humilité de saint Ignace : ce qu'il pensait de cette vertu. — 3. Il pratique l'humilité par l'humiliation. — 4. Il veut se démettre de la charge de Général.

1. L'historien qui entreprend de tracer le portrait intime d'un saint, en décrivant ses vertus, véritable et unique beauté des âmes, court grand risque de faire comme les peintres dont toute l'ambition se borne à reproduire avec exactitude les linéaments du visage. Cet historien se tromperait étrangement, si se contentant de rapporter ce que les saints ont laissé voir d'eux-mêmes au dehors, il s'imaginait avoir révélé tout ce qu'on peut dire de leurs vertus. Ce serait réduire la richesse et la fécondité de la terre aux herbes et aux fleurs qui poussent à sa surface, et oublier les mines de métal, les pierres précieuses et les marbres qu'elle renferme dans son sein. Les saints ont je ne sais quel art de cacher les richesses de leurs âmes : souvent, plus ils sont comblés des grâces de Dieu, moins ils en laissent paraître, semblables à ces corps célestes, qui à mesure qu'ils s'approchent davantage du soleil et se remplissent plus abondamment de sa lumière, se manifestent moins à nos regards et finissent par nous échapper tout à fait.

Une parole de saint Ignace confirme bien ce que je viens de dire. S'entretenant un jour avec un de ses plus chers

disciples des mérites et de la perfection des saints, il l'assura que la moindre partie des grâces dont Dieu les a comblés est celle qu'on connaît par le récit de leurs historiens. Il disait encore que pour sa part, il n'échangerait pas les miséricordes dont la bonté divine avait usé envers son âme, contre tout ce qu'on lit des saints dans leurs histoires. Il avait raison. Car ce qu'il y a de plus riche et de meilleur dans les dons de Dieu, est précisément ce que la vraie sainteté enfouit au fond de son cœur. On se tromperait donc beaucoup, si on en jugeait uniquement d'après ce qui paraît au dehors, comme on serait très loin de la vérité, si l'on s'imaginait que les trésors d'eaux vives, renfermées dans les entrailles de la terre, se réduisent à ces minces filets d'eau qui s'en échappent çà et là, et ne sont pas la millième partie de ces réservoirs cachés.

Si je parvenais à faire appliquer cette règle à saint Ignace, j'aurais pleinement rempli la tâche que je me suis imposée. Mais dans son extrême humilité, le serviteur de Dieu était toujours sur ses gardes pour ne rien laisser paraître, autant que possible, de ses richesses intérieures, et éviter tout ce qui aurait pu, même de loin, le faire prendre pour un saint. S'il n'avait compté pour rien certaines choses qui nous paraissent à nous, âmes imparfaites qui cheminons dans la plaine, comme les cimes d'une perfection très élevée, et si, par suite, il n'avait été moins attentif à les dérober aux yeux, nous serions même privés de ces trop rares exemples. Toutefois le peu qui nous en reste est si beau que je demande à Dieu sa grâce pour le comprendre d'abord moi-même, et ensuite pour l'exprimer.

Mais raconter ces merveilles et surtout retracer la grandeur de l'amour que saint Ignace avait pour Dieu, est une tâche ardue. Pour la remplir moins imparfaitement, j'en diviserai la matière, et dirai successivement ce que saint Ignace a été par rapport à lui-même, par rapport au prochain et par rapport à Dieu.

2. C'était une maxime de saint Ignace que la première pensée de celui qui veut monter très haut dans la perfection, doit être de descendre très bas pour en jeter tout d'abord les fondements; car plus ceux-ci s'enfoncent dans la terre, plus celle-là s'élève vers le ciel. Ce qu'il enseignait aux autres, il l'avait pratiqué tout le premier. Quand il mit la main à l'édifice de sa vie spirituelle, il en posa les fondements sur un tel mépris de lui-même que les démons en prirent occasion de lui en faire un cas de conscience. Non seulement, lui représentaient-ils, c'était manquer à la justice que d'avilir ainsi l'honneur de sa famille; mais encore c'était outrager l'image de Dieu et violer tous les droits de la nature, que de se traiter comme un chien, plutôt que de s'humilier comme un homme.

Ignace avait puisé cette basse estime de lui-même dans une connaissance profonde de sa misère; il avait appris à se connaître en se comparant tour à tour, par une belle gradation, aux autres hommes, aux anges et à Dieu. A la vue de son néant et de ses péchés pires que le néant, il avait senti qu'il n'était qu'abomination et horreur : « Je considérerai, dit-il dans le livre des Exercices, fidèle écho des sentiments de son âme ; je considérerai qui je suis et ce que je suis, en m'efforçant, par diverses comparaisons, de paraître de plus en plus petit à mes yeux. Premièrement qui suis-je en comparaison de tous les hommes? Secondement que sont tous les hommes en comparaison de tous les anges et de tous les saints du paradis? Troisièmement, que sont toutes les créatures en comparaison de Dieu? Donc, moi seul enfin, que puis-je être? Quatrièmement, je considérerai toute la corruption et toute l'infection de mon corps. Cinquièmement, je me regarderai comme un ulcère et un abcès, d'où sont sortis tant de péchés, tant de crimes et tant de souillures honteuses (1). »

(1) *Liv. des Exerc. prem. Sem. second exerc. — Trad. du* P. Jennesseaux.

Telle est la voie suivie d'abord, et ensuite tracée aux autres par saint Ignace, pour arriver à une parfaite connaissance de soi-même. Il avait encore une autre règle, qui comprend en peu de mots toute la théorie de l'humilité. Un Père de la Compagnie était revenu à Rome après une longue mission pour ranimer sa ferveur dans les Exercices spirituels. Enflammé d'un ardent désir de s'avancer beaucoup dans l'humilité, il pria le Saint de lui indiquer le chemin le plus rapide : « Le voici, répondit Ignace; agissez toujours au rebours des hommes du monde; ayez en horreur ce qu'ils recherchent, et recherchez ce qu'ils ont en horreur. »

Ce secret est très simple; saint Ignace l'a révélé non seulement à ce Père, mais encore à tous ceux qui demandent à entrer dans la Compagnie, et pour les animer à le réduire en pratique, il leur a proposé l'exemple de Notre-Seigneur. Il a développé son enseignement dans un langage d'une beauté vraiment divine, où ceux de ses enfants qui voudront exprimer en eux-mêmes la perfection de notre Institut, trouveront toujours à méditer.

« Il convient, dit-il, que ceux qui sont examinés considèrent attentivement, comme un point de très grande importance, en la présence de Notre Créateur et Seigneur, combien il est utile pour s'avancer dans la voie de l'esprit, d'avoir en horreur, non seulement en partie, mais en entier, tout ce que le monde aime et embrasse, et au contraire, de désirer et de rechercher de toutes ses forces, tout ce que Notre-Seigneur a aimé et embrassé. Car comme les gens du monde aiment et se procurent par tous les moyens possibles les honneurs, la réputation et l'estime sur cette terre, comme le monde le leur enseigne, ainsi ceux qui se conduisent selon l'esprit, et qui suivent sérieusement Jésus-Christ Notre-Seigneur, aiment et recherchent avec ardeur toutes les choses contraires; leur ambition est de se revêtir de ses livrées pour l'amour et pour le respect qu'ils lui portent; en sorte que si cela

pouvait se faire sans offense de la divine Majesté, et sans aucune faute de la part du prochain, ils voudraient souffrir des affronts, des faux témoignages et des injures, être regardés et traités comme des insensés, sans toutefois en avoir donné sujet, tant ils ont de désir de se rendre semblables à Notre Créateur et Seigneur Jésus-Christ, de l'imiter en quelque façon et de prendre ses livrées, puisque lui-même les a portées pour notre avancement spirituel et pour nous donner l'exemple, afin qu'avec le secours de la grâce divine, nous tâchions de le suivre et de l'imiter, autant que possible, puisqu'il est la voie qui conduit les hommes à la vie. Qu'on demande à ceux qui se présentent s'ils sentent en eux-mêmes des désirs si salutaires et si utiles à la perfection des âmes (1). »

Ignace s'est inspiré le premier de ces belles leçons; son exemple, les motifs sur lesquels il les appuie, le modèle divin qu'il nous présente, sont les règles d'après lesquelles nous avons à nous diriger à notre tour. Cette perfection est si sublime, son acquisition si héroïque, que le P. Lainez, religieux d'une très profonde humilité, n'hésite pas à confesser qu'ayant entendu un jour le Saint exposer ses sentiments sur la connaissance et sur le mépris de soi-même, il dut se déclarer impuissant à s'élever à ces hauteurs, où il n'arrivait pas même par la pensée. Aussi s'humiliait-il de ne pas savoir s'humilier. Toutefois ce n'est pas encore, au sentiment de saint Ignace, le dernier terme de la perfection de cette vertu. Il est placé plus haut, en un point au delà duquel il ne me paraît pas possible de monter, je veux dire au sommet des trois degrés d'humilité décrits par le Saint, et dont chacun est meilleur et plus parfait que l'autre.

« Le premier de ces degrés, dit saint Ignace, est nécessaire au salut. Il consiste à me soumettre entièrement à l'observation de la loi divine, en sorte que pour rien au monde, quand on m'offrirait le domaine de l'univers,

(1) *Exam. gener.* c. IV. n. 44.

quand on me menacerait de m'ôter la vie, je ne mette même en délibération la possibilité de transgresser un commandement de Dieu ou des hommes, qui m'oblige sous peine de péché mortel.

» Le second degré d'humilité est plus parfait que le premier. Il consiste à me trouver dans une entière indifférence de volonté et d'affection entre les richesses et la pauvreté, les honneurs et le mépris, le désir d'une longue vie ou d'une vie courte, pourvu qu'il en revienne à Dieu une gloire égale et un égal avantage au salut de mon âme. De plus, quand il s'agirait de gagner le monde entier ou de sauver ma propre vie, je ne balancerais pas à rejeter toute pensée de commettre à cette fin un seul péché véniel.

» Le troisième degré d'humilité est très parfait. Il renferme les deux premiers, et veut de plus, supposé que la louange et la gloire de la Majesté divine soient égales, que pour imiter plus parfaitement Notre-Seigneur, et me rendre de fait plus semblable à lui, je préfère, j'embrasse la pauvreté avec Jésus-Christ pauvre, plutôt que les richesses; les opprobres avec Jésus-Christ rassasié d'opprobres, plutôt que les honneurs; le désir d'être regardé comme un homme inutile et insensé, par amour pour Jésus-Christ, qui le premier a été regardé comme tel, plutôt que de passer comme un homme sage et prudent aux yeux du monde (1). »

3. Telle est la perfection d'humilité que saint Ignace se proposa d'atteindre dès la première année de sa conversion; il fut fidèle à poursuivre ce but.

Se donner pour un homme grossier, stupide, insensé; confesser publiquement ses péchés, se les faire rappeler par des paroles pleines de reproches; se vêtir très pauvrement, s'exposer en public au mépris du monde, l'air inculte, les cheveux en désordre, nu-pieds; vivre dans

(1) Exercices spirituels — *Traduct. du* P. Jennesseaux.

les hôpitaux, traiter avec les mendiants, imiter leurs manières pour faire croire qu'il était par naissance ce qu'il se faisait par libre choix ; mendier de porte en porte et aller de préférence dans les endroits où il recevrait plus d'injures que de pain; s'arrêter pour jouir des insultes et des huées dont on l'accablait ; répondre aux affronts par des remerciements, aux mauvais services par des bienfaits; s'enfuir des lieux où il était reconnu pour un homme de noble race et révéré comme un saint; se montrer dans son pays, sous les yeux des siens, en habit de mendiant et s'y comporter comme un mendiant, sans autre refuge que l'hôpital et sans autre nourriture que le pain quêté de porte en porte, comme si, pour me servir d'une expression de saint Grégoire le Théologien, il ne s'était réservé du monde que le mépris du monde ; se réjouir d'être traité d'hypocrite, de fourbe, de magicien ; cité devant les tribunaux, refuser le secours des avocats ; enfermé dans les prisons, ne pouvoir contenir les élans de sa joie, et dans les chaînes qui le fixaient aux murs de son cachot, parler avec tant d'élévation de la gloire de souffrir pour Jésus-Christ, qu'il paraissait moins un captif qu'un insensé : voilà, dès les premiers jours de sa conversion, quelques-unes des manifestations de son humilité ; mais ce n'était encore qu'une ébauche de ce qu'il avait entrevu, et un simple acheminement vers son idéal.

La suite répondit à de tels débuts. Si, dans le nouvel Ordre dont Dieu l'avait établi le père et le modèle, il ne lui fut pas permis de rechercher les humiliations publiques, il ne laissa pas de se livrer à toutes celles qui n'étaient pas en désaccord avec son état, et il souhaita de toutes ses forces celles que des raisons supérieures lui faisaient un devoir d'éviter. C'eût été son désir de s'en aller comme un fou à travers les rues de Rome, demi-nu, couvert d'immondices, la tête armée de cornes, pour attirer sur lui les huées de la foule, et d'être, après sa mort, jeté, comme un vil animal, à pourrir sur un fumier.

Un jour, en allant de Venise à Padoue, il rencontra un villageois qui gardait des bestiaux. A la vue de son accoutrement qui était celui d'un pauvre voyageur et qui, je ne sais pourquoi, lui parut grotesque, le villageois se mit à rire aux éclats et se répandit en grossières plaisanteries. Ignace s'arrêta, et, le visage serein, il se laissa regarder et bafouer à plaisir. Lainez, qui faisait route avec lui, le tirait par son habit et cherchait à l'entraîner; mais le Saint ne bougeait pas, disant qu'il ne fallait pas priver cet homme de la petite récréation qu'il prenait à son sujet.

Le fait suivant arriva dans le temps où il gouvernait déjà la Compagnie. Pierre Ribadeneira, alors âgé de quinze ans à peine, lui dit un jour qu'en parlant en public, il usait fréquemment d'expressions et de tournures mêlées d'espagnol et de mauvais italien. Ses auditeurs le comprenaient mal, et il perdait ainsi une partie du fruit qu'il aurait certainement recueilli de son onction et de l'ardeur de son zèle, si sa phrase et sa parole avaient été plus correctes. Cette remarque charma Ignace: « Vous dites vrai, Pierre, répondit-il avec la plus douce humilité; eh bien, ayez soin, je vous prie, de noter mes fautes; je tâcherai de me corriger. » Pierre le promit: un crayon à la main, il marquait toutes les incorrections qui échappaient au Saint dans ses prédications; mais, comme il le raconte lui-même, elles étaient si nombreuses que, désespérant du succès, il abandonna l'entreprise et le lui déclara franchement: « Eh bien, reprit Ignace avec une mansuétude et une douceur admirable, que pouvons-nous répondre à Dieu? » Voulant dire que, jusqu'alors, il n'avait pas reçu plus de facilité pour parler italien, mais qu'il s'efforcerait de faire servir le peu qu'il en savait à la gloire de Notre-Seigneur et au salut des âmes.

Et en effet, on avait sous les yeux les preuves de l'efficacité de sa parole. Les plus grands pécheurs s'em-

pressaient, au sortir de ses sermons, d'aller se réconcilier avec Dieu, et plusieurs confesseurs, toujours là pour les recevoir, ne pouvaient suffire à les entendre. Mais ce ne sont encore là que de faibles témoignages de son humilité.

4. Beaucoup plus solennel fut celui qu'il donna, lorsqu'il fit tant d'efforts pour se dérober à la charge de Général. Vainement le P. Lainez l'assurait que c'était équivalemment prononcer la dissolution de la Compagnie ; il ne consentait pas à se rendre. Il fallut, pour vaincre ses résistances, un ordre exprès de son confesseur. Il lui avait fait auparavant, on s'en souvient, une confession générale de toute sa vie, et lui avait donné plein pouvoir d'user de cette connaissance pour manifester son indignité à ses compagnons. Contraint de courber les épaules sous le fardeau, son premier soin fut de se livrer aux plus bas offices ; on le vit servir à la cuisine avec autant d'humilité et d'obéissance que s'il eût été le cuisinier et celui-ci le Général ; il enseigna le catéchisme aux enfants pendant quarante-six jours, et dans tout l'exercice de sa charge, il se comporta comme le serviteur de tous ; il ne voulut aucune distinction particulière, aucun titre honorifique, comme eût été celui de Paternité ou de Révérence, content d'être appelé comme les autres de son simple nom d'Ignace.

Au bout de dix années, voyant qu'il avait formé de bons disciples dans l'art du gouvernement, il ne se crut plus nécessaire ; convaincu même qu'il était plus que jamais incapable de remplir ses fonctions, il résolut de se démettre. Il réunit à Rome ceux des principaux membres de l'Ordre qui purent s'y rendre, et leur annonça son dessein, dans cette lettre pleine d'une admirable humilité.

« A mes très chers frères en Notre-Seigneur, membres de la Compagnie de Jésus. — Après y avoir réfléchi

pendant plusieurs mois et même pendant plusieurs années, et sans qu'aucun trouble intérieur ou extérieur ait pu influer sur ma détermination, je vous dirai sincèrement, en présence de mon Créateur et Seigneur qui doit me juger pour l'éternité, ce que je crois devoir être à la plus grande gloire de sa divine Majesté. La multitude de mes péchés et de mes imperfections, et toutes mes infirmités corporelles et spirituelles considérées en toute sincérité, sans passion et sans trouble, j'ai pensé bien souvent que je suis infiniment éloigné d'avoir les qualités nécessaires à celui qui a la charge de toute la Compagnie, charge que je remplis aujourd'hui par obéissance au très exprès commandement qui m'en a été donné.

» C'est pourquoi je désire, au nom de Notre-Seigneur, qu'après y avoir mûrement réfléchi, vous choisissiez quelqu'autre Père qui puisse mieux que moi, ou du moins, moins mal que moi, remplir ma place, et, une fois élu, je demande qu'il prenne effectivement en main le gouvernement. Cependant, pour d'excellentes raisons, mon désir n'est pas seulement qu'on choisisse celui qui pourra faire mieux que moi ou moins mal que moi; il suffira qu'il puisse s'acquitter médiocrement de ses fonctions. Ma résolution ainsi arrêtée, moi Ignace, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, seul Dieu en trois personnes et mon Créateur, je dépose et remets entièrement entre vos mains mon office; je vous prie et je vous conjure en Notre-Seigneur et de toute mon âme, profès et non profès qui êtes ici rassemblés, d'accepter cette résignation ainsi motivée en la présence de sa divine Majesté. Et si parmi ceux à qui il appartient de recevoir cette résignation ou d'en juger, il s'élevait quelque contestation et quelque diversité de sentiment, je leur demande, au nom de l'amour et du respect qui est dû à Dieu Notre-Seigneur, de s'unir à moi et de recommander très instamment cette affaire à la divine Majesté, afin qu'en toutes choses sa très sainte volonté s'accomplisse pour

sa plus grande gloire et le plus grand bien des âmes et de la Compagnie ; n'ayons partout et toujours en vue que la plus grande louange et la plus grande gloire de Dieu. »

Si touchante que fût cette lettre, les Pères ne se laissèrent pas convaincre. Ils auraient éprouvé une douleur inconsolable, si la mort leur avait enlevé le Saint, tellement que le P. Jérôme Natal, quittant Rome en 1555 pour se rendre en Allemagne, ne recommanda rien avec plus d'instance au P. Louis Gonzalvez, Ministre de la maison, que de veiller avant toutes choses sur la santé du Saint, afin que la Compagnie ne fût pas privée de son gouvernement. Ils furent donc très éloignés d'accepter sa démission, et, à l'exception du P. André Oviedo, homme d'une admirable simplicité, tous déclarèrent que, lui vivant, ils ne souffriraient pas que les rênes de la Compagnie passassent en d'autres mains. Le P. Oviedo assura lui-même qu'il avait donné son vote uniquement par déférence pour Ignace. Comme on lui demandait en effet comment il avait pu avoir un sentiment si différent de celui des autres, il répondit que, regardant Ignace comme un saint, il avait cru devoir lui soumettre son jugement. Il ne faisait pas réflexion qu'il faut distinguer entre ce que les saints pensent d'eux-mêmes et ce qu'ils sont véritablement.

Ignace fut donc obligé de s'incliner devant la volonté des siens ; mais de graves infirmités lui étant survenues, il essaya de s'en prévaloir au profit de son humilité. Dieu lui-même, disait-il, se déclarait en sa faveur, et lui accordait ce qu'il n'avait pu obtenir des hommes. Il se déchargea donc sur le P. Jérôme Natal de l'administration des affaires, et ne se réserva que le soin des malades. Jamais il n'aurait repris le gouvernement, s'il n'avait fait céder sa satisfaction personnelle à l'amour du bien commun ; mais celui-ci lui parut en péril entre les mains du P. Natal. Dès les premiers jours, en effet, le

nouveau supérieur, avec de bonnes intentions sans aucun doute, s'était montré disposé à introduire des changements dans les Constitutions. Ignace ne pouvait pas tolérer cela; il avait reçu les Constitutions de Dieu, il voulait les transmettre intactes à ses successeurs.

Un homme si éloigné d'ambitionner l'honneur d'être Général de la très petite Compagnie de Jésus, devait l'être beaucoup plus, on le comprend, de désirer au dehors des dignités ou des prélatures. Le marquis d'Aguilar, ambassadeur de Charles-Quint à Rome, et un cardinal lui dirent un jour, par manière de plaisanterie, qu'on le soupçonnait, sous le couvert de la sainteté et du zèle pour les intérêts du Saint-Siège, de chercher secrètement à se concilier la faveur du Souverain Pontife, afin d'en obtenir le chapeau. A ces paroles, une sorte d'indignation éclate dans ses traits; il se lève, se découvre, et sans rien dire pour se justifier, il fait le signe de la croix, et en face du ciel, il prononce à haute voix le vœu de ne jamais accepter de dignité, à moins d'y être contraint sous peine de péché mortel.

Quant à ses œuvres si importantes et si durables en faveur des âmes, il avait soin de n'en laisser rien rejaillir à sa gloire. Dès qu'il les avait fondées et conduites à un point où il ne leur manquait pour être entièrement achevées qu'un certain perfectionnement extérieur, il avait soin de les confier à d'autres, afin qu'on leur en attribuât tout le mérite. Il ne se réservait à lui-même que les ennuis et les fatigues. Les peines qu'il se donna furent quelquefois si grandes, et il dut les soutenir si longtemps, que tout autre, animé d'un moins grand cœur et d'un moindre zèle pour la gloire de Dieu, ou n'eût pas entrepris ces œuvres, ou les eût promptement abandonnées.

CHAPITRE II

1. A mesure qu'il est comblé de plus de grâces, saint Ignace s'humilie davantage. — 2. Il est maître dans la science de l'humilité. — 3. Il dissimule son humilité elle-même.

1. Tout ce que je viens de dire des humbles sentiments de saint Ignace et de son mépris pour lui-même n'égale pas, à mon avis, cette sorte d'impassibilité, qui, au milieu de tant de faveurs signalées dont Dieu ne cessa de le combler pendant les trente-cinq années qui suivirent sa conversion, ne lui laissait pas éprouver la plus légère tentation d'amour-propre. Loin de là; les apparitions de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère, les ravissements d'esprit, les extases prolongées pendant plusieurs jours; les visions où il découvrait tout ce qu'un homme, encore voyageur, peut connaître de la Très Sainte Trinité; les lumières données à son intelligence pour pénétrer les plus profonds mystères; l'affluence des consolations célestes qui lui faisaient répandre tout le jour de très douces larmes; son union avec Dieu, union si intime qu'il se fondait d'amour, et fut plus d'une fois en danger de perdre a vie; toutes ces grâces et tant d'autres dont nous avons déjà parlé ou que nous rappellerons encore dans ce livre, tout était pour lui le sujet de la plus extrême confusion. Il n'y voyait qu'un motif de se considérer comme un homme misérable, dépourvu de toute force spirituelle, puisqu'il avait besoin, pour se soutenir, de secours si

grands et si extraordinaires. Ainsi plus on a multiplié les étais autour d'un édifice, plus on doit dire que l'édifice est mal assuré et prêt à s'en aller en ruines. Aussi répétait-il, la rougeur au front, qu'il ne croyait pas qu'il y eût une créature au monde en qui fussent unis des extrêmes plus opposés, tant de péchés et tant de grâces, tant de châtiments mérités et tant de faveurs reçues. Cette persuasion était si profonde que dans le temps même où il était ravi en esprit, pendant ces extases merveilleuses où son corps était soulevé de terre et son âme abîmée en Dieu, il ne perdait pas de vue ces pensées, et se regardait toujours comme la plus vile et la plus indigne chose du monde.

Un jour, qu'il était entouré d'une auréole céleste et élevé au dessus de terre, on l'entendit s'écrier : « O Dieu, Dieu infiniment bon, comment souffrez-vous un pécheur tel que moi ? » Il ne parlait jamais de lui-même sans ajouter à ce qu'il en disait quelque titre pour s'abaisser ; c'est ainsi que dès le commencement de son retour à Dieu, il avait pris l'habitude de signer ses lettres : « Pauvre de tout bien, Ignace. » Il n'y avait personne à la maison dont la vue ne le couvrît de confusion ; il se mettait sous les pieds de tous ; il reconnaissait en tous quelques traits de sainteté; en lui seul il n'en trouvait aucun. Il demandait à Dieu de tarir la source des consolations célestes qui remplissaient son âme. Vivant, il désirait que tout le monde l'oubliât, ou ne se souvînt de lui que pour l'avoir en horreur ; et mort, qu'on l'abandonnât sur un fumier en pâture aux chiens.

Il aurait pu d'ailleurs sans craindre les assauts de la vanité, parler des faveurs divines dont il était comblé ; car il se considérait lui-même comme un tronc d'arbre vermoulu, chargé de pierreries et d'or, mais dont toute la richesse est d'emprunt, et n'est bon lui-même qu'à être jeté au feu. Malgré cela, c'était avec une extrême réserve et seulement quand le bien du prochain le demandait, qu'il

découvrait les grâces dont il pouvait lui revenir de l'honneur. Il conjura Dieu de ne le faire l'instrument d'aucun miracle, parce que rien n'est plus propre, aux yeux des hommes, à mettre en réputation de sainteté. Quant aux prophéties, bien qu'il fût souvent éclairé des lumières divines, il n'en fit que dans de rares circonstances, par exemple, pour consoler ses enfants ou, sur l'ordre même de Dieu, pour annoncer longtemps à l'avance l'établissement de l'Institut dont il devait être le fondateur. Lui donner des témoignages d'honneur, c'était le couvrir de confusion ; il était si convaincu de n'avoir que misères de son propre fonds, qu'il ne comprenait pas comment on aurait pu le louer avec vérité.

C'était une opinion très répandue parmi ses premiers disciples qu'il avait un archange à sa garde. D'où venait cette opinion, je l'ignore ; mais après sa mort, comme on exorcisait une possédée à Modène, en l'invoquant, le démon, contraint de partir, salua du nom de grand archange, l'esprit céleste qui veillait sur lui. Le P. Jacques Lainez avec cette familiarité confiante qu'il puisait dans la tendre affection du Saint, se permit un jour de lui demander si cette opinion était fondée. Ignace ne répondit point ; mais une vive rougeur se répandit sur son visage, semblable, dit le P. Lainez, à celle d'une vierge retirée dans la solitude, qui verrait tout à coup entrer chez elle un inconnu. Il fut moins indulgent à l'égard d'un Frère qui, s'entretenant de lui avec un autre religieux de la maison, avait dit d'un ton très assuré que le P. Ignace était un grand saint. Il le reprit sévèrement d'avoir ainsi ravalé la sainteté, et pour pénitence, il lui ordonna de prendre son repas, pendant quinze jours, dans les lieux les plus vils de la maison.

Des paroles semblables coûtèrent peut-être la vie au P. Jacques d'Eguia, son confesseur. Ignace estimait grandement ce Père ; il allait jusqu'à dire qu'on verrait au ciel le P. d'Eguia élevé au-dessus de tous les Nôtres qui vivaient

alors, et dans un degré de gloire bien plus éminent. Ce saint homme, en effet, malgré son grand âge et le mauvais état de sa santé, se chargeait de pénitences qui auraient pu paraître un lourd fardeau aux forces et à la ferveur d'un jeune homme. Il passait les nuits presque entières abîmé dans la contemplation, et si le sommeil venait à le surprendre, il donnait violemment de la jambe contre un banc, jusqu'à ce qu'il eût secoué sa torpeur. Une des plus douces consolations des Pères était de l'entendre discourir des choses spirituelles; pour l'amener sur ce sujet, ils usaient de toutes les industries; mais, à vrai dire, il n'en était pas besoin. Le P. d'Eguia avait alors le cœur et le visage tout enflammés; ses paroles étaient comme autant de flammes ardentes qui embrasaient ses auditeurs de l'amour de Dieu.

Or, le P. d'Eguia savait les grandes choses qui se passaient dans l'âme d'Ignace, et déjà, comme nous le racontions au livre précédent, ce qu'il en avait dit lui avait valu une sévère leçon. Mais il ne pouvait, malgré tout, retenir certaines expressions qui, sous une forme voilée, laissaient deviner ce qu'il était obligé de taire. Ainsi il formait le vœu de survivre à Ignace, ne fût-ce que de quelques heures, afin de pouvoir, libre des engagements qu'il avait dû prendre, révéler des secrets qui, disait-il, jetteraient dans l'étonnement. Ce désir imprudemment manifesté fut précisément, au jugement des Pères qui vivaient alors, et d'après ce que raconte le P. Olivier Manare, ce qui précipita sa fin. Pour la consolation de son humilité, Ignace obtint de Dieu que la mort de son confesseur précédât la sienne de quelques jours, et ainsi fut à jamais ensevelie dans la tombe la mémoire de tout ce qui aurait pu, même après lui, contribuer le plus à sa glorification.

2. Pour compléter ce que j'ai dit de l'humilité d'Ignace, il me reste à ajouter un trait; ce trait, si je ne me trompe, renferme ce qu'on en peut dire de plus excellent. Mais

tous les yeux ne seront peut-être pas en état de le bien discerner. Quand les vertus sont considérées en elles-mêmes, indépendamment des actes qui leur donnent du relief et jettent sur elles un certain éclat extérieur, les âmes profondément versées dans les voies spirituelles, savent seules les apprécier dignement. Il ne déplaira pas, je pense, au lecteur, d'apprendre à quelle occasion ces pensées se sont offertes à mon esprit.

La bienheureuse Madeleine de Pazzi, religieuse carmélite, favorisée de visions fréquentes, eut une extase le 18 décembre 1594. Elle vit la très sainte Vierge, et aux côtés de la Mère de Dieu, saint Ignace et saint Ange martyr de l'Ordre des Carmes; Marie les lui amenait pour lui enseigner celui-là l'humilité et celui-ci la pauvreté. Saint Ignace parla le premier, et Madeleine suivant son habitude pendant ses ravissements, répétait à voix haute et en faisant des pauses ce qu'elle entendait. Voici ce que disait le Saint :

« Moi, Ignace, j'ai été choisi par la Mère de votre Époux pour vous parler de l'humilité. Écoutez donc mes paroles. L'humilité doit être répandue dans les nouvelles plantes de la religion comme l'huile dans une lampe. De même que l'huile occupe toutes les parties du vase où elle est versée, ainsi l'humilité et la vraie connaissance de cette vertu doivent occuper toutes les puissances de ces jeunes plantes; de quelque côté qu'elles se tournent, à droite et à gauche, elles ne doivent découvrir partout qu'humilité et mansuétude. Et comme la mèche de la lampe ne peut brûler sans huile, ainsi ces plantes ne jetteront dans la religion aucun éclat de sainteté et de perfection, si on ne les instruit à tout moment dans l'humilité, si on ne les éprouve, si on ne les exerce dans l'humilité, en leur montrant combien cette vertu est nécessaire à une vraie religieuse. L'humilité est une connaissance de son propre néant toujours présente à l'esprit, une complaisance continuelle en tout ce qui peut conduire au mépris de soi-

même... Et pour que le démon ne se jette point à la traverse, celle qui est chargée de nourrir ces jeunes plantes doit user d'une sainte prudence. Si elle veut abaisser leur jugement et leur volonté propre, et que celles-ci manifestent de la répugnance et se laissent aller à des mouvements d'impatience, elle doit les reprendre sévèrement, et la chose fût-elle très minime, leur en faire un cas de conscience ; mais d'autre part, pendant qu'elle verse l'huile de l'humiliation, elle doit aussi tenir en main le baume de la douceur, leur montrer l'honneur qu'elles rendent à Dieu en triomphant d'elles-mêmes, le fruit qu'elles en retirent, les grandes œuvres qu'elles accomplissent, et ainsi leur inspirer une sorte d'amour passionné pour l'humilité, de manière qu'elles n'aient point d'autres désirs, ni d'autres aspirations.

» L'humilité doit se montrer à l'extérieur, et resplendir partout dans les paroles, dans l'attitude, dans les actions. Qu'on évite toute expression qui n'exhalerait pas le parfum de l'humilité, comme on interdit dans le siècle les paroles de blasphème. Qu'on bannisse de la religion toute attitude éloignée de l'humilité, comme on bannit du monde celle qui serait contraire à la bienséance. Enfin qu'on ait en horreur les actions faites sans humilité, comme un roi aurait horreur de voir son fils sous les livrées d'un gardeur de troupeaux.

» L'humilité doit être si grande dans les supérieurs, qu'ils n'aient plus besoin, pourvu toutefois qu'ils s'y soient déjà signalés, d'en donner de nouveaux exemples dans leurs blâmes, dans leurs exhortations ou en quelque autre manière. Chacune des épouses de Jésus-Christ doit être disposée à se laisser transplanter au gré des supérieurs.... Elles doivent être dans l'édifice de la perfection spirituelle comme les pierres du temple de Salomon qui s'ajustaient à leur place, sans qu'on entendît aucun bruit de marteau... Si quelqu'une se montre encore rebelle à l'humilité, qu'on lui mette dans les mains le crucifix, en lui proposant ce

divin modèle à imiter. Que jusqu'à la mort, aucune ne se relâche dans la pratique de l'humilité. Qu'on ne cesse de les exercer dans cette vertu tant qu'elles auront un souffle de vie; car c'est une échelle formée de tant de degrés qu'on ne finit jamais de monter. Les âmes qui n'ont pas cette humilité ne peuvent sortir d'elles-mêmes, parce que mille et mille passions, mille vains désirs surgissent en elles et les retiennent. Comme le Verbe Incarné a établi les Apôtres pêcheurs d'hommes, il a chargé ses épouses du soin de lui gagner des âmes. Cette leçon d'humilité est bien longue; je vous laisse; recueillez maintenant la leçon de pauvreté. »

Ainsi s'exprima Ignace par la bouche de Madeleine. Or que la Mère de Dieu l'ait choisi pour enseigner l'humilité à une vierge d'un autre Ordre, de préférence à tant de saints qui se sont signalés dans cette vertu, c'est une distinction très glorieuse; et des hommes, très capables d'apprécier toute la perfection de ce mépris de soi-même, l'ont considérée justement comme une récompense des mérites singuliers qu'il s'y était acquis. Je n'entends point dire qu'il ait découvert un degré d'humilité nouveau, inconnu avant lui, non; mais seulement qu'il est arrivé à la perfection la plus consommée de cette vertu.

3. Cette perfection consiste à être humble sans le paraître, à cacher l'humilité sous l'humilité elle-même, pour éviter jusqu'au renom d'homme humble. Ignace était en cela d'une habileté merveilleuse. Il savait si bien couvrir les choses qui pouvaient lui attirer de l'honneur qu'il voilait jusqu'aux précautions elles-mêmes sous lesquelles il les dérobait; aux yeux de ceux qui ne le connaissaient pas, il semblait non dissimuler ses titres à la louange, mais ne pas les avoir. N'est-ce pas là le plus haut degré d'humilité? Embrasser le mépris, et fuir la gloire qui le suit dans l'estime des hommes; paraître non pas humble, mais véritablement abject et méprisable?

Les siens l'avaient souvent prié avec instances de leur laisser quelques détails sur sa vie, à l'imitation de plusieurs saints qui ont donné cette consolation à leurs enfants. Il s'y refusa longtemps. A la fin, craignant qu'ils n'attribuassent ce refus à un sentiment d'humilité, et à la préoccupation de cacher des choses rares et extraordinaires dont sa vie aurait été remplie, il se prêta à leurs désirs; mais s'il témoigna vouloir leur être agréable, il eut soin de ne pas oublier les intérêts de sa chère vertu.

Il dicta donc au P. Louis Gonzalvez un court récit de ce qui lui était arrivé depuis sa conversion jusqu'à l'année 1543. Pour le reste de sa vie, il renvoya au P. Jérôme Natal. Il n'eut garde de désigner le P. Jacques d'Eguia, son confesseur, instruit de tous les secrets de son âme. En découvrant quelques-unes des particularités de sa vie et quelques-uns des effets de la libéralité divine à son égard, il voulait donner à croire qu'il ne cachait rien, et qu'en dehors de ce qu'il avait dicté au P. Gonzalvez et de ce que savait le P. Natal, il ne restait rien qui fût digne de mémoire (1). De ses intimes communications et de son étroite union avec Dieu, de son intelligence si profonde et si vive des choses surnaturelles, que lui-même, l'eût-il essayé, n'eût pas été capable de l'expliquer, il ne dit pas un mot.

Cependant, grâce au ciel, il nous a laissé, sans le vouloir, quelques papiers sur ce sujet, faibles débris de ceux où il notait jour par jour ce qui se passait dans son âme entre Dieu et lui. Ces feuilles lui avaient échappé quand il brûla ses écrits. Elles comprennent seulement un espace de quatre mois; c'est peu dans une si longue vie; mais on

(1) Nous avons le précieux récit du P. Gonzalvez. Il l'écrivit partie en espagnol, partie en italien; le P. Annibal Codret le traduisit ensuite en latin; il a été publié en 1873 par les soins du P. Elesban de Guilhermy sous ce titre : *Acta quædam* P. N. IGNATII DE LOYOLA *primarii secundum Deum Institutoris Societatis Jesu a Ludovico Consalvo, ex ejusdem ore Sancti excepta.* On le trouve aussi dans les Bollandistes, *Acta SS. Jul.* VII, p. 634 *seqq.*

y trouve des choses si grandes et si belles, qu'elles suffisent à faire juger, comme on le verra plus tard, d'après les extraits que j'en donnerai, des trésors de grâces renfermés dans son cœur.

C'est avec la même délicatesse d'humilité qu'il soumit les Constitutions à l'examen et à la censure de ses premiers compagnons réunis à Rome. Il était très certain qu'ils ne changeraient pas un iota à ce qu'il avait écrit, ou plutôt à ce que Dieu lui-même lui avait dicté ; mais il ne voulut pas qu'elles parussent l'œuvre de Dieu ou qu'elles lui fussent attribuées à lui-même. Il aurait pu, d'après l'autorisation qu'il en avait reçue du Souverain Pontife, les présenter à la Compagnie comme définitivement fixées ; il aima mieux réserver cet acte de suprême autorité à la Congrégation générale qui se tint après sa mort.

C'est ici surtout, dans sa fin bienheureuse, que se déploya son incomparable humilité. Il mourut, ou peu s'en faut, comme un délaissé. Il était à l'extrémité, et savait bien qu'il ne lui restait que peu d'heures à vivre. Vers le soir, il envoya demander la bénédiction du Saint-Père, comme devant expirer le lendemain. Néanmoins les médecins lui donnaient encore quelques jours. Il profita de cette sécurité qu'il n'avait point provoquée, mais qui correspondait parfaitement à ses désirs, pour mourir, comme il avait essayé de vivre, ignoré de tous, excepté de Dieu. Il ne dit pas un mot qui fît entendre qu'il se sentait arrivé à sa dernière nuit, et il se laissa traiter comme un malade qui aurait encore quelques jours devant lui. Et peu après, sans avoir nommé de Vicaire, précaution qu'il avait prise autrefois, quand il s'était déchargé du gouvernement sur le P. Natal, sans avoir retenu personne auprès de lui pour le veiller, sans s'être accordé la consolation de bénir ses enfants, de leur donner ses derniers avis, de les voir autour de lui pleurer et prier, il s'éteignit presque abandonné, et c'est à peine si on accourut auprès de lui

au moment où il terminait son agonie. Il n'est donc pas hors de raison d'ajouter foi à ce que dit un jour le démon par la bouche d'une personne possédée. Comme un grand serviteur de Dieu le sommait de partir, au nom de l'humilité de saint Ignace, cet esprit superbe se tordit de rage, montrant assez par là combien cette adjuration le faisait souffrir. Enfin pressé de dire quelle était l'humilité du Saint : « L'humilité d'Ignace, s'écria-t-il, était grande comme mon orgueil. »

CHAPITRE III

1. Obéissance de saint Ignace. — 2. Sa pauvreté : comment il la prescrivait aux siens. — 3. Comment il la pratiquait lui-même. — 4. Sa reconnaissance envers ses bienfaiteurs et ceux de la Compagnie : le P. Codacio.

1. L'obéissance et la pauvreté sont filles de l'humilité ; l'une nous dépouille de ce que nous sommes, l'autre de ce que nous avons, et ainsi toutes deux nous réduisent à ce néant auquel aspire l'humilité. Parlons d'abord de l'obéisssance.

Saint Ignace, chargé du gouvernement de la Compagnie, eut peu d'occasions d'exercer cette vertu ; mais lorsqu'il s'en offrait quelqu'une, il montrait qu'il savait aussi parfaitement la pratiquer lui-même, que l'enseigner aux autres. Quand il se mettait au service du Frère cuisinier, il lui obéissait en toutes choses avec la promptitude d'un novice dans sa première ferveur. Il s'abandonnait aux médecins avec une résignation entière ; sur leur prescription, il rompit une fois le jeûne du carême qu'il avait continué avec plus de courage que de force, jusqu'au mercredi de la semaine sainte. Il ne pensa pas qu'il fût de la perfection de leur disputer, dans l'intérêt de sa dévotion, le peu de jours qui restaient encore. Obéir simplement et faire le sacrifice de sa propre volonté, lui parut mille fois plus agréable à Dieu que de mortifier sa chair contre les ordres de l'obéissance. Il pratiqua cette obéis-

sance jusqu'au péril de sa vie, ainsi qu'il lui arriva une fois avec un médecin encore jeune et inexpérimenté qui faillit le tuer, au lieu de le guérir.

Il souffrait de violentes douleurs d'estomac. Le médecin, s'imaginant qu'elles provenaient du froid, tandis qu'elles étaient causées par un échauffement extraordinaire du foie, s'appliqua uniquement à le réchauffer. Ainsi il lui ordonna des potions presque brûlantes; il fit fermer les portes et les fenêtres de sa chambre, afin qu'aucun souffle d'air frais n'y pénétrât du dehors, et le chargea d'autant de vêtements qu'il put lui en faire supporter; par surcroît on était alors aux jours les plus chauds de la canicule. Saint Ignace n'ignorait pas qu'un semblable traitement était mortel; mais il garda le silence. Bien que ses douleurs s'accrussent par degrés jusqu'à devenir intolérables; bien qu'il fût dévoré par la soif, qu'il eût des évanouissements et fût couvert d'une sueur si abondante que ses vêtements en étaient inondés, il ne dit pas un mot. Enfin, sentant ses forces s'épuiser, il remit à un des Pères les soins du gouvernement, pour se préparer plus librement à la mort, et demanda que personne, à part l'infirmier, n'entrât dans sa chambre. On comprit alors qu'il y avait lieu de s'inquiéter du traitement suivi jusque-là, et l'on se hâta de mander Alexandre Petronio, habile médecin, tout dévoué à Ignace. Petronio en arrivant se récria contre l'ignorance de son jeune confrère; il fit retirer cet amas de vêtements, aérer la chambre, appliquer au malade des compresses d'eau fraîche; en un mot, il lui prodigua tous les soulagements que demandait son état, et en peu de jours il le rétablit complètement.

L'obéissance d'Ignace envers le Souverain Pontife était encore plus admirable. On aurait peine à croire avec quelle promptitude de volonté et quelle soumission de jugement il était prêt à suivre ses ordres. Du jour où il s'était remis entre ses mains, en faisant le vœu d'aller,

pour le service de l'Église, en quelque partie du monde qu'il fût envoyé par lui, il n'éprouva plus ni désir, ni inclination quelconque pour un lieu plutôt que pour un autre; il n'attendait d'autre impulsion que celle du Pape. Un jour, c'était avant la confirmation de la Compagnie, le P. Lainez lui disait que, puisque l'espérance de passer en Palestine était perdue, il sentait dans son âme le désir d'aller aux Indes travailler à la conversion des infidèles : « Pour moi, reprit Ignace, je n'éprouve ni ce désir, ni aucun autre semblable; et si je l'éprouvais, je m'en déferais. » Lainez ayant paru surpris : « Ne sommes-nous pas, ajouta-t-il, liés au Souverain Pontife par un vœu spécial? Ne devons-nous pas être prêts à nous porter, sur un mot de sa part, vers quelque lieu du monde que ce soit? Je suis donc également disposé pour toutes les régions, et de mon chef et de ma propre volonté, je ne désire pas plus l'Orient que l'Occident. Si comme vous, je sentais quelque préférence pour un pays plutôt que pour un autre, je m'efforcerais de m'incliner dans une direction opposée, jusqu'à ce que je me fusse établi dans un parfait équilibre. »

Tout vieux et infirme qu'il était, on l'entendit répéter plus d'une fois que sur un signe du Vicaire de Jésus-Christ, il irait à pied, un bâton à la main, jusqu'en Espagne, ou bien qu'il se rendrait à Ostie, ancien port de Rome, et que là, il s'embarquerait, sans provisions pour le voyage, sur le premier bateau venu, ce bateau fût-il tout désemparé, sans voiles ni rames, sans vergues ni mâts, ni gouvernail; en agissant ainsi, non seulement il n'aurait aucun effort à faire, mais il goûterait la plus grande des consolations. Ces paroles scandalisèrent un de ces sages qui pèsent dans une même balance les choses de Dieu et celles des hommes : « Père Ignace, dit-il, où serait votre prudence? » — « La prudence, répondit le Saint, n'est pas la vertu de celui qui obéit, c'est la vertu de celui qui commande; ou s'il faut être prudent, ce doit être uniquement

pour renoncer à la prudence, dès qu'on ne saurait être prudent sans cesser d'être obéissant. »

2. Saint Ignace appelait la pauvreté le ferme rempart de l'état religieux ; il l'aimait comme une mère ; c'est le nom qu'il avait encore coutume de lui donner. Il voulait que la Compagnie la portât au plus haut point de perfection compatible avec la forme de son Institut. Notre vocation étant de travailler au service du prochain, c'est une obligation pour nous de nous préparer par tous les moyens les plus propres à faire du fruit dans les âmes. Un de ces moyens consiste principalement dans l'étude ; mais comme, d'un autre côté, nous ne pouvons rien recevoir pour nos ministères, le Saint qui savait par une expérience de plusieurs années, combien l'étude s'accorde mal avec la nécessité de mendier, détermina très sagement que les collèges auraient des revenus. Les noviciats sont considérés comme des collèges en formation, et peuvent à ce titre en posséder aussi, mais non les maisons professes. Celles-ci sont des hôtelleries, et ceux qui les habitent, des voyageurs sans demeure fixe, toujours prêts à partir pour tel lieu du monde où ils seront envoyés.

Au reste, les revenus des collèges sont possédés en commun, et s'accordent très rigoureusement avec la pauvreté individuelle. Personne n'est plus riche dans un collège riche, ni plus pauvre dans un collège pauvre. Chacun reçoit ce qui lui est nécessaire pour vivre comme un pauvre et pour travailler ; hors de là, il ne peut rien avoir en propre. C'est pourquoi, quand il passe d'un collège à un autre, il n'emporte rien, à l'exception de ses écrits. Ce dont il aura besoin pour vivre, se vêtir et exercer son emploi, il le trouvera dans le nouveau collège ou il est envoyé. Quelque accroissement qui survienne dans les revenus d'un collège, rien n'est changé, si ce n'est le nombre des sujets qui s'augmente en pro-

portion; mais personne n'en est mieux traité pour cela, et pas plus qu'au temps où le collège était moins riche, il n'est permis de disposer pour son propre compte d'un seul denier. La même mesure continue d'être gardée pour tous; c'est celle qui avait été fixée dès le début, d'après les besoins légitimes. Grâce à cette règle, on ferme la porte à l'esprit de propriété, lequel comme le montre l'expérience, s'introduit dans les communautés religieuses à la suite de la nécessité. En effet, si les supérieurs n'ont pas de quoi entretenir leurs sujets, ceux-ci sont réduits à se pourvoir eux-mêmes de ce qui leur manque. Souvent l'amour du bien-être finit par suggérer ce qu'avait commencé la nécessité; et le pire mal, c'est que les supérieurs sont obligés de fermer les yeux.

Les maisons professes n'ont absolument aucun revenu fixe, pas même pour le service des églises. Quelle que soit leur pauvreté, elles ne peuvent rien recevoir des collèges, ni à titre d'aumône ni autrement; sans cela, assurées que la charité des Recteurs ne leur manquerait jamais, elles ne pourraient pas dire qu'elles dépendent uniquement de la Providence, et sont privées de tout secours humain. Et à ce propos, il est dit dans nos archives qu'anciennement les Recteurs des collèges devaient, en vertu d'un règlement particulier du P. Lainez, Général de la Compagnie, jurer tous les ans, à l'époque de la fête de Noël, qu'ils n'avaient fourni aucun secours temporel aux maisons professes. Voici la formule de ce serment : « Je prends à témoin, avec tout le respect possible, Dieu la vérité éternelle, que des biens temporels du collège, rien, à ma connaissance, n'a été détourné, contrairement aux Constitutions qui le défendent, à l'avantage des profès ou de leurs maisons. *Testem invoco cum omni reverentia Deum, qui æterna Veritas est, quod ex bonis temporalibus collegii, nihil ad utilitatem professorum vel domorum eorum, conversum est, contra Societatis Constitutiones, quæ id prohibent; quod quidem mihi innotuerit.* » J'ai dit que les Recteurs des

collèges étaient obligés à ce serment par un règlement du P. Lainez; c'est seulement en ce sens que le P. Lainez en fixa l'époque; car pour le serment lui-même, il était en usage du vivant même de saint Ignace, et nous conservons encore celui que le P. Jean Pelletier, Recteur du Collège Romain, donna par écrit en 1551. Conformément à cette règle, saint Ignace abandonna au Collège Romain un riche cadeau de cire que les Pères de Palerme avaient fait à la maison professe. D'après la même règle encore, si la maison professe avait quelquefois besoin, pour un malade, d'un flacon de vin, il ne permettait de l'accepter du collège qu'à titre d'échange, c'est-à-dire, à condition qu'on en rendrait une quantité égale de celui de la maison. A ce propos, il répétait souvent qu'entre les maisons professes et les collèges il y a un grand abîme « *magnum chaos.* »

Les profès s'engagent par un vœu particulier à maintenir toujours dans sa rigueur la pauvreté de la Compagnie, ou, s'il est besoin de la modifier en quelque chose, à la resserrer encore davantage. C'est le premier de leurs vœux simples. « Je promets à Dieu tout puissant, de ne jamais rien faire en quelque manière que ce soit, et de ne jamais consentir à ce qu'on pourrait faire, pour changer ce qui a été établi dans les Constitutions de la Compagnie par rapport à la pauvreté, si ce n'est que de justes motifs l'exigeant ainsi, il parût bon de la restreindre davantage. *Promitto Deo omnipotenti, nunquam me acturum quacumque ratione, vel consensurum, ut quæ ordinata sunt circa paupertatem in Constitutionibus Societatis, immutentur; nisi quando ex causa justa rerum exigentium, videretur paupertas restringenda magis.* »

3. Le tendre amour de saint Ignace pour la pauvreté n'avait d'égal que sa joie d'en goûter les fruits. Du jour où il embrassa la croix de Jésus-Christ, il se dépouilla de toutes choses. On le vit dès lors, comme nous l'avons ra-

conté plus en détail, se retirer dans les hôpitaux ou en pleine campagne ; se contenter pour vêtement d'un sac de toile grossière, pour nourriture du pain mendié de porte en porte et dont il se réservait la part la plus misérable ; distribuer entre les pauvres les dons qu'une charité libérale mettait entre ses mains, et ne retenir pour lui que ce qui était strictement nécessaire à ses besoins du jour. Il ne voulait point d'argent sur lui ; si les instances de quelques âmes dévouées le forçaient d'en accepter, il le laissait à l'abandon sur le rivage de la mer, ou bien il s'en défaisait en faveur du premier passant qu'il rencontrait dans le besoin.

Élu Général de la Compagnie, il demeura aussi pauvre que s'il avait été le dernier de tous. Une Bible, un Missel et le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ* formaient toute sa bibliothèque. Sa chambre n'avait d'autres meubles que ceux dont la Sunamite avait pourvu celle du prophète Élisée, un lit, une table, une chaise et un chandelier, *lectulum et mensam, et sellam et candelabrum* (1). Sa table, où il aimait à recevoir les étrangers qui venaient de loin ou quelqu'un des premiers Pères, était si frugale, qu'on ne pouvait y trouver moins. Le P. Nicolas Bobadilla y avait pris place un jour ; on avait servi je ne sais quel mets qui pouvait lui être nuisible, parce qu'il était indisposé : « Allons, dit-il gaîment, un peu de poison ne saurait faire de mal, » voulant dire que la portion était si minime, que fût-elle malsaine, elle ne pouvait l'incommoder. Le Saint imposa une fois une rude pénitence au dépensier et au P. Ministre pour lui avoir servi une grappe de raisin, tandis que les autres n'en n'avaient pas eu.

A cette pauvreté, il ne laissait pas de joindre une certaine générosité qui eût été admirable même chez des riches. Si dénué de ressources qu'il fût, il ne souffrit jamais de contestations avec qui que ce soit pour des

(1) IV *Reg*. 4. 10.

questions d'argent. Il était prêt à céder même de ses droits, plutôt que de se montrer mécontent de ce qu'on lui refusait. Dans cette manière d'agir, il voyait d'abord un acte de générosité chrétienne; il y trouvait encore, disait-il, deux grands biens : l'un spirituel, car la charité vaut mieux que tout l'or du monde; l'autre temporel, parce que Dieu compense avec usure ce qu'on abandonne pour lui. Beaucoup moins tolérait-il qu'il y eût des discussions sur ce point entre les Nôtres. Deux Recteurs étaient en différend pour je ne sais quels intérêts de leurs collèges, et ils ne paraissaient pas disposés à en venir à un accord. Saint Ignace leva assez plaisamment la difficulté en les changeant de poste, et en envoyant l'un gouverner le collège de l'autre. Marguerite d'Autriche, fille de Charles-Quint, se confessa à lui plusieurs années, et souvent elle lui faisait passer deux ou trois cents écus à la fois pour être distribués en aumônes. Son intention était, et Ignace ne l'ignorait pas, que cet argent fût employé en tout ou en partie, en faveur des Nôtres. Mais le Saint ne consentit jamais à en détourner à cette fin, même un denier; tout était partagé entre divers établissements de charité, et il tenait un compte exact de cette répartition.

Il n'était pas seulement libéral de ce qui lui venait du dehors; il aimait encore à donner de ce qui pouvait servir à l'entretien de la maison. Un cardinal, extrêmement riche, lui adressa un jour, en le lui recommandant, un gentilhomme pauvre. Ignace qui n'avait pas alors un sou dont il pût disposer, fit recueillir tout l'argent qui était dans la maison et il le remit à ce gentilhomme, en exprimant le regret de n'être pas aussi riche que l'avait supposé sans doute le cardinal, puisque au lieu de lui faire lui-même l'aumône, il le lui avait envoyé. Il n'était pas moins attentif à ménager l'honneur des pauvres qu'à leur venir en aide. Apprenait-il que des familles nobles tombées dans l'indigence ou chargées de nombreux enfants ne parvenaient pas, malgré leur travail, à suffire aux nécessités

de leur maison, il leur confiait quelque légère tâche qu'il payait ensuite largement, et ainsi il donnait à son aumône l'apparence de l'acquittement d'une dette.

4. Cet amour de la pauvreté, cette générosité si prodigue en faveur du prochain s'alliaient chez Ignace avec une autre qualité éminemment propre à une âme dégagée de toute préoccupation d'intérêt, la reconnaissance ; non seulement cette reconnaissance qui se plaît à confesser ouvertement le bienfait reçu et la dette contractée, mais celle qui offre en retour, sans regarder aux avantages personnels, tout ce qu'il est possible d'accorder. J'ai dit dans le premier livre de cette histoire, comment il en avait multiplié les témoignages en faveur de Jean Pascual, jusqu'à descendre du ciel après sa mort pour le revoir, le consoler et lui renouveler les promesses de prédestination qu'il lui avait déjà faites de son vivant. Une autre fois, il lui fit cadeau d'un crucifix qu'il avait coutume de porter sur sa poitrine et qui était son unique compagnon dans ses pèlerinages, son unique consolation dans ses épreuves. A un clerc nommé Cavella, qui lui avait apporté des aumônes pendant sa maladie à Manrèse, il donna un petit Office de la sainte Vierge, la seule chose qu'il possédât au monde : faibles dons, si l'on veut, mais gages d'une gratitude non vulgaire, de la part d'un homme qui ne possédait rien.

Isabelle Roser, cette femme généreuse qui, à Barcelone, avait vu une auréole de lumière autour de sa tête, et qui depuis n'avait cessé de lui faire de larges aumônes, était appelée par lui la mère de la Compagnie; après la fondation de l'Ordre, il lui servit longtemps de père et de directeur spirituel (1). Il parlait du cardinal Gaspard

(1) Le P. Bouix, dans son édition des *Lettres de saint Ignace*, donne plusieurs de ces lettres de direction ou de gratitude. La première est datée de Paris, 10 novembre 1532, où l'avait suivi la sollicitude de cette généreuse chrétienne. — cf. p. 10.

Contarini comme de son premier et de son plus grand bienfaiteur, à cause des démarches que ce prince de l'Église avait faites pour obtenir du Saint-Siège la confirmation de la Compagnie. Dans ses lettres au roi et au cardinal de Portugal qui avaient accueilli son Ordre avec une magnificence vraiment royale, il se plaisait à répéter que la Compagnie leur appartenait tout entière, qu'il la remettait entre leurs mains, qu'ils pouvaient en disposer à leur gré. En 1553, il écrivit une circulaire pour ordonner expressément à tous les prêtres de recommander tous les jours au saint sacrifice le roi, la reine et les princes de Portugal, en action de grâces des faveurs insignes dont ils nous avaient comblés (1). Le duc de Ferrare, le cardinal de Sainte-Croix, le vice-roi de Sicile, Jean de Vega, les Pères Chartreux, qui avaient entouré l'Ordre naissant des témoignages de la plus rare charité, recueillirent pareillement de sa bouche les protestations d'une éternelle reconnaissance. A défaut d'autre service, il offrait pour eux une grande partie de ses prières et de celles de ses enfants (2).

(1) Rome, 14 juin 1553. Le P. Bouix a traduit et publié cette lettre. Cf. *Lettres de saint Ignace*, Lecoffre 1870, p. 486.

(2) Il ne sera peut-être pas sans intérêt de rapporter ici comment la Compagnie de Jésus est restée fidèle à cet esprit de son Fondateur. Voici les prières qu'elle prescrit à tous ses membres en faveur de ses bienfaiteurs.

1° *Au commencement de l'année*, tous les prêtres de la Compagnie disent une messe pour les bienfaiteurs vivants ou décédés.

2° *Au commencement de chaque mois*, tous les prêtres disent encore une messe à la même intention.

3° *Chaque semaine*, dans toutes les maisons de la Compagnie, on dit une, deux ou trois messes selon le nombre des prêtres, pour les bienfaiteurs vivants et décédés.

4° Toutes les fois qu'une messe est indiquée pour les bienfaiteurs et fondateurs, tous les religieux qui ne sont pas prêtres doivent réciter un chapelet à cette intention.

Ces messes et ces prières se disent à *perpétuité*.

5° *Chaque semaine*, tous les religieux de la Compagnie qui ne sont pas prêtres récitent *7 fois le Pater noster et l'Ave Maria* pour les fondateurs et bienfaiteurs vivants et décédés.

6° *Chaque jour*, tous prient à la même intention.

Il étendait cette reconnaissance aux religieux mêmes de la Compagnie qui avaient, par quelque service signalé, contribué au développement de l'Ordre. Ainsi, il écrivait à saint François Xavier qu'il ne pourrait jamais l'oublier, assurance qui fut pour ce grand serviteur de Dieu, si tendrement attaché à son bien-aimé Père, la plus douce des récompenses. Il ordonnait au P. Jérôme Natal de garder le P. Michel Torres, auquel il disait avoir les plus grandes obligations, comme la prunelle de ses yeux. Quant au P. Jacques Lainez, il n'y en avait pas un autre, disait-il, auquel la Compagnie fût plus redevable ; il l'appelait son trésor et tout son bien.

Les témoignages de gratitude donnés au P. Pierre Codacio eurent quelque chose de tout particulier. Le P. Codacio était le premier Italien entré dans la Compagnie ; il avait quitté pour cela la cour et le service du Pape qui l'avait en grande affection. Il aima dès lors sa nouvelle famille de l'amour le plus tendre ; il déploya la plus vive sollicitude et toutes les ressources d'un zèle industrieux pour trouver ce qui était nécessaire à l'entretien de tant de religieux qui vivaient alors à Rome, et n'avaient d'autres fonds que ceux de la charité publique ; il procura même à la maison professe une fondation suffisante pour le temps ; plusieurs n'appelaient la Com-

7° Les bienfaiteurs d'une maison de la Compagnie ont une part spéciale *à perpétuité aux bonnes œuvres* qui se font *dans cette maison* et *dans toute la Compagnie.*

De plus certaines prières sont ordonnées spécialement pour les Fondateurs :

1° *A la prise de possession de la maison*, chaque prêtre, *dans toute la Compagnie*, célèbre *trois messes* à l'intention du fondateur.

2° *Tous les ans*, au jour anniversaire de cette prise de possession, on célèbre *une messe solennelle*, et de plus chaque prêtre de la maison offre *une messe* à la même intention.

3° *A la mort d'un fondateur*, tous les prêtres, *dans toute la Compagnie*, célèbrent *trois messes* pour le repos de son âme.

4° *Chaque semaine*, une messe est célébrée pour les fondateurs vivants ou décédés, dans la maison qu'ils ont fondée.

pagnie que l'Ordre du P. Pierre Codacio. Un jour de fête, saint Ignace, se levant de table après le dîner, se découvrit devant lui et le remercia publiquement, et, en signe des obligations que lui-même et toute la Compagnie avaient contractées à son égard, il lui offrit, comme à un bienfaiteur, le cierge d'usage, avec un grand nombre de messes et d'autres prières. En présence de tant de bonté, le P. Codacio ne put s'empêcher de fondre en larmes. Il accepta le cierge, parce que le Saint le voulait absolument; mais il le lui rendit aussitôt, parce que, disait-il, la seule faveur d'avoir été admis dans la Compagnie était si grande, que quelque chose qu'il fît, jamais il ne pourrait s'acquitter de la moindre partie de sa dette.

Ignace ne s'arrêta pas là. Une note écrite de la main du P. Polanco, son secrétaire, montre ce qu'il se proposait de faire encore; car il ne voulait pas, s'il venait à mourir le premier, laisser s'éteindre avec lui les marques de sa reconnaissance. Voici cette note : « L'intention de notre Père Ignace par rapport au P. Pierre Codacio, est que ce Père prenne le pas sur tous les profès, sur les derniers comme sur les premiers, que chaque année on lui offre le cierge et qu'on dise la messe pour lui comme on le fait pour les autres fondateurs, et qu'après sa mort, on lui mette une épitaphe dans l'église. » Telles étaient les instructions du Saint; mais je crois bien que le bon P. Codacio, religieux d'une parfaite humilité, trouva moyen, à force d'instances, de se délivrer de ces honneurs, surtout de celui de l'épitaphe.

Quand les Nôtres étaient envoyés en quelque ville, saint Ignace voulait que leur première visite fût pour nos bienfaiteurs; il faisait lui-même parvenir à ces mêmes bienfaiteurs des reliques, des grains bénits; il leur communiquait les relations des travaux entrepris par les Nôtres au service de Dieu, et surtout par François Xavier dans les Indes. Dès qu'il pouvait leur être utile en quelque manière, il oubliait ses propres nécessités

et faisait passer leurs avantages avant nos intérêts. En voici un exemple.

Le docteur Jérôme Arcé était un des bienfaiteurs de notre maison de Rome. Il venait d'arriver d'Espagne, lorsqu'il tomba gravement malade; la saison était mauvaise, et il y avait alors parmi les Nôtres beaucoup de santés compromises. Ignace qui, comme nous l'avons vu plus haut, s'était réservé le soin des infirmes, était tout entier occupé de ses enfants. Il ne voulut pas néanmoins qu'un ami et un bienfaiteur, bien qu'étranger, manquât des secours nécessaires dans une si fâcheuse extrémité. Il envoya donc au docteur Arcé, pour l'assister et le servir, avec ordre de ne pas le quitter jusqu'à son entier rétablissement, le seul Frère infirmier que nous eussions alors. Lui-même allait le voir tous les jours, et lui porter avec les consolations de l'âme le soulagement à ses souffrances.

Le fait suivant n'est pas moins beau. Ne pouvant, à cause de l'éloignement, aller lui-même au secours d'une de ses anciennes bienfaitrices, il la recommanda de la manière la plus pressante à nos Pères d'Espagne, et les chargea de lui témoigner en sa place toute sa reconnaissance. Cette personne s'appelait Mencia de Benavente. Elle avait été autrefois dans l'aisance. A l'époque où le Saint était à Alcala, elle lui faisait des aumônes assez abondantes pour l'aider à vivre lui-même et à soutenir encore plusieurs autres pauvres. Plus tard, des revers de fortune la réduisirent au dernier degré de misère et à la mendicité. Saint Ignace ne l'eut pas plutôt appris, qu'il fit appel en sa faveur à la charité du P. François de Villanueva, Recteur du Collège d'Alcala. Ce collège ne faisait que de commencer; les Nôtres s'y trouvaient dans un complet dénuement; ils n'avaient pas même de couvertures pour se protéger la nuit contre les rigueurs de l'hiver, et étaient obligés de dormir enveloppés dans leurs pauvres manteaux. La nourriture était à l'avenant,

c'est-à-dire si peu abondante, que tous les jours ressemblaient à des jours de jeûne. Néanmoins, dès que saint Ignace eut exprimé son désir, on vit chacun des Pères, le Recteur en tête, se priver d'une partie de sa faible portion, et déposer son offrande dans une assiette placée à cet effet au milieu de la table. Ces minces offrandes réunies formaient pour la bienfaitrice de leur Père une part assez considérable, et elle vivait ainsi moins pauvrement que les Nôtres.

Citons encore ce fait où éclate avec la reconnaissance de saint Ignace son amour de la pauvreté. Le prieur André Lipomani, seigneur vénitien, s'était dépouillé de son prieuré, afin de fonder un collège de la Compagnie à Padoue, et il ne s'était réservé que ce qui lui était nécessaire pour vivre. Mais saint Ignace n'accepta cette donation qu'avec restriction : il remit par écrit entre les mains du généreux fondateur toute l'administration du revenu, défendit aux Nôtres d'en réclamer un seul denier, et leur enjoignit de recevoir comme aumône ce qu'on voudrait bien leur en attribuer pour leur entretien. De plus, il aliéna une partie du capital de ce même prieuré, pour en faire une rente de quatre cents écus à un des neveux de son bienfaiteur. Toutefois, André Lipomani refusa cette rente, ne voulant pas voir revenir à sa famille ce qu'il avait consacré à Dieu.

CHAPITRE IV

1. Empire absolu que saint Ignace exerçait sur tous les mouvements intérieurs des passions. — 2. Son admirable modestie. — 3. Règles de modestie.

1. Abordons maintenant le récit d'autres vertus encore plus rares qui ont rendu la sainteté d'Ignace véritablement admirable. Parmi ces vertus, je ne sais s'il en posséda aucune dans un degré plus éminent, ou qu'on puisse plus justement appeler sienne que le domaine exercé sur tous les mouvements de son âme. Il la porta au plus haut point de perfection. Parmi ceux qui traitèrent longuement et familièrement avec lui, il était reçu de dire, qu'à en juger par les actes extérieurs, ses passions obéissaient aux seules impulsions de la raison ou de la vertu. Les PP. Jacques Lainez et André Frusius, qui avaient longtemps vécu dans son intimité, soutenaient même que les mouvements naturels avaient comme changé de nature en lui, et paraissaient s'être mis au service de la grâce, moins sous l'empire de la volonté que sous celui de leur propre tendance. Il s'en fallait bien cependant qu'il manquât de vivacité dans l'esprit ou qu'il fût d'une complexion flegmatique et apathique. On vit des médecins s'y tromper plus d'une fois, et prendre pour froideur de tempérament, cette impassibilité qui était l'effet d'un long exercice pour dompter les saillies d'une humeur extrêmement fougueuse. D'autres,

mieux instruits des choses spirituelles, et, parmi eux, deux docteurs espagnols d'un grand esprit, Michel Torres et Christophe Madrid, en jugèrent autrement; cet empire absolu sur les passions les plus violentes d'ailleurs et les plus impétueuses, leur parut la preuve d'une sainteté consommée, et il n'en fallut pas davantage pour les attirer à son école et à la Compagnie.

Il n'y avait point d'événement, pour étrange ou inattendu qu'il fût, qui produisît sur lui la plus légère impression de joie s'il était heureux, de tristesse s'il était malheureux; on aurait dit que rien n'était inopiné à ses yeux et que tout ce qui arrivait avait été prévu d'avance.

Aussi était-il le même à toutes les heures, après le repas comme après la messe. Pour lui demander une grâce ou lui exposer une affaire, on n'avait pas à s'inquiéter s'il était malade ou bien portant, persécuté ou exalté, s'il avait reçu de bonnes ou de mauvaises nouvelles. Un de nos Pères, le voyant revenir un jour très fatigué d'une audience du Souverain Pontife, longtemps et inutilement attendue, s'abstint de lui parler d'une affaire qu'il avait à traiter avec lui. Il s'excusa le lendemain sur cette raison de son retard; mais il fut repris si sévèrement que pendant plus d'une semaine, il n'osa pas, dit-il, tant sa confusion était grande, lui parler ou le regarder en face.

Le visage est le miroir de l'âme. Comme l'âme d'Ignace était imperturbable, ainsi son visage était toujours le même. Ses enfants disaient que c'était déjà celui d'un bienheureux, parce qu'on y voyait toujours briller la même sérénité. Dom Gaspar de Quiroga, archevêque de Tolède, qui fréquenta quelque temps le Saint à Rome, ne se laissait pas de le regarder.

Ignace savait pourtant, quand il avait une réprimande à faire, altérer cette sérénité et prendre un air sévère; il le faisait avec tant de naturel qu'on l'aurait cru véritablement ému; mais au milieu même de cette irritation cal-

culée, il gardait toujours dans l'expression de ses traits une dignité et une convenance parfaite. La mer, pour me servir d'une comparaison de saint Ambroise, n'est pas moins belle ni moins majestueuse quand les fureurs de la tempête soulèvent ses flots que lorsqu'elle est tranquille, et qu'aucun souffle n'agite sa surface; ainsi Ignace n'était pas moins noble, quand il laissait la colère éclater dans son air et dans le ton de sa voix. Il lui arriva plus d'une fois, en réprimandant des hommes haut placés dans l'estime de tous, de les voir tomber muets et en larmes à ses pieds. Mais à peine le coupable était-il parti, il laissait se dissiper cette altération de surface, montrant ainsi qu'elle ne provenait d'aucun mouvement désordonné de colère, mais était commandée par un acte réfléchi de la raison. On put voir en une multitude d'accidents combien il était maître de lui-même. J'en citerai quelques exemples; ce que je dirai aidera à se faire une idée du reste.

Une tumeur lui était survenue à la gorge; un Frère y appliquait un bandage qu'il passait autour du cou jusqu'au dessus de l'oreille. En cousant le bandage, il lui arriva par inadvertance de percer aussi l'oreille. Ignace ne fit pas un mouvement, ne manifesta pas la plus légère impatience, il se contenta de dire : « Faites attention, Frère Jean-Paul; je crois que vous me cousez aussi l'oreille. »

Une autre fois, il était allé voir une construction qui se faisait à la maison de campagne du collège, près de Sainte-Balbine. En descendant un escalier provisoire qu'on y avait placé, le pied lui manqua dès la première marche, et sans pouvoir se retenir, il roula jusqu'en bas avec tant d'impétuosité, que son compagnon, le P. Jacques de Guzman, le crut mort; il allait en effet donner de la tête contre un mur qui était en face de l'escalier. Mais il plut à Dieu de le protéger d'une manière si inespérée que le P. de Guzman y vit un miracle évident. Arrivé près de la muraille et prêt à se heurter contre elle, il s'arrêta tout

court comme si une main l'avait retenu, et il se releva. Aucune émotion ne se lisait dans ses traits; il n'avait changé ni de couleur ni de physionomie; il ne se retourna même pas, mouvement qui eût été si naturel en pareille circonstance, et il continua sa visite avec autant de calme et de tranquillité que s'il était descendu le plus commodément du monde.

Il était un jour chez quelques-uns de nos amis et s'entretenait avec eux des choses de Dieu, quand arriva un messager, le visage troublé, qui lui dit quelques mots à l'oreille : « C'est bien, » répondit-il; et, sans rien ajouter, il renvoya cet homme, et du même ton et du même air qu'auparavant, il poursuivit encore l'entretien pendant une heure. Au moment où il se disposait à partir, on lui demanda s'il ne venait pas de recevoir quelque mauvaise nouvelle : « Point d'autre, dit-il, si ce n'est que les gens de justice, pour une dette de quelques écus, sont en train de saisir nos meubles. Mais s'ils nous prennent nos lits, nous coucherons par terre, et cela convient parfaitement à des pauvres comme nous. Je les prierai seulement de me laisser quelques-unes de mes notes, et encore s'ils veulent les emporter, je ne les leur disputerai pas; qu'ils en usent à leur gré. » Ayant ainsi parlé, il se retira. Mais les choses n'allèrent pas plus loin. Car Jérôme Astalli, gentilhomme tout dévoué à Ignace, dit aux officiers de justice qu'il répondait de la dette. La Providence l'acquitta du reste elle-même dès le lendemain, en inspirant au docteur Guillaume Arcé, qui ne savait rien de la nécessité où se trouvaient les Pères, la pensée de leur donner deux cents écus, avec lesquels on satisfit les créanciers.

Une autre vexation plus longue, plus pénible et plus injuste fut celle qu'on eut à supporter de la part d'un homme étrangement hostile à Ignace et aux siens, sans que cet homme en sût bien lui-même la raison. Voyant les Pères établis près de lui et ne pouvant les expulser, il commença par s'emparer de leur cour et l'enclava dans la

sienne ; puis il remplit cette cour d'animaux très bruyants; de plus, il y faisait un tel vacarme que les chambres qui donnaient de ce côté étaient absolument inhabitables. Le réfectoire ne pouvait recevoir de jour que du même côté; mais pour le bien de la paix il ne souffrit jamais qu'on y perçât des fenêtres, de sorte que pendant les huit ans que dura cette persécution, on était souvent obligé d'allumer les lampes en plein midi. Le brave homme, en agissant ainsi, n'écoutait pas seulement son mauvais vouloir; il se proposait encore de forcer le Saint à lui acheter sa maison à un prix exorbitant. Cela ne l'empêchait pas de se répandre en plaintes amères contre les Pères, d'aller répétant qu'ils ne le laissaient pas en repos, qu'ils voulaient le chasser de chez lui. Enfin la situation devint si intolérable, qu'on résolut d'en sortir à tout prix. Moitié par emprunts et moitié à l'aide d'aumônes, on réunit l'argent nécessaire pour contenter cet intraitable voisin, et on le lui donna. Il accepta; mais en se retirant, il laissa sa maison en tel état, qu'elle paraissait moins avoir été vendue qu'abandonnée en temps de guerre au pillage de l'ennemi. Il en enleva les portes, les fenêtres, les grilles de fer, les pierres travaillées, enfin tout ce qu'il put arracher et emporter. Or, du premier au dernier jour de ces odieuses tracasseries, c'est-à-dire pendant neuf ans, non seulement saint Ignace ne voulut pas intenter de procès à cet homme, mais il ne se permit jamais contre lui ni une parole de ressentiment, ni une plainte, ni un signe de déplaisir; il prit possession des quatre murs de l'immeuble, comme s'il lui eût été cédé par courtoisie et dans le meilleur état possible.

Il ne montra pas une moindre tranquillité d'âme et une moindre sérénité de visage dans une autre circonstance. En 1555, les affaires de Naples commençaient à répandre de l'agitation dans Rome. Trompé par des informations malveillantes, le Pape Paul IV donna l'ordre au gouverneur de la ville d'aller avec l'officier fiscal et tous ses gens

visiter notre maison, pour s'assurer si nous n'y cachions pas un dépôt d'armes. Le Saint reçut cette visite d'un air extrêmement calme ; il fit appeler le Père secrétaire, et lui dit de conduire l'officier du fisc et sa troupe dans toute la maison, de la cave au grenier, et de leur laisser toute facilité de chercher et d'examiner à leur aise. Les perquisitions finies, et aucune arme n'ayant été trouvée, le Saint, le visage aussi tranquille et aussi souriant que s'il avait reçu une visite de politesse, accompagna le gouverneur et reconduisit ses gens jusqu'à la porte.

Mais faut-il s'étonner qu'une descente dans sa maison n'ait point troublé la paix de son âme, puisque la suppression de la Compagnie et son entière disparition n'eussent pu l'altérer, et qu'il lui eût suffi, pour retrouver le calme, de quelques moments de recueillement devant Dieu? C'est ce qu'on a su de lui-même. Une fois qu'il était malade, les médecins lui avaient ordonné de n'arrêter sa pensée sur aucun objet qui fût de nature à le troubler ou à l'attrister. Il se mit alors à considérer les plus grands malheurs qui pouvaient lui arriver ; et il lui sembla qu'aucun d'eux ne serait capable de lui causer la plus légère impression de douleur, si ce n'est la destruction de la Compagnie, et encore, ajoutait-il, si cela n'arrivait pas par sa faute, il lui suffirait de moins d'un quart d'heure de recueillement en la présence de Dieu, pour se remettre dans sa première tranquillité, quand bien même il verrait la Compagnie se dissoudre comme le sel dans l'eau. Et pourtant combien de fatigues et de souffrances lui avait coûté cette œuvre, qu'on peut appeler unique entre toutes ses œuvres, et il prévoyait tout ce qu'elle devait rendre de gloire à Dieu et de services à l'Église. Mais on peut dire en quelque manière des saints ce qu'on dit de Dieu lui-même. Le ciel est le trône de Dieu, *cœlum mihi sedes est*. Suivant la remarque de saint Augustin, le ciel pourrait se dérober sous ses pieds, sans qu'il en fût lui-même ébranlé (1). Ainsi les

(1) S. AUGUST. *In Ps.* 113, *Conc.* I.

saints, quelque grand, quelque glorieux que soit l'objet qu'on leur enlève, ne perdent jamais la paix ni la tranquillité, parce qu'ils mettent toute leur joie dans l'accomplissement de la volonté de Dieu et s'appuient uniquement sur elle.

Saint Ignace ne se faisait pas illusion quand il parlait ainsi : on en eut une preuve évidente au moment de l'élection du Pape Paul IV. A la première nouvelle qu'il en reçut, il parut un instant troublé; c'est d'ailleurs l'unique altération qu'on ait jamais observée sur sa physionomie. Il se recueillit en lui-même, d'un air pensif, comme un homme qui voit bien des choses; puis, sans rien dire, il entra dans la chapelle, y demeura quelque temps en prière, et revenant vers les siens avec l'épanouissement ordinaire de son visage et sa première sérénité, il dit que la Compagnie aurait un ami dans le nouveau Pontife, bien qu'elle dût en attendre plus d'une épreuve. C'est en effet ce qui arriva. Tant qu'Ignace vécut, Paul IV se montra pour elle tantôt bienveillant et tantôt sévère, suivant les impressions du moment.

Après sa mort, le P. Jacques Lainez, nommé Vicaire général, en alla informer le Souverain Pontife. Paul IV le reçut avec de grandes démonstrations de bonté; il l'introduisit dans son appartement particulier, s'entretint longuement et familièrement avec lui, et en le congédiant, lui prodigua les démonstrations les plus affectueuses. Au récit de cette réception, quelques Pères crurent que le Saint avait obtenu par ses prières d'arrêter l'effet de ses propres prédictions. C'étaient là, pensaient-ils, d'heureux présages, sur lesquels on pouvait fonder de belles espérances. Mais il ne s'écoula pas grand temps avant que les choses changeassent d'aspect, et les paroles du Saint s'accomplirent à la lettre. En effet, Lainez s'étant présenté de nouveau, ne fut pas reçu; il revint plusieurs fois de suite et n'eut pas plus de succès. Introduit enfin auprès d'un cardinal, il fut accueilli froidement avec des paroles

d'une rigueur inusitée. Comme il présentait une supplique à l'effet d'obtenir que la Compagnie pût avoir un avocat dans certaine affaire, le cardinal lui répondit sèchement : « Oui ; » puis il ajouta : « Nous nous expliquerons ; » et il le congédia.

Cet orage se termina par un nouvel examen des Constitutions en vue d'y supprimer, ajouter, modifier ce qu'on jugerait à propos. Mais Dieu ne permit pas que cette tentative eût des suites. Sur ces entrefaites, Lainez fut élu Général et alla se présenter au Souverain Pontife. Paul IV, qui en une circonstance précédente lui avait montré tant d'estime et d'affection, qu'il avait voulu le créer cardinal, lui parla et aux Pères qui l'accompagnaient avec un sentiment de bienveillance toute particulière pour la Compagnie ; il appela même celle-ci bienheureuse, et l'exhorta à porter généreusement la croix ; car elle était appelée de Dieu aux fatigues, aux outrages, aux persécutions et à la mort pour la gloire de Jésus-Christ et le bien de son Église. Dans sa dernière maladie et déjà près de sa fin, il en parla avec plus d'éloges encore, et il s'engagea à faire beaucoup plus pour elle, s'il plaisait à Dieu de prolonger ses jours (1).

2. L'ordre établi par Ignace dans tous ses mouvements intérieurs rejaillissait sur son extérieur qui était admirablement composé et ordonné jusque dans les moindres détails. Un jour, à Padoue, en présence du P. Lainez, le démon, faisant son portrait par la bouche d'un possédé qui ne l'avait jamais vu ni peut-être entendu nommer, signalait entre autres choses la vivacité de ses yeux : « C'est un Espagnol d'assez petite taille, disait-il, boiteux, et d'une vivacité de regards extrême. » Il disait vrai :

(1) Sur les relations entre le Pape Paul IV et la Compagnie de Jésus indiquées ici brièvement par Bartoli, on peut consulter Crétineau-Joly. *Histoire de la Compagnie de Jésus*. Bruxelles, 1851, t. I, ch. vi, p. 273 et ch. vii, p. 296 et suiv.

Ignace avait dans l'expression de ses yeux quelque chose de si vif à la fois et de si joyeux, que lorsqu'il voulait consoler quelqu'un, il lui suffisait presque de le regarder. Mais il les tenait d'ordinaire baissés et si parfaitement composés qu'ils paraissaient comme éteints. C'était une partie de cette modestie qui éclatait dans toute sa personne. Sous ces dehors si bien réglés, on reconnaissait cette fleur de pureté, don précieux que lui avait fait la Mère des vierges, lorsque lui apparaissant pour la première fois à Loyola, elle l'avait délivré de toute révolte de la concupiscence, tellement qu'on pouvait dire de lui comme le bienheureux Ennodius d'un grand serviteur de Dieu : il ne se souvenait d'être revêtu de la chair, que quand il pensait à la mort qui devait l'en dépouiller (1).

3. Il traça de cette vertu un magnifique portrait, où il n'eut besoin que de se copier lui-même, et en formula la pratique en douze articles qu'il intitula Règles de la modestie. Ces règles renferment tout ce qui peut servir à donner des manières à la fois dignes et religieuses, absolument nécessaires à celui qui converse avec le prochain ; car la modestie est une prédication très efficace faite par cette philosophie silencieuse dont parle Tertullien, *elinguem philosophiam* (2), qui enseigne non seulement par l'habit, mais encore par l'exemple; l'âme, suivant une expression de saint Ambroise, parle par l'expression du visage, *imago quædam animi loquitur in vultu* (3); les sentiments intérieurs qui échappent aux yeux se font jour par ce qui apparaît au dehors.

Ces Règles coûtèrent bien des larmes à saint Ignace; il en fit plus de sept fois le sujet de ses oraisons, ainsi qu'il le déclara lui-même un jour, en voyant la négligence d'un Ministre à les faire observer, comme si c'étaient des

(1) *De S. Epiph. Ep. Ticin.*
(2) *De Pallio,* c. VI.
(3) Lib. VI. Hex. c. IX.

choses de peu d'importance. Il plut à Dieu de montrer, semble-t-il, l'estime qu'il en faisait, en sauvant la vie à plusieurs des Nôtres au moment où elles furent publiées pour la première fois. Saint Ignace avait chargé le P. Jacques Lainez de les promulguer, et de faire une exhortation à ce sujet. Tous les religieux de la maison devaient être présents à cette exhortation, et même, contre la coutume, ceux de ses premiers compagnons qui se trouvaient alors à Rome devaient y assister avec les autres. Le P. Lainez commentait ces paroles de saint Jacques : « Voici que vous dites maintenant : Aujourd'hui ou demain nous irons en cette ville; nous y demeurerons une année; nous y ferons le commerce et nous y amasserons du gain; et vous ignorez ce qui doit arriver demain (1). » Pendant qu'il insistait pour montrer qu'il ne faut mépriser aucune chose, si petite qu'elle soit, quand elle sert à faire quelque profit spirituel, on entendit tout à coup un grand bruit comme d'un bâtiment qui s'écroule, et toute la maison parut s'ébranler. L'exhortation finie, on sortit pour voir ce que c'était : un grand toit sous lequel, à cette heure-là même, c'est-à-dire immédiatement après le dîner, on avait coutume de se réunir pour parler de Dieu, venait de s'effondrer. Tous levèrent les mains au ciel, en témoignage de reconnaissance, et virent dans cet événement un signe manifeste par lequel Dieu avait voulu leur montrer combien ces règles devaient leur être chères, puisqu'ils venaient, grâces à elles, d'échapper à un péril de mort si évident.

Quant aux fruits opérés par ces règles et plus encore par l'exemple d'Ignace dont toutes les manières servaient merveilleusement à en inculquer la parfaite observation, il suffira de dire que partout où paraissaient les Nôtres, on reconnaissait aussitôt à leur démarche et à tous leurs mouvements qu'ils appartenaient à la Compagnie. Qui en voyait un seul, disait un contemporain, les connaissait

(1) Ep. IV, 13, 14.

tous. Les gens habitués à prendre en mauvaise part tout ce qui venait de nous, ne manquaient pas d'attribuer à des vues hypocrites cette belle modestie. Comme on rapportait ces propos à Ignace : « Plût à Dieu, dit-il, que cette hypocrisie grandît tous les jours parmi nous! Pour moi, ajouta-t-il, je ne connais dans toute la Compagnie d'autres hypocrites que ces deux hommes ; » et il désignait les PP. Salmeron et Bobadilla qui étaient présents, et qui tous deux en effet avaient plus de vertu qu'ils n'en laissaient paraître.

CHAPITRE V

*1. Circonspection de saint Ignace dans ses paroles et dans ses lettres. — 2. Combien il estime et goûte l'*Imitation de Jésus-Christ*. — 3. Renoncement intérieur; esprit d'oraison.*

1. L'ordre qui régnait dans l'âme de saint Ignace se traduisait encore dans ses paroles. En effet, la langue et le cœur ont entre eux une correspondance naturelle ; ainsi dans une horloge, si les rouages intérieurs se dérangent, l'aiguille extérieure se trouble et erre au hasard. Dans les plus graves réprimandes, jamais il ne lui échappa un mot qui sentît le mépris ou fût de nature à offenser; ce n'était pas la colère, sous le couvert du zèle, qui le faisait parler, c'étaient la raison, le désir de corriger le coupable et de maintenir la discipline commune. Quelle que fût la chose qu'il eût à dire, qu'il fît un simple récit, ou essayât de convaincre ses auditeurs, il n'y ajoutait rien, et se contentait de la faire paraître telle qu'elle était en elle-même avec ses circonstances.

Ce n'était pas non plus son habitude de tirer lui-même les conséquences de ce qu'il avançait, et beaucoup moins d'y joindre des réflexions et des commentaires. Aussi disait-on qu'il embrassait plus en quelques traits que d'autres en beaucoup de paroles, et qu'il y avait dans ses discours plus de choses que de mots. D'autres, pour dire beaucoup, s'étudient à chercher de longs développements; lui, au contraire, s'occupait de ce qu'il pouvait laisser.

Car enfin, c'est la vérité qui donne la force et doit remporter la victoire; débarrassez-la donc d'un poids inutile, et qu'elle ne soit pas comme ces lutteurs chargés d'inutiles vêtements, d'autant plus faibles et plus faciles à vaincre qu'ils en sont plus accablés. Le P. Louis Gonzalvez a même fait cette remarque que s'il répétait au bout de plusieurs années une chose déjà dite précédemment, il la rapportait dans le même ordre et dans les mêmes termes que la première fois. C'est que sa parole était comme le pinceau d'un peintre qui copie la nature, au lieu de suivre les caprices de l'imagination; rien d'étonnant que tous les tableaux de cet artiste se ressemblent, puisqu'ils sont pris sur le même modèle.

Circonspect dans ses promesses, Ignace n'allait pas au delà de ce qu'il espérait pouvoir donner. Une fois pourtant il lui arriva de prendre vis-à-vis de je ne sais quel gentilhomme un engagement, qui se trouva dans la suite plus difficile à tenir qu'il ne l'était au moment de la promesse. Depuis plus de dix ans, confessa-t-il à cette occasion, pareille chose ne lui était pas arrivée.

A l'égard des actions d'autrui, même de celles qui étaient du domaine public, il était d'une réserve extrême; très sobre pour la louange, il était absolument muet pour le blâme. Vis-à-vis des grands, que chacun se permet de critiquer et de juger, non seulement il se gardait de condamner leur gouvernement, quand le public l'attaquait, mais il s'abstenait encore de parler des mesures utiles qu'ils auraient pu prendre, afin de ne pas paraître les tenir pour des gens ou peu clairvoyants s'ils n'avaient pas su les deviner, ou peu équitables s'ils avaient refusé de les adopter.

Un des quatre Pontifes qui occupèrent la chaire apostolique pendant le séjour de saint Ignace à Rome, était assez mal vu du public, pour différents motifs, mais surtout à cause de son extrême sévérité. On ne l'épargnait guère. Ignace s'étudiait à rechercher tout ce qu'on pouvait

dire à son avantage, et il répondait par des éloges aux doléances des personnes du dehors. Le même Pontife manifestait en plus d'une manière des dispositions peu bienveillantes pour la Compagnie; Ignace ne souffrit jamais qu'aucun des Nôtres s'en plaignît; et comme un Père partait alors pour la Flandre, il lui ordonna d'une manière toute particulière de ne parler qu'en bonne part de sa conduite et de ses sentiments à notre endroit; celui-ci ayant répondu qu'il ne savait comment excuser quelques-uns des actes de ce Pontife : « Eh bien, reprit-il, n'en dites rien, et parlez du pape Marcel. » Marcel II pendant son cardinalat d'abord, puis durant son trop court pontificat, avait donné à la Compagnie des témoignages d'une affection dont elle gardera toujours un souvenir plein de reconnaissance.

Dans la conversation, Ignace ne passait point sans raison d'un sujet à un autre, comme si le hasard, en éveillant sa mémoire, avait guidé sa langue; et quand on se permettait, sans y prendre garde, ces brusques divagations, il demeurait quelque temps sans répondre, pour faire remarquer l'inadvertance; puis il regardait son interlocuteur en silence. Ceux qui ont vécu de longues années avec lui, disent que ses paroles étaient comme un texte de lois, tant elles étaient justes, bien pesées, et en parfaite harmonie avec leur objet, sommaires dans l'expression, mais prolixes dans les choses, *summaria quidem in verbis, in rebus vero prolixa,* suivant le mot d'un ancien en parlant de Pythagore, dont le langage tenait de celui du législateur (1).

Dans sa correspondance, il apportait encore plus de circonspection. Aucun mot ne sortait de sa plume qu'il ne l'eût mûrement examiné; et quant aux lettres que son secrétaire expédiait en son nom, il ne se contentait pas de les relire, il les étudiait de près et les corrigeait avec une extrême sévérité. Le P. Martin Olave avait pré-

(1) MAX. TYR. *Serm.* 15.

paré pour les docteurs de Sorbonne une brève information concernant nos affaires. Ignace consacra trois heures entières à revoir l'une après l'autre chaque expression, afin qu'il n'y eût rien qui ne fût digne des honorables personnages auxquels cette pièce était destinée. Une autre fois, remarquant la négligence avec laquelle certain Père écrivait : « Pour moi, dit-il, je vais expédier au moins trente lettres cette nuit; il n'en partira pas une, que je ne l'ai relue plusieurs fois ; et quant à celles qui seront de ma main, je les transcrirai pour le moins deux ou trois fois, afin que, les corrections faites, il n'y reste aucune rature. »

2. Tel était l'empire de saint Ignace sur lui-même ; ses passions étaient soumises et ne se mouvaient plus qu'à la voix de la raison. J'ai déjà parlé de ce sujet, mais ce que j'en ai rapporté n'est presque rien en comparaison de ce que le P. Louis Gonzalvez fait entendre en deux lignes. Pour lui, écrit-il, voir le P. Ignace, l'entendre, l'observer dans toute sa manière d'être, c'était assister à une leçon vivante de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Quiconque a le goût des choses spirituelles, sait que ce livre comprend les plus sublimes enseignements de la perfection et le suc de la plus haute sainteté. On y trouve surtout ce qui forme le plus solide fondement de la vertu, l'abnégation de soi-même, le crucifiement de l'homme intérieur. Saint Ignace était encore novice dans les choses de Dieu et faisait pénitence à Manrèse, quand ce livre lui tomba sous la main. A peine en eut-il savouré les premières lignes qu'il ne le quitta plus; il l'appelait la perle des livres ; il disait qu'en lui tout était chair et substance. Chaque jour, il en lisait un chapitre à la suite, très posément et par forme de méditation, et en recueillait tout le suc, comme la terre absorbe chacune des gouttes de pluie qui tombent du ciel et pénètrent profondément dans son sein. De plus, une ou deux fois par jour, il

l'ouvrait encore au hasard et en parcourait quelques lignes. Il y trouvait toujours ce qui convenait le mieux dans le moment à la disposition de son âme, pour la consoler si elle était triste, la fortifier si elle était abattue, l'instruire si elle était tentée. Ainsi il avait toujours auprès de lui un conseiller, un consolateur et un ami; à ceux qu'il chérissait grandement dans le Seigneur, il ne trouvait point à faire de cadeau plus précieux. Quand il se rendit au Mont Cassin pour y donner les Exercices spirituels au ministre de Charles-Quint, il emporta avec lui autant d'exemplaires qu'il y avait de moines en cette sainte solitude, et il en donna un à chacun, présent également digne et de celui qui l'offrait et de ceux qui le recevaient.

Sa vie était la copie vivante de ce livre ; elle avait une merveilleuse efficacité pour exciter ceux qui en étaient témoins à en retracer à leur tour l'image en eux-mêmes. Aussi ses enfants n'avaient point de plus grand désir que de rester à Rome et de vivre auprès de lui. De là, les larmes du P. Jacques Lainez toutes les fois qu'il était obligé de s'éloigner ; de là, ces protestations multipliées que rien au monde ne lui causait plus de peine que de vivre loin d'Ignace. De là, ces assurances du P. Simon Rodriguez, disant qu'après la mission des Indes, il n'avait point de plus grand désir que de venir à Rome, et de s'y mettre au service d'Ignace en qualité d'esclave. De là, les lettres fréquentes de ceux qui travaillaient au loin, toutes remplies des souvenirs de l'heureux temps où ils demeuraient auprès de lui, et d'une sainte envie, à la pensée du bonheur de leurs frères mieux partagés.

« C'est à cette école, écrivait le P. Canisius à quelques-uns de ses amis à Rome, qu'on apprend à acquérir une pauvreté opulente, une sujétion libre, une humilité glorieuse et un noble amour de Jésus-Christ crucifié. Toutes les fois que je repasse dans mon esprit cette belle philosophie, dont chacun de vous peut entendre les leçons, je

comprends mieux ce dont je jouissais à Rome, et ce que j'ai laissé en m'éloignant. Je sens ma conscience qui me condamne et me reproche ma négligence et ma paresse à profiter de ces biens dont je devais user si peu de temps. » Aussi, grâce à la présence de saint Ignace, la maison professe de Rome était, suivant une expression du P. Polanco dans une de ses lettres, et le cœur de la Compagnie, parce qu'elle possédait le principe de sa vie, et sa tête, parce qu'elle renfermait le principe de toutes ses œuvres, et ses entrailles, parce que la Compagnie en tirait l'aliment nécessaire à sa vigueur spirituelle.

3. Les discours d'Ignace répondaient à sa préoccupation perpétuelle d'acquérir un parfait empire sur soi-même. Le sujet ordinaire de ses exhortations domestiques était la nécessité de devenir un homme intérieur, de briser au pied de la croix de Jésus-Christ sa propre volonté, de dompter ses passions et tous les mouvements de son âme, et de les réduire à se soumettre au moindre signe. Dans ses entretiens familiers, où il parlait toujours de Dieu ou pour Dieu, il n'avait rien plus souvent à la bouche que ces mots : « *Vince te ipsum!* Vainquez-vous vous-même ; » leçon si bien apprise par saint François Xavier, que dans les Indes, il ne répétait rien à son tour plus fréquemment aux Nôtres que ce même *Vince te ipsum.* En trois mots, c'est tout le secret de la sainteté ; cette courte sentence en dit plus que beaucoup de livres chargés de longs commentaires. Comme le grand Apôtre de l'Orient paraissait ne pas savoir autre chose, quelqu'un lui demanda pourquoi il revenait sans cesse sur ce thème ; il trouvait étrange qu'un homme aussi saint fût si stérile dans son enseignement, et que, pour apprendre aux hommes à s'élever à la perfection, il n'eût rien à leur dire, sinon « Triomphez de vous-même. » — « C'est que, reprit le Saint, j'ai appris cette leçon de notre très excellent P. Ignace. » Il l'avait apprise, en effet; il avait fait

mieux encore : il ne s'était pas contenté de l'apprendre d'une manière spéculative ; il l'avait mise en pratique, et par elle, il s'éleva à la plus haute perfection.

Ignace avait une profonde estime de l'oraison ; il y consacrait plusieurs heures chaque jour; mais ce n'était pas à cela qu'il mesurait la sainteté. Le plus parfait à ses yeux n'était pas celui qui priait le plus longtemps ; c'était celui qui se renonçait plus généreusement, soumettait plus fortement au frein les désirs de ses sens et de sa volonté. L'expérience lui avait appris, disait-il souvent, que de cent personnes qui placent la substance de la perfection dans de longues heures passées en prière, il en est plus de quatre-vingt-dix qui sont attachées à leur propre jugement, difficiles à conduire, obstinées dans leur manière de voir, peu souples à la direction, remplies de la bonne opinion d'elles-mêmes, et persuadées qu'elles sont en état de diriger les autres. Il faisait infiniment plus de cas d'un acte de mortification héroïque, résolument accompli, que de nombre d'heures employées à pleurer et à soupirer.

Une de ses craintes, comme il le déclara souvent, c'est qu'on ne se méprît un jour dans la Compagnie sur notre manière propre de tendre à la perfection, et qu'on ne mît dans la prière ce qu'il avait placé dans la mortification. Au P. Natal, qui faisait souvent des instances auprès de lui, pour qu'il étendît au delà d'une heure la durée de l'oraison, il répondit en substance : « Les longues méditations sont nécessaires, sans doute, pour acquérir l'empire sur ses passions ; mais cet empire une fois conquis, on peut, en un quart d'heure de recueillement, s'unir et plus tôt et plus étroitement à Dieu, qu'on ne le ferait en deux heures et même davantage, avec des passions immortifiées. Car ce qui empêche l'âme de s'élever vers Dieu et de se reposer en Lui, c'est principalement l'attache à soi-même ; aucun poids ne la retient davantage et n'arrête plus son essor. » C'est d'après cette règle qu'il

corrigea un jour l'éloge donné par le P. Louis Gonzalvez à un serviteur de Dieu : « C'est un homme de grande oraison. — Dites, reprit aussitôt saint Ignace, c'est un homme de grande mortification. »

Il jugea d'après la même règle de deux Frères coadjuteurs. L'un était d'un caractère tranquille que rien ne troublait ; mais ce calme venait plutôt de la nature que d'un effort de vertu. L'autre, au contraire, était impétueux et violent, et s'échappait parfois en paroles et en mouvements d'impatience ; mais comme il se dominait souvent et refoulait les paroles de colère qui se pressaient sur ses lèvres, Ignace le préférait à l'autre, et il lui disait : « Frère, prenez courage ; continuez à vous vaincre, et vous acquerrez deux fois plus de mérites que tels et tels d'un naturel plus doux et qui n'ont pas de lutte à soutenir. »

Un autre Frère, qui se savait irritable et emporté, fuyait ses compagnons. Un jour, Ignace le trouva seul, à l'écart, à l'heure de la récréation. Quand il en eut appris le motif : « Vous vous trompez, lui dit-il ; ce n'est pas par la fuite, c'est par le combat qu'on triomphe de cette sorte d'ennemis ; la solitude ne détruit pas l'impatience, elle la dissimule. Vous donnerez plus à Dieu, vous gagnerez plus pour vous-même par les actes de mortification, dont la raideur de votre caractère et les rapports avec le prochain vous donneront l'occasion, que si vous vous ensevelissiez dans une caverne et ne disiez pas une parole de toute une année. » Ceux qui étaient désireux de s'avancer dans la perfection trouvaient en lui un auxiliaire tout disposé à les aider. On cite entr'autres un Père auquel il n'épargnait pas les mortifications. Comme on invitait un jour ce religieux à visiter les sept églises de Rome, il s'excusa en disant que, sans sortir de la maison, il avait un ami qui lui donnait tous les jours, et même plusieurs fois par jour, l'indulgence plénière.

CHAPITRE VI

1. Vertus publiques de saint Ignace : observation préliminaire. — 2. Son zèle pour le salut des âmes. — 3. Étendue de ce zèle. — 4. Il veut être informé de tous les travaux des siens.

1. Après avoir parlé des vertus privées de saint Ignace, il reste à dire quelques mots de ses vertus publiques. Mais je crois utile de faire auparavant une courte réflexion qui ne m'a pas paru sans importance. Si dans l'acquisition des vertus, Ignace n'avait eu en vue que son intérêt personnel; si, sans s'occuper des autres, il se fût uniquement adonné à sa propre sanctification, les hommes l'entoureraient d'une vénération incomparablement plus grande. Car ne sachant pour la plupart ni goûter les choses de Dieu ni en juger sainement, ils sont hors d'état de les apprécier selon leur excellence propre. Ce qui est plus extraordinaire ou ce qui semble plus difficile, voilà ce qu'ils estiment davantage.

Comme chacun s'aime soi-même et est extrêmement sensible à ce qui flatte la chair, on ne peut voir maltraiter son corps par les rigueurs d'une pénitence excessive, sans penser que c'est le plus sublime degré de la sainteté ; et rien n'excite plus vivement l'admiration. Si saint Ignace avait passé les trente-cinq années qui suivirent sa conversion dans les austérités qu'il avait pratiquées à Manrèse ; s'il y avait même encore ajouté, à mesure que grandissaient en lui les ardeurs de la charité, quelles

merveilles n'en raconterait-on pas aujourd'hui? Porter pour vêtement un sac et un cilice; ceindre ses flancs d'une chaîne de fer ou d'une ceinture de pointes acérées; vivre solitaire dans les cavernes; demeurer au milieu des pauvres dans les hôpitaux, y servir les malades et quelquefois sucer le pus de leurs plaies; jeûner continuellement; passer trois, quatre et même huit jours sans prendre de nourriture; se contenter d'un peu de pain mendié et d'eau, et encore mêler de la terre et de la cendre à ces pauvres aliments; veiller la plus grande partie de la nuit et passer de longues heures en oraison; ne prendre qu'un court repos sur la terre nue; se flageller trois et cinq fois par jour avec des chaînes de fer; aller en pèlerinage pieds nus, et en mendiant, avec son pain, des injures et des mépris; feindre la folie pour être traité comme les fous; en un mot, mener une vie semblable à une mort continuelle : voilà ce qu'il avait fait. Et encore tout cela n'était que le premier pas, dans cette marche en avant et toujours plus rapide, vers la perfection la plus consommée. Si donc il avait poursuivi, pendant une longue suite d'années, le cours de ces rigueurs et de ces incroyables pénitences, nul doute, je le répète, que le monde ne l'admirât comme un homme parvenu au point le plus élevé de l'héroïsme dans la sainteté.

Mais tourner ses pensées vers la conversion des pécheurs et, dans ce but, se livrer à de longues études; supprimer presque tout le côté extérieur de ces grandes pénitences, plus admirables en elles-mêmes qu'utiles pour le prochain; adopter des manières plus avenantes et plus polies; s'accommoder en grande partie à la vie commune pour la nourriture et le vêtement; rassembler autour de soi une élite de compagnons; au lieu de rechercher comme auparavant les mépris et les humiliations, de se plaire aux outrages et aux accusations infamantes, défendre sa réputation; enfin, après avoir fondé un Ordre religieux, se proposer de lui laisser un modèle du genre de vie le

mieux adapté à sa nature, et, dans cette intention, diriger surtout vers la culture de son âme cette rigueur qui se manifestait en mauvais traitements exercés sur son corps; ne retenir de la mortification que les fatigues imposées par le service du prochain : voilà ce que les hommes spirituels savent seuls apprécier à sa véritable valeur; et pourtant, c'est cela qui constitue la plus sublime et la plus difficile sainteté, parce que c'est l'union, en un éminent degré, du zèle pour le salut des âmes et pour sa perfection propre, et parce que c'est la vie choisie et pratiquée par Jésus-Christ lui-même.

En effet, si c'est aux œuvres qu'il faut mesurer les degrés de l'amour de Dieu, amour qui, en fin de compte, est l'âme de la sainteté, quelle règle plus assurée que celle donnée par le Sauveur à saint Pierre? « M'aimez-vous plus que ceux-ci? » avait demandé Jésus. « Sur la réponse affirmative de l'Apôtre, Notre-Seigneur, remarque saint Jean Chrysostome, ne lui dit pas : Jetez votre argent, livrez-vous aux jeûnes; accablez-vous de travaux; ressuscitez les morts, chassez les démons; il ne lui commanda aucune de ces œuvres, ni rien de pareil; mais laissant tout cela : Si vous m'aimez, lui dit-il, paissez mes brebis. *Non dixit Christus : Abjice pecuniam, jejunium exerce, macera te laboribus, mortuos excita, dæmonia abige; nihil horum vel aliorum recte factorum in medium adduxit; sed omnibus illis prætermissis, dixit illi : Si diligis me, pasce oves meas* (1). » Voyons quelle fut, à ce point de vue du zèle pour le salut des âmes, la perfection d'Ignace.

2. Les premières paroles qui se présentent sous ma plume sont celles du Pape Grégoire XV demandant aux cardinaux leur avis dans la cause de canonisation d'Ignace : « En vérité, leur dit-il, il nous semble qu'on peut très justement appliquer au bienheureux Ignace ce que l'Écriture dit de Josué : Il fut grand selon son nom,

(1) *Orat. de S. Philogonia.*

et très grand pour sauver les élus de Dieu, abattre l'effort des ennemis et conquérir l'héritage d'Israël. *Fuit magnus secundum nomen suum ; maximus in salutem electorum Dei, expugnare insurgentes hostes ut consequeretur hæreditatem Israel* (1). Ignace en effet fut embrasé du feu de la divine charité, et il ne cessa d'en répandre les flammes parmi les prédestinés de Dieu; puis il leva une milice sacrée pour exterminer les ennemis qui, de son temps, se dressaient contre les élus; il la fournit d'armes puissantes, et commença contre ces rebelles une guerre qu'il a soutenue victorieusement jusqu'à nos jours, au grand avantage de l'Église. »

Ces paroles de Grégoire XV dépeignent admirablement la nature et l'excellence du zèle d'Ignace. Oui, Ignace fut grand par son nom qui exprime le feu; mais il fut plus grand encore par son empressement à allumer dans le cœur des autres les flammes dont il était lui-même consumé : témoins et l'ardeur de ses désirs et tant de conversions opérées de son vivant par son moyen, ou qui s'accomplissent encore tous les jours après sa mort, en vertu de son esprit. Car, suivant une juste remarque du cardinal Bandini, tout ce que fait aujourd'hui la Compagnie, tout ce qu'elle fera à l'avenir, aussi longtemps qu'elle vivra et qu'elle travaillera; tout se fait par la vertu de cette première semence, et est un fruit de cette première racine. « Sans doute, dit-il, elles sont grandes et merveilleuses les œuvres accomplies par Ignace pendant sa vie; mais il ne cesse d'en faire d'autres qui sont peut-être plus grandes encore. En effet, tant de lumières de la divine doctrine répandues dans toute la terre par la Compagnie; tant d'idolâtres et d'hérétiques arrachés à l'erreur ou à l'infidélité ; tant d'écoles ouvertes à la science, n'est-ce pas à Ignace que nous en avons l'obligation? » — « De même, dit un autre illustre prélat, que la fertilité de la terre promise s'est manifestée dans une grappe de raisin, ainsi

(1) *Eccli.* XLVI. 1, 2.

le zèle de saint Ignace se reconnaît aux œuvres que l'Ordre établi par lui opère en vertu de son institution et de l'esprit qu'il a reçu de son Fondateur. »

Quant aux désirs d'Ignace, ils n'avaient ni mesure, ni bornes; ils n'aspiraient à rien moins qu'à réduire le monde entier sous le joug de la foi, et à le gagner à l'amour et au service de Dieu. De là cette réponse à l'ambassadeur de Jean III, roi de Portugal, qui lui demandait six de ses compagnons pour les Indes : « Si nous en donnons six aux Indes, que nous en restera-t-il pour le reste du monde? » De là encore ces paroles de feu par lesquelles il enflammait le cœur de ses enfants, lorsque les embrassant pour la dernière fois au moment de leur départ pour les missions : « Allez, leur disait-il, embrasez, enflammez tout. *Ite, omnia incendite et inflammate.* »

C'est cet incendie, ce sont ces flammes que par une sainte vengeance il souhaitait un jour à un religieux, qui égaré par ses préjugés, lui avait fait dire qu'il ferait volontiers brûler tous les Jésuites d'Espagne, depuis Séville jusqu'a Perpignan. « Dites à votre ami, répondit Ignace au porteur de ce message, que mon désir à moi, c'est de le voir et lui, et tous ses amis et tous les hommes qui sont au monde, embrasés et consumés des flammes du saint amour de Dieu (1). » De là enfin cette multitude d'ouvriers qu'il envoya dans les quatre parties du monde, jusqu'aux Indiens inconnus des Indiens eux-mêmes, *etiam ad Indos ipsis quoque Indis ignotos,* pour travailler à la conversion des infidèles.

Cette activité dévorante provoquait les lamentations des hérétiques. Pour exprimer le tort que ces expéditions apostoliques causaient à leurs sectes, l'un d'eux s'écriait que Paul III avait donné licence à Ignace, désigné sous le nom d'Eole, roi des tempêtes, de disperser les siens dans toutes les parties du monde, pour y déployer leurs arti-

(1) *Rome,* 10 *août* 1546. — Cf. *Lettres de saint Ignace*, P. Bouix, p. 177.

fices et entasser les ruines. *Arte sua usuros passim stragemque daturos.* Mieux inspirés, les auditeurs du tribunal de la Rote appelèrent Ignace du nom d'Apôtre, justement mérité par son zèle; ainsi autrefois le Vénérable Bède avait salué le Pape saint Grégoire du titre glorieux d'Apôtre de l'Angleterre, pour avoir envoyé l'évêque saint Augustin, et plusieurs religieux avec lui, convertir au christianisme les peuples barbares de cette contrée.

3. Pour se rendre compte de ce que coûta à saint Ignace l'établissement d'un Ordre religieux, destiné à être l'héritier de son esprit et à continuer ses œuvres, il est bon de se remettre devant les yeux ce que nous avons raconté dans les deux premiers livres de cette histoire, les accusations, les emprisonnements, les persécutions de toutes sortes soulevées contre lui par les puissances de l'enfer. L'esprit de ténèbres, en effet, prévoyant le mal que devait lui faire le nouvel Ordre, s'employa de toutes ses forces à l'étouffer d'abord, et ensuite à en arrêter les progrès. Qu'on se rappelle encore les études que la même pensée fit entreprendre au Saint et soutenir pendant de si longues années, malgré tous les obstacles dressés devant lui pour décourager sa persévérance, l'extrême pauvreté, les maladies continuelles et les entraînements inopportuns de la dévotion. Le zèle des âmes lui fit tout accepter, et par amour pour elles, il se soumit à ce rude noviciat. Aussi dans sa relation au Pape Grégoire XV, le cardinal del Monte put dire avec vérité, que pour les âmes, Ignace ne refusait ni travail, ni incommodités, ni veilles, ni douleurs du corps, ni afflictions, *nullum earum causa laborem, nullas incommoditates, nullas vigilias, aut corporis dolores, afflictationesque recusabat.*

Il n'est aucune manière de secourir le prochain, si difficile ou périlleuse qu'elle fût, qu'il n'ait embrassée avec ardeur et dont il n'ait fait un des ministères propres de son Institut. Il se considérait comme le débiteur de tous;

il embrassait dans une même sollicitude tous les âges, toutes les conditions, tous les rangs, tous les pays, tous les hommes enfin, civilisés ou barbares.

C'est pourquoi il assigna aux siens tant de missions diverses : les unes parmi les infidèles et les hérétiques, où les ouvriers consument leur vie sans compter, supportent les fatigues de longues et pénibles navigations, apprennent des langues difficiles et barbares, vivent sous des climats meurtriers, au sein de nations sauvages, et souvent endurent la mort dans les plus atroces tourments; les autres au milieu des armées de terre et de mer, dans les bourgades et les montagnes, où l'éloignement des secours spirituels, dont les villes sont pourvues avec abondance, rend certains moyens extraordinaires si utiles au renouvellement des âmes; d'autres enfin, dans les hôpitaux, dans les prisons et les galères. A ces missions, il faut joindre les controverses de vive voix et par écrit avec les prédicants hérétiques, l'administration et la fréquentation des sacrements maintenues ou rétablies parmi les catholiques, la doctrine chrétienne enseignée aux enfants, la prédication sur les places publiques et dans les églises, les exercices spirituels, les entretiens familiers sur les choses de Dieu, l'assistance des moribonds et des condamnés, les secours spirituels et corporels aux malades en temps de contagion, ministère héroïque où les fils de saint Ignace ont par centaines offert leur vie, et où ils ne cessent tous les jours de se dévouer à la mort. Ajoutez encore la composition et la publication de livres utiles à la piété et aux lettres, l'enseignement donné à la jeunesse dans les séminaires et les collèges, depuis les premiers éléments jusqu'aux plus hauts sommets des connaissances humaines, et les leçons de vertu déposées dans ces jeunes âmes, en même temps que les préceptes de la science.

Et puisque je parle de l'enseignement, cette œuvre est si utile, qu'un prince, également remarquable par son grand sens et par sa valeur militaire, n'hésitait pas à dire

que pour la défense des places, un collège de la Compagnie lui paraissait plus nécessaire qu'une forteresse. « Dans ces collèges, dignes d'être considérés comme les gymnases de la sagesse, dit le pape Urbain VIII dans un bref au roi de Pologne, se forgent ces glaives à deux tranchants qui portent la confusion au milieu des légions infernales. *In eorum collegiis, quæ gymnasia sapientiæ habentur, ii gladii ancipites cuduntur, quibus feliciter soleant confundi diabolicæ legiones.* » Et ailleurs : « Les enfants d'Ignace nourrissent la jeunesse du lait de la piété, et avec les armes de la lumière, ils détruisent l'hérésie ou la frappent de terreur. *Qui lacte pietatis juventutem nutriunt, et armis lucis hæresim aut profligant, aut exterrent.* »

Et de fait, Étienne et Sigismond, rois de Pologne, et les deux empereurs Ferdinand Ier et Ferdinand II déclaraient n'avoir point expérimenté de moyen plus efficace pour affermir la foi catholique dans leurs États, travaillés par les hérésies modernes, que de faire élever la jeunesse dans les collèges de la Compagnie. Il en fut de même en Portugal et dans les Indes, à s'en rapporter aux auteurs les plus dignes de foi (1). C'est pourquoi les chefs des sectes hérétiques ont toujours fait tant d'efforts pour expulser la Compagnie des villes et des royaumes, parce qu'avec elle s'en allaient non seulement les muses, comme disait Henri IV, mais encore la foi et la piété, nourrices de la jeunesse.

A Wilna, pour ne citer que cet exemple, les zwingliens avaient fondé à très grands frais une fameuse académie dans l'intention de propager leurs erreurs ; ils n'y réussissaient que trop, car toute la fleur de la jeunesse lithuanienne se pressait au pied de leurs chaires. Mais dès que la Compagnie eût ouvert une école dans cette même cité, l'académie zwinglienne fut déserte ; toute la jeunesse, même la jeunesse hérétique, accourut aux leçons des Pères.

(1) *Payva, Botero, etc.*

Il n'entre pas dans mon plan d'exposer la grandeur et l'universalité du bien procuré à l'Église et à la société par l'institution des collèges; de courtes pages ne suffiraient pas. Demandez plutôt aux familles, aux académies, au clergé, aux Ordres religieux, et aux villes dont plusieurs nous connaissent encore mieux depuis qu'elles nous ont perdu, qu'au temps où elles usaient de nos services. Qu'il suffise de dire en un mot que des hommes d'une haute sagesse n'ont pas fait difficulté de penser et d'écrire, que si la Compagnie n'avait d'autre ministère au monde que celui d'élever la jeunesse, on n'en devrait pas moins considérer ses fatigues comme très utilement employées.

4. Autant saint Ignace embrassait avec zèle toutes les œuvres utiles au prochain, autant il exigeait que les siens se livrassent eux-mêmes sans s'épargner, au service des âmes, et lui rendissent compte des fruits de leurs travaux. Quand on ouvrait des classes, il voulait être mis chaque semaine au courant de ce qui s'y passait, et connaître exactement le nombre des écoliers qui les fréquentaient. Il ordonna même, en vertu de la sainte obéissance, à tous les supérieurs d'Italie et de Sicile, de lui envoyer toutes les semaines un compte rendu complet et détaillé de tout ce qui se faisait dans leurs collèges; ceux d'Espagne, d'Allemagne, de France et de Portugal devaient expédier ce même compte rendu tous les mois, et ceux des Indes tous les ans; et déjà pourtant, les uns et les autres, en vertu d'une instruction précédente, devaient, tous les quatre mois, lui faire parvenir des rapports très exacts sur l'état de leurs œuvres. Cette mesure ne montrait pas seulement avec quel zèle et quelle sollicitude Ignace suivait toutes choses; elle avait encore pour effet de multiplier l'activité des ouvriers apostoliques et de stimuler leur ardeur au travail.

Le P. André Frusius lui rendant compte du bien opéré à Venise par les onze Pères qu'il y avait envoyés : « Voici

disait-il en commençant, la lettre que nous devons écrire, selon les ordres de Votre Révérence. Outre plusieurs avantages dont elle est pour nous la source, il en est un que je ressens tout particulièrement; elle me fait souvenir du jugement dernier. Si ayant à rendre compte d'une chose si peu considérable et sans aucun danger de notre part, nous ne laissons pas de ressentir une grande confusion, parce que notre conscience nous reproche de ne pas avoir pleinement satisfait aux obligations de notre ministère; si nous nous sentons confondus, bien que nous n'ayons pas à révéler nos péchés, mais uniquement le bien qu'il a plu à Dieu d'opérer par notre moyen ; quelles seront notre humiliation et notre douleur, quand il nous faudra rendre compte non plus seulement des œuvres faites avec trop de nonchalance au service de Dieu, et du mauvais emploi des dons célestes, mais de tous les manquements et de toutes les fautes dont nous ne faisons à présent qu'un aveu superficiel ? » Et pourtant, ni le P. Frusius ni ses compagnons n'étaient demeurés oisifs à Venise. La lettre, dont nous venons de citer les premières lignes, donne le détail de leurs occupations. Outre quatre classes de latin et de grec, ils avaient prêché toutes les fêtes, enseigné le catéchisme, et entendu au saint tribunal grand nombre de pénitents, hommes du peuple et gentilshommes, accourus de Brescia, de Padoue, de Vicence et de tous les environs. Ils avaient assisté les pauvres des aumônes recueillies pour eux, visité les prisonniers et pourvu à leurs besoins spirituels et corporels, procuré un refuge à beaucoup de malheureuses femmes retirées du désordre, instruit des mahométans catéchumènes, ramené à l'Église quelques renégats, convaincu plusieurs hérétiques luthériens, venus à Venise d'au delà des monts, gagné aux mêmes offices de charité apostolique et associé à leurs travaux une foule de prêtres zélés : et toutes ces œuvres n'avaient guère pris que le printemps de l'année 1552.

En lisant ces lettres, saint Ignace éprouvait une joie

incroyable qui du fond de son âme rayonnait sur son visage ; les larmes jaillissaient de ses yeux, et souvent il interrompait sa lecture, pour lever la tête vers le ciel et bénir Dieu d'avoir accompli de si grandes choses par le moyen de si faibles instruments. Du reste, quiconque a dans le cœur une étincelle d'amour de Dieu et de zèle pour le salut des âmes, serait pénétré des mêmes sentiments, s'il lui était donné de parcourir le volumineux recueil, où nous conservons encore les relations qui lui étaient adressées de toutes les parties du monde. Là, ce sont des conversions d'infidèles et d'hérétiques ; ici, d'admirables changements de vie opérés en de grands pécheurs ; ailleurs, d'autres grâces non moins étonnantes, accordées par Dieu comme récompense aux travaux des ouvriers apostoliques.

Je ne puis taire ce qui arriva, certain jour, au Saint, à la lecture d'une de ces missives écrite de Sicile par le P. Jacques Lostius. Bien qu'on ne cessât de recueillir dans ce pays les plus belles moissons, une semaine pourtant s'était passée d'une manière assez stérile. Le P. Lostius écrivit donc à saint Ignace que rien ne s'était présenté sous sa plume, si ce n'est qu'il n'avait rien à écrire. Ignace baisa cette lettre avec amour ; l'humilité de ce bon Recteur la lui rendit aussi chère que si elle lui avait apporté le récit de quelque conversion extraordinaire.

Il aimait particulièrement les supérieurs qui se montraient importuns par leur insistance à lui demander de nouveaux ouvriers : c'était sa coutume de dire l'Ange de Naples, de Palerme, de Sienne, etc., en parlant des Recteurs de ces différents collèges. D'ordinaire, il gardait quelque temps à Rome auprès de lui les hommes qui donnaient de plus grandes espérances. Mais il ne les retint jamais par des vues personnelles, et il n'hésitait pas à s'en priver pour les envoyer où il était besoin. Il ne souffrait pas non plus qu'ils fussent fixés dans tel collège, s'ils n'y trouvaient pas un emploi suffisant à leur activité,

ou si leurs travaux pouvaient être ailleurs plus utiles au bien des âmes. Aux Recteurs qui se plaignaient qu'on les leur retirât, il se contentait de répondre : « Que feriez-vous s'ils étaient morts? » Dans la disposition des sujets, il consultait uniquement le plus grand service de Dieu ; cet intérêt supérieur le faisait passer par-dessus toute considération humaine. Mais sa conduite était si clairement justifiée, que pourvu qu'on n'eût en pensée comme lui que la gloire de Dieu, on ne pouvait se plaindre ; aussi des hommes d'une prudence consommée et d'une très haute autorité lui soumettaient-ils entièrement sur ce point leur opinion particulière. Citons entr'autres le cardinal Sainte-Croix. En 1547, ce prince de l'Église lui écrivit de Trente qu'il occupait le P. Lainez à dresser le catalogue des erreurs que le concile devait condamner; car nul autre ne lui paraissait propre à faire aussi bien ce travail : « Cependant, ajoutait-il, si vous jugez bon qu'il laisse cette œuvre inachevée, on fera ce que vous voudrez au premier mot qu'il vous plaira de nous en écrire. »

C'était cette même attention à gouverner toujours les siens et à en disposer pour la plus grande gloire de Dieu, qui lui inspira la résolution de rappeler à Rome du fond des Indes saint François Xavier. Si la lettre portant cet ordre eût trouvé Xavier encore vivant, on eût bientôt reconnu, que pour le bien commun de l'Église et de la Compagnie, il valait mieux que le glorieux apôtre fût en Europe qu'en Orient. Saint Ignace ne manqua jamais sans doute de pourvoir aux grandes nécessités des Indes, et d'y envoyer de nombreux et fervents ministres de la doctrine évangélique ; mais mettant en balance les intérêts de ces deux parties du monde, il ne laissait pas d'avoir plus d'égard aux besoins de nos régions occidentales qui sont comme le cœur, et d'où les qualités bonnes ou mauvaises se font sentir aux membres les plus éloignés. C'est pourquoi Xavier lui ayant député le F. Antoine Fernandez pour lui représenter les besoins extrêmes de cette gentilité

abandonnée, et en obtenir la permission de lever une troupe d'apôtres et de l'emmener aux Indes, le saint Fondateur, après de longues et mûres réflexions, ne put se résoudre à priver l'Europe d'aucune partie de ses ouvriers. Et comme le P. Ribadeneira appuyait de son intercession la demande du F. Fernandez : « Pierre, lui dit-il d'un air plein de tristesse, je vous assure que nos contrées n'ont pas moins besoin d'hommes pour maintenir la foi parmi les chrétiens, que les Indes pour en jeter la semence parmi les idolâtres. »

CHAPITRE VII

1. Par ses lettres, Ignace enflamme le zèle de ses compagnons. — 2. Il écrit aux scolastiques du collège de Coïmbre.

1. Tel était le soin d'Ignace à exiger de ses enfants des œuvres dignes de leur vocation et de leur zèle. Celui qu'il mettait à les y préparer lui-même n'était pas moindre. Il s'appliquait surtout à les perfectionner dans ces vertus qui sont absolument nécessaires à former des instruments que Dieu puisse employer aux entreprises de sa gloire. Et comme il ne pouvait être présent dans tous les lieux pour y remplir l'office de maître et de directeur, il y suppléait par des lettres où il se livrait lui-même tout entier, et laissait déborder son ardente charité. Ces lettres enflammaient les cœurs partout où il les envoyait. Le P. Martin Santa-Cruz, écrivant à un de ses amis à Rome, parle ainsi de l'une d'elles adressée au collège de Coïmbre :

« Nous avons reçu de notre P. Ignace une lettre vivement désirée et attendue. Il est impossible de dire et d'imaginer quelle consolation elle nous a donnée à tous, et quelle puissante impulsion elle nous a communiquée pour nous faire avancer dans l'étude des lettres et dans la perfection. Ce n'a pas été assez de la lire une seule fois; beaucoup demandent qu'elle soit relue publiquement toutes les semaines; plusieurs même l'ont copiée pour l'avoir continuellement sous les yeux. Ce n'est pas sans raison; car elle aplanit toutes les difficultés qui nous

retardent dans le chemin de la vertu; elle nous anime et nous fortifie merveilleusement. »

Le P. Louis de Mendoza ne témoignait pas d'une manière moins expressive l'estime qu'il faisait d'une lettre semblable; il avait été plus heureux de la recevoir, écrivait-il au Saint, que si le Souverain Pontife lui avait envoyé le chapeau de cardinal. Je sortirais des bornes d'une simple histoire si j'entreprenais de citer même des extraits rapides de ce qu'il y a de plus beau dans la correspondance de saint Ignace (1). J'ai cru bon cependant, pour en donner au moins quelque idée, de rapporter en entier une de ces lettres, où éclate également son esprit de sagesse et de sainteté; c'est justement celle qui fut envoyée au collège de Coïmbre, et dont parlait tout à l'heure le P. Santa-Cruz. La voici (2) :

« 2. Que la souveraine grâce et l'amour éternel de Jésus-Christ Notre Seigneur soient toujours avec vous.

» J'ai continuellement de vos nouvelles par les PP. Simon Rodriguez et Sainte-Croix; et Dieu Notre Seigneur, source de toute bonté, sait quelle consolation et quelle allégresse j'éprouve en voyant le courage et la vigueur que sa divine Majesté vous donne, pour croître chaque jour davantage en science et en vertu; il nous en arrive jusqu'ici un parfum qui encourage et édifie bien des âmes.

(1) Les Pères Espagnols ont publié récemment une magnifique édition des lettres de saint Ignace, *Cartas de San Ignacio de Loyola*, 6 vol. in-8°, Madrid, 1874-1889. Le recueil en comprend plus de huit cents; c'est le plus riche que nous possédions. Mais il s'en faut bien qu'il soit complet. Écrivant au P. Le Fèvre le 10 décembre 1543, saint Ignace lui disait que, dans l'espace de quelques jours, il n'en avait pas expédié moins de deux cents cinquante. La plupart de ces lettres ont vraisemblablement péri avec le temps, ou restent ensevelies au fond de quelque bibliothèque, en attendant qu'une main diligente puisse les rendre à la lumière. En 1870, le P. Bouix a publié en français une série d'environ cent soixante-dix lettres du Saint, empruntées aux recueils des PP. Alcazar, Menchaca, Genelli et quelques autres. — *Paris*, Lecoffre.

(2) Traduct. du P. Bouix. — Cf. *Lettres de saint Ignace*, p. 207.

» Si nous devons tous nous réjouir de la gloire et de l'honneur de Dieu notre Créateur, et du bien de ses enfants rachetés par le sang et la vie de son Fils unique, combien plus dois-je le faire, moi qui vous porte dans mon cœur, et ressens pour vous une si tendre affection ! Bénédiction et louange sans fin à ce Dieu notre créateur et notre rédempteur, de l'infinie libéralité duquel descend tout bien et toute grâce ! Je le conjure d'ouvrir plus abondamment chaque jour pour vous les sources de sa miséricorde, afin que ce qu'il a commencé dans vos âmes aille toujours se développant, et atteigne sa perfection.

» Et qu'il doive ainsi le faire, c'est ce dont m'assure cette infinie bonté qui est en lui souverainement communicative de ses biens, et cet éternel amour plus prompt à nous donner la sainteté que nous à la désirer. S'il en était autrement, Jésus-Christ, le Fils unique du Père, ne nous exhorterait pas à entreprendre ce que son bras puissant peut seul nous aider à accomplir, quand il nous dit : « *Perfecti estote, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est :* Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait. »

» Ainsi, il est hors de doute que de son côté il ne nous manquera jamais en rien, pourvu qu'il trouve en nous l'humilité qui nous rende capable de ses dons, le désir de les posséder, et la promptitude à coopérer industrieusement aux secours de sa grâce. En présence de cette vérité, bien que je vous voie courir dans le chemin de Dieu, je me sens néanmoins porté à vous mettre l'éperon au flanc ; car je puis vous le dire en toute vérité : Si les fruits doivent égaler les espérances que l'on a conçues de vous, non seulement en Portugal, mais dans beaucoup d'autres royaumes ; si la fin doit être digne de commencements si élevés, en un mot, si votre correspondance doit égaler votre obligation, il ne faut rien moins de votre part qu'un avancement extraordinaire, qui fasse de vous des hommes vraiment insignes dans les sciences et dans la perfection religieuse. Considérez votre vocation, et vous comprendrez

que ce qui pour d'autres ne serait pas chose ordinaire et peu, le serait néanmoins pour vous. Dieu ne vous a pas seulement appelés à son admirable lumière, en vous transportant dans le royaume de son Fils, comme tous les autres fidèles ; mais il vous a miséricordieusement retirés de la mer orageuse de ce monde, et vous a mis à l'abri des tempêtes qu'y soulèvent les désirs des richesses, des honneurs, des plaisirs et la crainte de les perdre, si une fois on parvient à les posséder.

» S'il vous a privilégiés de la sorte, c'est afin que vous conserviez plus sûrement la pureté de vos cœurs, et que votre amour pour son divin service fût plus solide et plus fort; c'est aussi pour que votre esprit ne fût ni occupé ni arrêté par des choses si basses que celles de ce siècle ; que votre amour ne se divisât point sur plusieurs objets, mais qu'il fût concentré tout entier sur un seul, et qu'ainsi il vous fût donné de travailler, avec toutes les puissances de cet amour, à atteindre la fin pour laquelle vous avez été créés, c'est-à-dire la gloire et l'honneur de Dieu, votre salut et celui du prochain. A la vérité, c'est à cette fin que tendent tous les états de la vie chrétienne ; néanmoins, le divin Maître vous ayant choisi pour cet Institut particulier, où vous ne trouvez pas seulement une direction générale comme dans tous les autres, mais encore le secours spécial des exercices qui y sont en vigueur, il y a pour vous une obligation particulière, non seulement de travailler de toutes vos forces, mais de faire de vous-même un continuel sacrifice à la gloire de Dieu et au salut du prochain. Il ne vous suffit pas de rapporter à cette fin les bons désirs, l'oraison et l'exemple ; il faut encore employer les moyens extérieurs que la divine Providence nous a mis aux mains pour nous aider les uns les autres.

« De là, vous pourrez inférer la noblesse et la royauté du genre de vie auquel vous êtes appelés ; de fait, il n'existe point, je ne dis pas seulement parmi les hommes, mais même parmi les anges, d'exercice plus auguste et

d'œuvre plus excellente que de glorifier Dieu, d'abord en soi-même, et ensuite dans les autres créatures, en les ramenant à lui autant qu'elles en sont capables. Partant, consolez-vous, en considérant votre propre vocation, et rendez à Dieu des actions de grâces pour un don si relevé; demandez-lui esprit et vigueur pour correspondre avec un grand courage à tout ce que l'on attend, à tout ce que l'on se promet de vous. Car il est hors de doute qu'il vous faut une assistance et un secours de Dieu plus qu'ordinaire pour répondre à une fin si haute.

» Ainsi, pour l'amour de Jésus-Christ, oubliant le passé, à l'exemple de saint Paul, tenez sans cesse vos regards fixés sur le grand espace qu'il vous reste à parcourir encore dans le chemin de la vertu. Regardez comme des ennemis de votre âme la négligence, la lâcheté et la paresse, qui refroidissent et affaiblissent le désir d'avancer dans la vie spirituelle et dans la science. Placez devant vos yeux, comme modèles à imiter, non les faibles et les lâches, mais les courageux et les fervents. Rougissez d'être vaincus par les enfants du siècle, animés de plus de sollicitude pour acquérir les biens du temps que vous pour gagner les biens de l'éternité. Confondez-vous de voir qu'ils courent plus vite à la mort que vous à la vie. Tenez-vous pour des hommes capables de bien peu, si un courtisan, pour gagner les bonnes grâces d'un prince de la terre, le sert avec plus de fidélité que vous ne servez le Roi du ciel; et si un soldat, pour une fumée de gloire et pour la misérable part de butin qu'il attend d'une bataille gagnée, lutte contre les ennemis et combat plus valeureusement que vous pour vaincre le démon, le monde, vous-mêmes, et pour gagner par cette victoire le royaume du ciel et une gloire immortelle.

» Je vous en supplie donc, au nom de tout l'amour que vous avez pour Notre Seigneur Jésus-Christ, ne soyez ni lâches, ni négligents. L'arc se rompt s'il est trop tendu, mais l'âme se perd si elle se relâche : *Arcum frangit con-*

tentio, animum remissio. Au contraire, dit l'Écriture, « l'âme de ceux qui travaillent sera comblée de tous les biens : *Animus laborantium impinguabitur* (1). Ayez donc soin de raviver et de maintenir en vous la sainte ferveur, afin de vous livrer tout entiers à l'étude de la perfection et à celle des sciences. Tenez pour certain que, dans l'une comme dans l'autre, un acte animé de cette ferveur fait plus avancer que mille produits avec lâcheté, et que ce qu'un négligent acquiert avec beaucoup de travail en plusieurs années, le fervent l'obtient avec facilité en peu de temps. En matière de sciences, il existe une différence manifeste entre les hommes studieux et les négligents; eh bien ! cette différence est la même en ce qui regarde l'avan-vancement dans la vertu, et la victoire sur la faiblesse à laquelle notre nature est sujette. Car de fait, comme il est clair pour tous, les paresseux, pour ne pas vouloir combattre contre eux-mêmes, n'arrivent jamais ou n'arrivent que très tard à la véritable paix de l'âme et à la possession de quelque vertu, tandis qu'au contraire, les fervents et les courageux arrivent en peu de temps à l'une et à l'autre.

« Et quant à l'allégresse, autant du moins qu'on en peut avoir en cette vie, la même expérience nous enseigne que ce ne sont point les paresseux, mais les fervents dans le service de Dieu qui en jouissent. La raison en est simple : ces derniers travaillant, dès les commencements, à se vaincre, à se rendre maîtres d'eux-mêmes et à détruire l'amour-propre, arrachent les racines de toutes les passions désordonnées, ainsi que les racines des tourments et des peines qui naissent du désordre de ces passions. A leur place, ils plantent dans leur âme les habitudes de la vertu, et par elles, ils parviennent à agir presque naturellement, avec grande facilité et grande allégresse, se disposant ainsi à goûter les saintes délices de Dieu, qui les console avec la plus paternelle ten-

(1) Prov. xiii, 4.

dresse. « Car c'est au vainqueur que sera donnée la manne cachée : *Vincenti dabo manna absconditum* (1). » Par la raison des contraires, la paresse est la mère d'une vie toujours mécontente, parce qu'elle ne laisse point arracher les racines d'où naît le mécontentement, c'est-à-dire l'amour-propre, et elle se rend indigne de recevoir les faveurs de l'amour divin. C'est pourquoi vous devriez vous porter à vos louables exercices avec une sainte ferveur, parce que, dès cette vie, vous sentiriez ses heureux effets non seulement par la perfection de vos âmes, mais encore par le contentement de la vie présente.

» Et maintenant, si vous considérez la récompense de la vie éternelle, comme nous devons tous le faire, vous demeurerez facilement convaincus avec saint Paul, que « les souffrances de la vie présente ne sont pas dignes de la gloire future qui sera révélée en nous, » et que « la brièveté et la mesure si légère de nos tribulations opéreront en nous, par-dessus toute mesure, dans la hauteur du ciel, un poids éternel de gloire. *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis* (2).... *Momentaneum et leve tribulationis nostræ supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis* (3). » Et si cela est vrai pour tout chrétien qui honore et sert Dieu, vous pouvez concevoir par là combien grande devra être votre couronne, pourvu que vous correspondiez à votre Institut, lequel ne vous impose pas seulement l'obligation de servir Dieu pour vous-mêmes, mais encore celle de travailler au salut des autres pour l'honneur et le service de Dieu. C'est de ces hommes que l'Écriture dit : « *Qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stella fulgebunt in perpetuas æternitates.* Ceux qui enseignent la justice à un grand nombre, brilleront comme des étoiles dans les perpétuelles éternités (4). » Paroles que doivent s'appliquer ceux qui travaillent avec

(1) Apoc. ii, 17.
(2) Rom. viii, 18.
(3) II. Cor. iv, 17.
(4) Dan. xii, 3.

ardeur à remplir leur office, s'essayant d'abord à porter les armes du salut, afin de les manier ensuite sans relâche jusqu'au dernier soupir. Car il ne suffit pas de professer un genre de vie sublime, si l'on n'accomplit avec perfection ce qu'il exige de nous. En effet, le prophète Jérémie nous dit : « *Maledictus qui facit opus Dei negligenter.* Maudit soit celui qui fait l'œuvre de Dieu négligemment (1). » Saint Paul nous dit à son tour : « *Qui in stadio currunt, omnes quidem currunt, sed unus accipit bravium.* » Et encore : « *Non coronabitur nisi qui legitime certaverit.* Ceux qui entrent dans la lice courent tous ensemble, mais un seul emporte le prix (2) ; » et il ajoute : « Il n'y aura de couronné que celui qui aura combattu légitimement (3), » c'est-à-dire qui aura fidèlement accompli les devoirs de son état.

» Mais ce que je souhaite par-dessus tout, c'est que vous vous exerciez dans le pur amour de Jésus-Christ, dans le désir de sa gloire et du salut des âmes qu'il a si chèrement rachetées. Vous le devez, puisque vous êtes ses soldats, à titre spécial et à solde spéciale, dans cette Compagnie où nous militons ensemble. Je dis à titre spécial, parce qu'il est beaucoup d'autres titres généraux qui certes nous obligent à désirer ardemment son honneur et son service. Quant à sa solde, à lui, c'est tout ce que vous possédez dans l'ordre de la nature, tout ce que vous êtes, tout ce que vous pouvez, parce que c'est lui qui vous l'a donné, le conserve et le maintient, l'être, la vie, l'âme avec toutes ses puissances et ses perfections, et le corps avec tous les biens extérieurs. Sa solde, à lui, ce sont les biens spirituels de la grâce dont il vous prévient avec tant de bénignité et de largesse, et dont il vous enrichit chaque jour, comme si vous n'aviez jamais été ni ennemis ni rebelles. Sa solde, à lui, ce

(1) JEREM. XLVIII, 10.
(2) I. COR. IX, 24.
(3) II. TIM. II, 5.

sont les incomparables biens de la gloire qu'il vous assure par sa fidèle promesse, et qu'en dehors de tout intérêt propre qui puisse lui en revenir, il vous tient préparés et dont il veut vous enrichir, en vous faisant partager les trésors de sa propre félicité, afin que, participant à ses divines perfections, vous soyez par l'union de la charité ce qu'il est par la propriété de sa nature. Sa solde, enfin, c'est ce grand univers et tout ce qu'il renferme d'êtres corporels et spirituels ; il a, en effet, imposé la loi de vous servir non seulement à ces créatures qui sont sous les cieux, mais encore à celles qui sont dans sa très sublime cour, n'exceptant aucune hiérarchie des esprits célestes ; car « ils sont tous, selon saint Paul, des esprits qui remplissent des fonctions de serviteurs, envoyés pour exercer leur ministère en faveur de ceux qui emporteront comme d'assaut l'héritage du salut. *Omnes enim sunt administratorii spiritus in ministerium missi propter eos qui hæreditatem capient salutis* (1). »

» Et comme si cette réunion de biens, si magnifique cependant, n'était encore rien ou n'était que très peu, lui-même, car il ne restait plus que lui, il s'est donné à nous pour solde, se faisant notre frère selon la chair, notre rançon sur la croix, notre nourriture dans la divine Eucharistie et le compagnon de notre pèlerinage. Oh ! qu'il est lâche ! c'est le cri qui s'échappe ici malgré soi, qu'il est vil le soldat qui, en face de si grandes récompenses, d'une solde de cette valeur, ne s'enflamme pas à travailler pour le service et l'honneur d'un prince si libéral et si digne !

» Quels titres n'a-t-il pas d'ailleurs à notre service, par les bienfaits insignes dont il nous a comblés ! et que ces bienfaits lui ont coûté cher ! Car, quand il s'est disposé à opérer des choses dignes de son amour, il a oublié, ce semble, selon notre manière de dire, qu'il était Dieu ; il s'est dépossédé de sa félicité qui était infinie

(1) Hebr. i, 14.

pour nous en rendre participants et nous y associer en qualité de compagnons, prenant pour lui nos misères et s'en chargeant pour les enlever de dessus nos épaules, voulant être vendu pour nous racheter, subir l'infamie pour nous glorifier, vivre pauvre pour nous enrichir, mourir dans les opprobres et les tourments d'un condamné pour nous donner une vie immortelle et la félicité du ciel. Certes celui-là est ingrat au delà de toute limite, et il a un cœur souverainement rebelle, qui ne se rend pas en présence de tout cela, et qui ne voit pas l'obligation où il est de dévouer ses services à l'honneur et à la gloire de Jésus-Christ.

» Mais, pour vous, s'il vous est donné de le voir, et si vous vous sentez embrasés des désirs que doit faire naître l'obligation où vous êtes de dévouer votre vie à l'accroissement de l'honneur et du service de Dieu, vous vivez certes en un temps où vous pouvez montrer par les œuvres l'efficacité de vos désirs. Un coup d'œil sur le monde : aujourd'hui, je vous le demande, où la majesté de notre Dieu est-elle adorée? où sa suprême grandeur est-elle respectée? où son infinie bonté, son infinie patience sont-elles connues? où sa très sainte volonté est-elle accomplie? Voyez plutôt, avec une extrême douleur, en combien d'endroits son saint Nom ou n'est pas connu, ou bien est méprisé et blasphémé ; comment la doctrine de Jésus-Christ, l'éternelle sagesse, est repoussée, ses exemples mis en oubli, et le prix de son précieux sang perdu en quelque sorte pour nous, vu le petit nombre de ceux qui y cherchent leur salut. Considérez en même temps les hommes, vos frères, images de la Très Sainte Trinité, créés pour partager sa gloire, servis par l'univers pour atteindre cette fin, les temples de l'Esprit-Saint, les membres de Jésus-Christ, rachetés par lui au prix de tant de douleurs, d'opprobres et de sang ; et voyez en quel abîme de misères et quelles profondes ténèbres ils sont plongés, comment les tempêtes des

désirs vains, des craintes vaines et des autres passions les ballottent avec furie et les tiennent en perpétuel péril. Voyez par combien d'ennemis visibles et invisibles ils sont attaqués, et comment ils courent toujours risque de perdre, non une vie temporelle et des richesses périssables, mais un royaume et une félicité sans fin, et de tomber dans les misères intolérables d'un feu éternel.

» Après ce coup d'œil sur le monde, considérez votre vocation qui est de restaurer, selon toute l'étendue de votre pouvoir, l'honneur de Jésus-Christ notre Rédempteur, et de voler au secours des âmes qui se perdent, et vous verrez quel devoir il y a pour vous de prendre tous les moyens, et de travailler avec toute l'ardeur dont vous êtes capables, afin de devenir les dignes instruments de la grâce divine et d'offrir à Dieu un si digne sacrifice, à une époque surtout où il y a si peu d'ouvriers évangéliques qui cherchent non leurs intérêts propres, mais les intérêts de Jésus-Christ. Vous devez d'autant plus vous efforcer de suppléer à ce petit nombre d'ouvriers évangéliques, que Dieu vous communique une grâce plus grande pour un tel emploi par votre vocation à la Compagnie.

» Ce que j'ai dit jusqu'ici pour réveiller ceux qui dormiraient et hâter le pas de ceux qui ne marcheraient pas assez vite, ne doit pas être pour vous un motif de donner dans l'excès contraire, en vous livrant à une indiscrète ferveur. « *Rationabile obsequium vestrum;* Que votre culte soit raisonnable (1), » nous dit saint Paul, qui en cela se conforme à la pensée du Roi-Prophète : « *Honor Regis judicium diligit;* L'honneur du Roi aime le jugement (2); » il se conforme encore à ce que le Lévitique avait commandé en figure : « *In omni oblatione tua offeres sal;* Dans toutes vos offrandes vous offrirez du sel (3). »

(1) Rom. xii, 1.
(2) Ps. xcviii, 4.
(3) Levit. ii, 13.

C'est un devoir absolu; car notre ennemi n'a pas d'artifice plus sûr pour arracher du cœur des serviteurs de Dieu la véritable charité, que de faire que dans les choses spirituelles ils se guident non d'après la vue calme et la règle de la raison, mais avec inconsidération et d'après les mouvements impétueux d'une liberté sans frein. *Ne quid nimis;* Rien de trop, dit le philosophe. Et cela doit s'observer si fidèlement en tout, que l'Ecclésiaste le dit même pour la justice : « *Noli esse justus multum;* Ne soyez pas juste avec excès (1). » Quand on ne se conduit pas avec cette modération, le bien se change en mal, et la vertu en vice; et de là naissent des désordres entièrement contraires à l'intention de ceux qui se gouvernent de cette manière. Le premier est qu'ils ne peuvent longtemps travailler au service de Dieu; il leur arrive comme à ces coursiers qui, faisant d'abord de trop longues journées, fléchissent au milieu de la course et ne peuvent atteindre le terme du voyage. Et ces hommes, au lieu de servir Dieu, ont besoin d'être eux-mêmes servis par les autres.

» Le second désordre, c'est que ce que l'on acquiert avec un empressement immodéré, dure peu d'ordinaire; car, comme dit l'Écriture : « *Substantia festinata minuetur;* Le bien acquis à la hâte diminuera (2). » Et non seulement il diminuera, mais il sera une cause de chute; car, « *Qui festinus est, pedibus offendet;* Celui qui marche avec une indiscrète ferveur, heurtera des pieds (3) » avec péril de ruine, et il tombera avec d'autant plus de danger qu'il tombera de plus haut.

» Le troisième inconvénient de la ferveur indiscrète est de trop charger sa barque; il ne faut pas qu'elle soit vide, elle serait battue par le vent des tentations; mais la charger tant qu'elle coule à fond, n'est-ce pas encore pis?

» Le quatrième inconvénient, c'est qu'en voulant cru-

(1) Eccle. vii, 17.
(2) Prov. xiii, 11.
(3) Prov. xix, 2.

cifier le vieil homme ou crucifie le nouveau; c'est-à-dire qu'on l'affaiblit et qu'on le rend incapable de pratiquer la vertu. « Par de pareils excès, dit saint Bernard, on enlève injustement au corps son action, à l'âme ses sentiments, au prochain l'exemple, et à Dieu l'honneur qu'on lui doit : *Corpori tollit boni operis effectum, spiritui affectum, proximo exemplum, Deo honorum* (1) ; » et le saint en conclut que l'imprudent qui se conduit ainsi, commet une sorte de sacrilège, en détruisant le temple vivant de Dieu, et qu'il devient une pierre d'achoppement pour le prochain. En effet, la chute d'un seul en ébranle plusieurs, les ralentit dans les voies spirituelles, et finit souvent par amener de vrais scandales. Aussi le même saint appelle-t-il à juste titre ces hommes emportés par une ferveur indiscrète, *des destructeurs de l'unité et des ennemis de la paix*. De plus, ils se rendent coupables d'orgueil et de vanité, préférant leur jugement à celui des autres; ou du moins ils usurpent un droit qui ne leur appartient pas, en se faisant arbitres de leur propre conduite, tandis que c'est leur supérieur qui doit l'être, comme la raison le demande.

» Outre ces inconvénients, il en est encore d'autres qui résultent de cette manière d'agir. L'on se charge d'armes telles, qu'on ne peut ni s'en servir, ni se mouvoir, comme il arriva à David embarrassé dans l'armure de Saül. L'on peut encore dire avec vérité qu'on ressemble à un cavalier qui, pour diriger un coursier impétueux, se servirait des éperons au lieu de frein. Ainsi donc la discrétion est nécessaire dans la vie spirituelle : c'est à elle de modérer les exercices de la vertu, de telle sorte qu'elle nous fasse marcher entre les deux extrêmes opposés. Car, comme l'observe très bien saint Bernard, « il ne faut pas toujours se fier à la bonne volonté; elle doit être réglée, dirigée surtout dans un commençant. *Bonæ voluntati non semper credi expedit, sed frænanda est, sed regenda est maxime in*

(1) *De vita solit. ad FF. de Monte Dei.*

incipiente (1). » Ne vous faites pas de mal à vous-mêmes, si vous voulez faire du bien aux autres; car « celui qui est ennemi de son propre bonheur, à qui pourra-t-il faire du bien? *Qui enim sibi nequam est, cui alii bonus erit* (2)? »

» Que s'il vous semble que le point exact, le vrai milieu de la discrétion est difficile à saisir, je dirai que vous avez un maître pour vous l'enseigner; ce maître, c'est l'obéissance dont les conseils vous guideront d'une manière sûre. Mais si, après tout ce que je viens de dire, il se rencontrait quelqu'un parmi vous qui voulût obstinément se guider par lui-même, qu'il écoute ce que saint Bernard lui dit : « Tout ce qu'on fait sans la volonté et le consentement du père spirituel n'est que vaine gloire et demeurera sans récompense. *Si quid sine consensu et voluntate patris spiritualis fit, imputabitur vanæ gloriæ, non mercedi.* » Qu'il se rappelle en outre ce passage de l'Écriture : « Ne pas se soumettre, c'est se rendre odieux au Seigneur comme ceux qui consultent le démon; et désobéir, c'est comme se rendre coupable du culte d'idolâtrie. *Quasi peccatum ariolandi est repugnare, et quasi scelus idololatriæ nolle acquiescere* (3). » Que l'obéissance soit donc votre maîtresse pour vous diriger, et votre guide pour vous conduire dans le vrai chemin, entre la tiédeur et la ferveur immodérée. Et si vous avez un grand désir de vous mortifier pendant le temps de vos études, mortifiez-vous en rompant votre volonté, et en assujettissant votre propre jugement à l'empire de l'obéissance, plutôt que d'affaiblir et de macérer vos corps avec excès.

» Je ne voudrais pas néanmoins vous laisser croire que je condamne certaines mortifications publiques sur lesquelles on m'a écrit. Au contraire, je les approuve, car je sais que les saints ont usé de ces mortifications et d'autres semblables folies, et qu'elles ont servi à leur avancement.

(1) *Ad Fratr. de Monte Dei.*
(2) Eccli. xiv, 5.
(3) I. Reg. xv, 23.

Elles peuvent aider, en effet, à se vaincre soi-même, et à gagner un accroissement de grâce, surtout dans les commencements. Mais ce qui n'est pas moins vrai, c'est que, pendant le cours de vos études, et l'amour-propre une fois vaincu par le secours de la grâce, il vaut mieux se diriger en cela d'après la mesure de la modération que vous signale l'obéissance, vertu que je vous recommande très instamment, parce qu'elle embrasse et comprend toutes les autres.

» Avec elle je vous recommande non moins instamment le précepte que Jésus-Christ Notre Seigneur appelle sien : « Mon précepte, dit-il, est que vous vous aimiez les uns les autres. *Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem* (1). » Et non seulement vous devez entre vous vous aimer réciproquement, mais vous devez encore embrasser dans cette même charité tous les autres hommes, et travailler sans cesse à allumer dans vos âmes le désir du salut du prochain, appréciant ce que chacun vaut et ce qu'il a coûté à Jésus-Christ notre Dieu et Seigneur. Par là croissant d'un côté en science, et de l'autre en charité fraternelle, vous vous rendrez de dignes instruments de la grâce divine, et elle se servira de vous pour le très sublime ministère de ramener les âmes à Dieu qui est notre fin dernière.

» Ainsi donc, dans le temps que dureront vos études, gardez-vous de croire que vous soyez inutiles à l'avancement spirituel du prochain. Car, outre que vos âmes se fortifient dans la vertu, comme vous le demande la charité bien réglée, *Miserere animæ tuæ, placens Deo* (2), vous pouvez coopérer de plusieurs manières à la gloire de Dieu et au salut du prochain.

» Vous le pouvez, dis-je, tout d'abord par votre travail, et l'intention avec laquelle vous l'entreprenez et le poursuivez, laquelle est véritablement d'aider le prochain en son temps. Qui pourrait dire en effet que des soldats,

(1) JOANN. XV, 12.
(2) ECCLI. XXX, 24.

occupés à préparer leurs armes et à se pourvoir de munitions pour les batailles, ne travaillent pas au service de leur prince? Et quand bien même quelqu'un de vous serait atteint par la mort, avant d'avoir pu s'élancer de la retraite pour travailler extérieurement au salut des âmes, il ne perdrait point pour cela le mérite du travail qui l'y préparait. Vous devez offrir chaque jour à Dieu cette préparation, pour travailler ensuite en son temps; et, s'il plaît à la divine Majesté de l'accepter, il peut se faire qu'elle ne soit pas d'un moindre secours pour le salut des âmes que la prédication elle-même et les confessions.

» La seconde manière d'aider le prochain durant vos études est de vous rendre vous-mêmes entièrement vertueux et saints; car plus vous le serez, plus vous rendrez les autres tels. En voici la raison; c'est que Dieu, d'ordinaire, agit dans l'économie de la grâce, proportion gardée, comme il agit dans l'économie de la nature. Or de même que, pour communiquer la vie naturelle, il faut, comme la philosophie et l'expérience nous l'enseignent, indépendamment des causes universelles, un agent immédiat de la même espèce qui transmette au sujet la forme que l'on veut produire; de même, dans l'ordre de la grâce, la divine Sagesse a établi que ceux dont elle se sert comme d'instruments ou de cause pour donner aux autres l'humilité, la patience, la charité ainsi que les autres vertus, soient eux-mêmes d'abord humbles, patients et charitables. Ainsi, je le répète, vous servez le prochain, pendant que vous vous rendez des instruments capables de le servir, en vous armant de science et de vertu, autant qu'il est nécessaire pour vous rendre parfaits en l'une et en l'autre.

» La troisième manière d'aider le prochain est le bon exemple de la vie. Comme je l'ai dit au commencement de cette lettre, la bonne odeur que par la grâce de Dieu vous répandez, édifie et console non seulement le royaume de Portugal, mais encore les autres royaumes où elle par-

vient. J'ai la plus ferme confiance que l'Auteur de tous les biens non seulement conservera en vos âmes le trésor de sa grâce en l'augmentant chaque jour, mais encore qu'il ne cessera de vous la donner avec prodigalité, jusqu'à ce qu'il vous ait élevés à un état d'entière perfection.

» La dernière manière de secourir le prochain, laquelle s'étend et se dilate sans limite, est celle des bons désirs. Par eux, vous pourrez suffisamment suppléer à ce que les occupations des études ne vous permettent pas encore d'accomplir. Mais sur ce sujet comme sur ce que l'on peut ajouter à ce que j'ai dit, des hommes très capables de vous instruire ne vous manquent pas. Aussi aurais-je bien pu me dispenser de vous écrire, si je n'avais eu plus d'égard à votre désir de recevoir une lettre de moi, qu'au besoin spirituel de vos âmes. Il ne me reste rien à ajouter, sinon que je prie Dieu notre Créateur et notre Rédempteur, qui a daigné vous appeler à lui et vous donner une volonté efficace de vous employer à son service, qu'il daigne aussi conserver en vous ses dons, afin que vous croissiez continuellement et que vous persévériez dans son service, pour sa plus grande gloire et pour le plus grand bien de son Église.

» De Rome, le 7 mai 1547.

» Vôtre en Notre-Seigneur,

» IGNACE. »

CHAPITRE VIII

1. Ce que saint Ignace a fait pour les âmes depuis le premier jour de sa conversion. — 2. Quelques œuvres établies à Rome : œuvre de la conversion des Juifs. — 3. Des enfants abandonnés, des jeunes filles préservées. — 4. Œuvre de Sainte-Marthe ou des Repenlies; violentes oppositions. — 5. Le Collège Germanique.

1. Les œuvres dont j'ai parlé jusqu'ici sont certainement la plus belle manifestation de ce zèle dont le cœur d'Ignace brûlait pour le salut des âmes; elles sont plus universelles, plus fécondes et dureront même après sa mort, aussi longtemps que subsistera sa Compagnie. Mais n'eût-il rien fait par les mains d'autrui, ce qu'il a fait immédiatement par lui-même suffirait largement à lui mériter les plus magnifiques éloges. Nous l'avons vu dès le commencement de cette histoire. A peine le feu de l'amour divin s'était allumé dans son cœur, il s'était mis à en propager la flamme, et il avait conçu le désir de donner sa vie en prêchant l'Évangile en Terre-Sainte. Nous avons raconté ses travaux à Manrèse, à Barcelone, à Alcala, à Salamanque, à Paris, à Azpeitia, pour réformer le mœurs, ramener les hérétiques à la vraie foi, les monastères à la parfaite observance de leurs règles, les ecclésiastiques à la sainteté de leur état, les universités à la fréquentation des sacrements, et engager les hommes du monde à la vie religieuse. Nous l'avons vu établir des confréries, détruire les abus du jeu, faire disparaître les

blasphèmes et le scandale des femmes de mauvaise vie; inventer des moyens étranges pour retirer les pécheurs du désordre; se plonger dans une eau glacée; se livrer à un jeu qu'il n'avait jamais appris; faire, avec une grande abondance de larmes, le récit de ses fautes, pour apprendre, par cette douleur et ces sanglots, à des âmes endurcies, à gémir et à pleurer sur leurs propres égarements, et surtout donner les Exercices spirituels, instrument de si nombreuses et si durables conversions.

Vainement eut-il à endurer les plus grandes souffrances, à affronter les plus extrêmes périls : c'étaient des matelots qui voulaient le jeter à l'abandon sur un écueil désert; des débauchés qui le maltraitaient jusqu'à le laisser pour mort; des hommes irrités de la conversion de leur amis, dont l'un essayait de le tuer, tandis que d'autres cherchaient à le faire bannir, des docteurs des Universités qui lui préparaient un châtiment ignominieux comme à un écolier indocile; des zélateurs abusés qui l'accusaient d'hérésie, le faisaient jeter en prison comme un magicien et condamner au silence comme un ignorant; rien ne pouvait l'empêcher de travailler au salut des âmes, ni éteindre la charité dans son cœur.

2. Quand il se fut fixé à Rome, il entreprit d'autres œuvres d'une grande importance. Il s'occupa d'abord de la conversion des Juifs; dans une seule année il en fit baptiser quarante. Ces néophytes sortaient de ses mains si bien instruits que plusieurs, après avoir été de bons disciples, devenaient d'excellents maîtres, et gagnaient à la même foi leurs coreligionnaires. Il les recueillait ensuite dans notre maison, et les y soutenait des aumônes que lui envoyaient des âmes pieuses. Mais leur nombre ne cessant de s'accroître et la place faisant défaut pour les contenir, il s'occupa de leur trouver une maison qui leur appartînt en propre. Il eut à déployer pour cela de longs efforts, à vaincre de grandes difficultés; mais enfin,

grâce au secours d'en haut, il vit réussir son projet. Il obtint ensuite du Pape Paul III que les convertis ne perdraient plus leurs biens en quittant le judaïsme; c'était briser cette malheureuse chaîne de l'intérêt, plus forte souvent que les invitations de la grâce, et qui en empêchait un grand nombre de se rendre aux lumières de la vérité. Il obtint encore que les enfants qui s'enfuyaient pour se faire chrétiens, malgré la volonté de leurs parents, n'en hériteraient pas moins de ce qui aurait dû leur revenir, s'ils étaient restés dans la maison paternelle et dans leur religion; de plus les biens soupçonnés d'avoir été acquis par l'usure, et dont l'Église peut disposer en faveur des œuvres pies, devaient leur être attribués; enfin tout le temps de leur catéchuménat, ils seraient entretenus aux frais des synagogues d'Italie, qu'on obligerait dans cette intention à payer une contribution proportionnelle à leurs revenus.

Cette œuvre par les fruits qu'elle produisit alors et par sa durée, car elle subsiste encore aujourd'hui, compte parmi les plus considérables de Rome (1). Les démons furieux de ne pouvoir ni abattre la constance du Saint, ni lui persuader de renoncer à son entreprise, voulurent au moins se venger sur lui de ses succès. C'était du reste ce qui arrivait toujours. Ignace n'entreprenait rien de grand pour le service de Dieu que l'enfer ne cherchât aussitôt à le lui faire expier, soit en l'exposant à des périls de mort, soit en soulevant contre lui des accusations infamantes; toute sa vie fut pleine de semblables coïncidences.

Il avait confié le soin de ses catéchumènes à un prêtre qui paraissait un saint à l'extérieur, mais dont le cœur était rongé par plus d'un vice, et surtout par l'ambition et

(1) Cette maison dite des catéchumènes s'ouvrait non seulement aux Juifs, mais encore aux mahométans et aux infidèles de toute nation On conserve le registre où, de 1617 à 1842, sont consignés les noms des gentils qui y reçurent le baptême. Leur nombre s'élève à trois mille six cent quatorze. — Cf. Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, t. I, ch. III, p. 154.

l'envie; une hypocrisie raffinée l'avait introduit dans cette charge. Voyant les conseils du Saint préférés aux siens en ce qui concernait l'administration de la maison, cet homme ne put supporter ce qu'il estimait une grave atteinte à sa réputation. Afin de s'élever au-dessus de son rival, il ne trouva d'autre moyen que de l'abaisser aux dernières profondeurs de l'iniquité. Il répandit le bruit que lui et tous les membres de la Compagnie étaient d'abominables hérétiques qui révélaient le secret des confessions; à ces imputations, il en joignait d'autres non moins horribles et qu'on ne saurait répéter; il ajoutait que bientôt on verrait Ignace brûlé vif au champ de Flore, et tous ses compagnons condamnés par une justice exemplaire. Le Saint n'eut pas besoin de dire un mot pour sa défense et celle des siens, tellement Dieu fut prompt à évoquer à son tribunal le jugement de cette cause. Il le fit de la manière qui pouvait le mieux confondre le calomniateur; car le misérable qui n'avait pas craint d'attribuer à des innocents des crimes supposés, vit découvrir les siens qui n'étaient que trop réels. Il fut livré aux mains de la justice: accusé, convaincu et obligé d'avouer ses forfaits, il fut, par sentence juridique, interdit à perpétuité de toute fonction sacerdotale, privé de tout bénéfice ecclésiastique, et condamné à passer en prison le reste de sa vie.

3. Une autre œuvre due au zèle d'Ignace fut celle des enfants abandonnés. Il s'occupa de leur procurer un asile et de pourvoir à leur subsistance. Ces malheureux formaient auparavant une véritable pépinière où se recrutaient les femmes perdues et les voleurs, sans parler des mille désordres qu'entraîne toujours l'oisiveté chez des gens sans demeure fixe ni profession. Il ouvrit en leur faveur deux maisons dites des Orphelins, une pour les garçons et l'autre pour les filles, où ces pauvres enfants devaient être élevés et apprendre quelque métier qui

pût les aider à vivre et les rendre utiles à la société.

Il se donna plus de peine encore pour préserver les jeunes filles pauvres et honnêtes, des dangers auxquels les exposent leur âge et leur pauvreté. Il fonda pour elles le monastère de Sainte-Catherine, dit *de' Funari*, et traça le règlement de vie qu'elles ont observé jusqu'à ce jour.

Pour mener à bien toutes ces entreprises, le serviteur de Dieu se servait du crédit de quelques âmes pieuses, en qui l'exemple de sa charité et ses entretiens familiers avaient excité un ardent désir de se dévouer au bien commun. Nommons entre les autres Jacques de' Crescenzi, d'une des premières familles de Rome, Laurent de Castello et François Vannucci, grand aumônier du Pape Paul III. Il conférait avec eux de ses projets; tout était examiné en détail : la manière dont on donnerait à l'œuvre ses premiers commencements, les aumônes qu'on pouvait attendre, le cardinal qu'en prendrait comme protecteur, les membres qu'on choisirait pour former la confrérie chargée de diriger l'œuvre et de présider à son maintien et à son développement. Ces points fixés, il se mettait le premier en campagne. Il y eut deux entreprises dans lesquelles il lui fallut plus qu'une sagesse humaine pour triompher des obstacles qui vinrent de tous côtés s'opposer à leurs débuts et à leurs progrès. L'une fut celle de Sainte-Marthe, l'autre celle du Collège Germanique, toutes deux très utiles à la gloire de Dieu.

4. Je parlerai d'abord de celle de Sainte-Marthe.

Une des continuelles préoccupations de saint Ignace était de retirer du désordre les femmes de mauvaise vie et de les ramener à Dieu. Il n'y épargnait aucune peine; même quand il était Général, et presque toujours dans le plus fâcheux état de santé, il allait lui-même les chercher, les retirait de leurs réduits et les conduisait à travers les rues de Rome en lieu de sûreté. On lui disait une

fois qu'il perdait son temps et sa peine, parce que ces malheureuses ne persévèrent pas, même quand elles paraissent converties, et sont toujours prêtes à reprendre le lendemain ce qu'elles ont laissé la veille; il répondit que quand bien même, avec toutes ses fatigues et avec tout ce qu'il pourrait faire pendant toute sa vie, il obtiendrait seulement d'empêcher les offenses qu'une seule de ces femmes commet en une nuit contre Dieu, il tiendrait son temps pour très bien employé et s'estimerait très heureux. Beaucoup de dames du plus haut rang lui prêtaient leur concours et recueillaient chez elles ces personnes; on remarquait entre autres Éléonore Osoria, femme de Jean de Vega, alors ambassadeur de Charles-Quint auprès du Souverain Pontife.

Cependant Dieu répandant de jour en jour des bénédictions plus abondantes sur cette œuvre de miséricorde, le nombre des repenties s'accrut tellement qu'on ne savait plus où les loger; car le monastère de Sainte-Madeleine ne recevait pas les femmes mariées; et parmi les autres, il n'admettait que celles qui voulaient prendre l'habit. Or toutes ne sentaient pas le désir de se faire religieuses, et plusieurs de celles qui l'auraient voulu, ne le pouvaient pas. Ignace s'occupa donc de chercher une maison où il pût réunir également les unes et les autres. Il parla de son projet à quelques-uns de ceux qui auraient pu l'aider. Mais soit que l'entreprise leur parût trop difficile, soit qu'ils n'eussent pas les ressources nécessaires, aucun d'eux n'osa, sans y renoncer d'ailleurs absolument, se risquer à se mettre en tête du mouvement. Ignace s'en chargea donc tout seul, comme si elle lui était confiée par la Providence, et il la commença avec un secours bien faible qui lui fut envoyé du ciel. Comme on faisait sur la place, en avant de notre église, des excavations nécessitées par certains travaux de construction, on rencontra quelques pierres, restes des anciennes ruines de Rome. Il les fit vendre par le Père Procureur et en retira cent

ducats; c'est avec cette somme qu'il fit le premier achat de l'emplacement du monastère de Sainte-Marthe. Son exemple réveilla la piété de quelques autres personnes; elles ne voulurent pas moins faire que celui qui, oubliant les nécessités des siens et les dettes nombreuses qu'il avait à payer, donnait si généreusement tout ce dont pouvait disposer sa pauvreté.

Cette sainte retraite s'ouvrit le 16 février 1542; l'administration en fut confiée à une association de personnes pieuses, dite de Sainte-Marie de la Grâce, et les trois clefs en furent remises à trois nobles et vénérables matrones; car, d'après le règlement de la maison, les femmes mariées n'en pouvaient sortir que pour rejoindre leurs maris, et les autres que pour entrer dans un couvent ou s'établir d'une manière sûre. Elles eurent pour protecteur le cardinal de Carpi, qui était aussi le protecteur de la Compagnie, et pour confesseur, le P. Jacques d'Eguia, ce saint homme dont nous avons déjà parlé. Grâce au zèle de ce Père qui ne les abandonnait pas un instant, et à celui de saint Ignace qui s'en occupait aussi très activement, il régnait une telle ferveur parmi elles, que beaucoup de prédicateurs, zélés pour la gloire de Dieu et la conversion de ces âmes, en racontaient du haut de la chaire des choses admirables, ce qui ne contribuait pas peu à l'accroissement de l'œuvre. En peu d'années, le nombre des femmes qui avaient passé par la maison ou qui s'y trouvaient encore, s'éleva jusqu'à trois cents. Beaucoup de filles honorables voulurent même y être admises; elles se présentèrent en si grand nombre qu'en 1546 on y forma pour elles un monastère spécial, où elles sont encore aujourd'hui et où elles vivent dans une grande régularité; quant aux converties, pour qui le refuge avait été d'abord établi, elles furent transportées dans la maison dite *de' Pii*.

L'œuvre prospérait donc. Le démon ne put voir sans colère les pertes qu'elle lui faisait subir; pour s'en venger,

il se servit de quelques hommes, furieux d'avoir été abandonnés par les anciennes compagnes de leurs désordres. Ces misérables, ne pouvant les ramener, s'en prirent au lieu même qu'elles habitaient. Pendant quatre mois, ils allèrent chaque nuit jeter des pierres dans les vitres, en poussant des cris et en tenant d'infâmes propos. Mais toutes leurs persécutions échouèrent. Rien ne put empêcher Ignace de s'occuper de cette maison, ni le confesseur nommé par lui d'y remplir son ministère. Ils se mirent alors à répandre les plus odieux libelles contre le Saint et contre ses compagnons, et remplirent Rome de rumeurs si indignes qu'on ne saurait les rapporter sans honte. Bien qu'on n'y ajoutât pas entière créance, ces calomnies ne laissaient pas de rendre les Pères abominables à tous les yeux. On les montrait au doigt; ils ne pouvaient sortir dans les rues sans entendre dire qu'ils enlevaient les femmes à leurs maris pour en faire leurs victimes.

Les calomniateurs ne s'arrêtèrent pas là; ils allèrent, tant le libertinage est impudent, jusqu'à recourir au Pape. Sous couleur de défendre l'autorité du Saint-Siège, ils lui firent parvenir des mémoires dans lesquels ils accusaient Ignace de trancher du Souverain Pontife, en érigeant par lui-même des monastères, en formant des instituts nouveaux, des règles nouvelles, et en se vantant de faire exiler toutes les femmes mariées qui vivaient dans le désordre, si elles ne venaient se réfugier dans sa maison pour y demeurer soumises à ses caprices. Tout cela, prétendaient-ils, était certain; ils avaient pris leurs informations, dressé leurs procès-verbaux. Mais cette fois ils se trompèrent lourdement; le Pape connaissait et l'œuvre et la sainteté de celui qui la dirigeait. A la demande d'Ignace, l'affaire fut portée devant les tribunaux; la fausseté des calomnies fut prouvée, et les accusateurs furent condamnés à se désavouer publiquement, et à protester par écrit qu'ils avaient imputé par vengeance à

des innocents les crimes que le zèle de ces hommes ne leur permettait plus de commettre eux-mêmes.

5. La seconde entreprise dont je me suis proposé de parler fut également marquée par des traits d'une Providence spéciale : c'est celle du Collège Germanique. Je me contenterai d'indiquer ici la part qui revient à saint Ignace dans cette fondation, me réservant d'en parler ailleurs plus en détail (1).

La première idée de ce collège appartient proprement au cardinal Morone, nonce apostolique en Allemagne. Ce prince de l'Église avait vu avec douleur l'extrême dénuement de ces provinces, perverties par les erreurs de Luther, grâce surtout à l'ignorance et aux désordres du clergé; il en avait rapporté un vif désir de leur venir en aide. Il crut qu'un moyen utile serait de fonder à Rome un séminaire où une jeunesse choisie se livrerait à l'étude des sciences et de la religion. De retour en Allemagne, cette jeunesse servirait d'appui à la foi chancelante et à l'autorité pontificale, déjà presque entièrement ébranlée. Il s'ouvrit de ses projets à Ignace qui les approuva grandement, et lui offrit son concours et celui de toute la Compagnie. Le cardinal Morone et le cardinal Sainte-Croix, également rempli de zèle pour le bien de l'Église, s'adressèrent alors au Souverain Pontife Jules III. Non seulement celui-ci les encouragea, mais il leur remit encore une somme considérable, pour donner à l'œuvre les premiers commencements. Les bulles furent promptement expédiées, et saint Ignace fut chargé de trouver des élèves en Allemagne et même en Flandre, et de tracer au futur séminaire des règlements et statuts. En peu de temps, vingt-quatre jeunes gens furent réunis à Rome. Le Saint leur assigna, pour faciliter leurs études, une maison proche de la nôtre;

(1) C'est dans son ouvrage l' « *Italia* » 2e partie, que le P. Bartoli donne les développements qu'il se contente de résumer ici. Le P. Jules Cordara a écrit l'Histoire du Collège Germanique. *Collegii Germanici et Hungarici Historia, libris* IV *comprehensa, pp.* 367. Venise, 1804.

et le jour de la fête des apôtres saint Simon et saint Jude de l'an 1552, après un discours du P. Ribadeneira, prononcé à Saint-Eustache, devant une nombreuse réunion de cardinaux, le nouveau collège fut érigé. Un mot du luthérien Martin Chemnitz montre combien cette fondation déplut aux hérétiques d'Allemagne. Ce sectaire n'hésita pas à déclarer que pour cette seule raison, n'y en eût-il aucune autre, la Compagnie pouvait à bon droit s'appeler la perte de l'Allemagne et la ruine de l'Évangile réformé.

Mais cette œuvre si fructueuse et si grande fut tout à coup menacée dans son existence, au plus beau de ses progrès. Le Pape Jules III étant passé à une meilleure vie, Paul IV qui lui succéda, après le très court pontificat de Marcel II, ne fit pas les aumônes ordinaires; puis les guerres du Saint-Siège contre le royaume de Naples, la cherté des vivres et la famine qui survinrent, forcèrent un grand nombre de cardinaux à suspendre leurs libéralités. Ignace ne perdit point courage. Sachant bien qu'une fois tombé, le nouvel institut ne se relèverait jamais, il dispersa quelques-uns des jeunes gens dans nos collèges hors de Rome; il retint les autres auprès de lui et se chargea de leur subsistance. Obligé pour cela d'emprunter à gros intérêts, il encourageait le Père Procureur de la maison en lui assurant de la manière la plus formelle que bientôt, la Providence aidant, toutes les dettes seraient payées; c'est ce qui arriva en effet. Il ajoutait qu'il viendrait un temps où ce collège, alors si réduit et si pauvre, serait très florissant; car ses ressources croîtraient avec le nombre de ses écoliers. Cette prédiction annonçait les magnifiques libéralités de Grégoire XIII qui le dota si richement, ainsi que beaucoup d'autres. Cette même confiance inspira au Saint la belle réponse qu'il fit au cardinal d'Augsbourg. Celui-ci lui donnait le conseil de ne plus penser à son entreprise, parce que les temps si calamiteux où l'on se trouvait, ne laissaient aucune espérance

de la voir réussir : « Eh bien, dit-il, qu'ils m'abandonnent le soin de ce collège, ceux qui ne veulent plus s'en occuper. Je le soutiendrai moi seul, fallût-il pour cela me vendre moi-même (1). »

(1) Crétineau-Joly donne des détails intéressants sur l'institution du Collège Germanique, et sur les fruits immenses qu'en a retirés l'Église catholique en Allemagne. *Histoire de la Compagnie de Jésus*, t. I, ch. VI, p. 284 et suiv.

CHAPITRE IX

1. Constance de saint Ignace dans ce qu'il avait entrepris pour le service de Dieu. — 2. Il met tout en œuvre pour sauver les âmes : l'oraison, — 3. Les entretiens familiers, — 4. Les témoignages d'affection, — 5. La prédication sur les places publiques.

1. L'établissement du Collège Germanique me rappelle une qualité propre de saint Ignace, je veux dire son invincible constance à poursuivre, jusqu'à leur dernier achèvement, les œuvres qu'il avait entreprises à la gloire de Dieu. Rien ne pouvait le décourager ou le détourner de ce qu'il avait une fois commencé, ni le défaut d'assistance humaine ni les obstacles de toute nature qui se dressaient devant lui. Cette inflexibilité de résolution lui venait de trois motifs. D'abord, avant de rien arrêter, il considérait mûrement l'affaire en question avec un esprit dégagé de toute préoccupation, et la traitait avec Notre-Seigneur dans de longues et ferventes prières. Il la reprenait ensuite en entier et l'examinait plusieurs fois à la lumière de Dieu ; enfin, il la soumettait à la discussion et au jugement des hommes les plus éclairés et les plus compétents. C'est après avoir suivi cette règle qu'il s'était décidé à refuser le chapeau de cardinal pour le P. François de Borgia. Sa détermination était si ferme qu'il aurait pu voir, disait-il, le monde entier prosterné à ses pieds, sans rien changer à son dessein de s'opposer de toutes ses forces à l'entrée d'une pareille dignité dans la

Compagnie. Néanmoins, ajoutait-il, si le Pape en avait jugé autrement, il aurait conservé la même tranquillité d'âme que s'il n'avait pas été d'un sentiment contraire. Cette fermeté était bien connue du cardinal de Carpi. Quand des solliciteurs s'adressaient à lui pour faire changer quelque résolution prise par le Saint : « Le clou est enfoncé, répondait-il; il n'y a rien à espérer. » Jules III conseillait même à de grands princes de ne point entrer en contestation avec Ignace, dans les choses qui intéressaient le service de Dieu, parce qu'ils n'y gagneraient rien.

Il lui arriva d'attendre quatorze heures de suite, avec une imperturbable patience, l'audience d'un cardinal. Une autre fois, comme il devait aller au château d'Alvito, dans le royaume de Naples, une pluie battante vint à tomber sans interruption, le jour fixé pour le départ. Le P. Polanco, son compagnon, craignant qu'il n'en souffrît pour sa santé, le pria de remettre le voyage à un autre jour : « Voici trente ans, lui répondit le Saint, qu'aucun incident ne m'a fait remettre ou différer ce que j'ai cru devoir entreprendre pour le service de Dieu. » Et, sans s'inquiéter ni du vent ni de la pluie, il partit.

2. Aux moyens de sanctification que nous avons rappelés, Ignace en joignait d'autres non moins efficaces. Le premier de tous était l'oraison. Il priait plusieurs fois par jour et avec une grande abondance de larmes, pour le Pape, pour l'Église, pour la conversion des gentils et des hérétiques, et pour tous les princes chrétiens, du bon gouvernement et de l'exemple desquels dépendent de si graves intérêts. S'agissait-il de nécessité plus pressante, du bien commun ou du salut d'une âme en particulier, il prolongeait ses oraisons de longues heures pendant la nuit, et il demandait aux siens de se joindre à lui. Quand on procédait à l'élection d'un nouveau Pape, quand un roi prenait en main l'administration et le gou-

vernement de ses états, quand quelque persécution s'élevait contre l'Église, surtout de la part des hérétiques, quand il fallait obtenir la conversion de certains pécheurs publics, il imposait à tous des prières communes et particulières, et redoublait lui-même ses supplications.

Mû par le même zèle de la gloire de Dieu, il persuada au roi de Portugal de renouveler les lois contre le duel; il rétablit la discipline religieuse dans plusieurs monastères de femmes que don Philippe d'Espagne, le vice-roi de Sicile, et des cardinaux de Rome avaient confiés à sa charge et à la direction des siens, en Catalogne, en Sicile et dans quelques villes d'Italie. Il promut de toutes ses forces l'institution d'un nouveau tribunal d'inquisition, composé de six cardinaux, dans le but principalement de fermer l'entrée de l'Italie aux nouvelles hérésies. Il réconcilia le roi de Portugal avec le Pape; il pressa Jean de Vega de conseiller à l'empereur Charles-Quint d'armer une flotte contre les incursions des Turcs; il engagea le prêtre Jean à ramener le royaume d'Éthiopie à l'obéissance de l'Église romaine ; il rétablit le bon accord entre don Ascanio Colonna et Jeanne d'Aragon, son épouse, accord auquel s'étaient vainement employés depuis longtemps des princes même du plus haut rang. Plus tard, il est vrai, le monde, humilié de voir que deux paroles d'un homme sans crédit avaient opéré ce qu'il n'avait pu obtenir lui-même, voulut y mettre la main à son tour, afin de s'en attribuer l'honneur ; mais il ne réussit qu'à ruiner l'œuvre accomplie, et à creuser une division plus profonde entre les deux conjoints. A l'occasion de cette réconciliation, il réforma plusieurs bourgades et châteaux où il ne fit que passer; il y établit la pratique de la communion mensuelle; puis il y envoya des Pères qui, par leurs missions, y recueillirent des fruits incroyables ; il remit enfin aux seigneurs du pays le soin d'assurer la conservation de ces heureux résultats.

Il obtint du Pape Paul III le rétablissement d'une

ancienne constitution tombée en désuétude, mais très utile, portée autrefois par Innocent III. Cette constitution interdisait aux médecins, sous des peines graves, de continuer à visiter les malades, si ceux-ci n'avaient eu soin d'abord de guérir leurs âmes, en recourant au sacrement de pénitence. Et pour qu'aucun moribond ne fût privé du secours des Nôtres, il ordonna qu'au premier avis donné au portier qu'on demandait un prêtre pour un malade, on sonnât la cloche de la communauté ; à ce signal, tous, même le supérieur, devaient descendre à la porte avec leurs manteaux, prêts à se rendre partout où l'on aurait besoin d'eux. Comme celui qui est à la tête d'une réunion d'hommes, dévoués au service de Dieu, les anime plus efficacement par son exemple que par des règlements et des ordres, Ignace était toujours le premier à ces exercices de charité ; il oubliait alors toutes ses infirmités, et il était passé en proverbe parmi les Nôtres, de dire qu'il se portait d'autant mieux qu'il avait plus à faire. Pour que la charge de Général ne l'enlevât pas aux œuvres apostoliques, il avait distribué son temps de telle manière qu'il consacrait le jour au service du prochain, et réservait aux siens six et sept heures de la nuit.

3. Une de ses industries les plus fructueuses pour attirer les âmes à Dieu, c'étaient les entretiens familiers. Il exerçait un tel ascendant par ce moyen, qu'au dire d'un contemporain, on ne vit presque personne se retirer d'auprès de lui, sans être devenu meilleur. Selon lui, ce genre d'apostolat convenait parfaitement à la Compagnie, pourvu qu'on l'exerçât avec circonspection ; car, faute de prudence, on est plus exposé à prendre l'esprit du monde qu'à inspirer aux gens du monde l'esprit religieux. Il ne sera pas hors de propos de rappeler comment il en agissait lui-même.

« Notre P. Ignace, écrit un de ceux qui l'ont le plus

intimement connu, est tout pénétré de charité envers ceux qu'il veut attirer à Dieu; il en remplit son cœur, et son âme en est tout embrasée. Si dépravés que ces hommes puissent être, il aime en eux la foi; il aime les vertus qu'ils eurent jadis, la sainte image de Dieu et le sang de Jésus-Christ versé pour les racheter de la servitude de la chair et de la tyrannie du démon. Il considère ensuite quel est leur tempérament, s'ils sont froids ou ardents, tristes ou joyeux; il examine comment ils ont vécu autrefois, comment ils vivent maintenant; tout cela il le fait en vue de mieux adapter sa manière de traiter aux dispositions particulières de chacun. Il n'entame pas du premier coup les entretiens spirituels avec les personnes du monde; ce serait présenter l'hameçon sans l'appât. Mais avec une industrieuse adresse, il les leur fait amener elles-mêmes. Il commence par des choses qui intéressent ses interlocuteurs; il parle de commerce avec les marchands, de guerre avec les soldats, de gounernement avec les hommes politiques. Puis, saisissant habilement le moment opportun, il transporte la conversation sur des sujets plus relevés, et bientôt il parle d'autre commerce, d'autres batailles et d'autre gouvernement, c'est-à-dire de la nécessité de gagner le ciel, de vaincre ses défauts et de dominer ses propres passions. C'est ce qu'il appelle entrer par la porte du prochain et faire sortir celui-ci par la sienne, ou plutôt par celle de Dieu. »

Quelques souvenirs laissés par des témoins contemporains et oculaires confirmeront ces paroles.

Le P. Louis Gonzalvez affirme n'avoir jamais rencontré d'homme plus poli, aux manières plus nobles, plus distinguées et plus dignes en même temps d'un religieux et d'un saint. De son côté, le P. Polanco atteste, non sans admiration, que saint Ignace était également cher aux personnes de caractères plus opposés, et à celles que des rivalités de nations ou la guerre entre leurs souverains

auraient pu faire considérer comme ennemies. C'est ainsi que dans le temps où l'Empereur et le roi de France étaient en lutte ouverte, et se rencontraient sur les champs de bataille, il faisait le même bon accueil aux ambassadeurs et aux prélats des deux nations. Ce n'était point chez lui, ajoute le P. Gonzalvez, l'effet d'une prudence humaine; la prudence du monde ne va pas jusque-là; c'était une conduite uniquement inspirée par la foi, sans autre intention que d'être utile aux âmes et de les rendre agréables à Dieu.

4. Enfin, il avait pour les pécheurs et il leur témoignait une tendresse véritablement sans bornes; il était pour eux tout cœur et toute suavité; comme une mère qui se fond, pour ainsi dire, d'amour et de compassion, auprès de la couche de son fils malade, le sert et le caresse mille fois plus que lorsqu'il était en santé. Cette bonté était si bien connue qu'un des frères du B. François de Borgia, lui écrivant pour lui demander son amitié : « Je prie Votre Paternité, lui disait-il, de me considérer comme un de ses fils; je n'ai aucun titre à cette faveur, ou si j'en ai quelqu'un, c'est uniquement d'être le frère du P. François et un grand pécheur. Je ne sais vraiment lequel de ces deux motifs aura plus de force sur Votre Paternité pour l'engager à m'aimer. »

Le P. Jacques Lainez avait la conscience si délicate, qu'il redoutait plus que la mort toute ombre de faute, quelque légère qu'elle fût. Aussi quand il lui arrivait d'être témoin de quelques violations de la règle, excusables d'ailleurs et de peu d'importance, il s'en troublait extrêmement et s'en plaignait au Saint. Mais celui-ci le reprit un jour vivement de ce zèle excessif, bien que le P. Lainez tremblât la fièvre : car, disait-il, cette horreur si vive pour les manquements d'autrui engendre dans l'âme un certain éloignement et une certaine antipathie pour ceux qui s'en rendent coupables; elle incline

plutôt à les prendre en aversion pour le mal qu'ils font, qu'à les aider pour le bien qu'on en pourrait tirer, si on voulait les aimer.

5. Dès que saint Ignace était parvenu à mettre la conversation sur un sujet de piété, il parlait, dit saint François de Borgia, *tanquam auctoritatem habens*, il donnait libre cours aux élans de sa charité, et son cœur s'embrasait de si vives flammes qu'on en voyait le rejaillissement jusque sur son visage. Il communiquait à ses interlocuteurs le feu dont il brûlait lui-même, et souvent ceux-ci, au sortir de son entretien, allaient se jeter aux pieds d'un confesseur. C'étaient les mêmes succès quand il parlait en public, sur la place des Altieri ou à la Vieille-Monnaie, théâtre ordinaire de ses prédications. Le jour où il s'y était montré la première fois, il avait été hué et insulté par les enfants qui lui avaient jeté des ordures et de la boue. Mais quand on eut commencé à ressentir l'onction pieuse et l'efficacité de sa parole, on ne sut plus que verser des larmes, et il y eut de grandes conversions.

Ce fut là l'origine des prédications que nos Pères firent alors, et qu'ils continuent de faire dans les places publiques et les lieux les plus fréquentés de Rome. Les premiers que je trouve y avoir été employés furent Benoît Palmio et Pierre Ribadeneira qui n'étaient pas encore prêtres; ils prêchaient chacun une fois par semaine. Il plut à Dieu de faire si bien accepter de tous ce ministère, qu'au rapport des mémoires du temps, les hommes les plus hostiles et les plus habitués à tourner en dérision les choses saintes et notre Institut, ne savaient comment le blâmer. Ce n'était pas seulement le peuple, c'étaient les prélats et la noblesse qui se pressaient à ces sermons populaires. Les habitants du quartier des *Banchi* voulurent même ériger une chaire à leurs frais, parce que l'auditoire, composé en grande partie de la meilleure société, accourait

en plus grand nombre que dans aucune église de Rome, à cette époque. Les fruits répondaient au zèle des apôtres; des pécheurs se convertissaient, et la prédication finie, allaient confesser leurs péchés. Le même bien se fait encore aujourd'hui, surtout parmi les gens désœuvrés, qui n'entendent presque jamais parler des choses spirituelles d'une manière adaptée à leur intelligence et à leurs besoins.

S'il arrivait que certains hommes du monde, endurcis ou sourds à la voix de la conscience, fatiguaient le Saint de visites fréquentes et de discours inutiles ; sans chercher tant de détours, il entamait aussitôt les sujets religieux ; il choisissait de préférence ceux qui paraissaient plus austères, et dont le souvenir est plus à charge aux mondains, la mort, le jugement, la laideur du péché, l'éternité de l'enfer. De cette manière, il gagnait toujours quelque chose ; car ou ils l'écoutaient et devenaient meilleurs ; ou ils refusaient de l'entendre, et ils ne venaient plus lui dérober son temps. Quant à ceux qui cherchaient à se réclamer de sa faveur pour se frayer un chemin dans les cours, il répondait qu'il ne pouvait les introduire que dans la cour du Roi des cieux ; s'ils en connaissaient une meilleure, il les priait de vouloir bien la lui indiquer ; mais pour celle-là, il se mettait tout entier à leur disposition, afin de leur y ménager une entrée, et de les aider à y avancer, autant qu'ils le voudraient eux-mêmes, leur propre grandeur.

CHAPITRE X

1. Efforts des hérétiques pour pervertir et gagner à leur cause les enfants de saint Ignace : un faux novice démasqué. — 2. Conversion d'un jeune prédicant. — 3. L'apostat Bernard Ochino. — 4. Ligue de prières pour le retour de l'Angleterre à la foi romaine.

Toutes ces œuvres, accomplies par lui-même ou par la main de ses compagnons, avaient rendu le nom d'Ignace célèbre dans toute l'Europe. Les hérétiques frémissaient de rage en le voyant déployer un drapeau qui ne leur promettait que des revers. Les uns, et c'était le plus grand nombre, usaient de leurs artifices ordinaires pour jeter le discrédit sur lui et sur les siens, et les représenter comme vendus au Pape, expliquant ainsi leur zèle à défendre la foi romaine ; les autres crurent plus sage de gagner à leur cause une Compagnie composée de tels hommes. Il ne fallait pour cela que faire pénétrer leur propre doctrine dans son sein, surtout à Rome, tout près du Souverain Pontife, centre duquel elle ne tarderait pas à se répandre dans tout l'univers.

L'invention de ce projet appartient à Mélanchton et à un autre hérétique de ses partisans. Quant à l'exécution, celui qui s'en chargea à ses risques et périls, fut un certain Michel, leur disciple, esprit très subtil, originaire de la Calabre. Il se rendit d'Allemagne à Rome, demanda à entrer dans la Compagnie, et après les épreuves ordinaires, il fut reçu. A le voir à l'extérieur, c'était un saint;

rien de plus composé, de plus modeste; il était d'autant plus assidu à fréquenter les Sacrements qu'il y croyait moins; son crédit s'augmentait chaque jour. On lui donna, comme novice, le soin du réfectoire ; le P. Olivier Manare, fut chargé de l'aider. Quand Michel crut avoir contracté quelque intimité avec son compagnon, s'apercevant qu'il avait affaire à un homme de grand savoir, récemment sorti de l'Université de Paris, il s'enhardit à l'attaquer, dans l'espérance de l'attirer peu à peu dans ses filets.

Il prit occasion de quelques tableaux suspendus aux murs du réfectoire. Comme si un doute avait traversé son esprit, il demanda à Manare pourquoi ces images avaient été placées là, et s'il n'y avait pas à craindre de faire acte d'idolâtrie, en inclinant la tête et en se mettant à genoux devant elles. Manare répondit comme il convenait. « Cependant, répliqua l'hypocrite, j'ai connu en Allemagne de très habiles théologiens qui se font un point de conscience de ces pratiques; ils citent un texte de saint Jean qui semble vraiment s'appliquer à la lettre au cas présent; *Custodite vos a simulacris* (1). » L'entretien pour cette fois n'alla pas plus loin.

Un autre jour, il demanda au novice l'explication de ces paroles de saint Pierre : « Les frères qui sont à Babylone vous saluent; *Salutant vos fratres qui sunt in Babylone* (2). » Manare dit que l'Apôtre parlait de Rome, bien digne alors de porter le nom de Babylone, à cause du mélange confus de toutes les fausses religions auxquelles elle donnait droit de cité : « Car elle s'imaginait, dit le Pape saint Léon, avoir fait preuve de beaucoup de religion, parce qu'elle ne repoussait aucune fausseté; *magnam sibi videbatur assumpsisse religionem, quia nullam respuebat falsitatem.* » — « Les théologiens d'Allemagne, reprit le fourbe en souriant, l'entendent aussi de Rome, mais pour une autre raison, bien plus vraie, à leur sens; l'Apôtre

(1) I. Jo. v, 21.
(2) *Salutat vos Ecclesia quæ est in Babylone.* I. PETR. v, 13.

prévoyait, disent-ils que l'Antéchrist, c'est-à-dire le Pape, comme ils le prouvent très bien, devait y établir cette chaire que dans son premier psaume, David appelle une chaire de pestilence (1). »

A ces paroles, Manare n'eut plus de doute; il avait affaire à un loup travesti en agneau. Cependant, pour mieux s'en assurer, il fit semblant de ne rien soupçonner, et affectant une intimité chaque jour plus grande, il amenait souvent la conversation sur ces sortes de sujets. Michel, de son côté, convaincu qu'il avait presque gagné son compagnon, continuait à lui donner, sous le voile du doute, avec une confiance croissante, des leçons d'hérésie. Manare compta jusqu'à vingt-cinq propositions erronées émises par lui ; car il avait soin, après chaque entretien, de noter tout ce que le fourbe lui avait enseigné. Il ne lui restait plus qu'à le faire connaître à qui de droit. Mais comme jusque là la chose s'était passée dans le secret et entre eux seuls, il essaya de l'amener à formuler par écrit trois propositions principales sur lesquelles ils discuteraient ensemble, et afin que l'affaire ne dégénérât pas en contestations inutiles, ils choisiraient un juge qui aurait leur confiance à l'un et à l'autre, et auquel ils s'en rapporteraient. L'hérétique, plus désireux de vaincre que bien avisé, y consentit, et en présence du P. Éverard Mercurian, très versé dans l'Écriture sainte et dans la théologie, il écrivit et remit à Manare les trois propositions qui devaient former le sujet de leur discussion. Une fois en possession de ces pièces, Manare, sous prétexte de les examiner plus à loisir, les porta avec ses autres notes à saint Ignace, et lui raconta tout ce qui s'était passé. Celui-ci fit immédiatement prévenir le cardinal Caraffa, alors grand Inquisiteur, et plus tard élevé au souverain pontificat ; puis il ordonna de rendre à Michel ses vêtements séculiers et le chassa de la maison. Le malheureux était à peine sorti que les officiers de l'Inquisition s'em-

(1) I. Ps. I, 1.

parèrent de sa personne, et le conduisirent en prison. Convaincu d'hérésie et de tentative de séduction, il fut condamné à expier sur les galères sa folle témérité.

Ce premier essai n'ayant pas réussi, les hérétiques en imaginèrent un autre, qui n'eut pas meilleur succès : ce fut d'introduire au milieu des Pères des docteurs qui enseigneraient sans danger. Deux grandes caisses de livres furent envoyées de Venise à la maison professe. Ces livres étaient offerts à titre d'aumônes par une personne inconnue. Les premières couches seules étaient d'auteurs catholiques; par dessous, il s'en trouvait d'autres remplis de la doctrine de Luther, de Mélancthon et semblables novateurs. Tous ces livres n'étant que brochés, on les mit à part dans la bibliothèque, en attendant qu'on pût les faire relier. Mais un jour Dieu inspira au même Olivier Manare la pensée de les examiner ; il reconnut bien vite qu'ils étaient en grande partie infectés des nouvelles erreurs; et il s'empressa d'en informer Ignace. On n'était pas tenu alors comme aujourd'hui, de déférer ces sortes d'ouvrages au tribunal de l'Inquisition ; le Saint les fit donc tous jeter au feu; et ainsi échouèrent misérablement tous les artifices imaginés par les hérétiques.

2. Ignace fut plus habile pour convertir ses adversaires qu'ils ne l'avaient été eux-mêmes pour pervertir ses enfants. En diverses villes, il en ramena un bon nombre. Signalons notamment un jeune homme, partisan obstiné et hardi propagateur de l'hérésie; il n'avait pas encore de barbe au menton, et déjà il était venu de loin se faire à Rome maître d'erreur. Il agissait en grand secret; mais il ne sut pas tellement couvrir ses menées, qu'il ne fût découvert et ne tombât entre les mains de l'Inquisition. Sa jeunesse le fit épargner. Au lieu de le punir, on chercha à l'éclairer. Mais ni menaces, ni persuasions ne purent le convertir, tant il était entêté dans ses erreurs. Au reste, encore qu'il eût l'esprit assez vif, il n'avait pas plus de

science que n'en comportait son âge. Pour dernière tentative, on le remit aux mains d'Ignace ; celui-ci l'emmena chez lui et lui prodigua toutes les marques de la plus affectueuse charité. Quelquefois il lui parlait de Dieu, mais il parlait encore plus souvent à Dieu de lui. Il voulait le gagner d'abord par la prière; les Pères de la maison et lui-même compléteraient ensuite l'œuvre, au moyen d'entretiens à sa portée sur les vérités qu'il refusait d'admettre. Son obstination céda enfin ; il se rétracta et condamna ses erreurs. On lui demandait plus tard comment il était devenu si souple après s'être montré si inflexible; il répondit qu'il le devait sans doute au savoir de ceux auprès desquels on l'avait placé, mais encore plus au spectacle de la vie toute sainte qu'il avait eue sous les yeux dans la maison d'Ignace ; car en réfléchissant à ce qu'il voyait, il en avait conclu que si, en dehors de l'Église romaine, il y avait eu une autre foi véritable, Dieu ne l'eût pas laissé ignorer à des hommes d'une vie si pure.

Cette conversion m'en rappelle une autre semblable, obtenue aussi par Ignace. Un jeune Israélite, nommé Isaac, s'était réfugié dans notre église pour s'y faire baptiser; le Saint l'avait recueilli dans la maison professe, où l'on instruisait alors les catéchumènes. Aux approches du baptême solennel, Isaac fut tout à coup assailli par une si violente tentation de retourner au judaïsme, que ni raisonnements, ni témoignages de la plus tendre charité ne pouvaient le retenir. Plein de douleur en voyant s'échapper de ses mains une proie si précieuse dont il se croyait assuré, Ignace recommanda très instamment à Dieu son jeune catéchumène ; il le fit alors appeler, et ne lui dit que ces seuls mots : « Isaac, restez avec nous. » Il n'en fallut pas davantage ; une transformation aussi complète qu'elle fut subite s'opéra en lui, son cœur fut changé ; il reprit son premier dessein, et peu après il reçut le baptême.

3. Un autre sujet de gloire pour Ignace et de joie pour l'Église, c'eût été la conversion de Bernard Ochino. Nous avons encore la lettre que le Saint adressa le 12 décembre 1545 au P. Claude Le Jay, un de ses neuf premiers compagnons, qui se trouvait alors à Dillingen où il travaillait pour le bien de l'Église, en homme vraiment apostolique. Il lui recommandait avec chaleur de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour ramener l'apostat; il l'engageait à le voir, et par les plus affectueux témoignages d'intérêt à s'insinuer dans son amitié; puis, quand il aurait, dans ce commerce intime, pris quelque influence sur lui, il l'inviterait à rentrer dans le sein de l'Église, sa Mère; il chercherait à obtenir de lui une lettre de rétractation, ou du moins quelques paroles de repentir; il lui promettrait que le Vicaire de Jésus-Christ aurait pour lui la tendresse et la miséricorde d'un père, disposé à l'accueillir et à le serrer dans ses bras. S'il restait encore quelque crainte à l'apostat, il devait l'encourager, et l'assurer des bons offices et de l'attachement de toute la Compagnie. A Rome, Ignace, Lainez et Salmeron prendraient en main ses intérêts, comme s'il s'agissait des leurs propres. Tant d'efforts furent inutiles; ils ne comptèrent que devant Dieu qui apprécie et récompense quelquefois les bons désirs à l'égal des œuvres elles-mêmes (1).

(1) *Cartas de S. Ignacio*, t I, p. 217.

Bernard Ochino, né à Sienne en 1487, était entré jeune encore chez les religieux de l'Observance de saint François. Il les quitta bientôt et s'appliqua à l'étude de la médecine. Puis touché, au moins en apparence, de repentir, il rentra dans son monastère, embrassa en 1534 la réforme des Capucins, contribua grandement au progrès de l'Ordre naissant, et en fut élu Général. Ses austérités, son habit grossier, ses traits amaigris, son éloquence, le faisaient regarder partout en Italie comme un homme extraordinaire et comme un saint.

Grande fut la surprise quand on apprit tout à coup que Bernard Ochino avait quitté le froc, pour se faire luthérien et se marier à Genève avec une fille qu'il avait séduite en passant à Lucques. L'orgueil l'avait précipité dans l'abîme. Il n'avait pu résister au dépit de n'avoir point obtenu le chapeau de cardinal, après lequel il avait ardemment soupiré. Apostat, il se fit l'adversaire acharné de l'Église

4. Un des vœux les plus ardents d'Ignace était de voir l'Angleterre revenir à la foi catholique. Il ne négligeait rien pour secourir ce pays qui, durant tant de siècles, avait été la couronne de l'Église et la gloire de notre foi ; car, à ne rappeler ici que les saints rois dont il s'honore, il en compte plus à lui seul que tous les autres pays du monde ensemble.

Quand le cardinal Réginald Pole reçut ordre du Souverain Pontife de passer dans ce royaume, échu par légitime succession à Marie, fille d'Henri VIII et de Catherine d'Aragon, pour le réconcilier avec l'Église romaine, Ignace lui écrivit, afin de l'encourager dans une œuvre si glorieuse à Dieu et à lui-même. Il lui disait que depuis plusieurs années, il avait ordonné dans toute la Compagnie, et même dans les Indes Orientales et Occidentales, d'offrir à Dieu de continuelles prières pour le salut de ce royaume, et aujourd'hui encore il renouvelait plus instamment que jamais les mêmes recommandations (1). A l'arrivée du cardinal à Londres, il lui écrivit de nouveau et lui offrit au Collège Germanique, qui était alors entièrement à sa charge, des places pour autant de jeunes Anglais qu'il voudrait en envoyer, s'il jugeait cette mesure avantageuse (2). Il écrivit encore en Espagne au P. Araoz, Provincial, et au Bienheureux François de Borgia, commissaire, et les pressa de s'employer de toutes leurs forces à faire passer en Angleterre, avec le roi Philippe II, le plus grand nombre possible d'ouvriers de la Compagnie. Enfin, il donna l'ordre au P. Bernard Olivieri

catholique. En Angleterre, en Suisse, en Allemagne, il la combattit partout à outrance. Ses thèses en faveur de la polygamie, qu'il ne rougissait pas de soutenir encore, à l'âge de plus de soixante-dix ans, le rendirent odieux à ceux mêmes de son parti. Après avoir longtemps erré de pays en pays, il se retira à Llaucow en Moravie, où il ne trouva que la misère et l'opprobre, et fut enfin emporté par une maladie pestilentielle, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

(1) 7 août 1553. — *Cartas de san Ignacio*, t. III, p. 263.

(2) Rome 24 janvier 1555. — *Lettres de saint Ignace*, trad. par le P. Bouix, p. 558.

qui était en Frandre, de se rendre à Londres avec un compagnon, pour y travailler de concert avec eux au salut des âmes. Le Père était déjà à Anvers, prêt à s'embarquer, quand Philippe revint d'Angleterre en Flandre, pour les raisons que racontent les histoires du temps.

Mais si le Saint n'eut pas de son vivant la consolation de voir ses désirs accomplis, il peut maintenant du haut du ciel se réjouir de leur réalisation. Je n'en doute pas, en effet; c'est à son intercession auprès de Dieu, que nous devons et cette florissante jeunesse anglaise confiée aux soins de la Compagnie dans nos Séminaires de Rome, de Valladolid, de Séville, de Saint-Omer; et cette légion d'apôtres, ses enfants, qui règnent avec lui dans la gloire, après avoir généreusement répandu leurs sueurs, ou versé leur sang pour la cause de l'Église en Angleterre; et cette belle Province de près de trois cents membres, qui s'est constituée au sein de cette même nation. Enfin, comme les cœurs des rois sont dans la main de Dieu et que le salut des peuples est l'œuvre de la grâce, Ignace mit la Compagnie tout entière en supplication; il voulut qu'elle offrît sans cesse le saint Sacrifice et d'autres prières, d'une part pour les Indes et la conversion des idolâtres, de l'autre pour les hérétiques du Septentrion et leur retour à la foi catholique. Voici la lettre qu'il écrivit à cette occasion à toute la Compagnie, pour lui recommander cette dernière intention, à laquelle on se conforme encore aujourd'hui (1).

« Comme l'ordre de la charité avec laquelle nous devons aimer le corps tout entier de l'Église en Jésus-Christ son Chef, exige que l'on apporte principalement remède à la partie de ce corps travaillée par une maladie plus grave et plus dangereuse, il nous a semblé que notre Compagnie, dans la faible mesure de ses forces, devait se porter, avec une affection particulière, au secours de

(1) Nous donnons la traduction du P. Bouix. — Cf. *Lettres de saint Ignace*, p. 497.

l'Allemagne et des régions du Nord, si dangereusement éprouvées par la contagion des hérésies. Et quoique nous leur montrions par d'autres moyens la sollicitude de notre zèle, et que déjà, depuis plusieurs années, un grand nombre d'entre nous cherchent, par l'application des prières et des messes, à subvenir aux nécessités de ces régions, cependant, afin que cet office de la charité s'exerce dans une plus grande étendue et une plus longue durée, nous ordonnons à tous nos frères, tant à ceux qui nous sont immédiatement soumis qu'aux recteurs ou préposés, et à ceux qui sont sous leur conduite, de célébrer chaque mois, s'ils sont prêtres, le saint Sacrifice de la messe, et, s'ils ne sont pas prêtres, de prier pour les besoins spirituels de l'Allemagne, afin que le Seigneur ait enfin pitié de cette nation et des autres provinces qu'elle a infectées de son mal, et qu'il daigne les ramener à la pureté de la foi et de la religion chrétienne. Et nous voulons qu'ils continuent aussi longtemps que durera le besoin de ces contrées. Et quelque part que se trouve notre Compagnie, nous ne voulons qu'aucune Province, fût-elle aux extrémités des Indes, soit exempte de cet acte de charité.

» De Rome, le 25 juillet 1553. »

CHAPITRE XI

1. Confiance de saint Ignace en Dieu. — 2. Effets de cette confiance. Le Collège Romain. — 3. Secours inattendus. — 4. Protection constante et merveilleuse de Dieu sur son serviteur.

•

1. Parlons maintenant des rapports de saint Ignace envers Dieu; nous raconterons ensuite comment il alla, par une mort précieuse, qui est celle des saints, se réunir à lui dans la gloire. La première chose qui se présente à nous, c'est, d'une part, la filiale confiance d'Ignace et, d'autre part, la protection toute paternelle de Dieu sur son serviteur. La vie du Saint, à qui en suit toute la trame, de sa conversion à sa mort, est remplie de tant de situations critiques, de périls et de hasards de toute sorte, qu'elle semble un long enchaînement de disgrâces se succédant les unes aux autres et souvent même éclatant à la fois : pauvreté extrême, infirmités très douloureuses, abandon des amis, embûches des ennemis, haine de la foule, accusations infamantes, prison, procès, menaces de châtiment, attaques violentes et coups reçus jusqu'à être laissé pour mort, persécutions continuelles, enfin un *quotidie morior* toujours nouveau.

Néanmoins, au milieu de tant d'épreuves, le Saint se montrait aussi calme, aussi heureux que s'il eût mené la vie la plus tranquille, au sein des délices du paradis terrestre. Ce n'était pas seulement parce qu'il souffrait pour Dieu, en qui se trouve la plénitude du bonheur

comme la plénitude de l'amour, mais encore parce qu'il souffrait avec Dieu ; il avait une telle assurance d'être dans la main divine et sous la garde de cette sollicitude toute paternelle, qu'au milieu même des événements les plus fâcheux il ne faisait nul retour sur soi ; il était uniquement désireux de voir s'accomplir la volonté divine, semblable à ces flambeaux que l'on peut, suivant l'expression de saint Augustin, tenir droits, incliner ou renverser, mais qui, par la pointe de leur flamme, tendent toujours en haut et s'élèvent vers le ciel (1).

Ce n'était pas seulement dans ses peines, c'était encore dans ses grandes et difficiles entreprises pour la gloire de Dieu qu'Ignace s'appuyait sur le secours d'en haut. Sa confiance était sans bornes. Aussi les hommes qui se laissent guider aux faibles lueurs de la prudence du monde, et attendent le succès de l'emploi des seuls moyens humains, regardaient-ils comme une hardiesse téméraire ce qui n'était réellement en lui qu'une immense confiance. Celui qui veut faire de grandes choses pour Dieu, disait-il souvent, doit se garder d'être trop sage et de consulter uniquement sa tête et ses bras, c'est-à-dire son intelligence bornée et sa faible puissance. Si les Apôtres avaient suivi les règles de la sagesse humaine, ils n'auraient jamais eu le courage ni même la pensée de tenter cette œuvre humainement impossible, convertir l'univers à Jésus-Christ, et abaisser la tête des rois et des sages devant la croix. Mais ils eurent d'autant plus d'intrépidité et de sainte audace qu'ils trouvaient en eux-mêmes moins de ressources et de moyens ; assurés que leurs efforts seraient soutenus par la vertu de Celui qui, comme parle saint Augustin, « les avait choisis sans naissance, sans honneurs, sans lettres, afin que tout ce qu'ils seraient et feraient de grand fût rapporté à lui seul. *Elegit humiliter natos, inhonoratos, illitteratos, ut*

(1) *Serm.* 87. *divers.*

quidquid magnum essent et facerent, ipse in eis esset et faceret (1). »

On ne saurait croire combien cette philosophie céleste, apprise à l'école d'Ignace, donnait de cœur à François Xavier dans la rude mission des Indes. « J'ai toujours devant les yeux, écrivait-il, ce que j'ai entendu dire bien des fois à notre très excellent P. Ignace ; c'est que les ouvriers de la Compagnie doivent s'efforcer de dominer et de chasser loin d'eux toutes les craintes qui les empêcheraient de mettre toute leur espérance en Dieu (2). »

2. C'est dans la fondation du Collège Romain qu'Ignace fit éclater d'une manière plus admirable sa confiance en Dieu. Il commença cette grande œuvre sans autre fonds que des dettes nombreuses. En un temps où il ne pouvait se promettre le plus léger secours, et où il avait peine à entretenir les étudiants déjà reçus, on le vit en admettre encore de nouveaux et forcer outre mesure le chiffre des dépenses. « C'est ainsi qu'il faut agir, disait-il à un Père qui n'arrivait pas à comprendre comment une telle conduite s'accordait avec les règles de la prudence ; il faut naviguer contre vents et marée, et espérer d'autant plus en Dieu que les choses paraissent plus désespérées. » Il ne se trompait point ; car les besoins ne devenaient jamais si pressants que les secours ne se multipliassent encore davantage. Le P. Nicolas Bobadilla lui demandait un jour avec stupeur d'où il comptait tirer de quoi soutenir une si nombreuse maison. Le Saint lui fit le détail exact de toutes les aumônes qu'il recevait des âmes pieuses. Comme le Père objectait qu'elles ne suffisaient pas à couvrir toutes ensemble la moitié des dépenses : « Et devons-nous, reprit-il, ne dépendre en rien de Dieu et ne nous confier à lui que lorsque la piété des âmes pieuses nous le permet? Je trouve dans la main de Dieu,

(1) Lib. XVIII. *de Civit.* c. XLIX.

(2) *Lettres de saint François Xavier,* édit. 1828 t. II, *Lett.* 78, p. 110.

ce qui me manque dans celle des hommes; et si les hommes ne me donnaient rien, je trouverais tout en Dieu. »

Il avait commencé le Collège Romain avec les fonds de la Providence; c'est avec les mêmes fonds qu'il l'agrandit. La maison comptait alors vingt-huit Pères. Un jour, appelant le P. Olivier Manare, qui en était Recteur, il lui ordonna de préparer des chambres, un mobilier et des approvisionnements pour une communauté de cent religieux. Pour faire face à tout cela, le P. Polanco, chargé des travaux de la maison, n'avait que cinq ducats; et encore lui restaient-ils, non comme superflus, mais parce qu'ils n'étaient pas de poids. Néanmoins il se mit à l'œuvre au nom de Celui pour la gloire duquel il obéissait; et il en reçut une assistance si sensible, qu'en peu de temps les constructions furent achevées et pourvues de tout ce qui était nécessaire pour les soixante-douze nouveaux hôtes annoncés. Ignace alla visiter les aménagements, et se montra satisfait de tout; seul un grenier, placé immédiatement au-dessous du toit et qu'on avait transformé en chambres, en y mettant des tables et des lits, ne lui plut pas : « Sans doute, dit-il au P. Recteur, Dieu veut que ses serviteurs vivent pauvrement, mais non pas pourtant si mal à l'aise que vous paraissez le vouloir. N'y avait-il pas dans le trésor assez d'argent pour plafonner ce grenier, au moins avec des planches ; et fallait-il obliger ceux qui seront ici à loger sous les tuiles et presque à la belle étoile? » Il donna ordre qu'on fît aussitôt ce travail.

On eût dit que la Providence prenait toutes ces dépenses à sa charge; car à peine furent-elles faites, qu'elle envoya d'abondantes aumônes par des voies imprévues, montrant ainsi qu'elle entendait répondre elle-même des dettes contractées pour son service.

Cependant, pendant qu'on entretenait les cent religieux dont j'ai parlé, une telle rareté de vivres et d'argent se fit sentir à Rome, à la suite de la disette et des guerres, que

les plus riches, loin de pouvoir aider les autres, avaient à peine de quoi soutenir leur rang, tout en se réduisant beaucoup; les cardinaux eux-mêmes durent renvoyer une grande partie de leurs gens. Quelques-uns crurent alors qu'il y aurait présomption à espérer de soutenir une maison si nombreuse à laquelle allait manquer, avec les aumônes désormais taries, le fonds unique qui la faisait vivre. Ceux qui étaient chargés de pourvoir aux besoins du collège en dirent un mot à Ignace. Mais ils le trouvèrent peu disposé à les écouter; loin de vouloir envoyer ailleurs, comme ils le lui demandaient, la plus grande partie de nos étudiants, il pensait dans ce temps-là même à faire pour eux une acquisition de cinquante mille écus.

Il sut entretenir tout son monde, sans que sa confiance en Dieu sur qui seul il s'appuyait en fût un instant ébranlée; rien ne manqua de tout ce qui était nécessaire, comme si la disette dont souffraient les autres n'eût pas existé pour les siens. Le P. Louis Gonzalvez lui disait que c'était véritablement un miracle : « Quel miracle? reprit-il. Ce serait plutôt un miracle qu'il n'en fût pas ainsi; le miracle, ce n'est pas que Dieu vienne au secours de ceux qui se confient en lui; ce serait qu'il leur manquât. Avez-vous donc attendu jusqu'à ce jour à voir qu'à mesure que nous croissions en nombre, les ressources dont nous avions besoin pour vivre se multipliaient aussi dans la même proportion? Occupons-nous du service de Dieu, et laissons-lui le soin de notre entretien. Pour moi, s'il le fallait, je recevrais aussi bien mille religieux que cent, parce que pour Dieu c'est une même chose d'en faire vivre mille ou cent. »

3. Et de fait, Dieu était la providence et le trésorier de ses serviteurs; on en vit la preuve plus d'une fois et en plus d'une manière. Il arrivait parfois qu'on donnait le signal ordinaire pour le repas, sans qu'il y eût un seul morceau de pain dans la maison, et tout d'un coup des

mains inconnues apportaient des provisions suffisantes pour tous. Un jour, il ne restait ni bois, ni pain, ni vin; Dieu pourvut à tout à la fois. Car tandis que le portier se préparait à fermer la porte de service restée ouverte pour laisser entrer une charretée de bois envoyée par charité, il trouva des sacs de blé et des pièces de vin qui avaient été déchargés et laissés en cet endroit, sans qu'on ait jamais su d'où ils venaient.

Les aumônes habituelles sur lesquelles on croyait pouvoir compter faisaient quelquefois défaut, pour une cause ou pour une autre; Ignace ne s'en troublait point et contrairement, ce semble, à toutes les lois de la prudence, il ne laissait pas de recevoir de nouveaux sujets. Un soir que le F. Jean Croce, dépensier de la maison, revenait de Saint-Jean de Latran, il rencontra près du Colysée un homme qu'il n'avait jamais vu; cet homme, sans dire un mot, lui glissa dans la main cent écus d'or, et disparut aussitôt. Un autre jour, le même Frère était parti de très bon matin pour faire ses provisions; un individu s'approcha de lui et lui remit une bourse pleine et fort lourde. N'ayant pu le reconnaître à cause de l'obscurité, il fut saisi d'effroi. Dans sa simplicité, il eut peur, ainsi qu'il le raconta plus tard, que le démon ne lui eût donné par malice de la fausse monnaie. Il entra donc dans l'église de la Minerve, près de laquelle il se trouvait, et pria Dieu de lui épargner une telle déception; mais ses craintes étaient vaines : l'or était de très bon aloi et servit à payer les dettes de la maison.

Dans une autre circonstance, Notre-Seigneur parut vouloir rassurer par une merveille semblable le P. Polanco, qui était chargé de subvenir aux besoins temporels des Nôtres à Rome. Ce Père cherchait un jour quelques papiers, égarés dans une grande caisse pleine d'effets hors d'usage et toujours ouverte, lorsque sa main heurta un assez fort rouleau d'écus d'or; les pièces étaient si brillantes, qu'elles paraissaient sortir de la Monnaie. On ne put jamais décou-

vrir quand et par qui elles avaient été placées là; ce qui est sûr, c'est qu'elles venaient fort à propos, car on était alors gêné et on avait précisément besoin de cette somme. Le P. Polanco comprit la leçon; et depuis, c'était sa coutume de dire que, pour entreprendre une œuvre entraînant de grandes dépenses, il ne se mettait pas en peine d'examiner s'il avait de l'argent, mais seulement de savoir si le P. Ignace lui commandait; cet ordre lui donnait plus de confiance que la possession d'un trésor.

Toutefois, si généreux et si magnanime qu'il fût, Ignace ne laissait pas de lui reprocher encore trop de pusillanimité et d'étroitesse d'âme; car, quelque chose qu'on attende, disait-il, on ne saurait trop présumer de Celui à qui il n'en coûte pas plus de donner que de vouloir. Quant à lui, il tenait ses regards attachés non sur les hommes, mais uniquement sur Dieu. Un jour qu'il était allé rendre visite au marquis de Sarria, ambassadeur du roi catholique auprès du Pape, il en fut reçu, contre l'habitude, assez froidement. Il pensa que c'était peut-être parce qu'il n'avait pas usé de ses bons offices; ce seigneur pouvait croire en effet que, vu son amour de la Compagnie et ce qu'il était prêt à faire pour elle, on lui devait cette confiance de s'adresser à lui dans tous les embarras. Le Saint dit alors au P. Ribadeneira, son compagnon, que depuis plus de trente ans Notre-Seigneur lui avait appris à se servir sans doute des moyens humains pour les intérêts surnaturels de la gloire divine, mais qu'il lui avait enseigné en même temps à ne pas mettre en eux la meilleure part de sa confiance. Il était disposé, ajouta-t-il, à parler dans ce sens à l'ambassadeur, afin de lui faire bien comprendre que nous ne voulions point profiter de son empressement à nous être utile, au préjudice de notre absolue dépendance vis-à-vis de Dieu, unique fondement de nos espérances.

4. J'ai rappelé quelques-uns des effets de la confiance de saint Ignace en Dieu. Si je voulais relever toutes les

grâces que le Saint dut à cette confiance, il me faudrait reprendre l'histoire entière de sa vie. A partir du jour où il quitta le monde, il s'abandonna si complètement entre les mains de Dieu qu'il y eut comme un contrat entre Dieu et lui; il penserait à Dieu et se dévouerait à ses intérêts, et Dieu de son côté penserait à son serviteur et pourvoirait à tous ses besoins. De là le courage d'Ignace à entreprendre pour la plus grande gloire de Dieu les œuvres les plus difficiles et quelquefois les plus éloignées de toute chance de succès; sa constance à refuser tous les appuis humains qui auraient pu lui faire perdre ou seulement affaiblir en lui la souveraine dépendance où il voulait être vis-à-vis de Dieu; sa résolution de ne craindre aucune adversité, quelle qu'elle fût, périls de mort, opprobres et mépris; de se tenir aussi calme et aussi serein au milieu des mille dangers dont il ne cessa d'être assailli, que si son cœur eût reposé dans le sein même de Dieu, et n'eût pas senti l'agitation des vagues soulevées par la tempête.

Dieu ne fut pas moins fidèle au contrat. En combien de manières ne fit-il pas éclater sur son serviteur une protection toujours sensible et souvent miraculeuse? Il le secourut dans le besoin, le protégea dans le danger, le défendit dans la persécution, et malgré toutes les apparences contraires, il fit réussir l'œuvre projetée par lui pour venir en aide au salut des âmes. A Barcelone, il l'assista dans son extrême nécessité, en faisant jaillir de son front des rayons de lumière. A ce témoignage merveilleux de sainteté, une noble dame, saisie de vénération pour sa personne, lui prodigua, d'accord avec son mari, les soins les plus assidus. A Venise, il lui ménagea un asile, en faisant à un pieux sénateur de cette cité d'aimables reproches, et en lui ordonnant d'aller le chercher sous les portiques de la place où il passait la nuit étendu à terre, et de le recueillir dans sa maison. A Padoue, il le déroba en quelque sorte à la vue de ceux qui gardaient les passages en un temps de peste, comme

Notre-Seigneur le lui avait du reste promis dans une apparition. Les matelots qui le conduisaient à Chypre voulurent se défaire de lui et l'abandonner sur un rocher désert; mais Dieu commanda aux vents, et toutes les fois qu'ils tentèrent de s'approcher de la terre, ils en furent violemment repoussés.

En Palestine, un misérable Arménien le maltraita de la façon la plus outrageuse; Notre-Seigneur se fit voir à lui chargé de sa croix, marchant devant lui un assez long espace de chemin, et le rendit insensible à toutes les injures; un capitaine de navire se moqua de lui, disant qu'il n'était pas un saint, s'il ne faisait pas des miracles, et il refusa de le recevoir à son bord. Il en fut bientôt puni : son vaisseau fit naufrage, tandis que le vieux bâtiment qui portait le serviteur de Dieu aborda heureusement au port, poussé par la tempête elle-même.

Les calomnies, des enquêtes sévères, la prison furent tour à tour la récompense de son zèle; jamais, au moins tant qu'il fut seul en cause, il ne voulut se prévaloir de la faveur de ses amis pour obtenir grâce, ni des bons offices des avocats pour se défendre. Il s'en remit uniquement à Dieu, et Dieu se chargea de son honneur. A Alcala, un malheureux dans un moment de colère, ne craignit pas d'appeler le feu sur sa propre tête, si Ignace ne méritait pas d'être brûlé vif; Dieu ne permit pas qu'un soupçon même léger ternît l'innocence de son serviteur, et peu d'heures après, le blasphémateur terminait en effet sa vie au milieu des flammes. A Paris, on lui avait préparé un châtiment public plein d'ignominie; Dieu le changea en un magnifique triomphe. On vit le Recteur du collège Sainte-Barbe, se jeter en larmes à ses pieds et, en présence d'un grand nombre de témoins, lui demander humblement pardon. A Paris encore, un misérable, furieux de son influence sur Xaxier, se précipita sur lui pour le tuer, mais Dieu étendit la main et para le coup; en même temps il fit entendre aux oreilles du meurtrier une voix

si terrible que celui-ci tomba tout tremblant aux genoux de sa victime en criant merci. A Bassano, un de ses compagnons s'éloigna de lui pour s'attacher à un ermite plus digne, pensait-il, d'être suivi ; l'ermite lui-même méprisa Ignace dans son cœur, parce qu'il ne voyait pas en lui cette austérité de vêtements et cette sévérité de manières qu'il estimait l'accompagnement obligé de la sainteté. C'était pour Ignace un double affront ; Dieu y pourvut par un double miracle. Il frappa d'une telle épouvante le fugitif qu'il l'arrêta au milieu de sa route et le ramena changé et repentant dans les bras de son père ; il révéla ensuite à l'ermite la haute vertu et la sainteté de celui qu'il avait méprisé, sur de simples apparences.

Enfin à Rome, il multiplia pour le sauver, grâces et prodiges. Des calomniateurs s'étaient entendus pour lancer contre lui l'accusation d'hérésie : Dieu le délivra en réunissant dans le même temps à Rome les juges qui en Espagne, en France et en Italie l'avaient acquitté et avaient proclamé l'intégrité de ses mœurs et de sa foi. Un malheureux père s'était jeté sur lui, le poignard à la main, pour se venger de ce que son fils était entré dans la Compagnie : Dieu dessécha le bras du meurtrier, au moment où il allait porter le coup ; à ce prodige, cet homme se convertit et demanda pardon à Dieu et à Ignace, après quoi il recouvra aussitôt l'usage de son bras. Un de ses religieux, rebelle à l'obéissance, lui faisait une opposition obstinée. Comme le Saint priait pour lui avec larmes, au saint sacrifice de la messe, Dieu lui déclara qu'il en tirerait une vengeance éclatante ; en effet, ce malheureux étant un jour à Saint-Jean de Latran, vit paraître devant lui un homme d'un aspect terrible, qui le menaçait du fouet s'il ne se remettait à la disposition de son supérieur. Le rebelle épouvanté se soumit pour l'heure ; mais, revenu à sa révolte, il éprouva plus tard les coups de cette verge redoutable, dont Dieu s'était alors contenté de lui faire entrevoir la rigueur vengeresse.

CHAPITRE XII

1. Vigilance de saint Ignace à se garder des moindres fautes. — 2. L'examen particulier. — 3. Détachement de toutes les choses créées. — 4. Le Suscipe *et l'*Anima Christi. *— 5. Tout pour la plus grande gloire de Dieu.*

1. Ainsi régnait entre Dieu et Ignace une harmonieuse réciprocité de bons offices, chacun pensant à l'autre et s'occupant de ses intérêts. Le cardinal del Monte, dans son discours sur les vertus et les miracles du serviteur de Dieu, prononcé en consistoire secret devant Grégoire XV, eut donc bien raison de dire que saint Ignace avait renouvelé les exemples des martyrs et d'un grand nombre de saints qui s'étaient oubliés eux-mêmes pour travailler uniquement à la gloire de Dieu. *Martyrum et multorum renovavit exempla Sanctorum, qui sui penitus obliti, de divina gloria tantummodo laborabant.* Mais si c'est la marque d'un amour parfait de s'oublier entièrement pour Dieu, ce n'est pas une marque moins certaine, de se souvenir toujours de soi-même en vue de Dieu, c'est-à-dire d'avoir sans cesse les yeux attachés sur soi, et de s'observer avec la plus extrême rigueur pour découvrir si l'on ne cache rien qui puisse déplaire à Dieu. On peut affirmer que sur ce point, la diligence d'Ignace alla jusqu'aux dernières limites. Aucune heure du jour ne s'écoulait qu'il ne se recueillît en lui-même, et ne repassât avec la plus minitieuse exactitude tout ce qu'il avait fait, dit et pensé dans ce court

espace de temps. Il renouvelait aussi son âme près de vingt-quatre fois dans une même journée; chaque fois il paraissait devant Dieu plus pur et plus parfait, et formait la résolution de se trouver à l'heure suivante meilleur qu'il n'avait été l'heure précédente.

Où règne un ardent amour de Dieu, il y a toujours une vive lumière pour discerner ce qui peut plaire ou déplaire à la divine Majesté, et une extrême sollicitude à faire disparaître de l'âme toutes les taches, si légères qu'elles soient. Mais à vrai dire, aux yeux des saints, il n'en est aucune qui soit légère. Comme ils aiment Dieu plus qu'eux-mêmes, ils se précipiteraient de grand cœur au milieu des flammes, si c'était nécessaire, pour en sortir purifiés. Il n'est donc pas étonnant qu'ils recourent à de moindres moyens, par exemple, à des examens fréquents et à de rigoureuses pénitences. L'or de la divine charité ne ressemble pas à celui qu'on tire des entrailles de la terre. Celui-ci a sa perfection déterminée une fois qu'il est au titre voulu, grâce à la richesse de la veine qui l'a fourni ou au talent de l'ouvrier qui l'a travaillé; il ne lui manque rien de ce qui constitue l'or parfait. Autres sont les œuvres de la charité; ce n'est pas assez qu'elles ne subissent le mélange d'aucune imperfection, d'aucun défaut qui en amoindrisse le titre ou en déprécie la valeur. Les saints, remplis de Dieu, et enflammés de son amour, considèrent leurs actions dans les rapports qu'elles ont avec lui; ils voient la perfection qui leur manque pour être dignes de lui. Et comme il n'est rien de si excellent et de si achevé qui mis en regard de ce modèle, ne soit très imparfait, ils ne cessent de s'examiner avec la dernière rigueur, et de renouveler leurs résolutions.

Cet exercice d'humilité est extrêmement efficace pour conduire en peu de temps à la plus haute sainteté. Ignace le pratiquait excellemment. Il ne comprenait pas comment on pouvait désirer plaire à Dieu et s'avancer dans les voies de la perfection, sans s'assujettir à l'obligation de

scruter perpétuellement et de purifier toujours davantage sa conscience. De là ces paroles pleines d'étonnement qu'il adressa un jour à un Père; il lui avait demandé combien de fois il s'était examiné dans la journée : « Sept fois, » avait répondu ce Père. « Comment! si peu souvent! Et cependant, il vous restait tant d'heures jusqu'à ce soir! »

2. Outre ces retours multipliés, outre deux autres examens plus longs qu'il faisait l'un vers midi et l'autre le soir avant de se coucher, il en avait encore un autre, recommandé autrefois par les saints Pères et que le Saint-Esprit lui avait enseigné à Manrèse. C'est l'examen particulier. On l'appelle ainsi parce qu'il s'attaque à un défaut unique et ne cesse point de le combattre qu'il ne l'ait détruit, si c'est possible, jusque dans sa racine. Cet examen est un des moyens les plus utiles dans la vie spirituelle, pour arriver rapidement à une grande pureté d'âme et à une extrême délicatesse de conscience, surtout lorsqu'on le pratique suivant les règles que saint Ignace en a tracées. Qu'on me permette d'en indiquer ici quelques-unes, pour l'instruction de ceux qui ne liront pas seulement cette histoire dans le dessein de connaître les industries spirituelles d'un saint, mais qui voudraient aussi les imiter.

Une force dont la vertu est finie, est nécessairement d'autant plus faible qu'elle doit se partager entre un plus grand nombre d'adversaires. Dans ces conditions, même en combattant toujours, il arrive rarement qu'on remporte une pleine victoire. Il est donc plus sage, sans négliger les autres défauts, d'en prendre un d'une manière spéciale à partie. On commencera par celui qui déplaît le plus à Dieu, parce qu'il est plus grave en lui-même, ou parce qu'il est plus nuisible au prochain. Le matin au lever, une des premières pensées se portera sur ce défaut, et afin d'en triompher, on implorera la force et l'assistance de Dieu. Ayez ensuite un petit cahier; sur chaque feuille

vous tirerez quatorze lignes, deux pour chacun des jours de la semaine. Vous les tracerez de manière que la première soit un peu plus longue que la seconde, et celle-ci plus longue que la troisième, et vous irez ainsi en les raccourcissant toujours un peu, jusqu'à la dernière. Ces lignes serviront à enregistrer deux fois par jour les résultats de la lutte. Le premier examen se fait avant le dîner; recherchez exactement combien de fois vous êtes tombé, jusqu'à cette heure, dans le défaut particulier dont vous avez entrepris de vous corriger, et notez le nombre des chutes par autant de petits traits menés transversalement à la ligne : même recherche et même industrie à l'examen du soir. Comme il est raisonnable que les défaites aillent toujours en diminuant, c'est pour cela que les premières lignes sont plus longues que les suivantes. Si l'examen se faisait au contraire sur une vertu dont on se serait proposé de pratiquer un certain nombre d'actes par jour, les lignes devraient être disposées en sens inverse, les plus courtes en tête et les plus longues à la fin, parce que les actes de vertu doivent aller en augmentant.

Qu'on ne regarde point comme inutile cette attention à noter deux fois par jour ses défaillances. Cela sert en premier lieu à établir une comparaison très profitable; car par là même qu'on met en regard les défaites du matin et celles de l'après-midi, celles du jour présent et celles de la veille, celles de la semaine courante et celles de la semaine qui précède, on arrive à constater ou ses progrès ou ses pas en arrière; on peut en même temps mieux connaître la cause des défaillances éprouvées, et par suite, former une résolution plus efficace de se garder à l'avenir. Cette revue sert encore à s'acquitter envers Dieu, puisqu'elle donne occasion de s'imposer quelque légère pénitence. C'est de cette manière qu'Ignace se débarrassa d'une tentation de rire qui l'importuna dans les premiers temps de sa conversion; le soir, après avoir

fait son examen particulier, il se punissait lui-même en se frappant de sa chaîne autant de fois qu'il avait ri pendant la journée. De plus, chaque fois qu'il lui arrivait de s'oublier, il levait les yeux au ciel ou mettait la main sur son cœur et demandait secrètement pardon à Dieu. Pour retrouver plus facilement, le soir, le nombre de ses manquements, il eut soin, dit-on, tout le temps qu'il fut à Manrèse, de les noter, à mesure qu'ils lui échappaient, en faisant un nœud à la corde qu'il portait en guise de ceinture.

3. Un si ardent désir de plaire à Dieu, un si vif amour de Dieu, soutenus par cette attention continuelle à s'examiner soi-même, élevèrent saint Ignace à un degré de pureté qu'il n'est pas facile d'exprimer. Les yeux sans cesse ouverts sur toutes ses actions, paroles et pensées, il se tenait toujours en la présence de Dieu. Jaloux de reproduire en lui-même les traits de cette infinie beauté, il avait horreur de l'ombre la plus légère du péché, et de tout ce qui peut rendre l'âme moins agréable à la divine Majesté. Entièrement détaché des créatures, il les aimait uniquement en Dieu, et en elles il n'aimait que Dieu. Il n'y avait chose au monde qui par elle-même fût capable ou d'exciter ses désirs ou d'éveiller sa joie. Ne rien posséder en propre ou être maître de tout, c'était même chose à ses yeux. Dieu seul était tout son bien; en dehors de Dieu, il ne voyait que misère et néant. Il ne demandait qu'une chose à Dieu, l'aimer; et comme récompense de cet amour, il ne voulait qu'une chose, l'aimer davantage. C'est pour obtenir cet amour que, dès les premiers temps de sa conversion, il composa cette prière, très courte, il est vrai, mais qui récitée de cœur est très excellente et convient seulement aux âmes parfaites.

4. « Recevez, Seigneur, toute ma liberté; prenez ma mémoire, mon intelligence et toute ma volonté. Tout ce

que j'ai, tout ce que je possède, c'est vous qui me l'avez donné ; je vous le rends tout entier, je l'abandonne sans réserve à votre volonté, pour que vous en disposiez vous-même. Donnez-moi seulement votre amour avec votre grâce, et je suis assez riche, et je ne demande rien davantage. *Suscipe, Domine, universam meam libertatem. Accipe memoriam, intellectum atque voluntatem omnem. Quidquid habeo, vel possideo, mihi largitus es ; id tibi totum restituo, ac tuæ prorsus voluntati trado gubernandum. Amorem tui solum cum gratia tua mihi dones, et dives sum satis, nec aliud quidquam ultra posco* (1). »

Une autre prière très goûtée des âmes pieuses est celle qui commence par ces mots : « Ame de Jésus-Christ, sanctifiez-moi ; *Anima Christi, sanctifica me.* » Quelques écrivains l'ont attribuée à saint Ignace, peut-être parce qu'il la prescrit assez souvent dans ses Exercices spirituels comme conclusion des colloques à la fin des méditations. Mais ils se trompent. Quel qu'en soit l'auteur, il est indubitable que ce n'est pas Ignace. Je l'ai vue dans un ouvrage publié à Lyon en 1499, c'est-à-dire à une époque où le Saint n'avait que huit ans ; de plus, elle a été enrichie d'indulgences par le pape Boniface ; or ce Pape, à supposer même que ce soit le dernier de ce nom, vivait près d'un siècle avant la naissance d'Ignace (2).

5. La charité d'Ignace était entièrement désintéressée ; n'eût-il eu nulle récompense à attendre dans le ciel, il n'en eût pas moins accompli tout ce qu'il a fait. Pour glorifier Dieu, une âme véritablement aimante ne saurait trouver de plus puissant motif, sinon que Dieu étant Dieu, mérite tout amour. De cette vue de foi procédait en lui ce que nous pouvons bien appeler avec saint Jean Chrysostôme, parlant de la charité de saint Paul, « la folie de l'amour, *insania amoris*, » folie qui lui faisait préférer le

(1) *Exercit. Spirit. Contempt. ad amor. 1um punct.*

(2) Boniface IX, mort en 1404. Saint Ignace naquit en 1491.

bonheur de travailler au service de Dieu sur la terre à la certitude de son propre salut. Il put déclarer, en effet, et c'était l'expression exacte de ses sentiments, que si le choix lui était laissé, ou bien de mourir avec l'assurance d'aller au ciel, ou bien de rester encore ici-bas incertain de son salut, mais certain de gagner des âmes à Dieu et de lui procurer plus de gloire, il choisirait sans hésitation ce dernier parti. On est donc bien en droit de le dire, il brûlait de l'amour de Dieu, ne recherchait que Dieu, ne pensait qu'à Dieu, ne parlait que de Dieu, et n'avait d'autre ambition que celle de plaire à Dieu. Le P. Jérôme Natal atteste que depuis le premier jour de sa conversion, Ignace prit pour mobile et pour mesure de ses actions la plus grande gloire de Dieu; c'est-à-dire qu'il ne se contentait jamais de ce qu'il avait fait, mais aspirait toujours à faire davantage, et à s'avancer jusqu'aux dernières limites où peuvent arriver, pour la glorification de Dieu, les forces de la grâce unies à toutes celles de la nature. Les trois auditeurs de la Rote qui ont approuvé et rédigé les procès de la canonisation, s'expriment dans le même sens :

« Toutes ses pensées, disent-ils, toutes ses paroles et toutes ses actions, se rapportaient à Dieu, comme à leur fin; il les ordonnait en vue de Dieu, à l'honneur et à la gloire de Dieu. Cette parole *à la plus grande gloire de Dieu* était sa devise; il l'avait sans cesse sous sa plume comme sur ses lèvres (1). En toutes choses, il recherchait cette gloire, il en faisait pour les siens l'unique règle de leur conduite. De là cette joie spirituelle dont il était rempli, cette sérénité de visage que rien n'altérait, indice très certain d'un cœur toujours surabondant d'allégresse; plus il était assailli par les épreuves, plus il se montrait joyeux. De là encore cette paix intérieure, cet empire sur tous les mouvements et toutes les passions de son âme, qu'on ne

(1) Le P. Lancicius fait remarquer que dans les Constitutions on trouve jusqu'à deux cent quarante-deux fois les expressions *ad majorem Dei gloriam, ad majus Dei et Creatoris nostri obsequium.*

se lassait pas d'admirer. Il était toujours le même, et quelque accident qui pût lui survenir, il ne se troublait jamais, mais cette paix était le fruit de sa charité. »

A ce témoignage, on peut ajouter celui du P. Jacques Miron, qui connaissait intimement le Saint : « Notre Père Ignace, dit-il, avait reçu de grands talents de la nature, un cœur noble et généreux ; sous l'action de la grâce, ces qualités l'élevèrent à une sublime perfection. Il n'entreprit que de grandes choses pour le service de Dieu ; toutes ses actions respiraient un zèle ardent. Si nous considérons bien la Compagnie, nous y verrons que tout y porte l'empreinte de la charité et de la ferveur. Notre Institut, ou, comme disait saint Ignace, notre genre de vie a pour unique fin de chercher en tout la plus grande gloire et le plus grand honneur de Dieu Notre-Seigneur. On peut s'en assurer en parcourant les Constitutions ; à peine s'y trouve-t-il un chapitre où il ne soit répété que tout doit être fait à la plus grande gloire de Dieu. C'est ce désir de la plus grande gloire de Dieu qui inspira à notre Père la résolution de fonder la Compagnie de Jésus. Tous nos ministères, toutes nos œuvres de zèle ont pour but propre, en vertu même de leur origine, le plus grand service et la plus grande gloire de Dieu. Ce n'est pas assez de bien faire pour l'amour de Dieu ; notre obligation va plus loin ; il faut, avec le secours de la divine grâce, procurer à Dieu, dans toutes nos actions intérieures et extérieures, la plus grande gloire dont nous sommes capables. »

Saint Ignace le comprenait ainsi, et c'est pourquoi il exigeait des siens tout ce qu'ils pouvaient donner. Un Frère coadjuteur se montrait mou au travail ; le Saint lui demanda ce qui l'avait amené dans la Compagnie et quel maître il entendait y servir ; le Frère ayant répondu que c'était Dieu : « Dieu ? reprit le Saint, et vous le faites si mal? Je ne le souffrirai pas davantage, ou vous serez puni. Si vous serviez un homme, on pourrait peut-être

excuser et pardonner votre nonchalance; mais puisque vous travaillez pour la divine Majesté, envers qui nous ne saurions jamais nous acquitter de la moindre partie de nos obligations, nous fût-il donné de faire mille et mille fois plus que nous ne pouvons, quelle faute n'est-ce pas de faire si peu de ce que vous pourriez, si vous aviez de la bonne volonté? »

CHAPITRE XIII

1. L'amour de saint Ignace pour Dieu. — 2. Cet amour soutient tout à la fois et consume ses forces. Transports pendant la sainte messe et l'oraison. — 3. Vie toute céleste. — 4. Tout l'élève à Dieu, la vue des astres, la musique, les fleurs. — 5. Don des larmes.

1. Au moment de m'engager plus avant, pour mettre en un plus grand jour la charité dont le cœur de saint Ignace brûlait pour Dieu, je confesse que je n'ai ni paroles ni pensées en rapport avec la grandeur de mon sujet. Car si le langage de l'amour, comme dit saint Bernard, est un idiome barbare et inintelligible pour celui qui n'aime pas, combien ne suis-je pas en risque de me former des idées et d'employer des expressions ou tout à fait étrangères ou impropres ? Ceux-là même dont le cœur est tout embrasé d'amour, et qui jouissent de Dieu dans le secret de leur âme, deviennent muets dès qu'ils cherchent à traduire ce qu'ils éprouvent; à exprimer des choses si hautes, les langues humaines sont impuissantes. Dans le journal où il notait les divers sentiments de son âme, saint Ignace, essayant d'expliquer la nature de ses communications intimes avec Dieu, disait qu'il entendait dans son cœur comme une musique sans voix, une harmonie sans accord sensible, à laquelle il n'y a rien à comparer dans ce monde. Comment donc trouverais-je des expressions capables de rendre ce dont mon esprit ne se forme pas même l'idée, et ce qu'Ignace,

malgré son expérience personnelle, ne savait expliquer qu'en empruntant aux choses sensibles des images incomplètes et à peine intelligibles pour nous?

2. Il dit un jour à un de ses amis que s'il n'avait pour soutenir sa vie que les forces de la nature, il mourrait infailliblement. Je voudrais pouvoir développer le sens de cette parole; mais, je le confesse, je ne comprends rien à de tels excès d'amour; c'est le dernier terme de l'union parfaite opérée par la charité qui, transformant les âmes en Dieu, les fait vivre de lui plutôt que d'elles-mêmes; semblables à ces rameaux qui, greffés sur un arbre étranger, paraissent former un même arbre avec lui, subsistant, se développant, et portant leurs fruits, par la vertu des sucs qui montent de ses racines, devenues comme leurs propres racines. Et c'est là, sans doute, la signification de cette parole de l'Apôtre : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi; *Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus* (1). » Il est vrai, l'Apôtre vivait de sa propre vie; mais l'amour de Dieu lui était devenu si nécessaire qu'il vivait de cet amour plus que de lui-même; qui expliquera ce mystère? Le tranchant de l'acier aurait pu séparer son âme de son corps sans en arracher l'amour de Dieu, toutes les puissances du ciel, de la terre et des enfers, se fussent-elles conjurées pour consommer cette rupture.

Telle était aussi la vie d'Ignace; c'était celle d'un homme mort à toute autre chose qu'à Dieu, et comme insensible à toute autre opération qu'à celles de la charité. Après sa mort, les médecins lui rendirent eux-mêmes, sans le savoir, ce glorieux témoignage, en proclamant que, faible comme il était, épuisé et consumé, il n'avait pu se soutenir par les forces de la nature, et qu'il avait vécu par miracle. Il faisait ses intérêts des intérêts de Dieu, totalement oublieux des siens propres. Il dit un

(1) GALAT. II, 20.

jour que, s'il était possible qu'au sortir de cette vie il fût, sans aucune faute de sa part, précipité dans les enfers, il souffrirait infiniment moins de l'horrible peine du feu que des blasphèmes et des malédictions dont les damnés, au fond de leurs tristes demeures, ne cessent de charger le très saint nom de Dieu.

Mais, d'autre part, le même amour qui soutenait sa vie le minait aussi sourdement et le réduisait parfois à des défaillances voisines de la mort. On a fait la remarque que ses plus dangereuses maladies, celles qui le conduisirent aux portes du tombeau, provenaient de l'excessive ardeur à laquelle il s'abandonnait dans ses communications avec Dieu ; le corps ne pouvait résister à cette violence et la vie paraissait prête à s'éteindre. Ainsi, en 1550, le jour de Noël, après avoir célébré deux messes à la suite l'une de l'autre, il se trouva si faible et si épuisé qu'on le crut près d'expirer. Il était obligé de mettre un jour d'intervalle entre la célébration des saints mystères, pour se reposer un peu. Plus d'une fois, on fut obligé de le remporter après sa messe, parce qu'il n'avait pas assez de force pour franchir les deux pas qui séparaient la chapelle de sa chambre. Il ne faut pas s'en étonner; car, à l'autel, il était semblable, je ne vois point de comparaison plus juste, à ces nuées qui se répandent en eau et lancent en même temps mille éclairs, comme si elles étaient en feu. Ainsi Ignace se fondait en larmes, et tout à la fois était consumé de telles ardeurs que son visage paraissait tout en flammes. A voir les battements de son cœur, il semblait que sa poitrine allait se fendre et ses veines se rompre. Ce sont ses expressions à lui-même dans le petit cahier où, suivant l'usage des saints, il consignait, pour en garder l'utile et précieux souvenir, ce qui se passait au fond de lui-même entre son âme et Dieu.

Le P. Nicolas Lanoy assistait un jour à sa messe. En levant les yeux sur lui au moment du *Memento*, il aperçut

une flamme au-dessus de sa tête; tout effrayé, il courut pour l'éteindre; mais comme le Saint ravi en esprit, le visage inondé de douces larmes, n'en souffrait aucun mal, il comprit que c'était une faveur d'en haut. S'il avait pu pénétrer plus avant, il aurait vu son âme semblable à une fournaise ardente.

Ignace restait ordinairement une heure à l'autel, à moins que l'Esprit de Dieu qui n'est astreint à aucune mesure fixe, ne l'y retînt plus longtemps. Quant aux Pères de la maison, il leur faisait compter le temps au sablier, afin qu'ils n'allassent pas au delà d'une demi-heure. Ce n'est pas qu'il voulût une dispense pour lui, c'eût été au reste la seule exception à la vie commune qu'il se fût permise; mais il lui fallait céder à la nécessité, contraint qu'il était perpétuellement de s'interrompre, soit parce qu'il avait besoin d'épancher les sentiments qui débordaient de son âme, soit parce que la parole expirait sur ses lèvres, soit enfin parce qu'il était ravi hors de lui-même.

Les mêmes manifestations de l'Esprit de Dieu se renouvelaient dans ses oraisons auxquelles il consacrait plusieurs heures chaque jour. Il divisait la nuit en trois parties : la première était consacrée aux affaires du gouvernement, la seconde au repos, mais à un repos qui n'était pas sans quelque pieuse occupation, puisqu'il portait toujours au lit son chapelet; la troisième à l'oraison.

Voici qu'elle était sa méthode ordinaire de prier. Il se tenait d'abord debout pour rentrer en lui-même et se représenter Dieu présent; puis il s'inclinait profondément et faisait un acte d'adoration. Il restait ensuite à genoux, si ses forces le lui permettaient, ou bien il s'asseyait sur un siège peu élevé, dans une posture toujours humble et respectueuse. A peine était-il recueilli et comme absorbé en Dieu, les larmes commençaient à couler de ses yeux, et son visage s'éclairait d'une douce sérénité, comme celui d'un bienheureux. Chaque matin, après la messe, il

demeurait ainsi deux heures entières, se nourrissant de ce que saint Augustin appelle « la graisse de la vérité, la graisse de la lumière de l'éternelle sagesse, *saginam veritatis, saginam lucis immortalis sapientiæ.* »

Pendant ce temps-là, il n'était permis à personne d'entrer dans sa chambre, à moins que ce ne fût pour des affaires d'une haute importance et demandant une solution immédiate. C'était le P. Louis Gonzalvez, chargé du gouvernement de la maison, qui venait alors prendre ses ordres. Grâce à ce privilège, le P. Gonzalvez a été le témoin de bien des merveilles.

« Je me souviens, dit-il, que toutes les fois que j'eus besoin de lui parler, et ce fut souvent, je le trouvai avec un visage resplendissant. Aussi, bien que j'eusse alors l'esprit tout occupé de l'affaire qui m'amenait, je me sentais, en arrivant auprès de lui, transporté hors de moi-même. Ses traits n'avaient pas seulement cet aspect que j'ai souvent observé dans les personnes qui sont recueillies dans l'oraison, c'était quelque chose de céleste et de véritablement extraordinaire. » Le P. Lainez comparait volontiers Ignace au saint législateur Moïse, à cause de la familiarité et de la simplicité de ses rapports avec Dieu, et à cause de la beauté et du rayonnement de son visage, fruit de ses communications avec le Seigneur, *ex consortio Domini.*

3. Ces effets admirables de l'union du Saint avec Dieu n'étaient pas uniquement réservés aux heures plus recueillies où il célébrait le saint Sacrifice et faisait l'oraison. Ignace trouvait Dieu partout, aussi souvent qu'il le voulait, et quelle que fût son occupation. Il avait fait pratiquer dans le mur de sa chambre une petite ouverture qui donnait sur l'église en face du saint Sacrement; de là, il avait sans cesse les yeux fixés sur le lieu où était son cœur. Mais il n'était pas besoin, pour trouver Dieu, qu'il perçât les murailles; il n'y avait entre son Bien-Aimé

et lui qu'un voile subtil; il l'abaissait et le relevait à son gré. Quelque chose qu'il fît, jamais il ne perdait Dieu de vue, privilège bien rare, même chez les hommes les plus parfaits. N'est-ce pas là cette *conversation dans le ciel* dont parle l'Apôtre (1)? Dieu était pour lui ce que le soleil est pour les planètes; comme ces corps errants sont sans cesse tournés vers le roi du jour et empruntent de lui la lumière et la chaleur, ainsi Ignace avait toujours sa pensée en Dieu. A toute occasion qui s'offrait de prier et d'élever son âme en haut, il s'enflammait soudain. Réciter l'*Angelus*, bénir la table, entendre quelques mots sur le ciel, ou simplement les noms de Dieu et de Jésus, c'était assez; aussitôt son cœur s'embrasait, son visage s'animait. Quand il voulait parler de Dieu, il était obligé de descendre des hauteurs où il se tenait d'ordinaire; car au milieu même de cette élite d'hommes, tels qu'étaient ses premiers compagnons et d'autres religieux de grand mérite, il ne trouvait personne capable de le comprendre. Malgré cette précaution, il avait soin de n'amener que rarement et, comme à la dérobée, le discours sur ce sujet, parce qu'il n'était pas maître alors d'arrêter les élans de son amour.

Quand il avait fini d'expliquer la doctrine chrétienne aux enfants, c'était sa coutume d'adresser une courte exhortation aux personnes plus âgées qui étaient venues l'entendre en grand nombre. Il la terminait toujours par ces paroles répétées plusieurs fois : « Il faut aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toute sa volonté. » Ces paroles il les disait avec une ardeur telle qu'il la communiquait aux assistants; et plus d'une fois, on vit de grands pécheurs, le cœur percé par la véhémence de ces accents, s'en aller à l'heure même se jeter aux pieds d'un prêtre et confesser leurs péchés. Le P. Jacques Lainez a été le témoin oculaire de ces faits, et c'est de lui que nous les tenons.

(1) PHIL. III, 20.

4. Tout dans la nature invitait Ignace à s'élever vers Dieu, le portait à Dieu, le faisait entrer en Dieu. Souvent il montait sur une petite tour de la maison afin de regarder plus librement le ciel. Ceux qui l'épiaient en secret le voyaient alors fondre en larmes et entendaient ces exclamations s'échapper de ses lèvres : « Oh ! que la terre est vile en comparaison du ciel ! » Dans les rues, au milieu d'une conversation, à table, partout on le voyait lever les yeux vers le ciel, y fixer un instant son regard immobile ; puis se recueillir en lui-même, et par ce double mouvement qui l'emportait en Dieu, et qui ramenait Dieu en lui, raviver dans son âme les ardeurs de la charité. Aussi les personnes du dehors l'appelaient *le Père qui regarde toujours vers le ciel, qui parle toujours de Dieu.*

La musique le transportait et le ravissait en paradis ; le charme qu'il y goûtait rejaillissait jusque son corps et soulageait ses souffrances. Il aurait pu facilement en faisant chanter auprès de lui quelque pieux cantique, dans les moments où il était tourmenté de ses horribles et fréquentes douleurs d'estomac, se procurer un peu de soulagement ; aucun remède n'eût été plus efficace ; mais par amour de l'humilité et de la mortification, il s'y refusa toujours.

Une de ses grandes jouissances consistait encore à voir et à contempler les fleurs et l'herbe des champs ; plus habile que les abeilles, il savait en tirer le miel délicieux des douceurs spirituelles. C'était un bonheur d'entendre les réflexions qu'elles lui suggéraient ; il en admirait le travail, comme s'il eût vu Dieu lui-même présent en elles, occupé à en disposer les parties, à leur donner leur forme, leurs couleurs, leurs parfums, à les unir enfin en un tout admirable dont la seule vue, comme dit saint Hilaire, proclame éloquemment la sagesse, la puissance et la gloire de l'ouvrier qui les a façonnées. Ces pensées l'attiraient dans un petit jardin attenant à la maison ; il y était plongé dans une telle extase, que les Pères couraient à leur

fenêtre pour l'observer, heureux, dit un témoin oculaire, de contempler un si grand saint, ravi et perdu en Dieu.

5. Cette habitude de voir dans toutes les créatures autant de miroirs où se réfléchissent la beauté, la providence, les richesses de l'infinie puissance et sagesse de Dieu, fut une des principales causes de cette source de larmes qui, jusqu'à son dernier jour, ne cessa de couler de ses yeux, inondant son âme de consolations en même temps qu'elle épuisait les forces de son corps. En disant son bréviaire, il trouvait une mine si abondante de pensées dans chaque verset qu'il s'y arrêtait longtemps, et ainsi la récitation de l'office divin lui prenait une partie notable du jour. Là où d'autres glissent rapidement comme un navire qui hâte sa course, sans s'occuper des richesses que les flots renferment dans leurs profondeurs, lui, semblable au pêcheur de perles, s'enfonçait à chaque moment dans la méditation de quelque verset, attiré par de nouvelles lumières sur Dieu et sur les choses célestes; il en jouissait avec délices, et les larmes s'échappaient de ses yeux en telle abondance, que plus d'une fois il fut exposé au péril de perdre la vue. Le Pape Paul III en étant averti, le dispensa de l'office et lui imposa à la place la récitation de quelques prières plus courtes.

Il courut aussi plus d'une fois le même danger dans la célébration du saint sacrifice. Un jour qu'il disait la messe à Saint-Jean de Latran, un des assistants le voyant tout en larmes, en prit occasion de former sur son compte un jugement très déplacé. S'approchant de François Strada, qui avait servi la messe au Saint : « Il faut, lui dit-il, que ce prêtre soit ou du moins qu'il ait été un grand pécheur, car il n'a fait que pleurer du commencement de la messe à la fin; quelque poids énorme doit charger sa conscience, et j'imagine qu'il doit avoir à se reprocher autre chose que des paroles. » Apparemment, cet homme aurait jugé

qu'Ignace était un Saint, s'il l'avait vu rire; ce n'eût pas été moins sage.

Cependant cette abondance excessive et intarissable de larmes lui causait dans les yeux une inflammation continuelle; sa vue diminuait chaque jour; pour ne pas devenir entièrement aveugle, il dut, sur l'ordre des médecins, demander à Dieu de mettre un frein à ces sources jaillissantes. Il fut exaucé; et désormais par une faveur singulière, il put à son gré les ouvrir ou les fermer.

CHAPITRE XIV

Faveurs extraordinaires. Lumières très vives sur le mystère de la Sainte Trinité. Extraits du journal spirituel.

Quelques mots empruntés aux notes intimes où le Saint avait coutume de consigner jour par jour tout ce qui se passait dans son âme, achèveront de faire comprendre combien était grand l'amour dont il brûlait pour Dieu, quels étaient les délices spirituelles, les ravissements sublimes, les communications admirables dont il était favorisé. Hélas! ces notes sont incomplètes. Des trente-cinq années qui suivirent sa conversion, il ne nous reste que quelques fragments échappés à la flamme dans laquelle il avait jeté tous ses autres papiers. Ces notes ne remplissent pas toutes ensembles l'espace de quatre mois. Et encore, la plupart du temps, elles sont si brèves et si concises, qu'elles ressemblent à des énigmes; les plus développées sont elles-mêmes si obscures avec leurs phrases suspendues et tronquées, qu'en nombre d'endroits on pourrait mettre à la marge ces paroles du Prophète : « *Tenebrosa aqua in nubibus aeris* (1). » Tout ce qui suit est de la plume du Saint; je le traduis de l'original espagnol.

« Les larmes de ce jour me paraissaient très différentes de celles que j'avais versées précédemment; elles étaient si intérieures, si douces, elles coulaient si lentement, si

(1) Ps. XVII, 12.

silencieusement, sans aucune grande commotion, et venaient tellement du plus intime de mon être, que je ne sais comment l'exprimer. La parole intérieure et extérieure, tout me portait à l'amour de Dieu, et cette parole se faisait entendre au dedans de moi-même avec une harmonie si divine que je n'ai point de termes pour l'expliquer.

» Le lendemain, comme le jour précédent, beaucoup de larmes pendant la messe, et après la messe; en même temps, jouissance de la voix intérieure; cette voix ressemblait au langage ou à la musique du ciel. La dévotion et l'amour croissaient en moi avec mes larmes, à mesure que je m'apercevais qu'il m'était donné de connaître et de comprendre d'une manière toute divine. Le jour suivant, encore beaucoup de larmes et parole intérieure merveilleuse. Comme je priais la sainte Vierge de m'aider auprès de son Fils et auprès de son Père, et que je priais aussi le Fils de s'employer pour moi avec sa Mère auprès de son divin Père, je me sentis transporté en la présence du Père. Mes cheveux se dressèrent; une vive chaleur se répandit dans tout mon être, puis vinrent les larmes et une dévotion très ardente. J'entrai en oraison avec une grande abondance et une grande effusion de larmes, une vive dévotion, des lumières et des connaissances nombreuses sur la Très Sainte Trinité. Ces illuminations et d'autres semblables étaient si fréquentes et si pleines de douceur, que mes souvenirs et mon intelligence sont tout à fait impuissants à les expliquer.

» J'eus une telle surabondance de lumières, de visions et de consolations spirituelles accompagnées de tant de larmes, que les seuls noms de Dieu et de Notre-Seigneur, chaque fois que je les prononçais, me pénétraient tout entier et me remplissaient d'un respect et d'une humilité, qu'aucune parole, ce me semble, ne saurait exprimer. Après l'oraison, nouveaux mouvements intérieurs, tout à fait inaccoutumés, sanglots et larmes. Grand amour pour Jésus-Christ; protestations et désirs de mourir avec lui

plutôt que de vivre avec tout autre. Comme on préparait l'autel, Jésus-Christ se présenta à ma pensée; je me sentais incliné à le suivre; il me semblait intérieurement que pour embrasser la pauvreté la plus parfaite, il y avait une raison plus forte que toutes les raisons humaines, c'est que Jésus-Christ était le chef de la Compagnie. A la pensée que le Père m'avait remis à son Fils, afin d'imprimer en moi le nom de Jésus, je fus envahi par une nouvelle abondance de larmes et de sanglots....

» M'entretenant avec la divine Majesté, je versai des larmes abondantes et je sentis un amour si intense qu'il me semblait être uni très étroitement à son amour; je n'avais jamais reçu de visite si excellente et si rare, accompagnée d'une charité si ardente et si douce. Ensuite, même dans la chapelle, nouvelles larmes et nouvelle dévotion dont le terme était toujours la Très Sainte Trinité. Une fois à l'autel, et revêtu des ornements sacerdotaux, plus grande abondance de larmes et de sanglots; amour plus intense, dont la Très Sainte Trinité était le terme. En disant la messe, grande dévotion et tant de larmes, que j'en éprouvais une douleur cuisante à un de mes yeux, et qu'il me vint en pensée que je le perdrais, si elles ne s'arrêtaient pas. A ces paroles *Placeat tibi, Sancta Trinitas,* je fus assailli par les mouvements d'un amour encore plus intense et par une véritable inondation de larmes. Cette visite du ciel, comme toutes les autres, avait pour objet la Très Sainte Trinité qui m'attirait à elle et à son amour. La messe finie et les vêtements sacerdotaux déposés, je priais près de l'autel; encore nouveaux soupirs et nouvelle effusion de larmes toutes d'amour pour la Très Sainte Trinité; telle était la douceur de cet amour que je ne pouvais me décider à me retirer. Tout le reste du jour, à la maison, dans la ville, je sentis se renouveler les élans impétueux du même amour et la même disposition aux larmes, toutes les fois que je pensais à la Très Sainte Trinité.

» Comme je m'entretenais, inondé des mêmes larmes et de la même consolation, avec le Saint-Esprit dont j'allais dire la messe, il me semblait le sentir et le voir au milieu d'une vive clarté, sous la couleur d'une flamme ardente, et en une manière tout à fait inaccoutumée. Pendant qu'on préparait l'autel, et ensuite pendant que je célébrais le saint Sacrifice, grande émotion intérieure, abondance de larmes, sanglots, et souvent, perte de la parole. Puis j'éprouvai sensiblement et je vis que Notre-Dame m'était très favorable auprès du Père. Pendant que je disais les oraisons au Fils et au Père, et pendant la consécration, je sentais clairement et je voyais qu'elle est la porte très large de la grâce; au moment où je consacrais, Elle me montrait que sa chair était dans celle de son Fils ; je recevais sur tout cela des connaissances si relevées, qu'on ne saurait les expliquer....

» Dans mon oraison, du commencement à la fin, beaucoup de lumières et de dévotion. Hors de la maison, dans l'église, pendant la messe, je vis la patrie céleste ou le Seigneur de cette patrie, et j'eus une certaine intelligence des trois personnes divines; et comment dans le Père étaient la seconde et la troisième. Entrant dans la chapelle pour prier, je sentis, ou plutôt je vis, par une vertu surnaturelle, la Très Sainte Trinité, et Jésus-Christ qui m'était représenté comme mon Médiateur auprès d'elle. Ce sentiment et cette vue me firent verser un déluge de larmes et me remplirent d'une très ardente charité.... En disant la messe avec beaucoup de larmes et de dévotion, j'eus, surtout à un moment, cette même vision de la Très Sainte Trinité, et l'amour envers la divine Majesté s'accrut toujours davantage dans mon cœur.

» Au *Te igitur*, je sentis et je vis non point d'une manière obscure, mais dans une vive et très lumineuse clarté, l'Être divin ou l'Essence divine sous l'image d'un soleil, et le Père m'apparut, de telle sorte qu'en prononçant ces paroles *Te igitur, clementissime Pater*, je me repré-

sentais l'Essence divine avant de me représenter le Père.

» Devant cette représentation de l'Être de la Très Sainte Trinité qui m'apparaissait, sans que je visse les deux autres personnes avec le Père, je sentis pour la chose ainsi représentée une très vive dévotion, accompagnée d'une émotion profonde, de beaucoup de larmes et d'un ardent amour pour l'Être divin de la Très Sainte Trinité. La messe finie, comme je priais à l'autel, le même Être se laissa de nouveau voir à moi et se montra encore sous une forme sphérique. Je voyais d'une certaine manière les trois personnes comme j'avais vu la première; c'est-à-dire toutes les trois, le Père, le Fils et le Saint-Esprit me semblaient dériver de l'Essence divine, sans toutefois sortir de cette vision sphérique; cette vue me causa de nouvelles émotions et de nouvelles larmes....

» J'étais à la chapelle, tout rempli d'une grande dévotion envers la Très Sainte Trinité, j'éprouvais un ardent amour, et je versais des larmes abondantes. Je ne vis pas, ainsi que les jours précédents, les personnes distinctes; je vis seulement comme une clarté lumineuse, une Essence qui me ravissait d'amour. En commençant la messe, tel était l'excès de ma dévotion, que je ne pouvais prononcer les paroles *In nomine Patris, etc.* Pendant toute la messe, grande dévotion, larmes abondantes, amour envers la Très Sainte Trinité. Quelquefois aussi mêmes sentiments envers la personne de Notre-Seigneur; il me semblait être sous son ombre et sous sa direction. Cela ne diminuait en rien mon union avec la divine Majesté; au contraire, je lui étais toujours uni davantage.... Comme je me préparais à célébrer la sainte messe, j'eus une grande dévotion, à la pensée que pour ce ministère je devrais être comme un ange, et de douces larmes coulèrent de mes yeux. Puis je vis à plusieurs reprises tantôt l'Être du Père, mais de manière que je percevais d'abord l'Être et ensuite le Père, et que ma dévotion se terminait à l'Essence, avant d'arri-

ver à la personne; tantôt je voyais d'une autre manière et avec moins de netteté....

» A la messe, nombreuses, très nombreuses interruptions, beaucoup de lumières sur la Très Sainte Trinité; mon intelligence est si vivement éclairée, que de longues études, à ce qu'il me semblait, n'auraient pu m'en apprendre autant. Une autre fois, pendant mon oraison, grande dévotion, vives lumières, et consolations spirituelles qui tendaient à m'élever; puis, pendant la messe, très grande abondance de larmes; je perdis plusieurs fois la parole; connaissances spirituelles si abondantes et de telle nature que je croyais presque n'avoir plus rien à comprendre au sujet de la Très Sainte Trinité. Pendant cette messe je connus, je sentis et je vis, *Dominus scit*, qu'en parlant du Père et en voyant qu'il était une personne de la Très Sainte Trinité, je m'attachais à l'aimer d'autant plus que les autres personnes étaient d'une manière spéciale en lui. Il en fut de même lorsque je priais le Fils et le Saint-Esprit, je jouissais de chacune de ces personnes; je leur faisais l'offrande de moi-même; j'étais heureux d'appartenir à toutes les trois. Cela me paraissait une si grande chose, que je ne cessais de me dire à moi-même : « Et qui es-tu? Que mérites-tu? D'où te viennent tant de grâces?.... »

» Disant la messe avec beaucoup de dévotion, de larmes et de ferveur, je perdis plusieurs fois la parole; il me semblait, en priant le Père, que Jésus lui présentait mes prières et les accompagnait des siennes; tout cela se passait avec un sentiment et une vue que je ne saurais exprimer.... Comme j'étais auprès du feu, Jésus se présenta de nouveau à moi; il s'offrit encore à mes yeux quand j'allais chez le cardinal de Carpi et que j'en revenais, et en plusieurs autres lieux : en le voyant, beaucoup de larmes et de grands mouvements intérieurs. Ce sentiment et cette vue m'embrasaient d'un tel amour, que rien au monde ne me paraissait capable de me séparer de lui.... »

CHAPITRE XV

1. Saint Ignace désire la mort pour s'unir à Dieu. — 2. Sa mission est accomplie. — 3. Derniers jours. — 4. Sa mort : lettre du P. Polanco aux supérieurs de la Compagnie.

1556.

1. Telles étaient les consolations spirituelles dont saint Ignace était chaque jour enivré. Il goûtait d'avance quelques-unes des délices du paradis et de cette béatitude qui consiste surtout dans la connaissance et l'amour de Dieu. Tels étaient les mystérieux aliments qui soutenaient ses forces, et sans lesquels, comme il le disait lui-même, la vie lui aurait bientôt manqué. Dieu n'avait pas attendu les dernières années de sa carrière mortelle et la perfection de la charité dans son cœur, pour les lui dispenser d'une main si libérale. Dès le jour où, renonçant au monde, il s'était consacré pleinement à lui, il en avait reçu, pendant le petit nombre de mois qu'il passa dans les exercices de la pénitence à Manrèse, de fréquentes visites de son Fils Notre Seigneur; il ne savait pas, dit-il au P. Louis Gonzalvez, si ces visites ne se rapprochaient pas plus de quarante que de vingt. Celles de Notre-Dame ne furent pas moins nombreuses. On peut deviner par là quelles furent les faveurs qu'il ne nous a pas fait connaître, et qu'il a dû recevoir dans cette longue

période de trente-cinq années, uniquement consacrées au service de Dieu et marquées par un accroissement perpétuel de perfection.

Si les intérêts de la gloire divine, qu'il mettait au-dessus de tout en ce monde, ne lui permettaient pas de demander ouvertement à quitter la vie, où il pouvait encore se rendre utile, les élans de son cœur vers Dieu, l'impossibilité où il était de vivre loin de Dieu, étaient une muette prière, la plus éloquente de toutes, et la plus capable d'obtenir la rupture du faible lien qui tenait encore son âme captive dans la prison de son corps. A la seule pensée de la mort, il était inondé de consolations et il fondait en larmes ; il était même obligé d'écarter ce souvenir, si vif était le feu intérieur qui s'allumait alors dans sa poitrine, si excessifs les transports de sa joie. Et, en effet, celui qui connaît, qui aime Dieu, le Bien infini, qui tient son intelligence et ses pensées, sa volonté et ses affections fixées en Dieu, ne saurait plus avoir de considération et d'estime que pour Dieu ; il ne comprend pas que l'on puisse aimer autre chose, désirer autre chose. Aussi, quand saint Ignace entendait l'un ou l'autre des siens dire qu'il ferait telle chose l'année suivante ou dans quelques mois, il s'en montrait tout surpris : « Comment avez-vous le courage, disait-il, de vous persuader que vous vivrez si longtemps ? Et quand l'incertitude de la vie vous permet de vous consoler dans l'espérance d'aller beaucoup plus tôt jouir de Dieu, comment aimez-vous mieux vous tromper vous-même, et vous figurer que vous avez encore tant de temps à rester ici-bas ; si vous en étiez certain, vous devriez en avoir une douleur inconsolable. » Mais tous n'avaient pas comme lui ces ailes de feu qui soulèvent les âmes. Rester ici-bas, c'était à ses yeux un état violent ; il ne s'en consolait que parce qu'il vivait plus au ciel et en Dieu que sur la terre et en lui-même. Ainsi les rayons du soleil vivent hors de leur foyer, mais sans cesser de s'alimenter en lui, et en se

prolongeant jusqu'à notre sphère, ils sortent de lui sans cependant le quitter.

Ces élévations de son âme vers Dieu, ces joies du paradis renouvelées tous les jours, et, l'on pourrait presque dire, aussi souvent qu'il le voulait chaque jour; ces visions des secrets les plus intimes de la Divinité, sous des images en rapport sans doute avec l'état d'un homme encore voyageur sur la terre, mais destinées dans la pensée divine à faire entrer son intelligence en des mystères incomparablement au-dessus de l'esprit humain; toutes ces admirables lumières, jointes aux délices dont elles étaient la source, faisaient de la vie d'Ignace une souffrance continuelle. Il se consumait en désirs de s'unir à son Dieu sans le secours de ces intermédiaires imparfaits : tourment plein de douceur, mais toutefois si grand, que le bon plaisir divin seul pouvait y apporter quelque adoucissement.

2. D'ailleurs, il ne lui restait plus rien à faire sur la terre ; il avait accompli la tâche pour laquelle Dieu l'avait choisi. Il avait vivement désiré disait-il, voir trois choses, la Compagnie établie à perpétuité par l'autorité apostolique, le livre des Exercices spirituels approuvé par le Saint-Siège, les Constitutions terminées et mises en pratique dans tout l'Ordre. Il avait vu ces trois choses; ses désirs étaient satisfaits. En l'entendant parler ainsi, ses enfants comprirent, et ils ne se trompaient pas, que son départ était proche. Ces trois choses étaient petites en nombre; mais elles en renfermaient beaucoup d'autres qui furent pour lui la source d'ineffables consolations. Ainsi en jugea très bien le Pape Marcel II, également versé dans l'histoire sacrée et dans l'histoire profane. Parlant un jour de la Compagnie et de saint Ignace dans une réunion d'hommes graves, il déclara que depuis les temps apostoliques jusqu'à l'époque présente, il ne connaissait aucun homme qui, à l'égal du serviteur de Dieu,

eût vu de son vivant tant et de si excellents fruits naître de ses œuvres.

En effet, seize ans s'étaient à peine écoulés depuis la la fondation de la Compagnie, et déjà cette Compagnie était répandue par tout l'univers; elle annonçait Jésus-Christ dans cent langues diverses, même les plus barbares, et conquérait à l'Église des royaumes entiers. Elle était partagée en douze Provinces, celles d'Italie, de Sicile, de Haute et Basse-Allemagne, de France, d'Aragon, de Castille, d'Andalousie, de Portugal, des Indes, de l'Éthiopie et du Brésil; dans ces Provinces, elle était établie en cent lieux, et prête à se former en cent autres. Avec Hozes, le premier de ceux qui moururent dans son sein, elle était entrée, par un heureux présage, en possession du ciel, et avec le P. Antoine Criminale, immolé dans les Indes pour la foi de Jésus-Christ, elle avait reçu les magnifiques promesses de cette génération de martyrs, qui devaient après lui couronner de non moins nobles fatigues, par une mort non moins glorieuse. Elle comptait une multitude d'hommes également distingués par leur science et par leur sainteté; ceux-ci appelés du nom d'apôtres en Portugal et en Flandre, ceux-là écoutés avec admiration au concile de Trente, d'autres vainement poursuivis par les plus hautes dignités ecclésiastiques dont ils étaient deux fois dignes, parce qu'ils les avaient méritées et parce qu'ils s'y étaient dérobés, ou envoyés par les Souverains Pontifes en qualité de nonces apostoliques au service de l'Église. Et néanmoins, Ignace était très éloigné de croire que ces commencements fussent la plus belle période de la Compagnie. Une grave maladie avait mis ses jours en danger; c'était sous le pontificat du Pape Jules III; les siens le conjuraient avec larmes de demander à Dieu une prolongation de vie pour présider encore quelques années à l'affermissement de son Ordre; il leur répondit par ces paroles expresses : « Les premiers Pères, Dieu m'en donne la confiance, sont bons; les

seconds seront meilleurs, et à ceux-ci il en succédera d'autres meilleurs encore, parce qu'ils ajouteront aux œuvres extérieures la discipline intérieure dans sa perfection, et réduite dans toutes ses parties aux lois d'une très exacte observance. »

Autre sujet de joie; les Exercices spirituels étaient pratiqués dans toute l'Europe avec des fruits admirables. De toutes les parties du monde où ils étaient répandus, les ouvriers de la Compagnie faisaient parvenir au Saint des nouvelles qui remplissaient son âme de consolation, et tiraient de douces larmes de ses yeux. Ainsi, dans la seule ville d'Alcala, plus de trente jeunes gens avaient été gagnés à Dieu par un de nos prédicateurs, et étaient tous entrés dans la vie religieuse; à Parme, cent hommes et plus faisaient en même temps les Exercices spirituels sous la direction du P. Le Fèvre, qui tenait une école de spiritualité dans cette ville; à Faenza, où des inimitiés implacables et des haines mortelles divisaient le peuple et la noblesse, le P. Pasquier Broët avait opéré en peu de temps plus de cent réconciliations; des cités étaient délivrées du fléau de l'hérésie dont les Luthériens commençaient à les infester; les clercs étaient réformés et pour la discipline ecclésiastique et pour leur conduite privée; les monastères de religieuses étaient ramenés à l'observance régulière dont ils étaient depuis longtemps déchus. Partout, Ignace pouvait voir les Églises revenues à leur ancienne splendeur, les sacrements fréquentés, les études florissantes, la parole de Dieu annoncée du haut des chaires, la méditation mise en honneur, une multitude d'œuvres créées pour tous les âges et pour tous les rangs, et destinées à porter perpétuellement des fruits; des séminaires, des collèges, des confréries, des lieux de refuge pour l'innocence en péril ou pour le vice repentant. Enfin, pour ne pas m'étendre outre mesure, il contemplait les travaux de François Xavier dans les Indes, ceux d'Antoine Criminale, de Côme Torrez, de Gaspar

Barzée, du B. François de Borgia, de Lainez, de Le Fèvre, de Villanueva, de Canisius, de Landini et de tant d'autres, dont il serait trop long de raconter et la vie sainte et les glorieuses fatigues. Ainsi, emporté par les secrets élans de son âme uniquement éprise de l'amour de Dieu et voyant tous ses désirs accomplis, il ne trouvait plus rien à faire en ce monde, et il aspirait de toutes ses forces après les joies du paradis.

3. Il plut à Dieu de consoler enfin son serviteur. Il ne permit pas cette fois que les enfants du saint patriarche, par leurs prières, missent obstacle à l'exécution de ses volontés, ainsi qu'ils l'avaient fait plusieurs années auparavant. Alors en effet, voyant leur Père en danger de mort, ils s'étaient agenouillés en larmes autour de sa couche, et ils avaient conjuré le ciel de ne pas leur ravir un soutien si nécessaire à la conservation de leur Compagnie ; car, lui absent, elle serait privée du seul appui au monde, sur lequel elle pût se reposer au milieu de tant et de si violentes attaques qui la menaçaient d'une ruine entière.

Bien que dans ces dernières années, Ignace, à cause du grand épuisement de ses forces, fût peu en état de soutenir les fatigues du gouvernement général de son Ordre, et qu'il eût, pour cette raison, délégué une très large part de son autorité à saint François de Borgia, commissaire en Espagne, néanmoins c'était une opinion constante parmi les Pères que Dieu gardait la Compagnie en sa considération. D'ailleurs, quel avantage n'était-ce pas d'avoir sous les yeux l'exemple de sa vie, et de recevoir sans cesse ses encouragements et ses consolations?

Au commencement de juillet de l'année 1556, ses indispositions habituelles s'aggravèrent; il comprit aussitôt que les derniers jours de son exil étaient arrivés. Du reste, il en avait l'assurance depuis quelque temps, et avait même écrit à dona Éléonore Mascaregnas, pour

prendre congé d'elle : cette lettre, disait-il, était la dernière qu'il lui envoyait ; il s'engageait à prier pour elle dans le ciel, comme il n'avait cessé de le faire jusqu'à ce jour, et comme il continuerait à le faire tant qu'il resterait ici-bas (1).

Rome était alors pleine de troupes ; tout y était en armes et en mouvement, à cause de la guerre qu'elle avait à soutenir contre Naples. Ignace était vivement affligé de cet état de choses ; il en prit occasion de se retirer dans un lieu tranquille pour y trouver quelque repos, mais surtout pour se préparer dans la solitude au dernier passage. Il choisit la maison de campagne qu'il avait acquise peu de temps auparavant pour le collège, et qui était située dans l'enceinte des murs de la ville, entre les Thermes Antonins et Sainte-Balbine. Mais les Pères craignant qu'à cette époque de l'année, l'air de cette villa ne lui fût nuisible, chose assez ordinaire dans les quartiers inhabités de Rome, lui en témoignèrent quelque inquiétude. Dans tout ce qui le touchait personnellement, Ignace n'avait jamais eu de volonté propre ; il prit donc conseil de Petronio, son médecin et son ami. Celui-ci ayant visité et examiné le lieu, affirma qu'on y respirait un bon air, et qu'il n'y avait aucune mauvaise influence à redouter. Ignace s'y retira donc, après avoir confié le gouvernement de la Compagnie aux Pères Polanco et Madrid. Mais il n'y resta pas longtemps ; au bout de peu de jours, il tomba dans un tel état de défaillance qu'il fallut le ramener à la maison professe.

On ne vit d'abord en cela qu'une aggravation de la faiblesse qui lui était habituelle depuis plusieurs années. Aussi les médecins pensèrent-ils qu'il avait plus besoin de repos que de remèdes, et bien qu'il lui fût survenu une fièvre très légère et presque insensible, ils ne laissèrent aucune ordonnance. De tous les malades qui étaient alors dans la maison, Ignace était le seul pour lequel on ne

(1) Rome, 19 mai 1556. — *Lettres de saint Ignace*, édit. Bouix, p. 616.

conçût aucune inquiétude. Mais lui qui savait combien était proche l'accomplissement de ses désirs et des divines promesses, et qui comptait les jours, préparait dans le silence entre Dieu et lui son dernier départ. Il voulait s'en aller, comme il l'avait toujours souhaité, et comme il l'avait enfin obtenu malgré toutes les précautions humaines, sans éclat et presque furtivement. Il reçut la sainte communion, et deux jours après, il fit appeler le P. Jean Polanco qui lui servait de secrétaire depuis plusieurs années.

4. On préférera, je n'en doute pas, apprendre de la bouche même du P. Polanco ce qu'Ignace lui dit dans ce suprême entretien, et quels furent à la nouvelle de sa mort, survenue le lendemain, les sentiments de ses enfants. Voici la lettre du Père Secrétaire à tous les supérieurs de la Compagnie.

« *Pax Christi.* La paix de Notre-Seigneur. Cette lettre a pour but d'apprendre à Votre Révérence et à tous nos frères qui vivent sous son obéissance, comment Dieu Notre Seigneur a daigné rappeler à lui notre bien-aimé P. Ignace, vendredi, dernier jour de juillet, veille de la fête de Saint-Pierre-aux-Liens, et a rompu les chaînes qui le retenaient dans cette chair mortelle, pour le faire entrer en participation de la liberté de ses élus. Ainsi ont été enfin exaucés les désirs de ce bon serviteur de Dieu; car, bien qu'il supportât avec patience et courage les fatigues de son pèlerinage sur la terre, cependant depuis de longues années, il soupirait avec une véhémence de désirs incroyable après la patrie céleste, pour y louer et y glorifier son Seigneur et son Dieu. S'il est resté avec nous jusqu'à ce moment, nous le devons à la divine Providence, qui nous l'avait laissé, afin que par ses exemples, sa prudence, son autorité et ses prières, il affermît cette œuvre de la Compagnie qu'il avait commencée. Maintenant qu'elle a poussé des racines, et a pris des forces, qu'elle s'est développée

et a porté des fruits en tant de contrées, il a été rappelé au ciel, afin qu'étant plus proche des sources de la grâce, il nous obtînt une plus large effusion des bénédictions célestes.

» Dans cette maison et dans nos collèges, il est impossible sans doute de ne pas sentir vivement la perte d'un tel Père et la privation de sa présence; cependant les regrets sont sans amertume et les larmes sont pleines de consolation. A voir qu'il nous manque, nous sentons grandir nos espérances et notre joie spirituelle; nous comprenons que pour lui, il était temps que ses longs travaux aboutissent enfin au vrai repos, ses infirmités à la véritable guérison, ses larmes et ses continuelles souffrances à la béatitude et à l'éternelle félicité. Nous ne croyons pas l'avoir perdu; nous le savons en un lieu où sa charité très ardente nous fait espérer que la divine miséricorde, à son intercession, fera croître la Compagnie en grâce et en nombre, et lui ménagera de nouvelles fondations pour le bien universel de l'Église.

» Mais Votre Révérence sera sans doute désireuse de connaître plus en détail comment notre Père, qui est maintenant dans la gloire, nous a quittés.

» Nous avions alors un bon nombre de malades très sérieusement pris, et entr'autres le P. Lainez et dom Jean de Mendoza. Notre P. Ignace se trouvait indisposé, il avait une petite fièvre depuis quatre ou cinq jours; cette fièvre était si légère qu'on la distinguait à peine au battement du pouls. Il se sentait lui-même très épuisé de forces et très affaibli, mais ce n'était pas une chose nouvelle, et il ne semblait pas qu'on dût s'en préoccuper. Le jeudi, il me fit appeler après quatre heures du soir; et ayant fait sortir l'infirmier de sa chambre, il me dit qu'il croyait le moment venu où je devais aller informer Sa Sainteté qu'il était à l'extrémité, et qu'il ne lui restait plus d'espérance de prolonger sa vie; il me chargeait donc de demander humblement à Sa Sainteté une bénédiction pour

lui et pour le P. Lainez qui était aussi en danger. Je devais en outre dire de sa part au Saint-Père que comme il avait prié pour lui tous les jours de sa vie, il continuerait encore à le faire dans le ciel, s'il plaisait à la divine Majesté de l'y recevoir. Je répondis que les médecins lui trouvaient à peine de la fièvre, et que loin de voir dans son mal des présages d'une mort si prochaine, ils n'y voyaient pas même un sujet de s'alarmer ; que j'espérais de la divine Bonté qu'elle nous le conserverait encore de longues années.

» — Non, dit-il, je suis si faible, qu'il ne me reste plus qu'à rendre le dernier soupir.

» J'essayai de l'encourager à mieux espérer, et lui manifestai la confiance, que du reste j'avais réellement, de le voir prolonger sa vie parmi nous; enfin, je lui dis que j'irais de sa part trouver le Souverain Pontife. Comme il me restait quelques lettres à expédier ce soir-là même pour l'Espagne, je lui demandai si je ne pouvais pas différer jusqu'au lendemain. « Plus tôt vous irez, reprit-il, plus vous m'obligerez. Cependant à votre bon plaisir; allez-y aujourd'hui ou demain, comme vous voudrez. »

» Je désirais connaître le sentiment des médecins afin de pouvoir, au cas où ils auraient considéré comme dangereuse la maladie de notre Père, en parler dans ce sens à Sa Sainteté. Je consultai le principal d'entre eux, Alexandre Petronio, homme très habile dans son art et notre ami, et le priai de me dire bien exactement en quel état se trouvait notre Père ; j'ajoutai que le malade venait de m'assurer qu'il se sentait à toute extrémité. Petronio remit sa réponse au lendemain, car il ne voyait pour le moment aucun symptôme nouveau qui lui permît d'asseoir un jugement certain. Là dessus, je crus pouvoir, sans manquer à la prudence humaine, attendre au lendemain vendredi. Le soir, vers neuf heures, nous assistâmes, le P. Madrid et moi, au souper de notre Père. Nous traitâmes avec lui d'une affaire du collège; il s'en occupa

avec une telle liberté d'esprit, que j'allai me coucher sans aucun soupçon que cette maladie offrît le plus faible danger. Le matin dès qu'il fit jour, nous revînmes le voir; il était à l'extrémité. Je courus en toute hâte à Saint-Pierre. Le Pape se montra très affligé de la nouvelle, donna au mourant avec une grande bonté sa bénédiction et toutes les faveurs spirituelles qu'il pouvait y joindre. Notre Père expira très paisiblement un peu moins de deux heures après le lever du soleil, en présence des Pères Madrid, Frusius et de quelques autres.

» Nous avons admiré l'humilité de ce saint vieillard. Il était certain de sa fin prochaine, comme il s'en était expliqué la veille avec une assurance que je ne me souviens pas lui avoir jamais vue en parlant de l'avenir. J'excepte cependant la circonstance dans laquelle il nous avait promis qu'au bout d'un an Dieu pourvoirait aux nécessités de notre Compagnie à Rome, promesse qui s'était vérifiée très exactement à l'époque indiquée. Il connaissait donc certainement son prochain départ, et toutefois, il ne voulut ni nous appeler près de lui pour nous donner sa bénédiction, ni désigner un successeur ou un vicaire, ni mettre le dernier sceau aux Constitutions, ni enfin se permettre aucune de ces démonstrations que quelques serviteurs de Dieu ont jugées utiles. Les bas sentiments qu'il avait de lui-même, le désir que la Compagnie n'appuyât sa confiance sur aucun autre bras que celui de Dieu, lui firent souhaiter de quitter cette vie sans apparat et d'une manière commune. Peut-être avait-il obtenu cette grâce de Dieu Notre Seigneur, dont il recherchait uniquement la gloire, de même qu'il s'était montré jaloux pendant sa vie de tenir secrets les dons de Dieu, quand l'édification du prochain ne lui demandait pas de les manifester.

» La divine Sagesse se plaît à faire éclater en quelques-uns de ses serviteurs la vertu des miracles, afin de toucher ainsi ceux que d'autres moyens laisseraient insensibles; elle en agit différemment avec d'autres; elle se

contente de montrer en leur personne, à ceux dont les yeux sont ouverts à la lumière de la foi, le spectacle de grandes et solides vertus. C'est cette dernière conduite que la divine Providence semble avoir adoptée à l'égard du Fondateur de la Compagnie ; c'est celle aussi qu'il paraît tenir à l'égard de l'Ordre lui-même. Le profond ébranlement produit dans les âmes, tant de conversions et de fruits spirituels obtenus avec de si faibles instruments dans toutes les parties du monde et parmi toute sorte de personnes, au dedans et au dehors de la Compagnie, témoignent avec évidence que le doigt de Dieu est là, *digitus Dei est hic.*

» Je reviens à notre Père. Pour pouvoir le conserver, il fallait l'embaumer. Ce fut un grand sujet d'édification et d'étonnement ; car on lui trouva le ventricule et les intestins absolument vides et tout desséchés. Au jugement des médecins, c'était l'effet des grandes abstinences qu'il avait pratiquées depuis sa première conversion ; c'était aussi une preuve de l'énergie et de l'indomptable intrépidité de son âme qui, au milieu de cette ruine des forces corporelles, n'avait pas laissé de supporter tant de fatigues, d'un visage toujours le même et toujours joyeux. On lui trouva aussi le foie tout rétréci et déjà dur ; il contenait même quelques pierres ; c'était aussi la suite de ses rigoureuses abstinences. Tout cela vérifiait bien ce qu'avait dit le bon vieillard dom Jacques d'Eguia, que depuis longtemps notre Père vivait par miracle. Je ne comprends pas en effet comment il aurait pu vivre, ayant le foie en tel état, si Dieu Notre Seigneur n'avait, pour le conserver à la Compagnie à laquelle il était si nécessaire, suppléé au défaut des organes corporels.

» Nous gardâmes son saint corps jusqu'au samedi après vêpres ; il se fit auprès de lui un grand concours d'âmes pieuses, bien qu'il ne fût pas exposé en public, et qu'on l'eût gardé dans la chambre même où il avait expiré. On lui baisait les mains et les pieds, on lui faisait toucher des

chapelets, et nous eûmes de la peine à le défendre de ceux qui voulaient avoir des morceaux de ses vêtements, ou de toute autre chose qui eût été à son usage. Mais nous ne donnâmes rien à qui que ce fût, et, à notre connaissance au moins, rien ne fut soustrait. Quelques peintres prirent aussi son portrait, chose à laquelle il s'était toujours refusé pendant sa vie, malgré les nombreuses instances qui lui en furent faites, etc. (1). »

A propos de cette lettre du P. Polanco, je dois faire une observation. Ce n'est pas pour le P. Lainez que le Saint fit demander nommément la bénédiction du Souverain Pontife, mais pour lui et pour un autre Père qu'il ne nomma pas; ce Père était Martin Olave, alors en bonne santé, et qui mourut peu après. Comme le P. Lainez était alors si gravement malade, qu'on lui donna deux jours après le saint viatique et l'extrême-onction, le P. Polanco qui écrivait sa lettre le 6 août, avant la maladie du P. Olave, ne douta point qu'il ne fût celui dont le Saint voulait parler sans en dire le nom. C'est le P. Polanco lui-même qui releva cette erreur et la corrigea dans le troisième volume des histoires qu'il nous a laissées. J'attire encore l'attention sur ce point, d'abord parce que c'est la vérité, et ensuite pour enlever tout sujet de surprise à ceux qui rapprocheraient cette lettre du P. Polanco de la prédiction si souvent faite par le Saint au P. Lainez, qu'il lui succéderait dans la charge de Général.

Une autre chose digne de remarque, c'est que le 31 juillet 1556, jour auquel mourut Ignace, était l'un des plus heureux anniversaires de sa vie. Huit ans auparavant, jour pour jour, le Souverain Pontife Paul III avait approuvé

(1) L'édition espagnole des *Lettres de saint Ignace*, t. VI, p. 360, donne cette lettre du P. Polanco. Elle cite également un certain nombre des lettres adressées à cette occasion à plusieurs souverains et à d'autres grands personnages, bienfaiteurs et amis de la Compagnie, Philippe II d'Espagne, Ferdinand, roi des Romains ; le duc de Bavière, le duc de Ferrare, le cardinal Réginald Pole, Guillaume Prat, évêque de Clermont, etc.

par une bulle particulière et confirmé de son autorité apostolique les *Exercices spirituels*, cette œuvre magnifique, une des plus glorieuses et des plus utiles aux âmes, de notre bienheureux Père.

CHAPITRE XVI

1. Physionomie, tempérament de saint Ignace : son portrait par Jacobino del Conte. — 2. Double sentiment que produisit sa mort dans la Compagnie, joie et confiance. — 3. Estime que faisaient de lui ses enfants. — 4. Saint François Xavier, — 5. Le B. Charles Spinola, etc. — 6. Saint François de Borgia, etc. — 7. Ribadeneira ; sa Vie du Saint.

1. Saint Ignace était d'une taille au-dessous de la moyenne. Il avait l'air majestueux, la figure ordinairement calme et recueillie; mais quand il sentait le besoin de montrer de la tendresse, on aurait dit que tout son cœur se peignait dans ses traits; il consolait mieux par sa seule présence et son seul abord, que d'autres par les démonstrations les plus empressées. Au témoignage du P. Éleuthère Pontanus qui l'avait longtemps connu, son seul aspect suffisait à répandre autour de lui la gravité et la modestie. Ceux à qui leur conscience reprochait quelque faute n'osaient pas paraître en sa présence ni le regarder en face. Le même témoin ajoute que son visage était radieux et tout resplendissant; ce qui en un homme âgé, infirme et épuisé comme il était, ne semblait pas naturel. Il avait le teint olivâtre, les yeux extrêmement vifs et pénétrants, le front très large, le nez assez proéminent à la base et un peu aplati vers les narines. Il était chauve, et sa démarche se ressentait un peu de la rupture de sa jambe au siège de Pampelune.

Très ardent par nature, il s'était si bien dompté que les

médecins le croyaient d'un tempérament flegmatique. La vérité est que, se pliant à toutes les exigences de la grâce et de la raison, il s'était fait de tous les tempéraments, pour n'être d'aucun en particulier, parce qu'il les faisait tous obéir à ses volontés et ne se laissait dominer par aucun.

Il n'y a véritablement aucun portrait qui lui soit parfaitement ressemblant, si ce n'est celui que Mgr Alexandre Crivelli, de Milan, plus tard cardinal, avait fait prendre furtivement par un peintre, tandis qu'il entretenait lui-même le Saint. Les autres faits après sa mort, lorsqu'il était déjà défiguré, manquent de vie, et surtout de cette majesté d'expression et de cette vivacité de regard qui le distinguaient si particulièrement. Il en est un pourtant qui mérite d'être signalé; nous l'avons à Rome. L'auteur est Jacques del Conte, peintre excellent et de grande réputation. Il fit, il est vrai, ce portrait devant la dépouille mortelle du Saint. Mais, comme il avait été de longues années son pénitent et avait eu de fréquents rapports avec lui, il en avait la physionomie gravée dans la mémoire, et put retoucher ensuite le travail d'après ses souvenirs. Ce portrait est généralement considéré comme le meilleur.

2. On peut appliquer à tous les membres de la Compagnie ce que le P. Polanco a dit de nos Pères de Rome. Ceux-ci auraient dû, ce semble, être remplis d'une douleur inconsolable en perdant celui qui était leur père et paraissait le soutien de la Compagnie; ils avaient cependant, on s'en souvient, éprouvé plus de consolation que de tristesse : il en fut de même au dehors. Les larmes furent sans amertume, et le deuil sans découragement; il semblait qu'on n'eût perdu ni un père, ni un défenseur, ni le plus précieux des biens. Les deux sentiments qui prévalurent universellement furent ceux de la joie et de la confiance : de la joie, parce que les travaux et les

mérites d'un si digne serviteur de Dieu recevaient enfin leur récompense; de la confiance, parce que plus leur Père serait élevé dans la gloire et rapproché de Dieu, plus il serait en état de connaître les besoins de la Compagnie et de venir à son secours, au temps nécessaire.

Ces deux sentiments furent bientôt justifiés. Au moment où il expirait à Rome, on connut à Bologne son entrée au ciel; il apparut à une noble dame, nommée Marguerite Gigli, très dévouée à la Compagnie, très adonnée à l'aumône et à l'oraison, et qui passait une bonne partie de son temps dans les églises et les hôpitaux (1). Le matin du 31 juillet, comme elle dormait encore, elle sentit toute sa chambre ébranlée par un tourbillon subit et un violent tremblement de terre. Elle s'éveilla pleine d'effroi; en ouvrant les yeux, elle vit l'appartement éclairé d'une vive lumière, et au milieu de cette lumière, elle aperçut le Saint, entouré de rayons, le visage radieux et beau comme celui d'un bienheureux, qui lui dit ces paroles : « Marguerite, voici que je m'en vais, comme vous voyez ; je vous recommande mes enfants. » Ayant ainsi parlé, il disparut.

Remplie à la fois d'étonnement et de joie, Marguerite se leva et courut raconter au P. François Palmia, son confesseur, ce qu'elle venait de voir et d'entendre. Bien qu'elle n'eût jamais connu saint Ignace, elle décrivait son extérieur avec tant d'exactitude, qu'on n'aurait pu en attendre davantage de ceux qui avaient longuement vécu avec lui. Mais, comme on n'avait encore rien reçu de Rome et qu'on ignorait même la maladie du Saint, les Pères à qui le P. Palmia raconta cette vision, ne se pressèrent pas d'y ajouter foi. La nouvelle de la mort d'Ignace arriva bientôt à Bologne, et on put s'assurer que le moment où il avait cessé de vivre coïncidait exactement avec celui de l'apparition. Ils ne doutèrent plus dès lors qu'il ne fût allé jouir de Dieu dans la gloire.

(1) Dans l'édition des *Lettres de saint Ignace*, par le P. Bouix, on en trouve une adressée à cette pieuse dame, 6 avril 1551, p. 344.

En même temps, les bénédictions dont fut comblée la Compagnie prouvèrent qu'il étendait sur elle sa vigilance et une protection pleine d'amour. Sans parler des offres toutes spontanées que plusieurs cardinaux et princes très influents et très puissants firent, contre toute espérance, de leurs bons offices, le P. Pierre Ribadeneira eut un gage manifeste de l'assistance de son bienheureux Père. Il était depuis sept mois en Flandre pour supplier le roi catholique, Philippe II, de permettre à la Compagnie d'entrer dans ses États. Rebuté par les obstacles sans cesse opposés à sa demande, il avait perdu désormais toute espérance, quand il se vit subitement mander à la cour, et accorder libéralement ce qu'il avait en vain sollicité jusque-là. Comme il connaissait la fermeté de caractère de Philippe et le crédit de ceux qui lui faisaient opposition, il tint cette autorisation pour un miracle. Quand la nouvelle de la mort d'Ignace lui arriva de Rome, il reconnut la main qui l'avait aidé. En effet, l'entrée d'Ignace au ciel répondait précisément à l'heure où il avait obtenu la faveur qu'aucune intervention humaine ne lui laissait plus espérer.

3. Les contemporains d'Ignace avaient la plus haute opinion de sa sainteté et de son mérite. Les témoignages en sont si nombreux et si éclatants que je serais infini si je voulais seulement rappeler les plus considérables. Il me suffira d'en citer un petit nombre. Et pour commencer par ses enfants, c'est, on peut le dire, une chose très digne de remarque, de voir qu'un si grand nombre d'entre eux, hommes également sages et vertueux, qui ont vécu à Rome auprès de lui, dans les rapports les plus intimes et les plus familiers, ont néanmoins toujours senti croître leur respect et leur estime à son égard, à mesure qu'ils l'ont pratiqué davantage. On connaît pourtant les inconvénients de cette continuité de rapports qui obligent à voiler pour un temps les images des saints eux-mêmes,

afin de leur conserver auprès des fidèles cette vénération qu'une exposition non interrompue mettrait en danger de se perdre tout à fait ou de s'affaiblir.

« Quand j'entrai dans la Compagnie, dit le P. Philippe Aupolino dans une déposition faite sous serment, je trouvai Ignace en possession d'une telle réputation de sainteté, non seulement parmi nous, mais encore au dehors, que lorsque quelque affaire l'obligeait à sortir, une foule de gens se pressaient dans les rues pour le voir passer. Quant à nous qui jouissions de sa présence, nous le tenions pour un saint, jusqu'à porter suspendues à notre cou, comme de précieuses reliques, les rognures de ses ongles; et, pour les avoir, nous nous efforcions à l'envi de gagner les bonnes grâces du Frère qui le servait quelquefois. Des hommes graves et haut placés accouraient aussi du dehors en grand nombre, attirés par le parfum de sa sainteté, afin d'avoir la consolation de le connaître et de lui parler. Et, chose bien remarquable, à peine en pourrait-on citer un seul qui, après l'avoir entretenu, l'ait quitté sans être animé du désir de changer de vie ou de devenir encore plus parfait. Les personnes les plus affligées s'en retournaient consolées d'auprès de lui; il leur avait suffi de le voir. »

4. Ce que ceux de Rome faisaient des rognures des ongles du Saint, François Xavier le faisait de son nom. Il l'avait détaché du bas des lettres qu'il en recevait, et le portait sur sa poitrine avec un petit fragment d'os de l'apôtre saint Thomas. Ces reliques, dont il faisait faire l'application par la main des enfants, opérèrent une multitude de prodiges extraordinaires; c'était sans doute parce qu'elles venaient de lui, mais c'était aussi parce que c'étaient des reliques de saints. Il s'efforçait un jour d'amener un des Pères qui partageaient ses travaux dans les Indes à se montrer plus facile aux ordres de l'obéissance et plus soumis aux prélats; il ne trouva point de

raison plus puissante que de l'en prier au nom de l'amour et de la vénération qui étaient dus à Ignace. Par respect, il lui écrivait à genoux, et il baignait des larmes les plus affectueuses les lettres qu'il en recevait. Il l'appelait *Votre sainte Charité*, ou d'un nom encore plus tendre, *Père de mon âme;* et comme s'il eût regretté d'en être si longtemps éloigné, il lui exprimait le désir de le revoir; il s'offrait, pour peu que la volonté lui en fût témoignée, à revenir en Europe; il signait « le moindre de tous vos fils et le plus exilé de tous, François. » Les témoignages d'affection que lui donnait Ignace remplissaient son âme de jubilation et faisaient longtemps couler ses larmes. Au milieu des plus grands périls, persécutions sur la terre ou tempêtes sur les flots, sa suprême ressource était de mettre sous les regards de Dieu les mérites de son Père Ignace, et d'implorer en leur considération salut et protection pour lui-même. Il en parlait comme d'un saint, et pour traduire la haute opinion qu'il s'en était formée, il avait recours aux termes les plus expressifs.

Le F. Bernard, né à Cangoxima, au Japon, le premier que le saint apôtre ait baptisé dans cet empire, d'où il l'envoya à Rome, rapporte que François lui racontait souvent des choses admirables du P. Ignace; il l'appelait un grand saint et en parlait toujours avec les marques du plus profond respect et de la plus haute estime. Et pourtant Xavier n'avait pas vu la plus admirable partie de la vie d'Ignace, si on peut ainsi s'exprimer, c'est-à-dire les seize années que le Saint passa à Rome, et pendant lesquelles il fit de si merveilleux progrès dans l'union avec Dieu et toute sorte de perfection. Enfin, vers les derniers temps de sa vie, l'apôtre des Indes, écrivant à son Père une longue lettre, dont nous avons encore à Rome l'original, alla jusqu'à mettre ces mots sur l'adresse : *A mon Père en Jésus-Christ saint Ignace* (1).

(1) Cochin, 29 janvier 1552. Le P. Bouix rapporte cette lettre, p. 380.

5. Puisque nous sommes au Japon, qu'on me permette de devancer l'ordre des temps, et de rapprocher de François Xavier le P. Charles Spinola, le glorieux émule de ses vertus et de ses courses évangéliques dans cet empire reculé de l'Extrême-Orient. C'est là qu'il fut, en 1622, brûlé vif à petit feu, en récompense de son zèle, et qu'il mit le couronnement aux mérites d'une vie remplie des œuvres les plus saintes. Avant de souffrir les flammes du bûcher, il avait déjà subi, dans la fameuse prison de Suzzuta, ce long martyre de près de trois années que j'ai décrit dans la seconde partie de l'*Asie* (1), martyre si douloureux que, sans un secours supérieur aux forces de la nature, il n'aurait pu tenir au milieu de cette mort continuelle. Or c'était à saint Ignace que le P. Spinola reconnaissait devoir en grande partie les consolations qu'il goûtait alors ; il lui semblait retrouver dans sa prison la grotte de Manrèse où le Saint s'était livré à de si rigoureuses pénitences, et il se sentait animé à une même ferveur. Un petit morceau du sac grossier dont Ignace était alors revêtu, lui servait d'un mémorial perpétuel pour entretenir en lui cette allégresse de cœur ; il le portait sur sa poitrine, moins comme une relique que comme une consolation pour son âme, et un moniteur qui lui rappelait à tout moment le devoir de souffrir avec joie pour le nom de Jésus-Christ.

Prêt à passer de sa prison au séjour de la gloire, le glorieux confesseur de la foi voulut comme dernier et plus précieux témoignage de son affection envers le P. François Paceco, alors son Provincial et bientôt après son compagnon de martyre dans les flammes du bûcher, lui laisser cette relique, et il la lui envoya avec une lettre où il disait que Dieu avait opéré par elle, au milieu des fidèles, une multitude de miracles. Du reste, ces fervents

(1) Cette seconde partie comprend l'histoire des missions de la Compagnie de Jésus au Japon ; la première partie est consacrée aux missions de Chine.

chrétiens étaient bien dignes de ces grâces, tant étaient grandes leur vénération et leur piété filiale pour le saint Fondateur de la Compagnie. Sa vie, écrite en japonais, était sans cesse dans leurs mains. Mais à défaut de ce livre, les vertus et les travaux de ses enfants auraient suffi, disaient-ils, à leur faire comprendre et apprécier celui qui avait été leur Père. Revenons maintenant sur nos pas.

Claude Le Jay et Nicolas Bobadilla partageaient les mêmes sentiments à l'égard d'Ignace. Claude Le Jay fut un jour assailli de si violentes douleurs d'estomac qu'il pensait en mourir. Il se trouvait sur la route de Venise à Rome; sans espérance de secours humain, il s'était étendu à terre, incapable de se relever. Dans cette extrémité, il se tourna du côté de Dieu, et, en considération des mérites d'Ignace encore vivant, il demanda sa guérison. Il avait à peine terminé sa prière que la douleur s'était entièrement dissipée.

Bobadilla, récemment revenu de Tivoli à Rome, était en proie à une fièvre ardente. Il se souvint alors qu'il occupait la chambre où, peu de jours auparavant, Ignace était passé à une meilleure vie. Bien convaincu que son bienheureux Père jouissait déjà de la gloire, il se recommanda avec ferveur et avec larmes à son intercession; et au même moment, il sentit tomber les ardeurs de la fièvre, et son mal disparaître, comme une couverture, disait-il, qu'on aurait enlevée de son lit. Il ajoutait que son témoignage pouvait compter pour deux, parce qu'il ne croyait pas facilement à tous les récits de miracles.

6. Le Bienheureux François de Borgia considérait aussi Ignace comme un saint; il gardait, à titre de précieuses reliques, tout ce qui lui avait appartenu. A son retour de Rome en Espagne, cherchant quelque lieu solitaire et sanctifié où il pût se retirer comme hors du monde, il n'en trouva point qui répondît mieux à ses désirs que la

ville d'Ognate, à cause précisément de sa proximité de la maison d'Ignace et du château de Loyola, dont elle n'est éloignée que de trois milles. Il lui semblait que cette terre exhalait je ne sais quel parfum de sainteté, et l'exhortait sans cesse à suivre les exemples dont elle avait été témoin. Avant de s'y retirer, il voulut visiter le château, et, s'étant fait montrer le lieu où le Saint était né, il se prosterna aussitôt; il baisa avec amour et couvrit de ses larmes ce sol et ces murailles qui avaient vu paraître au monde un si grand homme.

Le P. Jérôme Natal en fit autant quelques années plus tard, et du vivant même d'Ignace. Mais il ne put, écrit-il, retenir son indignation en voyant que les seigneurs de Loyola respectaient si peu ce lieu vénérable qu'au lieu d'en faire un oratoire, ils l'avaient transformé en cuisine. Le même P. Natal professait une telle estime pour Ignace que ses plus sublimes idées sur la perfection lui semblaient, disait-il, bien au-dessous de ce qu'il voyait réduit en acte sous ses yeux. Un jour, il crut avoir fait l'acquisition d'une précieuse relique; mais sa joie fut de courte durée. Ignace souffrait depuis plusieurs jours, avec une invincible patience, d'un horrible mal de dents; le P. Natal lui amena un praticien; la dent malade avait des racines si profondes qu'elle ne céda qu'après beaucoup d'efforts, au prix d'atroces douleurs. Ignace cependant se tenait immobile dans une tranquillité parfaite, comme si l'opération se faisait sur une statue. La dent arrachée, Natal s'en empara furtivement; mais il ne put si bien cacher son larcin, qu'Ignace, qui peut-être était sur ses gardes, ne s'en aperçût; il la réclama et la fit jeter si loin que le P. Natal, malgré toutes ses recherches, ne put ensuite la retrouver.

Le P. Lainez n'avait pas une opinion moins haute de son P. Ignace; il le considérait comme un saint, et lui comparait le P. Le Fèvre comme on compare un enfant à un homme fait. Ce n'est pas le lieu de parler de la vertu

du P. Le Fèvre ; qu'il suffise de dire que saint François Xavier l'invoquait au milieu des autres saints dans les litanies. Ce n'était pas seulement le P. Lainez qui attribuait une telle supériorité à Ignace sur le P. Le Fèvre : « J'ai connu le P. Le Fèvre à Madrid, écrit le P. Louis Gonzalvez, et j'ai eu avec lui de longues communications sur les choses spirituelles ; j'en étais dans une admiration profonde ; il ne me semblait pas qu'il pût y avoir au monde un homme plus rempli de Dieu. Plus tard, j'entendis parler de la haute supériorité d'Ignace sur tous ses compagnons ; je le crus parce qu'on le disait, et parce qu'il avait été choisi pour leur chef. Mais lorsque je le connus à Rome et que je traitai avec lui, le P. Le Fèvre s'évanouit devant moi ; il ne me paraissait plus qu'un enfant, en comparaison de son maître. »

A la vue des grâces singulières que Dieu avait si libéralement prodiguées à Ignace, depuis le jour où il avait changé son cœur, jusqu'à celui où il l'avait conduit par des voies si difficiles à la création d'un Ordre nouveau, le P. Lainez ne pouvait s'empêcher de dire avec un sentiment de respectueuse admiration : « Dieu s'est complu dans l'âme de son serviteur Ignace. *Complacuit sibi Dominus in anima servi sui Ignatii.* » Il était lui-même malade, et de l'avis des médecins, à la dernière extrémité, quand saint Ignace mourut. Craignant qu'on ne voulût, à cause de son état, lui dérober une nouvelle si douloureuse, il demandait à tous ceux qui entraient dans sa chambre, si le Saint n'était pas mort. Aussitôt qu'on lui eût dit la vérité, il leva les yeux et les mains au ciel, se recommanda au défunt comme à un bienheureux, et conjura le Seigneur, au cas où ce serait son bon plaisir de l'appeler, de vouloir bien, en considération des mérites de cette sainte âme, donner aussi un heureux passage à la sienne et la conduire au même terme.

Du reste, beaucoup de Pères, en apprenant la mort d'Ignace, ne purent se résoudre à prier pour lui, et à lui

appliquer les suffrages ordinaires; ils étaient plutôt portés à se recommander à son intercession. Le P. Fulvius Androzio, religieux d'une rare vertu, était allé pour dire la seconde messe de *Requiem;* mais arrivé à l'autel, il éprouva une telle répugnance à célébrer à cette intention, qu'il ne put s'y résoudre, et dit la messe du saint Nom de Jésus. Comme il répétait souvent cette invocation dans le courant de la journée : « Père Ignace, priez pour nous, *Pater Ignati, ora pro nobis,* » il sentit aussitôt l'efficacité de l'intercession de celui dont il réclamait le secours (1).

7. Pour terminer cette série de témoignages, entendons celui d'un des fils les plus chers et les plus intimes de saint Ignace, le P. Pierre Ribadeneira, qui le premier écrivit et publia l'histoire de sa vie. Ayant à confirmer par serment son opinion sur la sainteté de celui qui avait été le père et le guide de son âme, il apporta dix raisons en justification de sa déposition. Je les relaterai ici dans leur entier, telles qu'elles se trouvent dans l'acte original et authentique qui en fut dressé à cette époque. C'est le 31 juillet 1595, à Madrid, que le P. Ribadeneira fut interrogé par devant Mgr Gaëtan, patriarche et nonce du Pape en Espagne, sur ce qu'il pensait de la vie et de la sainteté du P. Ignace. Il répondit la main sur la conscience, comme prêtre, et en jurant de dire la vérité, qu'il regardait et avait toujours regardé le P. Ignace comme un grand saint et un grand ami de Dieu. Les raisons qu'il invoquait étaient les suivantes :

1° Ayant vécu avec Ignace près de seize ans, dont huit dans la plus grande intimité, Pierre Ribadeneira ne se rappelle pas lui avoir vu faire aucune action, ni entendu prononcer aucune parole qui fût, autant qu'il en peut juger, péché mortel ni même péché véniel. Ce n'est pas

(1) Les éditeurs des *Cartas de san Ignacio*, t. VI, p. 538, donnent la lettre du P. Fulvius Androzio au P. Polanco. Elle est datée de Meldula, 17 août 1556. Meldula était une petite place des États de l'Église, dans le voisinage de Forli.

sa pensée que le P. Ignace ne péchât jamais véniellement; car « il n'est point de juste qui ne pèche, *non est justus qui non peccet*, et « le juste tombe sept fois par jour, *septies in die cadit justus;* » mais les paroles et les actions du serviteur de Dieu étaient si parfaitement mesurées et ordonnées, qu'il ne pouvait, en les entendant ou en les voyant, juger qu'il y eût en elles aucun péché. Jamais il ne surprit sur ses lèvres de paroles oiseuses et blessantes, ni de murmures dans les réprimandes elles-mêmes; jamais il ne le vit plus ému ou plus indigné qu'il ne convenait dans l'intérêt de celui qui était repris. Ces sortes de mouvements ne devançaient jamais la raison en lui; ils ne faisaient que la suivre.

2° Il a remarqué chez le P. Ignace un grand nombre d'actions, qui étaient le fruit d'une vertu héroïque et d'une rare sainteté, une oraison continuelle, une tendre dévotion, le don des larmes joint à un empire souverain sur ces mêmes larmes pour les retenir ou les laisser couler; un zèle ardent pour la gloire de Dieu et le salut des âmes; une profonde humilité, le mépris de lui-même et du monde; une patience inaltérable et une grande allégresse au milieu des fatigues et des persécutions; une prudence rare et plus qu'humaine dans tout ce qui tient aux choses spirituelles; une égalité d'âme et de physionomie que ni la prospérité, ni l'adversité n'altéraient jamais; ou bien si quelque nuance s'y faisait sentir, c'était celle d'une joie plus prononcée, quand il lui survenait à l'improviste une grande tribulation; enfin il a remarqué toutes les vertus décrites par lui au cinquième livre de son histoire.

3° Une autre raison de son appréciation, c'est le choix de Dieu pour faire d'Ignace le père et le fondateur d'un Ordre religieux; ce sont les grâces dont il l'avait comblé pour constituer cet Ordre, le gouverner, l'étendre, le dilater par tout l'univers et recueillir, même de son vivant, des fruits si abondants et si précieux. On peut croire, en

effet, et il semble impossible de se tromper en cela, que Dieu dont la sagesse le destinait à une si grande mission, l'avait pourvu avec abondance de toutes les qualités nécessaires à ce dessein ; car c'est la loi ordinaire de sa providence de proportionner les secours de la grâce à la grandeur des devoirs qu'il impose. Tout cela paraît encore plus admirable, si l'on réfléchit aux circonstances qui ont concouru à une œuvre si merveilleuse. Ignace change de vie, et du sein de la vanité et des délices, il passe au plus extrême mépris de lui-même et aux dernières rigueurs de la pénitence. Dieu se fait lui-même son maître, car le nouveau converti n'avait aucune connaissance des lettres. Il lui donne les Exercices spirituels, par le moyen desquels Ignace gagne et ses premiers compagnons et beaucoup de ceux qui se rangèrent ensuite autour de lui, sans parler de tant d'autres, qui se sont faits religieux dans d'autres Ordres, ou ont réformé leur vie sans sortir du monde. C'est encore Dieu qui persuade à ses premiers compagnons, espagnols ou français, de fouler aux pieds toutes leurs espérances, pour s'attacher à sa fortune, malgré les guerres acharnées qui divisaient alors la France et l'Espagne, et vivre ensemble avec plus de concorde et d'amour qu'on n'en voit entre des frères.

C'est Dieu qui lui révèle le plan et l'idée d'une religion, semblable à toutes les autres pour la substance, mais très différente pour le reste, parce qu'il fallait l'adapter aux nécessités de ces derniers temps ; tel est le quatrième vœu par lequel les profès s'engagent à se rendre à la voix du Souverain Pontife partout où ils seront envoyés, pour s'opposer aux efforts des hérétiques battant en brèche l'autorité apostolique, et étendre la foi de Jésus-Christ. C'est Dieu enfin qui guide la plume de son serviteur, quand celui-ci écrit les Constitutions, cette œuvre si pénétrée d'un esprit céleste et d'une sagesse divine, joints à une telle autorité de pensées et d'expressions qu'on ne peut les lire sans admiration, et que les cinq Congréga-

tions générales qui se sont tenues depuis sa mort, les ont reçues avec vénération.

4° A ces raisons ajoutez les nombreuses et sublimes révélations, les visions, les faveurs surnaturelles que le P. Ignace reçut de Dieu. Quelques-unes de ces grâces sont rapportées dans l'histoire de sa vie; d'autres, et en plus grand nombre, peuvent se voir dans des cahiers écrits de sa main, au temps où il composait les Constitutions et trouvés après sa mort.

5° Les fruits merveilleux que son Ordre a produits dans tout l'univers, pour la réforme des mœurs au milieu des catholiques, et la conversion à la vraie foi parmi les idolâtres et les hérétiques. Ce sont autant de miracles spirituels qu'il y a eu d'âmes à passer du vice à la vertu, ou de l'erreur et de l'infidélité à la foi de Jésus-Christ; miracles aussi supérieurs aux miracles opérés dans l'ordre sensible, que les biens surnaturels sont au-dessus des avantages temporels.

6° Les miracles dus à l'intercession de ce saint homme, de son vivant et après sa mort; ils sont racontés dans son histoire, et on en forme en nombre de lieux des procès authentiques.

7° La grande haine que le démon lui porta toujours et les persécutions qu'il ne cessa de soulever contre lui. On a remarqué en effet que les premiers Pères de la Compagnie étant tous ensemble et loin de lui, jouissaient d'une paix profonde; mais dès qu'il venait les rejoindre, il s'élevait aussitôt quelque bourrasque suscitée par la rage du démon. Le P. Lainez dit avoir vu à Padoue un pauvre soldat possédé; cet homme n'avait jamais connu le P. Ignace, et toutefois il le dépeignait d'une manière si exacte que c'était merveille. Or, le démon s'écriait par sa bouche qu'il n'avait point au monde de plus grand ennemi.

C'est aussi ce que proclamait à Rome un autre démon, qui s'était emparé d'un pauvre jeune homme, nommé Mathieu, et qu'Ignace délivra depuis. Quelqu'un ayant

dit qu'Ignace reviendrait bientôt et le chasserait de ce corps, le malin esprit jeta de grands cris, en demandant qu'on ne lui parlât pas d'Ignace, car c'était de tous ses ennemis le plus acharné. A Trapani, en Sicile, un autre démon fit encore le même aveu, aussitôt après la mort du Saint; c'était en présence du vice-roi de Sicile, Jean de Vega, et de quelques autres personnes, parmi lesquelles se trouvait le P. Jérôme Domenech, religieux d'une grande perfection, Provincial de la Compagnie dans ce royaume, qui en envoya le récit à Rome. Ce témoignage peut être accepté comme preuve de la sainteté du P. Ignace; car s'il n'est pas permis d'ajouter foi à ce que disent les démons, quand ils parlent de leur propre mouvement, on peut cependant leur donner quelque créance, quand ils s'expriment par force et pour obéir au commandement que Dieu leur en fait, pour glorifier ses saints, ou encore quand leurs paroles s'accordent avec ce qu'on sait par ailleurs du mérite des amis de Dieu, et avec d'autres arguments plus manifestes et plus certains.

8° Les nombreuses et violentes persécutions suscitées par cette haine des démons et permises par la volonté de Dieu contre le P. Ignace, avant la fondation de son Ordre, à Alcala, à Salamanque, à Paris, à Venise, à Rome, et après son établissement; persécutions soulevées non seulement contre lui, mais contre ses enfants, dans tous les lieux du monde; et d'autre part, la patience, la force, la générosité, l'allégresse avec lesquelles il en triompha : signes manifestes d'une grâce spéciale de Dieu pour l'éprouver et lui donner la victoire sur ses ennemis.

9° Le sentiment de nombreux et très grands serviteurs de Dieu et de personnes très graves qui ont tenu le P. Ignace pour un saint, comme on le raconte dans l'histoire de sa vie. Il est certain que plusieurs des Pères de la Compagnie, qui, considérés en eux-mêmes, passaient pour des hommes très parfaits, comme Pierre Le Fèvre, Jacques Lainez, François Xavier, François de Borgia et

d'autres, ne paraissaient, quand on les comparait au P. Ignace, que des nains auprès d'un géant. Ils ne l'ignoraient pas eux-mêmes, et c'est pourquoi ils avaient pour lui tant de respect et de vénération.

10° Enfin certaines certaines choses que Dieu, par le moyen du P. Ignace, a opérées dans la personne de celui qui rend ici témoignage à son père.

Le P. Ribadeneira exposait ensuite les faits que j'ai racontés ailleurs. Je rappelle seulement ce que, dans cette même déposition solennelle, le P. Ribadeneira a dit de la créance qu'on peut donner à tout ce qu'il a écrit dans sa *Vie de saint Ignace*. Il n'y a rien rapporté, assure-t-il, qui fût certainement faux à ses yeux; du moins, il ne se souvient pas d'avoir rien avancé de tel, en pleine connaissance de cause; il croit plutôt, dit-il, et il le tient pour certain, que tout ce que renferme son livre est, moralement parlant, l'expression de la vérité. Il s'est préoccupé avant tout d'être parfaitement véridique, d'écrire ce qu'il avait vu lui-même, ce qu'il avait entendu le P. Ignace lui raconter de sa vie ou ce qu'il en avait appris de la bouche d'autres personnes graves, enfin ce qu'il avait pu tirer des manuscrits originaux.

Une considération ajoute encore à l'autorité de ce témoignage déjà si affirmatif : c'est qu'avant d'être livrée à l'impression, l'histoire de saint Ignace fut, sur l'ordre du P. François de Borgia, revue et examinée par plusieurs Pères très graves, dont quelques-uns avaient vécu dans une grande intimité avec le Saint. De plus, quand elle parut, plusieurs Pères qui avaient très bien connu Ignace, et parmi eux trois de ses premiers compagnons, vivaient encore; aucun d'eux, qu'on sache, n'y a jamais rien signalé comme faux. Elle avait été écrite en latin et imprimée à Naples. Comme on la lisait au réfectoire devant les Pères de la Congrégation générale, réunis à Rome en 1573, le P. Everard Mercurian, récemment élu Général, donna l'ordre au P. Jacques Ximenès, qui vit

encore et a été Procureur général et Secrétaire de la Compagnie, d'interroger de sa part, l'un après l'autre, tous les Pères de la Congrégation, et de leur demander s'ils avaient quelque correction à présenter; car l'auteur désirait arriver à la plus grande exactitude possible. Le P. Ximenès était en même temps chargé de les prier de prêter leur concours au P. Ribadeneira, pour corriger les erreurs qui auraient pu lui échapper. Mais aucun d'eux ne releva rien de considérable. Nous avons sur cette enquête une attestation écrite et signée du même P. Ximenès.

Notons, comme je l'ai déjà dit, que parmi les membres de cette Congrégation, plusieurs Pères avaient eu des rapports intimes avec saint Ignace : Alphonse Salmeron et Nicolas Bobadilla, du nombre de ses premiers compagnons; Jérôme Domenech, Jean de Polanco, son secrétaire pendant neuf ans; Jérôme Natal, qui fut Commissaire et Vicaire Général; Christophe Madrid, Assistant de la Compagnie sous le généralat de Jacques Lainez; enfin le P. Éverard Mercurian lui-même. Il est vrai que tous aujourd'hui sont morts; mais il y avait aussi parmi eux les PP. Benoît Palmio et Olivier Manare, religieux graves et bien connus, qui vivent encore.

CHAPITRE XVII

1. Témoignages d'estime rendus à saint Ignace en dehors de la Compagnie : saint Philippe de Néri. — 2. Louis de Grenade et Jean d'Avila. — 3. Les Pères Barnabites. — 4. Les Souverains Pontifes. — 5. Les Cardinaux, le Vice-roi de Sicile, Jean de Vega.

1. Après avoir recueilli les témoignages de la famille, entendons ceux du dehors. Il est juste de donner la première place au bienheureux P. Philippe de Neri, fondateur de la Congrégation de l'Oratoire, grand ami de notre Saint et son collègue dans les honneurs de la canonisation. Il déclare avoir vu fréquemment le visage d'Ignace resplendir, et des rayons d'une lumière éclatante s'en échapper, tant était grande, ajoutait-il, la beauté de cette âme ; ce sont ses expressions elles-mêmes recueillies de sa bouche par Antoine Gallonio, Marcel Vitelleschi et d'autres. Aussi assurait-il un jour au P. Olivier Manare qu'il n'y avait point de pinceau capable de tracer un portrait exact et de rendre la vraie physionomie du Saint, parce que la terre n'a point de couleurs pour exprimer une beauté céleste. Le cardinal Tarugi, archevêque de Sienne, en appelait au même argument. Son témoignage venant de l'homme le plus sage peut-être et le plus intègre de tous ceux qui composaient alors le Sacré-Collège, il m'a paru bon de le rapporter en entier et en propres termes, à l'honneur du Saint auquel il fut rendu.

« François-Marie Tarugi, cardinal-prêtre de la Sainte Église Romaine, du titre de Saint-Barthélemy-en-l'Ile, par la grâce du Saint-Siège apostolique, archevêque de Sienne, à tous et à chacun de ceux qui liront ces présentes lettres, salut en Notre-Seigneur. Le bienheureux Ignace de Loyola, Fondateur de la Compagnie de Jésus, ne peut avoir de plus solides témoignages de sa gloire, que ceux que Dieu fait éclater lui-même à tous les yeux, je veux dire les membres de cet Institut, véritables lumières de ce siècle, ornés de toutes les vertus et habiles en toutes les sciences. En effet, comment ces hommes combattant avec vaillance pour la propagation de la foi catholique, la conversion des hérétiques et la réforme des mœurs chrétiennes dans toutes les parties du monde, accompliraient-ils tant de grandes et glorieuses choses, à l'admiration universelle, si le même Bienheureux Ignace, sous la conduite suprême de Dieu, ne se montrait, revêtu d'une armure céleste, à la tête de ses soldats, s'il ne portait devant eux les étendards du roi éternel, s'il ne leur donnait du courage, des forces et des armes? Quant à nous, à qui par une grâce spéciale de Dieu il a été accordé de connaître cet homme pendant qu'il était encore dans cette prison du corps, qui avons vu son âme se dégager de ses liens et s'envoler, comme nous en avons la ferme assurance, aux tabernacles éternels, accompagnée des prières et des vœux que nous formions pour elle, pendant que nous étions auprès de lui dans sa cellule, nous avons eu toujours tant de vénération pour son nom et pour son éminente sainteté, nous avons entendu tous les gens de bien le porter si haut dans leurs louanges, que rien ne lui a manqué, nous en sommes convaincu, de tout ce qu'on demande dans un grand serviteur de Dieu, pour remplir exactement l'idéal d'une véritable perfection et vivre d'une vie irréprochable.

» Mais à quoi bon chercher, dans l'histoire de sa vie, bien qu'elles s'y trouvent en nombre infini, nous ne l'ignorons pas, les preuves de toutes les vertus que la grâce du

Saint-Esprit a coutume de faire fleurir dans les âmes où il habite, puisque leur beauté s'est révélée sur les traits mêmes de son visage? Antoine Gallonio, prêtre de notre Congrégation, homme d'une probité incontestée, admis à l'intimité de notre Bienheureux Père Philippe de Néri et à la participation de tous ses secrets, m'a affirmé, pour l'avoir entendu de sa propre bouche, que ce même P. Philippe de Néri avait vu plus d'une fois le visage du Bienheureux Ignace encore vivant, environné d'une auréole lumineuse. Voilà ce que nous pensons du Bienheureux Ignace; nous avons voulu par ces lettres publiques, signées de notre main et de celle de notre secrétaire et munies de notre sceau, en donner une attestation valable à perpétuité. Fait à Rome, le 31 août 1600.

» François-Marie, cardinal, archevêque de Sienne (1). »

(1) *Franciscus Maria Taurusius, S. R. Ecclesiæ Tit. S. Bartholomæi in Insula, Presbyter Cardinalis, ex Apostolica dispensatione archiepiscopus Senensis. Omnibus et singulis has nostras litteras lecturis, salutem in Domino. Beatus vir Ignatius Loyola, Societatis Jesu fundator, firmiora quidem suæ gloriæ testimonia habere non potest, quam quæ per ejus Instituti sectatores, vera hujus sæculi lumina, omni virtutum ac disciplinarum genere præditos, Deus ipse evidenter exhibet. Quomodo enim ii strenue dimicantes tam præclara in fidé catholica propaganda, in hæreticis convertendis, et in christianis moribus ubique terrarum reformandis cum summa omnium admiratione prestarent, nisi, Deo duce, idem B. Ignatius cœlesti chlamyde indutus, militibus suis præfulgeret, æterni Regni vexilla præferret, animum, vires, armorumque præsidia suppeditaret? Nos profecto, quibus, præcipuo Dei munere, illum in hoc ergastulo carnis adhuc degentem novisse, ejusque animam ab ipso solutam, hinc migrantem in æterna tabernacula, ut certo credimus, illico recipiendam, cum illiusmet cubiculo tunc adessemus, precibus votisque comitari datum fuit, adeo semper ejus nomen, eminentemque sanctitatem venerati sumus, tantaque de ipso a bonis omnibus prædicari audivimus, ut nihil eorum, quæ in eximio Dei servo, ad veræ perfectionis normam imitanda requirantur, irreprehensibilis ejus vitæ rationem, desiderandum reliquisse, censeamus. Singularum autem virtutum, quas Spiritus Sancti gratia in anima, in qua inhabitat, excitare solet, quis in eo argumenta scrutabitur, quamvis innumera quoque extare non ignoremus, dum illarum species in ejus vultu apparuisse approbantur? Affirmavit enim nobis sacerdos quidam Congregationis nostræ, Antonius Gallonius nomine, Beati Patris nostri Philippi Nerii intimus, omniumque ejus arcanorum conscius, de cujus fidei integritate dubitari non*

Les témoignages d'estime rendus par Saint Philippe de Néri au mérite et à la vertu d'Ignace, ne se bornèrent pas à ce que nous venons de dire. Voyant un jour dans son église le P. Gabriel Venusti, alors préfet au séminaire et le P. Rubini, son compagnon, il les aborda et leur demanda s'ils étaient de la Compagnie. Sur leur réponse affirmative : « Vous êtes, leur dit-il, les fils d'un Père bien grand. Je lui dois beaucoup; c'est maître Ignace qui m'a appris à faire l'oraison mentale. » Il lui envoya plusieurs de ses fils spirituels pour être admis dans la Compagnie; lui-même, je le sais de bonne source, aurait, dans son zèle pour le salut des âmes, sollicité la même faveur, si Dieu ne l'avait choisi pour une mission plus utile au bien général de l'Église et aux intérêts de sa gloire. Enfin nous apprenons par une déposition assermentée de l'évêque de Gubbio, faite en 1601, que le saint vieillard, pour obtenir des grâces de la divine Majésté se prévalait de l'intercession de saint Ignace déjà mort, et venait le prier à son tombeau.

Un autre témoignage est celui du P. Jean Texeda, de l'Ordre des Pères de l'Observance. Ce religieux appelait saint Ignace « un homme rempli de l'esprit de Dieu, un temple de la paix, qui consolait les âmes par sa seule vue, les rassasiait par sa parole, les remplissait pas ses conseils. »

2. Le P. Louis de Grenade, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, qui a si bien mérité de toute l'Église par ses admirables ouvrages, tous pleins d'une piété et d'une sagesse céleste, partageait les mêmes sentiments. Il venait

potest, eumdem Philippum, Beati Ignatii faciem, dum adhuc viveret, micantium radiorum fulgore se intueri sæpius se testatum esse. Hæc nos de Beato Ignatio sentientes, ea publicis his litteris, nostra, nostrique secretarii manu subscriptis, et sigilli nostri robore munitis, in eorum perpetuam fidem, asserere testarique voluimus. Dat. Romæ pridie Kalend. Septembris M. D. C.

Ego Franciscus Maria Cardinalis, et archiepiscopus Senensis affirmo.

de lire la vie du Saint par le P. Ribadeneira, que les Pères de Lisbonne lui avaient prêtée comme à un enfant de la Compagnie; car c'est ainsi qu'il aimait à s'appeler. Écrivant au P. Ribadeneira pour le remercier d'avoir composé cette vie, il lui disait qu'elle offrait un modèle achevé de toutes les vertus, qu'après l'avoir lue une et deux fois, il désirait l'oublier, afin de pouvoir la lire encore avec le même plaisir que la première fois.

Le P. Jean d'Avila, un des hommes les plus saints parmi cette pléiade de saints, que l'Espagne a comptés en si grand nombre dans ces derniers temps, expliquait un jour au P. Michel Torrès la raison de son ardent amour pour la Compagnie. « C'est amour propre lui disait-il; en aimant l'esprit de la Compagnie, c'est mon propre esprit que j'aime. » Lui aussi, ajoutait-il, avait ébauché dans sa pensée je ne sais quel dessein inparfaitement défini, assez semblable pourtant à celui que le P. Ignace avait conçu et réalisé. Mais il lui était arrivé comme il arrive à un enfant qui veut soulever de terre une pierre énorme; l'enfant s'épuise en efforts, la lourde masse est trop pesante pour ses bras. Survient un homme vigoureux; avec autant d'aisance que de force, il ébranle la pierre du premier coup, et la porte où l'enfant essayait vainement de la rouler. Aussi envoyait-il à la Compagnie pour y être admis tous ceux qu'il pouvait de ses disciples. Une note du P. Alphonse Salmeron dit même qu'il offrit au P. Provincial d'Espagne quinze de ses collèges, les uns en plein exercice, les autres seulement commencés, avec tous leurs disciples. Mais on ne crut pas devoir accepter, la Compagnie considérant moins le nombre que le choix des sujets.

3. Nous pourrions multiplier ces témoignages; au lieu de les relever en détail, nous nous contenterons de rapporter ici les sentiments d'un Ordre religieux, illustre dans l'Église par le mérite et la piété de ses membres,

celui des Clercs réguliers de Saint-Paul, vulgairement appelés Barnabites.

A la nouvelle de la mort de saint Ignace, ils adressèrent à la Compagnie la lettre de consolation suivante :

« Le Prieur et la communauté des Barnabites de Milan aux Pères et Frères de la Compagnie. En apprenant que le Vénérable P. Ignace, de bienheureuse mémoire, venait de passer à une vie meilleure, nous avons été profondément affligés, non seulement pour vous et pour toute la sainte Compagnie de Jésus, plongée dans le deuil et les larmes à cause de la perte d'un tel père et d'un tel guide, mais encore pour nous qui avions aussi un père en lui. Il est bien juste que nous pleurions, puisqu'il est enlevé à notre tendresse, en un temps où les hommes saints sont si rares; cependant, la pensée qu'il jouit d'un sort meilleur doit aussi nous consoler. Car pour les justes qui vivent en Jésus-Christ, la mort est un gain, et la dissolution de leur corps le plus grand des biens, puisqu'elle les réunit à leur Seigneur. Comme le Bienheureux apôtre Pierre, il a rompu ses liens le premier jour d'août (1); et délivré de la servitude, il s'est envolé vers le ciel.

» Ce que nous avons à craindre, c'est qu'il n'ait été ravi au monde en punition de nos péchés; ainsi lisons-nous dans l'Écriture, que le roi Josias fut enlevé avant l'explosion des maux qui menaçaient le peuple hébreu. La volonté du Seigneur s'est accomplie; que son saint Nom soit béni. Mais il ne nous a pas tout à fait quittés; il vit dans le souvenir de tous; en tous les lieux du monde, partout où a pénétré la connaissance du nom de Jésus-Christ, le nom d'Ignace est aussi connu; partout on trouve vivante la douce et chère mémoire de ce saint homme, qui a si bien mérité de la république chrétienne, qui, par les leçons données à ses enfants et l'impulsion communiquée à leur zèle, a porté la doctrine, la foi et la religion de Jésus-Christ aux terres les plus lointaines et

(1) Erreur de date; saint Ignace mourut le 31 juillet.

jusqu'aux antipodes ; et l'on a vu dans ces régions reculées des milliers d'âmes se convertir, et se former une nouvelle Église, émule de l'Église primitive, et féconde comme elle en apôtres et en martyrs.

» Il a envoyé devant lui plusieurs de ses enfants, et après d'immenses fatigues endurées pour la gloire du Seigneur, il les a suivis, consumé non moins qu'eux et épuisé par la sollicitude de toutes les églises, martyr au sein de la paix. Sur lui, comme sur une base solide, s'appuient, depuis de longues années déjà, non seulement votre grande maison, mais encore beaucoup d'autres; car il était le père commun de tous les bons. Et qui n'a pas reçu dans l'affliction le secours de ses douces paroles, dans le doute la direction de ses conseils, enfin dans les nécessités son aide et son appui? Il était le pied du boiteux, l'œil de l'aveugle, le refuge du pauvre, la consolation du malheureux. Que Dieu lui accorde la récompense de ses œuvres ! Que d'autres jettent des fleurs sur sa tombe ; nous, dans un si grand deuil, nous offrons sans cesse au Seigneur l'hostie trois fois sainte ; prêtres, nos lis les plus agréables, ce sont les divins mystères célébrés pour son âme, bien qu'il soit entré déjà, nous en avons la confiance, dans la société des bienheureux. C'est par ces pieux offices, les seuls dont nous puissions désormais disposer depuis qu'il a quitté ce monde, que nous continuerons à lui témoigner l'amour que nous lui portions pendant sa vie.

» Daignez accueillir avec bonté ces larmes de notre affection, comme une preuve de notre fidèle attachement ; aimez-nous vous-mêmes à votre tour, et souvenez-vous de nous dans vos prières. Que Jésus-Christ Notre Seigneur soit avec vous tous. *Amen.* De notre couvent de Milan, le 1er septembre 1556. De vos Charités les fils en Jésus-Christ, les Clers réguliers de Saint-Paul. »

4. A ces témoignages rendus à la sainteté d'Ignace par

de grands serviteurs de Dieu, nous pouvons en joindre quelques autres, empruntés à des hommes également pieux et considérables par les charges qu'ils ont remplies. Ce sont d'abord les Souverains Pontifes.

Paul III, qui érigea la Compagnie en Ordre religieux, considérait Ignace comme un homme rempli de Dieu, donné au monde pour réparer les pertes de l'Église. Jules III avait les mêmes sentiments ; il le vénérait comme un saint d'une perfection consommée. Il traitait familièrement avec lui et ne lui refusa jamais aucune grâce ni aucun privilège pour la Compagnie. Paul IV l'entourait de tant de respect que durant la vie du saint Fondateur, il ne se permit aucun changement dans l'Institut. Quand il lui donnait audience, il ne souffrait pas de le laisser à genoux, mais il l'obligeait à se lever et à se couvrir. C'est Marcel II surtout qui eut pour lui une tendre affection ; il l'estimait également pour sa prudence et pour sa sainteté ; il lui en donna souvent des marques publiques non équivoques. Et si Dieu ne l'avait pas retiré du monde, après l'avoir seulement montré à l'Église, on aurait vu, par les faits, quel crédit il lui accordait. A peine élevé sur la chaire de saint Pierre, il l'avait consulté sur le meilleur mode d'opérer la réforme qu'il avait projetée de faire dans l'Église ; il ne lui avait pas seulement demandé des conseils, il avait encore sollicité son concours et celui de ses enfants. « A vous, lui disait-il, de rassembler les ouvriers ; nous nous chargerons de les occuper. » Jean III, roi de Portugal, allait plus loin ; il aurait voulu voir Ignace occuper la chaire de saint Pierre et tenir en main les clefs de l'Église.

5. Après les Souverains Pontifes, citons les cardinaux. Les trois auditeurs de Rote disent dans leur relation que les princes de l'Église honoraient fréquemment Ignace de leurs visites ; les uns pour voir et vénérer un saint, d'autres pour lui demander une direction spirituelle,

d'autres enfin pour le consulter dans leurs affaires. Car il était parfaitement connu de tous qu'il joignait ensemble la prudence et la sainteté. Aussi le cardinal della Cueva, en apprenant sa mort, écrivait-il que l'Église avait perdu une de ses meilleures têtes. L'empereur Ferdinand I[er] ne traitait jamais une affaire à Rome, sans prendre d'abord ses conseils. Don Diego Mendoza put dire, après une expérience plusieurs fois répétée, qu'il avait toujours mené à bonne fin les affaires du roi, son maître, quand il s'était conformé aux avis d'Ignace; mais qu'il avait toujours échoué quand, séduit par de fausses raisons, il n'en avait pas tenu compte, pour agir à sa guise.

On pourrait allonger encore cette liste; je ne rapporte plus que les deux témoignages suivants; je les trouve dans des lettres de consolation plutôt que de condoléance, écrites après la mort du Saint, la première à la Compagnie par le cardinal d'Augsbourg, la seconde au P. Lainez, vicaire général, par Jean de Vega, vice-roi de Sicile. Voici la lettre du cardinal :

« Mes Très Révérends Pères et Frères en Jésus-Christ. A la nouvelle de la mort de notre très saint Père Ignace, nous ne saurions dire quel sentiment a dominé en nous, la tristesse ou la joie. Considérant en effet que la Bonté infinie a voulu le retirer des misères de ce monde pour récompenser ses mérites, nous serions injustes si, à cause de notre intérêt personnel, nous nous attristions de sa félicité. Mais, d'autre part, en nous voyant comme des orphelins, privés d'un père qui était notre refuge dans toutes nos tribulations, nous avons grand sujet de nous affliger. Cependant, nous souvenant qu'il n'est point de comparaison entre les choses du temps et celles de l'éternité, nous nous consolons nous-mêmes par les mêmes pensées qui consolent vos Paternités. Cette bienheureuse âme prie maintenant le Seigneur pour nous qui sommes restés au milieu des ténèbres de ce monde; elle lui demande de nous accorder une heureuse fin, sem-

blable à la sienne; mille actions de grâces en soient rendues sans cesse à la divine Majesté. Que vos Paternités veuillent bien se souvenir de nous dans leurs prières; nous nous recommandons instamment à votre charité. De Wurtzbourg, le 25 août 1556. De la sainte Compagnie de Jésus le très dévoué frère, le cardinal d'Augsbourg (1). »

Le vice-roi de Sicile, Jean de Vega, habitué aux exercices de la guerre, traduit comme un soldat ses sentiments; il ne parle que de victoires et de triomphe. Il écrit de Trapani, le 22 septembre de cette même année 1556 :

« J'ai été grandement consolé et édifié en apprenant comment est mort le Bienheureux P. Ignace, bien que cette consolation n'ait pas été sans un mélange de tristesse; car il est impossible à la faiblesse humaine de ne pas sentir douloureusement la perte des amis qui nous sont enlevés par la mort. Cependant grâces infinies soient rendues à Dieu Notre Seigneur, qui a rappelé à lui son serviteur, quand il a jugé que l'heure était venue. Ignace nous a laissé tant de trophées de sa sainteté que rien ne pourra les renverser ou les consumer, ni le temps, ni l'inclémence de l'air ni l'impétuosité des eaux; ils ne seront pas comme ceux qu'a élevés la vaine gloire et l'ambition du monde et qui sont aujourd'hui détruits. Je me représente le triomphe ménagé dans le ciel à un homme qui s'est fait précéder du mérite de tant de batailles gagnées, de tant de victoires remportées sur des nations grossières et barbares, privées de toute lumière et de toute connaissance de la vraie foi, avant d'avoir été éclairées par ce saint et habile capitaine et par ses vaillants compagnons d'armes. Avec combien de justice ne peut-il pas déployer son étendard dans les cieux à côté de

(1) *Cartas de S. Ignatio,* t. VI, p. 411. Dans le même volume, p. 398, on trouve la lettre de faire part adressée à l'illustre cardinal par le P. Polanco, Rome, 22 août 1556.

ceux de saint Dominique, de saint François et des autres saints que Dieu a revêtus de sa force, pour vaincre les oppositions de ce monde et délivrer de l'enfer un si grand nombre d'âmes! Ce triomphe ne provoque point l'envie des autres saints; il est bien différent des triomphes de ce monde toujours accompagnés de tristesse, de basses jalousies et de ruines, etc. (1). »

(1) *Cartas de S. Ignacio*, t. VI, p. 421. La lettre est adressée au P. Lainez.

CHAPITRE XVIII

QUELQUES MAXIMES DE SAINT IGNACE :

1. S'oublier soi-même pour penser à Dieu. — Si vous voulez accomplir de grandes choses pour Dieu, ne craignez pas les hommes. — Laisser faire la grâce; aller où elle mène. — 2. D'une bonne élection. A qui possède Dieu, rien ne manque. — 3. La communion fréquente préserve du péché mortel. La souffrance est une bénédiction de Dieu. Age quod agis *— 4. La vertu plus nécessaire que le talent. Consolation et désolation. Le secret d'être toujours joyeux. — 5. Caractère ardent préférable à une nature molle. Discrétion dans les pénitences extérieures. Suivre toujours la raison. — 6. Tactique du démon. La sainteté n'est pas dans les choses extraordinaires. — 7. Du zèle exagéré. Plus fait douceur que violence. Se faire tout à tous. Point de familiarité avec les femmes. — 8. Savoir quitter Dieu pour Dieu. Ne pas juger autrui. Rien ne sert de changer de lieu, si on ne se change soi-même. — 9. Dans une vocation apostolique, ce n'est pas assez d'être bon pour soi. Un supérieur ne doit pas vouloir tout faire par lui-même. Il faut ménager la vertu des novices. Dangers des austérités excessives.*

1. Avant de raconter ce qui suivit la mort de saint Ignace, il me reste à transcrire ici quelques-unes de ses maximes. Ce sont d'admirables secrets de vie spirituelle, des axiomes d'une prudence toute céleste, très utiles aux âmes pour leur apprendre à bien ordonner leurs rapports avec Dieu, avec elles-mêmes et avec le prochain.

Celui qui s'oublie soi-même et laisse ses propres intérêts pour le service de Dieu a pour soi la Providence; elle s'occupe de lui bien mieux qu'il ne pourrait le faire

lui-même, si pour penser à ses affaires, il négligeait celles de Dieu. Quand on veut accomplir de grandes choses pour la gloire de Dieu, il convient de se garder également et des ténèbres et de la lumière du monde, c'est-à-dire et des vaines craintes inspirées par la pusillanimité, et des calculs trop habiles suggérés par la prudence humaine. Ce n'est pas à dire qu'il faille agir avec témérité et compter sur des miracles, non : mais on doit régler sa confiance en Dieu sur ce principe incontestable, que la puissance et la volonté divines ne sont pas enchaînées par les lois ordinaires; par conséquent, dans les choses de son service, nous pouvons attendre plus que ne nous permettent nos seules forces présentes. Avons-nous résolu quelque grande entreprise, abandonnons-nous entièrement à Dieu, comme si le succès ne devait venir que de ses mains et par miracle; et d'autre part, dans le choix des moyens, dans la manière de les mettre en œuvre, comportons-nous comme si tout dépendait uniquement de notre propre industrie et de notre travail; en d'autres termes, nous ne devons rien omettre de ce qui est en nous pour aboutir au terme que nous nous sommes fixés.

Dans le commerce avec les hommes il faut parler peu et écouter beaucoup, et encore ne dire ce peu de paroles, ne s'adressât-on qu'à un seul, que comme si elles devaient être publiées devant tout le monde. Personne ne fait plus que celui qui fait une seule chose, surtout s'il observe la règle de s'accommoder lui-même à cette affaire, au lieu d'accommoder l'affaire à ses goûts; agir autrement, c'est se mettre en péril d'échouer.

Celui qui craint beaucoup le monde ne fera jamais rien de grand pour Dieu, parce qu'il est impossible de faire de grandes choses pour Dieu, sans que le monde essaie de se faire craindre, en soulevant des persécutions et en mettant tout en rumeur. Les grandes choses dont parle ici saint Ignace sont celles qui intéressent le salut des âmes. Lui-même, dès le premier jour de sa conversion, avait fait

l'expérience de ce qu'il avance ici. Tant qu'il avait vécu dans la solitude, les austérités et les pénitences, uniquement occupé de sa propre perfection, tout le monde l'avait regardé comme un saint. Mais dès qu'il était sorti de sa retraite pour se consacrer au service du prochain, il avait été traité de magicien, d'hérétique, d'homme pernicieux, digne de l'inquisition, des chaînes et du bûcher. Pourtant il ne recula jamais, parce que la parfaite charité chasse toute crainte.

Il laissa à la Compagnie avec le même but apostolique le même esprit d'intrépidité; il lui enseigna à ne pas s'effrayer des persécutions; celles-ci ne lui manqueront jamais, si elle ne manque pas elle-même à son devoir : « La Compagnie, dit-il dans la dixième partie des Constitutions, n'a pas été établie par des moyens humains; et ce n'est pas par des moyens humains qu'elle peut croître et se développer; » beaucoup moins les moyens humains peuvent-ils la détruire ou la mettre en danger. Il était si loin de craindre les contradictions et les adversités, que les plus heureux présages à ses yeux de la future prospérité de la Compagnie en quelque lieu venaient des assauts mêmes auxquels elle y était livrée; les faits ont amplement justifié ses prévisions.

Ils sont en très petit nombre ceux qui comprennent ce que Dieu ferait d'eux, s'ils se remettaient pleinement entre ses mains et se laissaient travailler par sa grâce. Un tronc d'arbre, brut et informe, ne croirait jamais qu'il pût devenir une statue, le chef-d'œuvre de la sculpture; voilà pourquoi, s'il était libre, il n'irait jamais se mettre de lui-même sous le ciseau du sculpteur qui, selon la parole de saint Augustin, voit dans les intuitions de son art, *videt in arte*, ce qu'il en peut faire. Ainsi beaucoup de gens, qui vivent à peine en chrétiens, ne s'imaginent pas qu'ils pourraient être des saints, s'ils se laissaient façonner par la grâce, et s'ils ne troublaient pas par leurs résistances les desseins et l'opération de Dieu.

2. Celui qui demande à Dieu de lui faire connaître ses intentions sur lui, qu'il s'agisse du choix d'un état de vie, ou de tout autre intérêt spirituel, doit d'abord se dépouiller de toute volonté propre et se dégager de toute inclination particulière; puis se remettre généreusement entre les mains de la divine Majesté, également prêt à répondre, quels que soient l'état où elle l'appelle, le sacrifice qu'elle lui demande. Il n'attendra pas qu'un envoyé céleste lui apporte un message exprès de la part de Dieu; mais, les yeux attachés sur quelques-unes des vérités éternelles contenues dans l'Évangile, il pèsera, à leur lumière, les raisons pour et contre le parti qui fait l'objet de ses délibérations; il déduira les conséquences qui découlent soit de l'acceptation, soit du rejet de ce parti, en les rapportant uniquement à la fin dernière pour laquelle il a été créé. S'il lui reste après cela des doutes et des inquiétudes, qu'il recourre, pour achever de les dissiper, aux pensées de la mort et du jugement dernier; elles lui apprendront à faire dès maintenant ce qu'il voudrait avoir fait en entrant dans l'éternité. Quant à ceux qui désireraient voir un ange descendre du ciel, pour leur donner l'assurance qu'il est du bien de leurs âmes de se consacrer à Dieu dans la religion, ils auraient bien plutôt besoin que cet ange vînt leur dire qu'il leur est avantageux de rester dans le monde, avec l'espérance fondée de leur salut; tant les dangers de perdition y sont fréquents et redoutables, tant les secours vraiment efficaces y sont peu nombreux. Au contraire dans un Ordre fervent, il est si facile non seulement de se sauver, mais encore d'arriver à la sainteté, que c'est une sorte de miracle de voir quelqu'un tomber dans une faute mortelle, ou s'il a eu ce malheur, ne pas s'en relever aussitôt.

Celui qui possède Dieu, n'eût-il rien au monde, ne manque de rien; car Dieu est tout bien, et tous les biens nous viennent avec Lui. « Jusqu'ici, écrivait-il au seigneur Pierre Contarini, par la bonté de Dieu, nous allons

bien, et nous éprouvons chaque jour davantage la vérité de ces paroles : *Nihil habentes et omnia possidentes* (1); je dis tout ce que le Seigneur a promis de donner par surcroît à ceux qui cherchent avant toutes choses son royaume et sa justice. Que si tout vient par surcroît à ceux qui cherchent d'abord le royaume de Dieu et sa justice, pourrait-il manquer quelque chose à ceux qui se mettent uniquement en peine du royaume de Dieu, qui n'ont pas à la fois les bénédictions de la rosée du ciel et de la graisse de la terre, *de rore cœli et de pinguedine terræ* (2), mais seulement celles de la rosée du ciel; qui ne divisent pas leur cœur entre les choses de la terre et les choses du ciel, mais tournent uniquement leurs regards vers le ciel et les y tiennent fixés (3)? »

Celui qui n'est pas appelé à ce premier et sublime degré de perfection qui consiste dans la possession de Dieu seul, doit au moins s'élever au second, qui consiste à posséder les choses de la terre, sans se laisser posséder par elles. S'il ne renonce pas pleinement à ses biens pour l'amour de Dieu, qu'il les subordonne du moins à Dieu, et les place toujours au-dessous de ce bien que l'Évangile appelle l'unique chose nécessaire.

3. Un effet très particulier de la fréquentation du divin sacrement de l'Eucharistie, c'est la préservation du péché mortel. C'est pourquoi il faut se garder de s'en éloigner, lors même qu'on n'y trouve plus de dévotion sensible; autrement, ce serait vouloir ne plus manger de pain, parce qu'il n'a pas été pétri dans le miel; et ruiner ses forces, parce qu'on ne peut satisfaire sa gourmandise.

Bien qu'il y ait entre les vertus et les actes de ces vertus des degrés divers d'excellence et de mérites, ce n'est pas toujours le plus parfait en soi qui est le meilleur pour

(1) II. Cor. 6, 10.
(2) Gen. xxvii, 28.
(3) Vicence, 1537. *Lettres de saint Ignace,* édit. du P. Bouix, p. 53.

chacun; c'est ce qui, dans certaines circonstances données, convient le mieux. Si Dieu nous accorde dans l'oraison des sentiments de douleur de nos péchés, nous ne devons pas nous en détourner pour porter ailleurs nos affections et nous réjouir, par exemple, dans la contemplation de l'Être et des perfections de Dieu ou dans d'autres considérations semblables; ces actes sont plus excellents en eux-mêmes, mais dans la circonstance présente, ils nous sont moins utiles que ceux pour lesquels Dieu nous accordait une grâce particulière.

Si Dieu vous donne beaucoup à souffrir, c'est un signe qu'il veut faire de vous un grand saint; pareillement, si vous désirez que Dieu fasse de vous un grand saint, demandez-lui de vous donner beaucoup à souffrir. Il n'est point de bois qui entretienne mieux la flamme de la charité que le bois de la croix, ce bois adorable dont Notre-Seigneur s'est servi pour offrir un sacrifice d'une charité infinie. Tout le miel qu'on peut tirer des fleurs et des délices du monde, n'a pas autant de douceur que le fiel et le vinaigre de Jésus-Christ, je veux dire l'amertume des souffrances acceptées par amour pour Jésus-Christ, et en union avec Jésus-Christ.

Dans l'espérance de faire plus tard de grandes choses pour le service de Dieu et le salut des âmes, il ne faut pas négliger ce qu'on fait actuellement. Mieux vaut un moindre bien, mais solidement établi et durable, qu'un avantage plus grand, mais incertain et mal assuré; autrement, on court le risque, comme il n'arrive que trop souvent, de perdre l'un sans obtenir l'autre.

Ignace se conformait à cette maxime. On lui avait proposé plusieurs collèges en Espagne. Le petit nombre des sujets ne lui permettant pas alors d'en ouvrir de nouveaux, sans négliger les anciens, il remit à de meilleurs temps l'acceptation de ces offres bienveillantes. Il aurait pu, il est vrai, réduire le nombre des Pères qui se trouvaient dans nos maisons; il ne le voulut pas, préférant, à l'acqui-

sition de nouveaux collèges, le maintien de la discipline religieuse; il savait en effet que celle-ci se conserve rarement au milieu des petites communautés; et si la discipline périt, l'Ordre est en souffrance, et les cités ne retirent plus de religieux attiédis et relâchés les secours qu'elles en attendaient.

4. Pour être vraiment efficaces, les talents naturels des ouvriers apostoliques doivent être soutenus par l'esprit intérieur, et emprunter de lui leur force d'action. Alors Dieu les bénira et les secondera de sa main toute-puissante; ainsi le prophète Élisée mit autrefois sa main sur la main de Joas, afin que les flèches lancées par ce prince touchassent le but, au lieu de frapper les airs de coups inutiles (1). Voilà pourquoi dans la dizième partie des Constitutions, indiquant la manière dont la Compagnie pourrait se maintenir dans l'esprit propre de son Institut, il plaça ce moyen en première ligne. « Pour conserver, dit-il, et accroître l'esprit de la Compagnie, et arriver à la fin qu'elle s'est proposée, d'aider les âmes à atteindre leur fin surnaturelle et dernière, les moyens qui unissent l'instrument à Dieu, et le disposent à se laisser gouverner entièrement au gré de la main divine, sont plus efficaces que ceux qui le disposent par rapport aux hommes : tels sont la bonté, la vertu et principalement la charité, la pureté d'intention, la familiarité avec Dieu dans les exercices spirituels, et un zèle sincère du salut des âmes. »

Aussi le Saint préférait-il un homme simple mais de haute vertu, à un savant d'une vertu ordinaire; ce qui ne l'empêchait pas de conserver avec beaucoup de soin les grands talents, à cause du bien qu'ils pouvaient faire aux âmes. Quant à ces religieux qui n'avaient pour eux que leur science et leur noblesse, ou bien il en débarrassait la Compagnie, comme on l'a déjà vu dans cette histoire, ou bien il leur interdisait, du moins, tout ministère auprès

(1) IV. Reg. xiii, 15 *seqq.*

du prochain, pour leur faire comprendre qu'il leur manquait la qualité principale, l'esprit intérieur et la vertu, et qu'ils avaient tort de s'en rapporter uniquement aux avantages naturels. Sa manière de prêcher, disait le P. Lainez, ne connaissait ni les règles de Cicéron, ni celles de Quintilien; et pourtant nulle parole, même soutenue par tous les artifices de l'art, n'égalait la sienne en efficacité. C'est que les choses n'ont de valeur qu'autant que Dieu leur en donne, et Dieu ne leur en donne qu'autant qu'elles s'unissent à lui, comme l'instrument à la main de l'ouvrier.

Pour celui qui fait profession d'esprit intérieur et d'oraison, il y a deux moments dangereux; celui de l'abondance et celui de la disette, de la consolation et de l'aridité. La consolation peut nous inspirer de la vanité, nous faire croire qu'elle est le fruit de grands mérites, tandis qu'elle n'est en réalité qu'une aumône, accordée d'ordinaire avec plus de largesse aux plus pauvres en vertu et aux plus faibles. L'aridité peut au contraire nous porter à la tristesse, à la mélancolie, à la défiance, comme si Dieu s'était retiré de nous, parce qu'il ne nous montre plus son visage, ou comme s'il nous avait maudits, ainsi que le furent autrefois les montagnes de Gelboé, parce qu'il ne nous envoie plus la rosée du ciel. Or, pour ne pas sortir de la ligne du devoir dans ces deux situations si opposées, il faut que l'une vienne au secours de l'autre. Dans la désolation, nous nous souviendrons des consolations goûtées en d'autres temps; nous ne les méritions pas plus alors qu'aujourd'hui, mais il avait plu à Notre-Seigneur de nous regarder d'un œil favorable et de nous les accorder, comme ces maîtres qui jettent quelque morceau délicat au petit chien accroupi à leurs pieds et qui, les yeux sur tous leurs mouvements, le demande à sa manière. Dans la contemplation, nous nous rappelerons ce que nous sommes au temps de la sécheresse, et ce que nous serons encore, quand Dieu arrêtera le cours de ces douceurs, car « s'il

retient les eaux, dit Job, tout sera desséché, *Si continuerit aquas, omnia siccabuntur* (1). »

Ayons grand soin dans la désolation, l'aridité et la tristesse, de ne prendre aucune détermination qui soit en désaccord avec les résolutions arrêtées au temps du calme et de la consolation. De même, quand notre cœur est inondé de la plénitude des délices célestes, gardons-nous soigneusement de toute promesse et de tout engagement précipités, d'une exécution difficile, et surtout de vœux immuables et perpétuels. Attendons que cette ardeur exubérante soit tombée; nous pourrons alors nous engager avec la maturité de la réflexion, et non avec la fougue du sentiment.

C'est précisément parce que les hommes sont très différents d'eux-mêmes, suivant qu'ils se trouvent sous l'impression d'une passion violente ou dans leur état naturel, qu'Ignace n'ajoutait aucune foi aux promesses des religieux infidèles à leurs règles, quand il était obligé de les renvoyer de la Compagnie; jamais il ne consentit à en garder aucun, quelles que fussent et leurs larmes et leurs protestations de mener à l'avenir une vie irréprochable. Il savait que ces grands sentiments, prompts à s'exhaler en belles paroles et en serments, sont comme ces torrents qui coulent avec une bruyante impétuosité, mais se dessèchent bientôt et redeviennent ce qu'ils étaient auparavant. Quelquefois pourtant il adoucit sa rigueur habituelle; mais ce ne fut qu'après avoir imposé aux coupables de longs mois de pénitence, de lointains pèlerinages, des épreuves multipliées dans les hôpitaux publics et dans nos maisons, et s'être assuré que le changement de vie était stable et persévérant.

François Coster, novice et encore tout jeune, riait facilement, disposition très ordinaire chez ceux qui sont nouvellement au service de Dieu. Le Saint le rencontra un jour, le visage épanoui et riant tout seul; il l'appela :

(1) Job. xii, 15.

« François, lui dit-il, j'entends dire que vous riez toujours. » Le novice baissa la tête, et s'apprêtait à recevoir avec humilité une sévère réprimande. « Eh bien, mon fils, poursuivit le Saint, je vous le dis : Riez et soyez joyeux dans le Seigneur; car un religieux n'a aucune raison de s'attrister, et il en a mille de se réjouir. Je vous le dis encore, soyez toujours joyeux; et vous le serez toujours, si vous êtes humble et obéissant. Je vous dis cela, parce que je crois reconnaître en vous un talent plus qu'ordinaire, et des qualités qui, avec le temps, pourront vous rendre propre à de grands ministères et à des affaires importantes; mais, faute d'humilité, vous seriez triste et mécontent, si on ne vous les confiait pas. Je m'aperçois aussi que l'air de Rome et le genre de vie qu'on y mène ne vous conviennent pas; peut-être aimeriez-vous à retourner en Flandre; je me propose au contraire de vous envoyer en Sicile. Si vous choisissez vous-même le lieu de votre résidence et votre emploi, il arrivera souvent que l'obéissance vous placera tout autrement que vous n'aviez imaginé, et ce sera pour vous une cause de tristesse et d'abattement. Donc pour être toujours gai comme vous l'êtes aujourd'hui, soyez toujours humble et obéissant. » Ces recommandations sont bien moins un avis particulier qu'une règle générale applicable à tout le monde. Car en vérité, ce serait un aussi grand prodige de voir un religieux qui cherche uniquement Dieu, triste et abattu, que d'en voir un autre qui chercherait quelque chose en dehors de Dieu, joyeux et épanoui.

Le P. Jacques Miron, témoin oculaire, nous apprend comment saint Ignace extirpait des âmes les vices même les plus invétérés. « Notre P. Ignace, lisons-nous dans ses notes, disait que la méditation et l'attention à tenir son âme toujours en éveil lient en quelque sorte les mains à la nature corrompue, de manière qu'on peut sans trop de difficulté, en réduire toutes les mauvaises inclinations. Une grande exactitude à s'examiner et à se demander

compte à soi-même de toutes ses actions, paroles et pensées, aide puissamment dans cette entreprise; mais ce qui vaut peut-être mieux encore, c'est de convenir d'un échange d'avertissements mutuels avec un compagnon qui partage le même zèle pour la perfection.

Voulait-il lui-même corriger quelqu'un, surtout de vices ou de défauts longtemps caressés et qui avaient enfoncé de profondes racines dans l'âme, il y déployait une force merveilleuse; il mettait en œuvre tant de moyens, il employait tant de remèdes et les variait de tant de manières, qu'il lui arrivait bien rarement de manquer son but. Entre les mille industries auxquelles il avait recours, une des principales était de prescrire à celui qu'il voulait guérir, de s'examiner souvent et à heures fixes, sur le défaut particulier qu'il s'agissait de déraciner; et pour qu'aucun oubli ne fît manquer cet examen, il désignait un ami auquel on devait, avant le dîner et avant le souper, rendre compte de la fidélité ou de la négligence avec laquelle on avait fait les examens prescrits. Il recommandait encore d'observer ceux qui tombaient dans le même défaut et de les en avertir; c'était une manière de se donner un avis tacite à soi-même et de se mettre en garde contre les fautes qu'on blâmait dans autrui; enfin, il voulait qu'on s'imposât une pénitence selon le nombre des manquements dont on s'était rendu coupable.

5. Que celui, disait-il, qui a une nature rebelle, impétueuse et impatiente du frein, ne perde pas courage pour cela, et ne s'afflige pas, comme s'il était impropre à la vertu. Qu'il s'applique à se vaincre; une seule victoire remportée sur lui-même sera plus méritoire, qu'il ne l'oublie pas, que cent autres actes accomplis sans effort, et qui seraient le fruit d'une nature tranquille et exempte de passions. Cette manière d'avancer dans la vertu ressemble à la marche de saint Pierre sur les eaux; saint Pierre eut peur un moment et commença même à enfon-

cer ; il ne laissa pas d'arriver le premier à Jésus et avec bien plus de gloire que les autres Apôtres qui vinrent à lui dans une barque. On voit souvent ceux qui ont une nature âpre et difficile, devenir, une fois qu'ils l'ont maîtrisée, capables des plus grandes entreprises pour le service de Dieu; leur fierté native, transportée dans le domaine surnaturel, ne se contente point de choses vulgaires; elle ne faiblit pas pour un rien, et ne sait pas se décourager. Aussi quand ces hommes, d'ailleurs désireux de se vaincre, venaient à s'emporter brusquement, saint Ignace les supportait avec plus d'indulgence que d'autres moins imparfaits peut-être, mais d'un tempérament plus tranquille. Il lui arriva un jour de reprendre deux Pères d'une faute commune qui méritait l'expulsion. L'un d'eux se montra vivement blessé et répondit avec impatience; l'autre se détourna en baissant la tête d'un air troublé, et ne dit pas un mot pour demander pardon ; il laissa même voir du dépit, bien qu'il essayât de le couvrir par le silence : mais Ignace qui les connaissait très bien l'un et l'autre, garda le premier, plus coupable en apparence, et renvoya le second.

Si la charité et la politesse ne sont pas sincères, ce n'est plus de la politesse ni de la charité, c'est de la vanité et de la duperie. Ne soyez jamais si prodigue de promesses, que les faits ne puissent soutenir vos paroles. Mieux vaut ne pas promettre une chose pour demain, si vous ne pouvez pas la faire dès aujourd'hui. Le P. Jacques Lainez avait été appelé de Florence à Gênes, au nom de cette sérénissime république, par Thomas Spinoli et François Cattanei, pour y fonder un collège de la Compagnie. Saint Ignace, après avoir pris connaissance de l'affaire, lui ordonna, à l'égard des ministères à remplir auprès du prochain, de promettre beaucoup moins que nous ne chercherions à faire dans la suite.

La mesure des pénitences ne peut être la même pour tous, ni même pour chacun et dans tous les temps. Notre

corps n'est pas à nous, il est à Dieu; c'est à lui que nous en rendrons compte, non seulement si par des soins excessifs et une délicatesse exagérée, nous l'avons rendu insolent, et si nous nous sommes laissé entraîner par lui à quelque désordre, mais encore si par des traitements indiscrets, nous l'avons mis hors d'état de s'occuper d'œuvres plus utiles à notre sanctification et au service de Dieu. Si la chair se révolte contre l'esprit avec une violence extraordinaire, qu'on la dompte aussi par des pénitences extraordinaires; qu'on lui retire ce qui lui plaît, qu'on lui impose ce qui lui déplaît, jusqu'à ce qu'elle abaisse son orgueil et s'humilie. Mais quand l'esprit est en paix ou du moins en trêve avec elle, quand notre cœur appartient si loyalement à Dieu, que nous préférerions mille morts au malheur de l'offenser, nous devons user avec discrétion des mortifications, et les régler de telle manière que la chair affaiblie n'apporte à l'esprit ni empêchement ni retard, mais qu'elle le suive, au contraire, et le seconde.

Ignace s'inspira de ces sages maximes pour mettre un frein à la ferveur du Bienheureux François de Borgia, qui étant encore dans le siècle, inclinait vers une rigueur excessive. D'autre part, il est vrai, dans les mortifications corporelles, il n'est pas toujours facile de discerner entre l'excès et le défaut. L'amour-propre en agit avec nous comme un habile magicien; il éblouit nos yeux; et ce qui en réalité est une somme de pénitence facile à porter, il nous le fait apparaître comme un fardeau dont le poids met en péril la santé et la vie elle-même. C'est pourquoi, quand les sens se plaignent et poussent des cris de détresse, saint Ignace ne veut pas qu'on les écoute aussitôt et qu'on les décharge entièrement, mais seulement qu'on change les premières pénitences contre d'autres également rigoureuses, jusqu'à ce que la raison ou quelque lumière envoyée par Dieu fasse connaître quelle mesure convient à nos forces.

Les hommes, disait-il encore, se distinguent des animaux par la raison ; la raison doit non seulement mettre un frein aux passions et nous empêcher de dire ou de faire des choses messéantes à un homme, elle doit encore imposer une règle à l'esprit, et nous faire agir non par aveugle impétuosité, mais par réflexion. Pour lui, il était véritablement admirable en ce point. Il avait tellement assujetti ses passions qu'elles n'avaient de mouvement qu'autant que la raison voulait leur en donner. Toutes ses paroles, toutes ses actions, même les plus soudaines, paraissaient toujours, quel que fût le sentiment qui les provoquât, avoir été longuement méditées, tellement elles étaient en parfaite harmonie avec les exigences du moment. Quant à l'esprit, jamais il ne se laissa entraîner par lui d'une ligne au delà du but qu'il s'était déterminé d'avance, après avoir consulté la gloire de Dieu et l'état dont il faisait profession. Il sacrifiait sans balancer à cette règle les désirs, les plus louables d'ailleurs et les plus saints, que lui inspirait sa ferveur et qu'il aurait pu suivre, s'il avait été non le chef d'un Ordre religieux mais un homme privé, et s'il avait eu à s'occuper uniquement de sa perfection, sans avoir à travailler au salut du prochain.

Pour ne pas errer en prenant parti dans nos propres affaires, il est bon de les considérer comme si c'étaient les affaires d'autrui, et comme si nous avions à donner notre avis, non par intérêt et par entraînement, mais par amour de la vérité et par raison. Notre résolution prise dans un sens ou dans l'autre, il n'est pas encore temps de la tenir pour définitive, bien que nous croyions peut-être avoir observé toutes les lois de la prudence humaine ; il faut la discuter et l'examiner encore à la lumière de Dieu, et beaucoup prier. Il arrive souvent, en effet, que la faible vue de la raison humaine ne parvient pas à discerner ce qu'un humble recours à Dieu obtient de découvrir, et ce que la clarté des règles éternelles manifeste par elle-

même. C'était la pratique du Saint. Il ne se passionnait pour aucune de ses idées. Si utile à la Compagnie que parût devoir être telle décision, quelque temps qu'il eût mis à l'examiner avec la plus grande attention, et à la recommander à Dieu dans la prière, on le voyait, quand il la soumettait à ses consulteurs, la proposer avec toutes les raisons pour et contre, d'un air si éloigné de laisser paraître aucune préférence, qu'il était impossible de deviner s'il inclinait vers un parti ou vers l'autre.

6. Lorsque le démon entreprend de triompher d'une âme, il a soin, avant de l'attaquer, de l'étudier de près; il examine quel est son côté plus faible ou moins gardé; c'est là qu'il dresse ses batteries et donne l'assaut. Ordinairement il seconde la pente de la nature et met en branle la passion dominante. Il se prévaut encore des dispositions de l'âme pour la porter aux extrêmes. Ainsi il cherche à élargir toujours plus la conscience déjà trop large, et à resserrer sans cesse celle qui est trop étroite, afin que les uns tombent des fautes légères dans des fautes graves, et que les autres, à force de subtiliser, arrivent aux perplexités, aux scrupules, à l'inquiétude et au désespoir. Son meilleur temps pour nous attaquer est celui de la nuit, surtout le moment d'un réveil subit; car alors la raison, à moitié endormie, se trouve en quelque sorte surprise, avant de l'avoir reconnu. De plus, nous sommes seuls et sans autre conseiller que nous-mêmes; or, il n'attaque bien vivement que dans la solitude. Dévoiler ses artifices, c'est le confondre; et dès qu'il est découvert, il est à demi-vaincu. Quelquefois il ôte toute crainte de tomber, pour rendre la chute plus certaine; d'autres fois, au contraire, il présente des fantômes gigantesques et effrayants, afin que, perdant courage et abattus d'avance, nous rendions les armes, persuadés qu'il est impossible de résister. Il est alors d'une fierté et d'une insolence sans égales, comme une femme qui, luttant contre un

homme, devient d'autant plus hardie que son adversaire se montre plus timide.

Un autre de ses artifices, quand il ne peut pas détourner une âme de l'état de la perfection où elle s'est engagée, et la faire rentrer dans le siècle, c'est de lui représenter sous de si belles couleurs un autre état, bon en lui-même, mais contraire au sien, ou du moins différent du sien, que dans le désir de jouir de cet état, elle abandonne celui qu'elle a et qui pour elle était le meilleur. Ainsi aux solitaires, il montre la vie de ceux qui travaillent au salut du prochain, comme une vocation apostolique; d'autre part, il dépeint la solitude aux yeux des apôtres comme une vie angélique.

Même tactique à l'égard des œuvres particulières; pour faire abandonner le bien présent, il suggère le désir d'en entreprendre un autre plus grand, mais qu'on ne fera pas. Cependant, il ne cesse de montrer que rien n'est plus facile; il passionne les désirs, jusqu'à ce qu'on se soit enfin dégoûté de l'œuvre qu'on avait en main; cet avantage acquis, il ne manque pas d'autres raisons également spécieuses, pour détourner aussi de l'œuvre convoitée, en exagérant les difficultés d'exécution qu'il avait jusque là soigneusement cachées. Il faut savoir enfin que Dieu, indépendamment de la couronne éternelle réservée aux siens pour leurs victoires sur le démon, leur ménage même dès ici-bas une précieuse récompense; il les rend plus forts du côté même où ils ont été plus violemment tentés, et il compense par des consolations et des douceurs spirituelles les afflictions et les amertumes que la résistance leur avait fait éprouver.

Le démon opère toujours plus au dehors qu'au dedans; il donne le plus qu'il peut les apparences de la sainteté aux effets de son action; ce sont des choses éclatantes et extraordinaires qui servent à enorgueillir ceux en qui elles se passent et à tromper ceux qui en sont témoins. Dieu, au contraire, travaille plus au dedans qu'au dehors;

il élève dans l'âme un édifice de vertus solides et y forme un esprit de véritable sainteté. Quelquefois cependant, il sort des voies ordinaires ; il se communique à ses serviteurs, ou plus dignes ou plus privilégiés, avec une telle plénitude de grâces qu'il en laisse rejaillir jusque sur le corps des effets sensibles. Ignace exposa ces principes à l'occasion de ce qu'il entendit raconter un jour à un religieux dominicain de ses amis. Dans un monastère de femmes du même Ordre, hors de Bologne, se trouvait une religieuse qui avait des ravissements dont ne pouvaient la tirer ni les piqûres ni la brûlure des chairs; elle ne reprenait ses sens que sur le commandement de sa supérieure. Souvent elle portait les stigmates aux pieds et aux mains; son côté s'ouvrait; le sang perlait sur sa tête, comme si elle eût porté une couronne d'épines. De toutes ces choses extraordinaires, Ignace ne loua que la promptitude de cette religieuse à obéir. Cependant le Dominicain partit; et c'est alors qu'il fit au P. Ribadeneira les remarques que je viens de rappeler. La suite prouva la sagesse de ses paroles : on découvrit que toutes ces apparences merveilleuses n'étaient que des prestiges du démon et les illusions d'une femme trompée.

Aussi ne souffrait-il pas que les siens prissent les extases, les ravissements et les autres manifestations extérieures de même nature pour des criteriums de sainteté. Il reprit un jour le P. Martin de Sainte-Croix, alors novice dans la Compagnie et dans la vie spirituelle, pour avoir donné le nom de sainte à cette fameuse Madeleine de la Croix qui, en Espagne, fut en si grand renom et passait pour avoir reçu de Dieu des témoignages extraordinaires d'une très haute perfection. En réalité, ce n'était qu'une misérable en commerce secret avec le démon, et qui se servait des artifices suggérés par cet esprit de mensonge, pour produire les fallacieuses apparences, origine de sa réputation. Elle fut enfin démasquée, et reçut du tribunal de l'Inquisition la juste récompense de sa vanité.

Ignace ne cessait de dire qu'il faut être un homme intérieur; qu'il faut plus estimer la mortification de la volonté propre que le pouvoir de rappeler un mort à la vie. Il faisait tant de cas de la vertu intérieure; il craignait tellement ce qui paraît et ce qui est éclatant, qu'il ordonnait parfois à ses enfants d'interrompre certaines pénitences capables d'attirer l'attention. Il voulait leur faire bien comprendre par là que l'obéissance vaut mieux que les victimes, et enlever aux plus faibles une occasion de s'enorgueillir.

Un Frère coadjuteur espagnol, très ardent à crucifier sa chair, lui avait demandé la permission de jeûner tout un carême au pain et à l'eau, sans rien omettre des travaux accoutumés de son emploi. Il la lui accorda; car il avait coutume de seconder en chacun l'esprit de Dieu. Mais comme ce Frère n'était pas aussi généreux à vaincre ses passions qu'à mortifier son corps, et qu'il y avait lieu de craindre que, le carême fini, il ne fût tenté, en regardant derrière soi ces longs jours de jeûne, de s'estimer plus que les autres, il lui ordonna le Vendredi Saint de manger du poisson et des autres aliments servis à la table commune. Ainsi, sans lui enlever le mérite d'une pénitence que ce religieux était disposé à continuer, il lui fit acquérir le mérite plus grand, qui consiste à obéir et à rompre sa volonté, même en des choses bonnes d'ailleurs et utiles.

7. En voyait-il quelques-uns, emportés par un zèle hors de saison, se préoccuper en gémissant de l'état des affaires publiques et se poser en réformateurs du monde, il les engageait à tourner sur eux-mêmes cette sollicitude. Considérons, disait-il, ce dont il nous sera demandé compte au jour du jugement, et préparons-nous à répondre sur nos propres affaires, et non sur celles d'autrui qui ne nous concernent pas. Il ajoutait à ce propos que celui à qui l'autorité de son rang ou le devoir de son

office donnerait le moyen ou imposerait l'obligation de réformer le monde, devrait commencer d'abord par lui-même, continuer ensuite par sa famille, puis par la cité principale de l'État ; ainsi arriverait-il peut-être à réaliser ce qu'il tenterait vainement d'une autre manière.

Celui qui s'emploie au service du prochain fera toujours plus avec l'humilité qu'avec l'autorité ; il triomphera plus sûrement en cédant qu'en résistant. Quand la Compagnie commença à ouvrir des écoles publiques à Rome, quelques maîtres, voyant diminuer chaque jour le nombre de leurs écoliers et leurs profits, vinrent, outrés de colère, non pas se plaindre, mais adresser à nos professeurs des injures grossières, en hommes qui ont perdu le respect d'eux-mêmes et la raison. On ne leur répliqua que par un silence modeste qui les confondit. Comme la même scène pouvait se renouveler en d'autres villes, ce qui arriva en effet, Ignace recommanda partout de ne répondre aux insultes que par l'humilité ; si on nous taxait d'ignorance, ce qui était d'ordinaire le premier grief, de ne point entrer en discussion et de ne point chercher à prouver notre savoir, mais de dire simplement que nous savons en effet peu de chose, et que ce peu nous l'enseignons de bon cœur, et pour l'amour de Dieu, à ceux qui ne le savent pas.

C'était encore une de ses maximes que les grandes œuvres doivent commencer par l'humilité, afin d'avoir des fondements solides pour leur accroissement futur. Lorsque les PP. Lainez et Salmeron allèrent au concile de Trente, il leur ordonna, avant de prendre part aux séances, d'enseigner la doctrine chrétienne aux enfants et de servir dans les hôpitaux. Certains hommes plus zélés que prudents causent dix malheurs pour opérer un seul bien ; ils contestent avec les évêques, troublent les bons rapports avec le prochain, en sorte que la perte l'emporte sur le profit et le scandale sur l'édification. Il disait de ces hommes qu'ils bâtissent d'une main et

détruisent de l'autre, et que souvent pour mettre une pierre, ils en renversent cent. Ainsi, il blâma comme inconsidéré le zèle du P. Adriaensens, qui, pour gagner deux jeunes étudiants à la Compagnie, souleva contre elle toute la ville de Louvain. C'était sa pensée qu'il valait mieux acquérir un seul degré de perfection en restant à l'abri du danger, que cent ou même mille en mettant son âme en péril. Pour la même raison, il préférait dans les ministères apostoliques un bien plus modeste, fait sans éclat et avec édification, à un autre bien qui serait une source de troubles et de scandales. Là où les évêques se montraient contraires à la Compagnie, il défendait aux Nôtres, en voulant trop faire, d'exciter des murmures, et il leur retirait, du moins en partie, l'usage des privilèges qui nous ont été concédés par les Souverains Pontifes, aimant mieux faire peu de bien avec paix et sécurité, que d'opérer de grandes choses avec trouble et rumeur.

Recourir aux religieux dans des choses bonnes d'ailleurs et utiles au service de Dieu, mais au détriment de l'observance régulière de leur Ordre, c'est couper l'arbre pour en cueillir les fruits. Le duc de Ferrare, ami dévoué et grand bienfaiteur de la Compagnie, demandait un Père pour précepteur du prince, son fils; Ignace refusa, parce que ce Père aurait dû quitter le collège et vivre à la cour. Il défendit également aux supérieurs de se mettre au service des évêques, si l'éloignement de leurs collèges devait entraîner quelque détriment pour la discipline religieuse. Une de ses principales raisons pour n'avoir pas consenti à ce que la Compagnie se chargeât de l'Inquisition en Portugal, fut la considération des inconvénients qu'il pourrait y avoir avec le temps, à accepter des emplois dont les titulaires sont, par privilège, exempts de l'obéissance et de la soumission aux supérieurs de l'Ordre.

Un moyen très efficace pour gagner les âmes à Dieu, c'est l'attention à s'accommoder à la nature, à l'état, aux

dispositions présentes de chacune, et à se faire véritablement tout à tous, *omnibus omnia;* c'est ainsi, disait-il, qu'on entre par leur porte et qu'on les fait sortir par celle de Dieu. Après avoir fait siens leurs sentiments et leurs intérêts, et s'être comme identifié avec elles, on amène le discours sur un sujet plus élevé au moyen d'une transition habile, fournie par l'entretien lui-même. Ainsi l'interlocuteur se trouve entraîné tout naturellement, et sans s'en apercevoir, vers de plus hautes et de plus utiles pensées. Le Saint opéra par ce moyen des conversions admirables. Une des plus extraordinaires fut celle qu'il fit à Paris au temps de ses études.

Il vit un jour dans la rue un homme, mal vêtu et de mauvaise apparence, qui marchait en poussant de profonds soupirs; son visage était pâle et annonçait le désespoir. « Allez, dit Ignace à son compagnon, suivez cet homme et montrez-vous disposé à faire tout ce que vous le verrez faire lui-même. Je surviendrai alors et je jouerai aussi mon rôle. » Le compagnon d'Ignace fit ce qu'on lui disait. Il suivit l'homme qui se dirigea hors de la ville, vers un lieu solitaire, où il avait résolu de mettre fin à ses jours. Il s'approcha de lui, et, le visage consterné et la voix très émue, il lui demanda qui il était, pourquoi il soupirait si profondément et quel motif l'avait conduit en ce lieu désert. L'autre répondit nettement qu'il voulait se tuer, et en finir par une seule mort avec une mort qui se renouvelait tous les jours; ses maux ne faisaient que grandir et se multiplier; il n'avait plus la patience de les supporter. « Et moi aussi, reprit le compagnon d'Ignace, je suis fatigué d'une vie si misérable, et à tout moment j'appelle la mort; et puisque je ne trouve point d'autre voie, je cherche les moyens de sortir de ce monde pour me délivrer une bonne fois de tant de maux. »

A ces paroles inattendues, le malheureux se sentit comme soulagé, et se mit à faire le long récit de toutes les infortunes qui l'avaient conduit à cette extrémité.

Ignace survint à ce moment, comme si quelque affaire l'avait amené en ce lieu. Se tournant vers son compagnon, de l'air d'un homme qui aurait lu dans ses traits quelque funeste dessein, il lui demanda la cause d'une si noire tristesse. Celui-ci continuant à jouer son rôle, lui raconta, comme si elles avaient été les siennes propres, toutes les misères du véritable désespéré; à l'entendre, on eût dit qu'il était réellement en proie à la plus amère tristesse. Alors, par de douces et affectueuses paroles, le Saint essaya de le consoler, de ranimer sa confiance en Dieu, de lui faire comprendre quelle folie c'était de se donner la mort, au lieu de supporter les maux de cette très courte vie; toutes les souffrances devaient-elles finir à la mort; n'était-ce pas plutôt alors le commencement de ces intolérables supplices de l'enfer qui ne connaîtront jamais de fin? Le compagnon d'Ignace se montra d'abord ébranlé; puis il avoua que vouloir attenter à ses jours était un aveuglement dont il fallait demander à Dieu pardon. Se tournant alors vers l'autre, il lui demanda ce qu'il fallait penser de ce qu'ils venaient d'entendre; quant à lui, il était convaincu que cet étranger avait raison, et que Dieu l'avait envoyé là pour leur salut. Il ajouta encore de lui-même tout ce qui lui parut propre à ramener le malheureux à de meilleurs sentiments. Enfin celui-ci, éclairé par la lumière d'en haut et repentant de sa folie, reprit confiance, et il retourna à la ville, décidé à porter désormais en patience le poids de la vie et ses épreuves.

Quant aux rapports trop intimes avec les femmes, même avec celles qui font profession d'une vie spirituelle, il est rare qu'il ne s'en échappe ou une flamme qui brûle ou une fumée qui noircit. Un Père avait confessé une femme malade et avait laissé son compagnon en un lieu d'où il ne pouvait en être vu. Ce Père fut bien heureux d'être avancé en âge et en réputation de sainteté; autrement Ignace ne se serait pas contenté de lui

ordonner de prendre publiquement la discipline pendant la récitation des sept psaumes de la pénitence. Il exigea qu'aux Indes mêmes, malgré le petit nombre des sujets, les Pères eussent toujours un compagnon.

Il louait dans les vieillards la propreté et même une certaine recherche grave et modeste; il y voyait l'indice d'un intérieur bien composé et bien réglé. Au contraire, il aimait assez dans les jeunes gens un peu de négligence, marque qu'ils ne se souciaient pas de plaire. Ce n'est pas qu'il voulût les voir avec des vêtements malpropres ou en désordre, il ne l'eût pas toléré; mais ce qui aurait annoncé trop de soin dans la mise, ce qui aurait senti l'affectation ou quelque chose d'efféminé lui déplaisait. Ayant su qu'un novice se lavait très soigneusement les mains avec du savon, ce qui ne se faisait pas alors, il observa de très près ses inclinations et ses démarches, afin de reconnaître si c'était simplement en lui disposition naturelle à la propreté, ou bien sentiment de vanité et désir de paraître.

8. Quitter Dieu pour Dieu, c'est-à-dire la contemplation pour travailler à la conversion du prochain, c'est une perte très lucrative. Sans compter le mérite d'une conquête aussi précieuse que celle d'une âme, Dieu, quand on se recueille ensuite pour le trouver dans la prière et jouir de ses entretiens, se communique bien plus largement dans l'oraison que si, pour éviter la dissipation de l'esprit et l'attiédissement du cœur, on s'était confiné dans la solitude et la retraite. C'est ce qu'il appelait le cercle d'une influence réciproque; car d'une part, l'oraison en nous enflammant d'amour pour Dieu, nous fait sortir de nous-mêmes et embrasser les œuvres de charité, pour amener les autres à connaître et aimer Dieu comme nous; et d'autre part, ce zèle nous rend plus chers aux yeux de Dieu, et nous dispose à recevoir de sa libéralité de plus grandes faveurs dans l'oraison. D'ailleurs, comme il disait encore, on peut aller au dehors et traiter avec le

prochain, sans s'éloigner de Dieu; il suffit de pratiquer l'exercice de la présence de Dieu, qui fait trouver et aimer Dieu en chaque personne, chaque lieu et chaque opération.

Celui qui converse avec le prochain pour le gagner à Dieu, doit bien se persuader qu'il vit au milieu d'une nation corrompue, *in medio nationis pravæ* (1). Cette pensée l'aidera à ne point lui refuser son ministère, et à n'avoir point horreur des souillures dont il le verra ordinairement rempli; car il doit s'être préparé à manier non de l'or, mais de la fange; de plus, elle le rendra vigilant et circonspect, afin qu'en touchant à tant d'âmes infectées, il ne contracte pas lui-même la lèpre dont il cherche à les guérir. Ce zèle pour la guérison des pécheurs n'empêchait pas le Saint de dire qu'il n'aurait pas le courage de rester, une seule nuit, sous le même toit avec un membre de la Compagnie qu'il saurait en état de péché mortel.

Pour éviter de condamner les actions du prochain, qu'on recoure aux intentions; celles-ci sont très souvent innocentes, bien que l'œuvre semble mauvaise. Si l'action est manifestement vicieuse et qu'elle ne puisse s'interpréter en bonne part, qu'on l'excuse par la violence de la tentation; dans les mêmes circonstances, en présence peut-être d'une tentation beaucoup moindre, n'aurions-nous pas succombé et fait pis encore? Il pratiquait lui-même si bien cette règle; il était si ingénieux à trouver des intentions droites et une fin honnête à des choses qui paraissaient inexcusables aux yeux des autres, que ses interprétations étaient passées en proverbe dans la maison.

Dans une communauté régulière et sainte, un homme secrètement pervers ne peut demeurer longtemps; il y est dans un état violent, obligé sans cesse de dissimuler ses vrais sentiments, et au reste, Dieu ne voudra pas l'y

(1) Phil. II. 15.

souffrir. Il y avait à Rome un Frère sur lequel pesaient des présomptions peu favorables. Le P. Manare en informa saint Ignace, et lui demanda s'il ne trouverait pas bon qu'on interdît à ce Frère l'usage de la communion, pour lui épargner peut-être un sacrilège : « Non, dit le Saint, qu'on n'aille pas si loin. Laissez agir Dieu; il découvrira lui-même par ce moyen ce que nous désirons savoir. » En effet, le divin Sacrement fut à ce malheureux ce que le pain présenté par Notre-Seigneur avait été autrefois à Judas. Son hypocrisie ne tarda pas à être mise au jour, et il fut renvoyé.

Changer de lieu, ce n'est pas changer de mœurs; celui qui emporte ses défauts avec lui n'est pas, généralement parlant, meilleur en un pays qu'en un autre. Aussi le Saint n'avait-il garde d'envoyer ailleurs ceux qui observaient mal la discipline, dans l'espérance qu'un déplacement les rendrait plus souples; la règle devant être également en vigueur dans toutes les maisons de l'Ordre, ils trouveraient aussi partout de l'opposition à leurs caprices, et par suite les mêmes causes de mécontentement.

9. Celui qui n'est bon que pour soi, disait-il encore, n'est pas propre à la Compagnie; car il est de l'essence de notre Institut de s'occuper de la perfection d'autrui autant que de la sienne propre. Quand il avait à renvoyer quelque novice inutile, on essayait vainement de l'en détourner, en disant que ce novice se sauverait dans la Compagnie, et qu'ainsi on gagnerait une âme. Il répondait qu'il y avait assez d'autres sociétés religieuses instituées dans le but d'assurer le salut personnel de leurs membres. Il ne laissait pas de considérer comme des ouvriers très utiles les hommes vraiment saints, eussent-ils d'ailleurs peu de science à mettre au service des âmes. Ils prêchent, disait-il, par leurs bons exemples, même en n'ouvrant pas la bouche; leur vue seule est une invitation à la vertu, plus efficace peut-être que les discours des plus éloquents.

C'est pourquoi le P. Le Fèvre avait coutume de dire, que le propre des enfants de la Compagnie doit être de laisser, partout où ils passent, quelques vestiges de sainteté, dans les visites, à table, dans les conversations familières, dans les discussions, en voyage, dans les hôtelleries. Pour prêcher ainsi, il n'est besoin ni de longues études ni de grand savoir ; l'esprit de Dieu au dedans, la modestie et de sages discours au dehors suffisent largement.

C'était la méthode du F. Jean l'Espagnol, dépensier de la maison professe de Rome ; et par là il fit plus de fruit peut-être que beaucoup de prédicateurs. Il prêchait au reste lui-même tous les jours, surtout par sa modestie accompagnée de quelques paroles rapides mais pleines de feu dites aux marchands chez lesquels il faisait ses emplettes. Une de ses industries était d'aller à la même boutique jusqu'à ce qu'il eût gagné à Dieu les employés et le patron lui-même; cette victoire obtenue, il s'adressait à un autre marchand ; il réforma ainsi une multitude de familles.

Il n'est pas bon que les supérieurs majeurs s'ingèrent trop dans les affaires des officiers inférieurs, ni qu'ils se servent de ceux-ci comme de simples instruments pour expédier ces affaires. Il y a plusieurs raisons à cela : 1° Dieu assiste chacun d'une grâce particulière pour l'aider à remplir comme il convient son emploi. 2° Si le supérieur veut tout faire par lui-même, l'inférieur ne s'applique plus à son office avec la même diligence ; il n'y met plus cet intérêt, cet entrain qu'on aime à déployer quand les affaires sont en quelque sorte personnelles. 3° L'expérience apprend à celui qui s'est quelque temps occupé d'un emploi, des choses que le supérieur ne saurait connaître par la seule théorie. 4° Souvent il est impossible de prendre un parti sage sans tenir compte des circonstances du moment ; or, ces circonstances échappent à celui qui n'a pas habituellement les affaires en main. 5° Enfin, si les inférieurs viennent à manquer

en quelque chose, il est mieux que le supérieur se réserve le droit de les reprendre, que de fournir à ceux-ci l'occasion de le redresser lui-même, comme un homme peu entendu dans les choses qu'il prescrit.

Souvent ceux qui sont plus saints, quoique moins prudents selon le monde, assurent mieux le succès des grandes entreprises, que d'autres plus habiles mais moins parfaits ; c'est qu'avant d'agir, ils prennent conseil de Dieu et appuient sur lui toute leur confiance, et que Dieu, à son tour, éclaire leurs pensées, guide et bénit leurs efforts. Néanmoins, règle générale, la sainteté seule ne suffit pas pour gouverner, il faut encore beaucoup de jugement et de prudence; autrement la direction passerait à d'autres mains, devenues nécessaires pour suppléer au défaut de sagesse que la sainteté ne donne pas ordinairement par elle-même.

Dans les occasions périlleuses, on ne doit pas se fier à la vertu des novices, surtout des plus jeunes, parce que leur âge est également sujet aux bonnes et aux mauvaises impressions ; leur piété ressemble à ces bourgeons qui s'épanouissent aux premiers jours du printemps, mais sont si tendres et si délicats, qu'il suffit presque de les toucher pour les flétrir. Le Saint exigeait d'eux avec rigueur toutes les épreuves de mortification prescrites par les Constitutions, parce que celui qui veut être admis dans la Compagnie doit avoir au moins la solidité de vertu requise pour ces épreuves, mais il évitait de les exposer à celles qui auraient été trop dangereuses. Ainsi, bien que plusieurs eussent triomphé avec un grand courage des oppositions de leurs parents à leur entrée en religion, il ne se hasardait pas à les laisser près d'eux ; il en envoya même quelques-uns en dehors de l'Italie. De même encore, il les traitait avec la plus douce et la plus compatissante charité, quand, à la suggestion des hommes ou du démon, il les voyait tentés de s'en aller ; il infligeait des pénitences sévères à ceux qui, par inconsidération, auraient

pu leur en faire naître l'idée. C'est ainsi qu'il réprimanda sévèrement un Père qui s'entretenant de choses spirituelles avec un novice, lui avait apporté des exemples empruntés à des religieux d'un autre Ordre, comme si, disait-il, il n'y avait pas dans la Compagnie des hommes de vertu dignes d'être cités comme modèles, sans exposer ce jeune homme au danger de l'instabilité, en dirigeant ses affections vers des choses et des personnes qui n'étaient pas de son Institut.

Un Ordre religieux qui veut vivre des aumônes recueillies chaque jour, ne peut, s'il n'a pas une apparence de vie rude et austère, et s'il ne se consacre pas au service du prochain, persévérer longtemps dans son premier Institut. C'est un fait d'expérience confirmé par la raison elle-même : ce qui excite les fidèles à venir en aide aux religieux, c'est ou l'avantage qu'ils en retirent pour le bien de leurs âmes, ou le respect que leur inspire la sainteté sous les dehors d'un habit et d'un genre de vie austère.

On se souvient peut-être de cet ermite, Antoine de Majorque, dont j'ai parlé au second livre de cette histoire, et que Jérôme Natal était allé consulter dans les premiers doutes qui suivirent sa conversion. Ignace annonça d'avance ce qui devait lui arriver. Cet ermite avait fait en 1546 le pèlerinage de Rome ; il s'était longuement entretenu avec notre Fondateur et avait été ravi de tout ce qu'il avait entendu ; mais il n'avait pas excité les mêmes sentiments chez le Saint. Il avait embrassé une vie d'une rigueur excessive, et sa vertu n'était pas de force à y persévérer longtemps. Quand il fut sorti, le P. Natal ayant demandé à saint Ignace ce qu'il pensait de son visiteur, celui-ci répondit, qu'avant trois ans, cet homme aurait changé de vie et laissé la solitude et ses pénitences. La prédiction se vérifia de point en point. En effet, si un homme n'a pas une vertu intérieure assez solide pour pouvoir s'appuyer uniquement sur elle, au milieu des

ruines du corps, il sera bientôt obligé d'abandonner ses rigueurs ; car en lui ôtant la santé, elles le rendent incapable de goûter les douceurs et les consolations sensibles de l'oraison, unique soutien de la vie spirituelle chez les âmes qui ne savent pas comprendre l'excellence de la vraie perfection. Mais c'est assez nous étendre sur les maximes de spiritualité et les instructions de notre saint Fondateur.

CHAPITRE XIX

1. Sépulture de saint Ignace : miracles. — 2. Diverses translations de son corps : autres prodiges. — 3. Culte que lui rendent les cardinaux Baronius et Bellarmin. — 4. Instances des princes ecclésiastiques et temporels pour faire décerner à Ignace les honneurs du culte public : béatification et canonisation.

1556-1622.

1. A peine Ignace eut-il quitté ce monde pour passer à la vie bienheureuse, que le bruit s'en répandit dans Rome. Une foule immense de tous les rangs de la société s'empressa d'accourir pour honorer ses restes. Elle fut telle qu'un des cardinaux eut grand'peine, aidé de ses gens, à parvenir jusqu'à lui pour lui baiser les mains et lui faire toucher son rosaire. Fabricius de' Massimi, seigneur romain, assure que jeune et robuste comme il était, il ne put, malgré ses efforts, fendre la presse et s'approcher du Saint. Quand on n'eut plus rien à donner à une multitude de personnes du plus haut rang qui réclamaient à toute force, comme relique, quelque objet qui lui eût appartenu, il fallut d'énergiques efforts pour empêcher qu'on ne déchirât ses vêtements, et qu'on ne lui coupât même des lambeaux de chair. Il resta deux jours exposé dans l'église. Le soir du premier août, il fut mis dans un cercueil en bois, et inhumé dans l'église de la Compagnie, appelée alors Sainte-Marie-della-Strada, dans la grande chapelle, du côté de l'Évangile.

Une dame romaine, nommée Bernardina, épouse d'André de' Nerucci, de Pise, avait une fille âgée de quatorze ans, affreusement défigurée par une humeur scrofuleuse, et abandonnée comme incurable par quatre médecins. Après cinq années d'inutile traitement, cette dame s'était décidée à conduire en France la pauvre infirme pour la faire toucher au roi (1). Mais ayant assisté au discours prononcé par le P. Benoît Palmio sur la vie et les vertus de saint Ignace, elle sentit naître dans son cœur une grande confiance d'obtenir, par l'intercession du Saint, la guérison de sa fille. Malheureusement, elle eut beau s'épuiser en efforts pour s'approcher du saint corps, elle ne put arriver assez près, avant qu'on l'enfermât dans la bière et qu'on le descendît dans le caveau. Elle ne perdit pas néanmoins courage et conjura les Pères de faire un signe de croix sur la malade avec quelque relique du Saint. Le P. Corneille Vischaven signa l'enfant avec un petit morceau de drap porté par Ignace. Au même moment, à la vue d'un grand nombre de témoins, les plaies se fermèrent, et la mère et la fille s'en allèrent, celle-ci guérie, celle-là consolée.

2. La sainte dépouille demeura dans cette chapelle jusqu'en l'année 1568. On fut alors obligé de l'en retirer, pour creuser les fondations de la nouvelle église du Gesù. Cette translation fut faite par le Bienheureux François de Borgia, Général de la Compagnie, le 31 juillet, et le sacré dépôt fut placé dans une autre partie de la vieille église. Le P. Jules Mancinelli se trouvait à Rome en ce moment.

(1) On sait en effet que les rois de France, depuis un temps immémorial, probablement depuis Clovis, jouissaient du privilège de guérir les écrouelles par un simple attouchement. Ce pouvoir merveilleux s'est perpétué dans toute l'ancienne monarchie française, et Charles X, le jour de son sacre à Reims en 1825, toucha et guérit encore plusieurs malades, comme en font foi des procès-verbaux authentiques. Le P. Marquigny a composé sur ce sujet une étude intéressante. Voir la revue *Études religieuses, historiques et littéraires*, 4e série, année 1868, t. I, p. 374 et suiv.

C'était un grand serviteur de Dieu, souvent favorisé de visions célestes et d'autres grâces extraordinaires. Il ne savait rien de la translation qui devait avoir lieu ; la veille du jour où elle allait se faire, il entendit une musique si harmonieuse, des chants si suaves en l'honneur de Dieu, qu'il lui semblait être en paradis. Ces accords ne lui inspiraient pas moins de dévotion que de bonheur. Il les entendit toute la nuit et même le jour suivant qui était celui où l'on transférait les restes d'Ignace. Il comprit alors que c'était à la gloire de son bienheureux Père que s'était célébrée au ciel cette fête solennelle.

La nouvelle église du Gesù, œuvre de la magnificence vraiment royale du cardinal Alexandre Farnèse, étant achevée, le P. Claude Aquaviva, Général de la Compagnie, en présence des Procureurs de toutes les Provinces et des autres Pères de Rome, y transféra le corps de saint Ignace le 19 novembre 1587, et le plaça dans la chapelle principale, du côté droit de l'autel. On le recouvrit d'une pierre portant cette simple inscription : *A Ignace, Fondateur de la Compagnie de Jésus,* IGNATIO SOCIETATIS JESU FUNDATORI. Cette seconde translation fut marquée d'un fait assez extraordinaire. Lorsque ces bienheureux ossements étaient encore dans la sacristie, non loin du lieu d'où on venait de le retirer, beaucoup de nos Pères s'approchèrent pour les considérer et les honorer ; ils apparurent à plusieurs d'entre eux tout parsemés d'étoiles extrêmement vives et brillantes, de la grandeur d'un sequin d'or.

3. Ainsi la divine Majesté invitait elle-même les fils de saint Ignace à ne pas craindre d'honorer leur Père par d'autres démonstrations que celles d'une piété privée, ardente sans doute, mais trop réservée et trop discrète. Cette retenue leur avait été inspirée jusque-là par l'humilité et par un certain égard à la condition des temps. Loin de rien faire eux-mêmes, ils ne souffraient pas que les âmes pieuses missent sur le tombeau quoi que ce fût qui

eût une apparence de culte. Un jour, on retira jusqu'à sept lampes qu'une personne inconnue du dehors y avait placées, sans doute en *ex-voto*.

Mais enfin la fermeté du P. Aquaviva dut céder devant la piété des deux plus illustres membres du Sacré-Collège, les cardinaux Baronius et Bellarmin. C'était en 1599. Le jour de l'anniversaire de la mort d'Ignace approchait. Le cardinal Bellarmin pour ranimer en lui-même et dans nos Pères de Rome les sentiments de pieuse tendresse qui étaient dus au saint patriarche, s'offrit à faire une exhortation domestique aux Nôtres devant son tombeau. Le cardinal Baronius l'ayant appris, voulut y assister et honorer aussi lui-même les vertus et la mémoire de celui que saint Philippe de Néri, son père, avait en maintes occasions, salué et vénéré comme un saint. Le discours répondit au sujet et fut digne de l'orateur. Bellarmin parla des vertus et des mérites d'Ignace ; il montra qu'on retrouvait en lui tous les caractères de la sainteté la plus éminente; puis, en homme parfaitement instruit de tout ce qui concerne les rites sacrés, il en tira cette conséquence que rien ne lui manquait de ce qu'il fallait pour être canonisé.

Ces paroles réjouirent et émurent merveilleusement tous les cœurs, et surtout celui du cardinal Baronius. L'exhortation terminée, on vit ce grand homme se jeter à genoux devant le tombeau d'Ignace, et après avoir prié longtemps, baiser à plusieurs reprises la terre qui recouvrait ses reliques. Puis, se relevant et se tournant vers les Pères, il leur dit, en propres termes, qu'il était venu pour écouter et non pour parler, mais que le discours du cardinal Bellarmin avait produit sur lui l'effet des eaux d'un fleuve qui mettent en mouvement les meules d'un moulin, pesantes et immobiles par elles-mêmes; et refaisant à son tour l'éloge des vertus et de la perfection d'Ignace, il demanda aux Pères pourquoi ils n'avaient pas mis son image sur le tombeau; il les reprit doucement de cette

omission, que quelques-uns pourraient blâmer peut-être comme un manque de piété filiale, bien qu'elle ne fût inspirée que par un sentiment exagéré de prudence. Se faisant alors apporter un portrait du Saint, il monta sur un escabeau pour le suspendre lui-même, et plaça de chaque côté les ex-voto offerts par la piété des fidèles. Cela fait, il se prosterna de nouveau pour prier ; le cardinal Bellarmin en fit autant, et tous les Pères les imitèrent en versant des larmes de joie.

4. Ainsi s'ouvrit une voie plus large à la dévotion du peuple. Celle-ci, du reste, allait grandissant chaque jour, et la divine Majesté voulut bien témoigner qu'elle l'approuvait, par les miracles éclatants et multipliés qu'elle opéra non seulement à Rome, mais dans tout le monde, à l'intercession de son serviteur. Émthe tant de prodiges, le Pape Paul V permit en 1605 de prendre les informations d'usage, sur les vertus et miracles du serviteur de Dieu et d'en dresser les procès canoniques. Ce travail terminé, et presque tous les princes de l'Europe joignant leurs instances à celles des provinces d'Aragon, de Valence, de Castille, de Tolède et de la principauté de Catalogne, Paul V le déclara Bienheureux en 1609, et concéda une messe et un office en son honneur. Mais il sera bon d'entendre de la bouche de Mgr Nicolas Zambeccari, avocat consistorial, quelles vertus et quels miracles, joints aux requêtes des plus grands princes de l'Europe, valurent à Ignace les honneurs solennels du culte.

Parlant devant le Souverain Pontife Grégoire XV, en consistoire public, Mgr Zambeccari terminait ainsi la supplique de canonisation : « Ces miracles et beaucoup d'autres, — on en rapporte plus de deux cents dans les Actes ; — les dépositions de seize cent-cinq témoins, interrogés sur la vie et les vertus d'Ignace ; les services singuliers qu'il a rendus au monde par une vie non seulement riche en vertus privées, mais tout entière consacrée au bien géné-

ral; tels sont les motifs qui ont excité à demander à ce Siège apostolique de lui décerner les honneurs rendus aux saints, non seulement les cités et les peuples qui ne cessent aujourd'hui encore de jouir de ses bienfaits, mais les rois catholiques d'Espagne Philippe II et Philippe III; Sigismond, roi de Pologne; l'impératrice Marie; la reine d'Espagne Marguerite, et beaucoup d'autres, princes et évêques, lesquels ont adressé à Clément VIII de pressantes supplications à cet effet. Tous les ont renouvelées avec plus d'instance auprès de Paul V, et le roi très chrétien, Henri IV, y a joint les siennes. Enfin lorsque Votre Sainteté, aux applaudissements de toute la chrétienté, fut élevée à la dignité apostolique, elle sait avec quelle ardeur le roi très chrétien de France, Louis XIII, la supplia d'inscrire au catalogue des saints, celui qu'il avait choisi pour protecteur, afin de purifier son royaume du venin de l'hérésie, et quelles lettres pressantes il écrivit à Votre Sainteté à ce sujet; il n'hésite pas à dire qu'il ne pourra jamais recevoir de votre libéralité aucune grâce ni faveur qui lui soit plus chère.

» Votre Sainteté elle-même, partageant les mêmes désirs et très inclinée à faire droit à toutes ces requêtes, a confié la relation de la cause à des membres de cette très auguste assemblée. En même temps sont survenues de nouvelles lettres et de nouvelles instances de Maximilien, duc de Bavière, et de l'empereur Ferdinand; ces deux princes sollicitaient la même grâce avec une ardeur incroyable; le premier la demandait comme une récompense des fatigues qu'il avait supportées dans l'entreprise de Prague; le second disait que ce serait une protection et une gloire pour l'Allemagne, de pouvoir compter parmi les saints, le fondateur d'une société religieuse choisie de Dieu pour la défense de ce pays. »

Tant de mérites d'une part, et de l'autre de si hautes et si pressantes requêtes, touchèrent le Souverain Pontife Grégoire XV; la Compagnie reconnaissante bénira éter-

nellement sa mémoire. Le 12 mars 1622, fête de saint Grégoire le Grand, et jubilé universel pour toute l'Église, il canonisa solennellement le serviteur de Dieu. Urbain VIII, son successeur, inscrivit son nom au martyrologe romain. Entre différentes formules qui lui furent proposées, il en choisit une véritablement digne d'un si grand homme, et la composa lui-même en partie : « Le 31 juillet, à Rome, la fête de saint Ignace, confesseur, fondateur de la Compagnie de Jésus, illustre par sa sainteté et ses miracles, et très zélé pour étendre par tout le monde la religion catholique. »

LIVRE VI

GLORIFICATION DE SAINT IGNACE

Miracles opérés à son intercession pendant sa vie et après sa mort.

CHAPITRE PREMIER

1. Quelques miracles et prophéties de saint Ignace encore vivant. — 2. Jeune fille sauvée du milieu des eaux. — 3. Justice de Dieu sur deux insulteurs de la sainteté d'Ignace.

1. Il me reste à rapporter quelques-uns des principaux miracles par lesquels il a plu à Dieu de manifester au monde l'efficacité de l'intercession d'Ignace. A vrai dire, si c'était par des miracles qu'on dût juger de la grandeur de sa vertu, il me suffirait d'en citer un seul; c'est celui que l'illustre serviteur de Dieu, Louis de Grenade, après avoir lu la vie du Saint, signalait en ces termes :

« Quel plus grand miracle, disait-il, que de voir Dieu choisir un soldat sans lettres et persécuté par le monde, et s'en servir comme d'un instrument pour fonder un Ordre qui a porté tant de fruits et s'est étendu en si peu de temps jusqu'aux extrémités de la terre? » C'était aussi la pensée du cardinal Ubaldini[1], lorsqu'en présence du Pape Grégoire XV, il faisait l'éloge des vertus d'Ignace et demandait pour lui les honneurs de la canonisation : « Assurément, disait-il, les services signalés rendus en tous les lieux du monde par la Compagnie de Jésus à ce Saint-Siège et à la religion catholique, sont autant de miracles du B. Ignace de Loyola, autant de preuves de sa sainteté. *Quotquot sunt ubique terrarum Societatis Jesu in*

hanc sanctam Sedem et catholicam Religionem egregia merita, tot profecto habemus B. Ignatii Loyolæ miracula, tot argumenta sanctitatis. »

Mais à côté de ces miracles qui ne frappent pas également tout le monde, nous pouvons en citer un grand nombre d'autres; car cette gloire de la sainteté ne manque point à Ignace. Pendant sa vie, je le sais, et j'en ai parlé en son lieu, il demanda avec insistance à Dieu la grâce de n'en opérer aucun, tant il craignait pour lui-même la vénération qui s'attache aux saints. Le P. Ribadeneira, dans les premières éditions de son livre, a même pu écrire qu'il avait été conduit par la voie des vertus intérieures, plutôt que par celle des merveilles extérieures. Cependant il est certain, et le P. Ribadeneira, mieux informé, n'hésita pas à le reconnaître dans la suite, que saint Ignace opéra de son vivant des miracles nombreux et peu ordinaires. Ainsi il ressuscita un mort; il rendit à une femme l'usage d'un bras paralysé, à un homme celui d'une main brûlée; il guérit par une simple bénédiction un phtisique incurable; il délivra un homme possédé du démon; il en guérit un autre du mal caduc, un autre de douleurs d'estomac excessives, et beaucoup, de maladies pestilentielles et mortelles.

Étant à Rome, il se montra à Cologne à un Père qui désirait le voir. Plus d'une fois, il apparut le visage couronné d'une auréole de lumière ; et, pour n'en citer qu'un exemple, c'est ainsi qu'il se fit voir à Rome, à Alexandre Petronio, son médecin et son ami qui était malade, ajoutant à cette insigne faveur celle de la guérison. Il fut souvent élevé à quatre ou cinq coudées au-dessus du sol. Avec une voix affaiblie et cassée, il se fit entendre plus loin qu'on n'aurait pu le faire humainement avec l'organe le plus retentissant. Il pénétra le secret des consciences; il délivra nombre d'âmes de leurs craintes, de leurs tentations et d'obsessions diaboliques; témoins les PP. Pierre Ribadeneira, Éleuthère Pontanus, Olivier Manare, Bau-

doin ab Angelo et d'autres encore. Il connut ce qui se passait au loin; ainsi, il fut instruit de la fuite d'un de ses neuf premiers compagnons et de la mort de trois personnes qui lui étaient bien chères, Hozes, Codure et Agnès Pascual; il vit monter au ciel parmi les bienheureux l'âme du P. Hozes. Il prédit l'avenir; à quelques-uns, comme à Pierre Cuadrado et à Michel Rodes, il annonça, longtemps avant de fonder son Ordre, ce qu'ils feraient un jour à l'avantage de la Compagnie; à d'autres, comme à Jean Pascual, à Michel Zarrojura, docteur en droit, à Martin Halarzia et à François d'Almare, il dévoila en détail toute la suite de leur vie. Il promit la santé à des malades abandonnés des médecins et près de mourir, comme à Simon Rodriguez, à Pierre Ribadeneira, à Étienne Baroelo et à Pierre Ferri. Il annonça au B. François de Borgia qu'il entrerait dans la Compagnie; il assura au même François de Borgia et au P. Jacques Lainez qu'ils lui succéderaient l'un et l'autre dans la charge de Général. Il prédit les accroissements et les succès futurs des Collèges Romain et Germanique, ceux des collèges de Naples et de Tolède; les difficultés que la Compagnie rencontrerait sous un Pape, le changement merveilleux d'un archevêque de Tolède, devenu notre ami après avoir été notre adversaire. On compte jusqu'à vingt-quatre prédictions de cette sorte.

Si plusieurs de ces grâces miraculeuses ont été publiées trop tardivement, au gré de plusieurs qui en auraient voulu voir plus tôt la relation, ce n'est pas une raison d'accuser de négligence les premiers historiens qui les ont omises, ni de crédulité leurs successeurs qui les ont rapportées; on préférait attendre d'en avoir eu des preuves irrécusables, extraites des dépositions assermentées contenues dans les actes authentiques de la béatification. Mais après la mort du Saint, les miracles opérés à son intercession sont en si grand nombre, que ceux qui ont été prouvés juridiquement s'élèvent seuls à plusieurs

centaines. Ceux que je rapporte ici sont tous tirés, à part un petit nombre qui ont déjà paru, de la bulle du Pape, des relations des auditeurs de Rote, des actes de la canonisation, enfin des procès particuliers et actes publics dressés en plusieurs lieux. J'ai cru ne devoir suivre aucun ordre spécial, pas plus celui des temps que celui des lieux et des sujets; je me suis uniquement attaché à mettre quelque variété dans mon récit, pour éviter autant que possible la monotonie.

2. Le lundi de la Pentecôte de l'année 1618, Marie Nateri était allée de Loano à Arassio, villages de la Rivière de Gênes, situés à douze milles l'un de l'autre, faire un pèlerinage à Notre-Dame du Carmel. Elle fut surprise par une pluie torrentielle qui tomba sans discontinuer pendant un jour et une nuit. Forcée de remettre son retour au mercredi matin, elle prit le chemin de la plage, la route qui était plus avant dans les terres étant défoncée et impraticable. Elle était avec sa mère et la précédait de vingt-cinq pas; toutes deux marchaient le long de la mer. Le torrent, dit Antagnano, qu'elles devaient traverser se trouva gonflé par une crue subite et roulait impétueusement ses eaux. Marie, sans se rendre compte du danger, s'avança dans son lit. En vain sa mère, qui vit cette imprudence, lui cria-t-elle de loin de prendre garde : le bruit des vagues qui se brisaient sur le rivage arrêta sa voix. En un instant, la jeune fille fut assaillie par le flot déchaîné et furieux; elle voulut fuir et retourner en arrière, mais le terrain se déroba sous ses pieds et elle tomba; le torrent la saisit et l'entraîna à la mer.

En la voyant près de périr sans pouvoir lui porter secours, sa malheureuse mère poussa un cri de détresse en invoquant Notre-Dame du Carmel; Marie, qui revenait pour la troisième fois à la surface et se sentait à demi-noyée, jeta le même cri. Elle avait une très grande dévotion à la sainte Vierge, et désirait vivement savoir si sa

dévotion était agréable à la Mère de Dieu. Elle s'était confessée la veille, et, dans un mouvement de ferveur inconsidérée plutôt que de présomption, elle avait dit qu'à son sens la sainte Vierge ne l'aimait pas, et ne la comblait pas d'autant de faveurs qu'en auraient méritées son amour et son entier dévouement. Elle vit dans ce moment même combien elle se trompait. En effet, elle venait à peine d'invoquer Marie qu'elle éprouva son assistance. Tout à coup elle se trouva étendue sur les eaux, les bras en croix, le visage tourné vers le ciel et les pieds aussi étroitement joints l'un à l'autre que s'ils avaient été liés. Dans cette position, elle rejeta sans aucun effort toute l'eau qu'elle avait avalée. Cependant elle continuait à prier la Reine du ciel; car le torrent, grossissant, la portait toujours plus loin. Alors elle se rappelait avec une sorte de remords les paroles de la veille; elle les trouvait trop hardies et s'imaginait qu'elle en portait la peine.

Outre la sainte Vierge, elle appelait à son secours tous les saints dont les noms lui revenaient à la mémoire; elle sentait surtout une grande confiance en saint Ignace, non seulement parce qu'elle avait deux frères dans la Compagnie, mais encore parce qu'elle se souvenait d'un songe qu'elle avait eu six jours auparavant. Il lui avait semblé qu'elle était tombée dans la mer, et saint Ignace, lui apparaissant avec Notre-Dame du Carmel, l'en avait retirée et l'avait déposée à terre. Bien qu'elle n'eût alors ajouté aucune importance à ce songe, et l'eût considéré comme une simple rêverie de son imagination, elle avait cependant éprouvé dans son cœur une certaine dévotion pour le Saint : « O Bienheureux Ignace, s'écria-t-elle, sauvez-moi; vous savez bien que j'ai deux frères dans votre Compagnie. » Elle était alors à près d'un mille en pleine mer.

Au moment même où elle prononçait ces paroles, tout disparut à ses yeux et à sa pensée, les eaux, la terre, le

danger où elle était, et elle fut ravie hors d'elle-même dans la contemplation d'une vision délicieuse. Elle se vit tout enveloppée d'une nuée parfaitement blanche, et si vaste, qu'elle semblait atteindre jusqu'au ciel, et d'une lumière très douce, semblable, disait-elle, à celle de l'orient quand le soleil est sur le point de se lever; mais bien que l'éclat en fût incomparablement plus vif, les yeux la supportaient sans fatigue. Cette nuée formait comme un immense amphithéâtre tout rempli d'anges, debout, d'un aspect ravissant, et plus brillants que le soleil, tellement que le regard avait peine à les fixer. Elle en remarqua deux qui étaient en face l'un de l'autre; le premier tenait en main un vêtement de couleur brune, et l'autre un second vêtement d'une blancheur éclatante; elle comprit que c'était l'habit du Carmel, qu'elle portait depuis plusieurs années en accomplissement d'un vœu.

Cependant sa vue s'affermit assez pour lui permettre de regarder plus haut, là où la lumière était plus vive. Elle aperçut dans le lointain, mais à une telle distance qu'elle avait peine à la distinguer, une très belle Dame, qui laissait échapper de sa poitrine des flots d'une lumière si resplendissante, qu'à peine pouvait-on reconnaître les traits de son visage. La jeune fille invoqua saint Ignace dans l'espérance qu'il fortifierait sa vue, et qu'elle pourrait mieux voir un si bel objet. Dès qu'elle eut fini sa prière, le Saint se montra à elle au-dessus des anges, les bras étendus, la figure souriante. Il la regarda quelque temps sans rien dire, puis il descendit vers elle et s'approcha assez pour qu'elle pût distinguer ses traits. En même temps, la sainte Vierge le lui montrait elle-même, d'un air qui semblait dire : « Voici celui que vous avez invoqué ; recommandez-vous à lui. » Mais la jeune fille, comme pressée par les remords de sa conscience : « O Bienheureux Ignace, s'écria-t-elle, pardonnez-moi ; car je me souviens maintenant d'avoir plusieurs fois douté de votre sainteté, quand je reprochais à mon frère Jean-

Antoine d'entrer dans un Ordre dont le fondateur n'était pas canonisé. » Alors elle entendit la sainte Vierge lui dire : « Eh bien, voyez maintenant comme il est saint ; de tous ceux que vous avez invoqués, il est seul venu vous secourir ; grâce à son assistance, vous serez sauvée. »

Marie comprit qu'il s'agissait du salut de son âme ; car, ainsi qu'elle le déclara dans la suite, elle n'avait aucune connaissance du danger où elle se trouvait. Remplie donc d'une si douce espérance, elle se mit à prier avec instance saint Ignace de lui obtenir cette grâce, et bien que celui-ci ne lui adressât pas une parole et se contentât de la regarder d'un air souriant, elle ne laissait pas d'être inondée de consolation. Il y avait déjà près de quatre heures qu'elle jouissait de cette vision, et toutefois quand elle revint à elle, il lui sembla que tout n'avait duré qu'un moment.

Cependant sa mère était dans une affliction extrême ; elle courait de côté et d'autre, demandant du secours à grands cris. Enfin on lui amena un homme des environs, excellent nageur, qui après s'être recommandé à la sainte Vierge, se jeta résolument à l'eau au péril de sa vie. Il arriva auprès de la jeune fille, et la saisit vivement par un bras. A ce moment, la vision disparut ; Marie reprit ses sens ; elle se rappela qu'elle était dans la mer, et comme si elle venait seulement d'y tomber, elle fut glacée de frayeur. Voyant cet homme auprès d'elle, et se sentant tirée par le bras, elle s'imagina que c'était le démon, d'autant plus qu'au premier moment le nageur et elle s'étaient enfoncés sous l'eau. Celui-ci l'ayant lâchée, elle surnagea de nouveau et se trouva dans la même position qu'auparavant. Cependant elle demandait à grands cris, à Dieu, à la sainte Vierge et à saint Ignace de la retirer des griffes de Satan. Le nageur, voyant qu'elle se soutenait à fleur d'eau, imagina de la ramener à terre en la poussant devant lui comme une planche. Il y réussit avec tant de facilité ; il nagea avec tant de vitesse, qu'il

ne put s'empêcher d'y reconnaître un miracle. Disons qu'aux appels désespérés de la mère, nombre de personnes étaient successivement accourues sur le rivage, les unes pour la secourir, si c'était possible, les autres pour voir comment finirait ce drame. Un homme, Pierre-Marie Torre d'Albenga, aperçut au-dessus de la jeune fille une grande lumière, et au milieu de cette lumière, des étoiles et comme des perles extrêmement brillantes. A cette vue, il comprit qu'il y avait là quelque chose de surnaturel, et que Dieu voulait sauver cette personne; et c'est alors qu'il envoya chercher, à deux milles de là, Thomas Moreno, le nageur dont j'ai parlé, qui la ramena à terre.

Dès qu'elle y fut arrivée, elle se jeta à genoux, et pria tous les assistants d'en faire autant et de remercier avec elle la sainte Vierge et saint Ignace auxquels elle se reconnaissait redevable de la vie. Quelqu'un lui demanda quelle était cette lumière qu'on avait vue du rivage briller au-dessus de sa tête, et si elle avait eu quelque vision; mais elle se tut. Quand elle eut changé de vêtements, on la conduisit à l'église des Pères de Saint-François de Paule où sa mère s'était retirée pour la recommander à Dieu. Dès que Marie l'eut aperçue, sa première parole fut pour lui dire que le songe dont elle lui avait parlé six jours auparavant s'était complètement réalisé, et qu'elle avait été sauvée par Notre-Dame du Carmel et saint Ignace.

La nouvelle du miracle s'étant répandue, les Pères du Carmel de Loano en firent une information juridique. La jeune fille raconta comment elle devait son salut à Notre-Dame du Carmel et à saint Ignace, mais elle garda le silence sur la vision, soit par scrupule de dire qu'elle avait vu la Mère de Dieu, soit par une certaine crainte de la vaine gloire. Elle s'en ouvrit cependant à quelques religieux, sous l'obligation du secret. Quelque temps après, comme elle priait pendant la nuit et rendait grâces à Dieu et à ses deux bienfaiteurs, elle vit de nouveau

cette même dame qui lui avait apparu dans la nuée, mais avec une physionomie bien différente; son visage était sévère, et de son doigt, elle faisait un geste de menace. Marie, saisie de frayeur, se mit à pleurer; elle ignorait quelle nouvelle faute lui avait fait encourir l'indignation et le courroux de sa bienfaitrice. Elle la conjura longtemps de le lui faire connaître; ce fut en vain. La vision disparut et ne revint plus. Marie se tourna alors du côté de Notre-Seigneur, et pendant trois heures entières, elle le conjura de l'éclairer. Enfin, accablée de tristesse et de fatigue, elle appuya sa tête sur ses mains, pour prendre quelque repos. Elle sentit alors son âme inondée d'une joie extraordinaire, et par trois fois elle entendit une voix qui lui disait : « Ma fille, raconte avec vérité tout ce que tu as vu de ma Mère. » A ces paroles, elle comprit que c'était la Mère de Dieu qui lui avait apparu; et elle se décida à faire le récit complet de tout ce qui s'était passé. C'est son témoignage que j'ai reproduit; je n'y ai joint que quelques détails empruntés aux dépositions assermentées de sa mère, du nageur et de plusieurs autres personnes présentes.

3. Un religieux prêchait à Arbois, en Bourgogne, non loin de Dôle. Ce religieux fut un jour invité à la table du docteur Gillabos, homme également vertueux et savant, qui fit un grand panégyrique de la sainteté et des miracles de saint Ignace. Le panégyrique ne plut pas au prédicateur : il en rit aux éclats et dit d'un air de dédain et de mépris que le Fondateur des Jésuites, en y mettant tout son crédit, pouvait peut-être guérir un mal de dents, mais que certainement il n'irait pas au delà. Cette plaisanterie, déplacée chez un homme de sa profession, scandalisa vivement et contrista tous les conviés, et la conversation en resta là, non sans une certaine tristesse; car cette famille avait une très grande dévotion à saint Ignace. Cela s'était passé le lundi d'avant la Mi-Carême. Par égard pour le

bien de cette population, Dieu différa sa vengeance; et le prédicateur put achever sa station. Le lundi de Pâques, il fut de nouveau invité par le même docteur. C'est alors qu'il reçut le juste châtiment de ses tristes plaisanteries. Il tenait en main un verre de vin et il allait le porter à sa bouche, quand il se mit subitement à trembler et à crier qu'on lui arrachait les dents, qu'il ne pouvait plus ouvrir la bouche. A ce moment, en effet, ses mâchoires se contractèrent au point qu'il lui fut impossible de prononcer une parole; on l'entendait seulement rugir comme un désespéré. A cet accident se joignirent des accès de terreur, des convulsions et de tels transports de fureur que cinq ou six hommes avaient peine à le maîtriser. On appela tous les médecins du lieu; mais comme le mal venait d'en haut, l'art des hommes fut impuissant. Le malheureux vécut trois jours au milieu de ces tortures, donnant au peuple, par ce terrible châtiment, une grande leçon du respect qu'on doit aux saints. Au bout de ce temps, il expira misérablement, sans avoir pu prononcer une seule parole, pas même de repentir.

La même justice de Dieu avait déjà éclaté en Espagne sur un Frère d'un autre Ordre. C'était en 1610, près de Cordoue. Cet homme, voyant un Frère coadjuteur de notre Compagnie, s'emporta en paroles injurieuses et pleines de mépris pour lui, pour l'Ordre tout entier et surtout pour saint Ignace, qui venait depuis quelques mois seulement d'être mis au rang des Bienheureux. Quand il se fut pleinement rassasié, il quitta ses vêtements, et se jeta à la nage dans un cours d'eau qui coulait près de là et servait à mettre en mouvement les meules d'un moulin. Pendant qu'il nageait ainsi, exercice dans lequel il était fort habile, apercevant de nouveau le Frère : « Oh! si j'avais ici votre Père Ignace, lui cria-t-il, je le ferais tant boire, qu'il n'aurait plus jamais soif. » Ce furent ses dernières paroles; à peine les eut-il prononcées, qu'il coula comme une masse de plomb et ne reparut plus.

CHAPITRE II

1. Délivrance de quatre possédées. — 2. Trois guérisons. — 3. Saint Ignace apparaît à deux de ses enfants. — 4. Il guérit un religieux dominicain.

1. Trois nobles sœurs de Modène, Louise Fontana, Françoise et Anne Brancolini ; et Livie, fille d'Albert Fontana, leur nièce, furent en 1598 reconnues comme possédées du démon. Louise était mariée à Paul Guidoni, Anne était restée fille, Françoise et Livie étaient religieuses Ursulines. L'envie et le dépit de voir en une même famille tant de sainte pudeur et des exemples d'une si rare vertu, poussèrent les mauvais esprits, comme ils le confessèrent dans la suite, à leur faire cet outrage, afin de les porter, s'il était possible, à quelque acte indigne de leur profession. Mais Dieu défendit lui-même leur honneur : à la réserve de ce point, il permit aux mauvais esprits de les tourmenter dans leur corps, afin de couronner leur patience et de glorifier le nom de saint Ignace par la vertu duquel elles furent délivrées. Les premiers effets de la possession furent d'étranges maladies ; on eut beau consulter les plus habiles médecins et faire de grandes dépenses, tout fut en pure perte. Elles passaient subitement d'un mal à un autre absolument contraire ; il ne restait nulle trace de celui qui disparaissait, et rien n'annonçait d'avance celui qui allait venir. Un jour elles étaient pleines de force et de santé, et le lendemain on les trou-

vait à toute extrémité; elles se relevaient ensuite en un moment par une espèce de résurrection, puis elles retombaient dans des états toujours nouveaux et très étranges. Si on employait de l'eau ou de l'huile bénite, le mal disparaissait du point où s'était faite l'application, mais il se montrait sur un autre; et en changeant de place, il changeait aussi de nature.

Outre leurs souffrances physiques, ces infortunées enduraient dans leur âme les plus violents assauts des mauvaises passions, ce qui pour des cœurs aussi purs était plus intolérable que toutes les tortures du corps. Mais Dieu les garda toujours. Le démon, ne pouvant rien de plus, s'était emparé de leur langue et leur faisait prononcer les paroles les plus inconvenantes. La prière, autrefois leur plus douce occupation, leur était devenue insupportable. Elles avaient encore plus d'horreur de la sainte messe; elles s'évanouissaient d'ordinaire aussitôt qu'elle commençait, et il fallait les transporter ailleurs, pour les faire revenir à elles. Au confessionnal, elles devenaient muettes, ou tiraient la langue au confesseur pour se moquer de lui. Mais leur plus affreux tourment était une si violente tentation de se détruire, que quelquefois, échappant les unes aux autres, elles se retiraient dans les appartements les plus secrets de la maison, et là se frappaient la tête contre les murs, et se laissaient lourdement tomber à terre; elles ne cessaient de se maltraiter, jusqu'à ce que les personnes de la maison attirées par le bruit des coups et par leurs cris accourussent à leur secours. Une fois celle qui était mariée, saisie d'une frayeur subite, s'élança au plus haut de sa maison pour se précipiter en bas; mais Dieu voulut que son mari s'en aperçut; il courut après elle et arriva juste à temps pour la retenir. Le démon, qui la poussait à cet acte de désespoir, la jeta alors avec tant de violence sur le sol qu'elle y demeura comme morte sans connaissance.

Des maux si étranges endurés par des femmes, surtout

si on considère que trois d'entre elles vivaient dans l'état de virginité, pouvaient sans doute provenir d'ailleurs que d'une cause surnaturelle; on jugea cependant qu'il y avait lieu de recourir aux remèdes ordinaires de l'Église. Le P. Benoît Merla, de l'Ordre de Saint-Dominique, et le P. Jérôme Fontani, de la Compagnie, furent appelés; le premier, comme chargé spécialement de ces sortes d'affaires; le second, parce qu'il était le frère des plus âgées de ces malheureuses et l'oncle de la plus jeune. Mais, en dépit de tous leurs efforts pour s'assurer de la vérité de la possession, il leur fut impossible d'en avoir aucun signe indubitable.

Un jour, qu'ils étaient occupés aux exorcismes, le P. Jérôme Bondinari, de la Compagnie de Jésus, confesseur de ces femmes, entra dans l'appartement, et sans qu'aucune d'elles le vît, attacha à la muraille une petite image de saint Ignace. Mais les démons s'en aperçurent aussitôt, et commencèrent à se débattre avec des transports furieux. Se tournant vers le P. Bondinari, ils lui demandaient pourquoi il était venu apporter en ce lieu l'image de celui qui seul les faisait trembler, et en même temps, ils vomissaient contre le Saint les plus grossières injures. Puis ils s'encourageaient les uns les autres; innombrables comme ils étaient, ils ne fuiraient pas devant un seul homme, un boiteux, un pelé, à moitié aveugle, car c'est ainsi que par dérision ils nommaient Ignace; aucun ne serait assez poltron pour céder la place.

L'un d'eux cependant, et c'était un chef de bande, fut plus sensible à la crainte du Saint qu'aux fanfaronnades de ses compagnons. A la première apparition d'Ignace, il s'enfuit avec toute sa troupe, laissant presque morte celle qu'il possédait. Quand la jeune fille eut repris connaissance, elle dit qu'elle avait vu près d'elle saint Ignace qui l'encourageait, et lui promettait une délivrance certaine et entière. Une fois découverts, les mauvais esprits n'hésitèrent plus à donner d'autres signes encore plus

manifestes de leur présence; ainsi leurs victimes parlaient différentes langues, mais surtout le latin et l'arabe, et une sorte d'argot qu'elles n'avaient jamais appris; elles racontaient, comme si elles les voyaient de leurs yeux, des choses qui se passaient alors très loin; elles en devinaient d'autres qui ne devaient arriver que plus tard; elles glissaient d'un endroit à l'autre sur leurs genoux sans leur donner le moindre mouvement; elles trouvaient des reliques sans avoir vu où on les avait déposées; elles avaient tantôt sur un membre et tantôt sur un autre des enflures subites qui disparaissaient en un moment, etc.

La possession ainsi constatée, on mit tout en œuvre pour les délivrer. On les conduisit à Notre-Dame de Reggio, à Sainte-Agathe de Sorbara, au tombeau de saint Géminien, sanctuaires fameux par de nombreuses guérisons de possédés. Mais elles en revinrent sans aucun allègement à leur mal. Elles se tournèrent alors d'un autre côté. Elles avaient observé que les démons se troublaient au seul nom d'Ignace, et que toute une troupe d'entre eux s'était enfuie avant même d'avoir vu son image. Elles mirent donc en lui toutes leurs espérances, et s'abandonnèrent à sa protection. Elles firent vœu, si elles étaient délivrées, de célébrer comme une fête le jour de sa mort et de jeûner la veille. Une relique du Saint, venue de Rome en ce temps-là même et portée dans leur maison, accrut encore leur confiance et leur dévotion. Cette relique jeta parmi les démons une telle confusion et un tel trouble, qu'ils poussaient des hurlements de fureur, chargeaient de malédictions celui qui l'avait envoyée, et confessaient hautement qu'on venait de recevoir celui qui devait les chasser. Ils disaient vrai : on en eut la preuve le même jour. Un de leurs principaux chefs avait jusque-là fait le fier et le brave; il avait déclaré qu'il n'avait pas plus peur d'Ignace et de ses pareils que d'une ombre, que rien ne le ferait bouger d'un pas, et il avait débité cent autres

vantardises pareilles; lorsque changeant subitement de langage : « Hélas! s'écriait-il, en tremblant de frayeur; hélas! non, il n'en est pas ainsi; il s'échappe de cet ossement une flamme qui me brûle et me dévore; je ne puis plus la supporter. Saint Ignace me chasse. » Il répéta trois fois ces dernières paroles, et ajouta qu'on verrait bientôt d'autres miracles opérés par la vertu du même nom, tellement que les démons eux-mêmes seraient forcés de demander à grands cris devant le Souverain Pontife qu'on hâtât la canonisation de cet homme. Ayant dit ces mots, il s'enfuit.

Cependant un autre chef vomissait aussi contre le Saint toute sorte d'injures; il traitait de lâches ceux de ses compagnons qui n'avaient pas su tenir; quant à lui, il jurait qu'il ne s'en irait jamais. Mais à son tour, il fut chassé au milieu même de ses plus fières protestations. Contraint de vider la place, il alla se jeter à genoux devant une épine de la sainte couronne du Sauveur qui était dans la maison. « Je quitte cette femme, s'écria-t-il, mais ce n'est pas par la vertu d'Ignace; non, je l'affirme, ce n'est pas lui qui me chasse; c'est cette épine, plus puissante que moi. » Cependant, tout en parlant ainsi, il ne s'en allait point. Enfin, il poussa un grand cri, se traîna à genoux, comme il était, jusqu'à l'image du Saint, et se prosternant devant elle : « Enfin, dit-il, il faut bien que je le confesse malgré moi; oui, ce sont les mérites d'Ignace qui me chassent. » Et il s'enfuit.

Beaucoup d'autres de ces esprits mauvais furent obligés au même aveu. Ils essayaient bien en partant de dire qu'ils étaient expulsés par tel ou tel autre saint; mais bientôt ils venaient lécher la terre devant l'image d'Ignace, et confessaient que c'était sa vertu qui les mettait en fuite et les précipitait dans les enfers. Plus d'un se retournait vers Lucifer, et lui reprochait d'un air de mépris sa lâcheté, et son impuissance à les soutenir en un lieu où les avait amenés leur confiance en lui. Chaque jour, il

s'en allait quelques-uns de ces chefs, entraînant leur troupe après eux.

Cependant on donna aux possédées la Vie de saint Ignace, afin de la leur faire lire dans leurs moments de trêve. Aucun exorcisme n'eut plus d'efficacité pour jeter la confusion parmi les mauvais esprits. Quelques-uns s'étaient fixés sur la langue de l'une d'entr'elles ; c'est au moment seulement où elle commença sa lecture qu'ils se découvrirent ; ils protestèrent qu'ils aimaient mieux fuir que d'entendre lire ce maudit livre, et ils s'en allèrent en effet. D'autres en sortant, s'écriaient : « O Dieu, faut-il que vous nous ayez privés de la gloire pour la donner à ce prêtre boiteux ! »

Enfin, après plusieurs autres sorties partielles qu'il serait long de rapporter ici, les quatre victimes furent entièrement délivrées, d'abord Françoise, puis Anne, ensuite Louise, et en dernier lieu Livie, et elles retrouvèrent avec la santé, la paix et leur première dévotion. En récompense de ces longs tourments et de leur généreuse fidélité au milieu de tant de suggestions mauvaises, elles furent favorisées de grâces singulières ; Louise, en particulier, reçut un don si extraordinaire d'oraison et d'union avec Dieu, qu'elle ne pouvait penser à autre chose qu'à Dieu ni parler d'autre chose que de Dieu. Elle embrassa dès lors un genre de vie extrêmement austère ; et elle se serait livrée à des excès, si son confesseur n'avait mis un frein à sa ferveur. Elle vécut ainsi cinq ans, et mourut la veille même de la fête de saint Ignace, lequel, si l'on peut en croire le témoignage d'un démon, l'introduisit comme sa fille dans le paradis. Ce qui paraît plus certain, c'est qu'elle apparut un matin, vêtue de blanc et brillante comme le soleil, à sa fille Daria ; elle l'exhorta à persévérer jusqu'à la fin dans l'état de perfection qu'elle avait choisi, et pour l'y fortifier, elle lui raconta des choses admirables du séjour des bienheureux.

Deux ans s'étaient passés depuis l'heureuse issue de ces

exorcismes, quand on s'aperçut que Livie était de nouveau sous l'empire du démon. Ce qui donna le premier éveil, ce furent les plaintes insensées de ces malheureux esprits. Ignace, s'écriaient-ils, ne voulait pas les laisser en paix ; il recommençait à les persécuter comme auparavant. Ils entrèrent bientôt dans une rage furieuse; leur malheureuse victime se déchirait le visage, s'arrachait les cheveux, et poussait en différentes langues des imprécations de désespoir. Cependant elle n'était tourmentée que chez elle, Ignace voulant, disaient-ils, qu'elle pût participer en paix aux sacrements et entendre la parole de Dieu dans les églises. Une toute jeune enfant, sa parente, qui vivait auprès d'elle, lui était d'un puissant secours. Quand ses crises la prenaient, l'enfant faisait sur elle le signe de la croix, et au nom de saint Ignace, commandait à l'esprit immonde de se tenir en repos, et celui-ci obéissait à l'instant même. Elle la tirait par ses habits et la conduisait où elle voulait. A ce spectacle, un autre démon, se moquait de son compagnon, et disait qu'il voyait une fourmi traîner un éléphant. Mais l'orgueilleux esprit se défendait avec colère; il protestait qu'il ne cédait pas à l'enfant, mais à son ange gardien, et en lui à Ignace qui l'envoyait. Quand la vertu des exorcismes les contraignait à partir, plusieurs s'en allaient en criant qu'ils étaient chassés par le grand archange, gardien d'Ignace. La jeune fille vit elle-même plusieurs fois le même Saint, l'air grave et majestueux, un fouet terrible à la main dont il frappait les démons, et ceux-ci ne pouvant supporter ses coups s'enfuyaient devant lui. Enfin Livie fut entièrement délivrée.

2. Un enfant de dix ans, nommé Jérôme, fils d'Onuphre Estraschi de Gandie, reçut un si terrible coup sur le sourcil, près de la tempe, qu'on aurait pu mettre le doigt dans la blessure. Toute sa figure se gonfla; il fut pris d'une fièvre violente. Pendant un mois des soins les plus

assidus, le chirurgien ne réussit pas à fermer la plaie; elle dégénéra en fistule. Il en sortait une humeur putride que rien ne pouvait arrêter. Il y avait lieu de craindre qu'il ne se fût produit, comme cela arrive quelquefois, à la suite du coup, quelque lésion interne. L'opération du trépan parut nécessaire pour ouvrir une autre issue aux humeurs. Comme cette opération n'était pas sans danger, le chirurgien voulut prendre conseil d'un de ses collègues, praticien très habile, et il vint avec lui examiner l'enfant. Les bandages enlevés, il fut très surpris de voir que le mal avait disparu, et de ne retrouver qu'une légère cicatrice. Le chirurgien appelé en consultation commençait à croire qu'on s'était moqué de lui. Alors la mère de l'enfant s'avança, et dit que la guérison dont on s'étonnait était due à un chirurgien plus habile que les hommes, à saint Ignace. Entendant parler d'incision et de trépan, elle s'était adressée au serviteur de Dieu, et lui avait promis par vœu, s'il rendait la santé à son fils, de visiter pendant neuf jours l'autel qui lui était dédié. C'est ce qu'elle s'empressa de faire, autant par reconnaissance que pour l'acquit de sa dette.

Jacques Mungiardino, de Chio, jeune homme de vingt-cinq ans, était gravement malade; une rétention d'urine, dont rien ne put triompher pendant cinq jours de suite, l'avait réduit à l'extrémité. Il fallut se décider à en venir aux moyens extrêmes, c'est-à-dire à la redoutable opération de la taille. On préparait déjà les instruments, les bandages et tout ce qui était nécessaire, quand un Père de la Compagnie se présenta pour visiter le jeune homme et le consoler. Après quelques mots de piété, il l'engagea à demander sa guérison à saint Ignace. Le malade le fit aussitôt avec toute la ferveur dont il était capable. Le Père lui mit une image du Saint sur la poitrine : au même instant le jeune homme se sentit guéri, et bientôt après il se leva dans une santé parfaite.

Madeleine Talavera souffrait depuis trois ans d'une

obstruction qui avait dégénéré en hydropisie ; elle était si enflée qu'elle ne pouvait faire deux pas sans un secours étranger. Les médecins, jugeant son mal incurable, l'avaient abandonnée. Elle tourna donc toutes ses espérances du côté du ciel, et prit pour intercesseur auprès de Dieu saint Ignace qui venait, cette même année 1601, d'opérer à Gandie où elle demeurait une foule de miracles éclatants. Elle fit vœu de réciter tous les jours de sa vie un *Pater* et un *Ave* en son honneur; cette promesse faite, elle pressa, avec une foi vive, une image du Saint. A l'instant même, elle fut exaucée; l'enflure commença à disparaître, les mauvaises humeurs se résolurent en sueurs abondantes; en moins de trois jours elle fut entièrement guérie et se trouva aussi forte, aussi libre qu'auparavant.

3. Jacques Tyrie, jeune écossais, doué de grands talents, était entré dans la Compagnie pour s'y consacrer au service de Dieu. Son noviciat terminé, il suivit les cours du Collège Romain. A peine eut-il savouré les douceurs des spéculations de la science qu'il perdit tout le goût de la dévotion. Les heures destinées à la méditation, à l'examen de conscience à la lecture spirituelle, il les employait à l'étude. Mais à mesure qu'il acquérait plus de savoir, il perdait davantage de sa ferveur. Ses forces spirituelles diminuaient ainsi de jour en jour; il ne s'en aperçut que lorsqu'il eut besoin de déployer une énergie qui lui faisait défaut. Quand on vit hors du monde et loin des occasions de pécher, une vertu médiocre peut suffire à se maintenir dans la grâce de Dieu ; mais qu'une tentation violente et obstinée vienne s'attaquer à l'âme, on s'aperçoit bien vite que pour tenir ferme et sortir victorieux de la lutte, il faut une vertu plus vigoureuse, et qu'il n'est plus possible de se contenter de celle des jours de calme et de repos. C'est ce qu'éprouva notre jeune homme. Le démon l'avait à dessein laissé en paix pendant

que l'esprit de piété allait s'affaiblissant en lui; dès qu'il le vit épuisé de forces, et arrivé à ce degré de faiblesse où l'âme ne peut plus que difficilement opposer de la résistance, il lui suscita je ne sais quelle violente tentation. Le jeune religieux fut en grand danger de périr. Mais comme par ailleurs ses intentions étaient droites, il se recommanda vivement à Dieu Notre Seigneur, et soutint de son mieux cette lutte acharnée. Saint Ignace, mort depuis dix ans, eut compassion de lui. Un jour que Jacques Tyrie était poursuivi plus violemment par ces pensées importunes et sur le point de succomber, il lui apparut; jetant sur lui un regard à la fois sévère et paternel, il le reprit d'avoir été plus jaloux de s'avancer dans la science que dans la vertu; car ce n'était pas dans ce but que Notre-Seigneur l'avait retiré du monde : « Moins de science et plus de piété, » dit-il en terminant, et il disparut.

Cependant comme il n'était pas venu seulement pour le reprendre, mais aussi pour le secourir, il le laissa entièrement délivré de sa tentation et si affectionné aux choses spirituelles, que le P. Tyrie devint un religieux de grande vertu et mérita même d'être Assistant des Provinces d'Allemagne, office dans lequel il demeura jusqu'à sa mort, arrivée le 21 mars 1597. Trois jours avant d'expirer, il raconta lui-même tout ce que je viens de dire au P. Antoine Menageo, auquel il avait fait sa dernière confession pour se préparer à paraître devant Dieu.

Dans le fait suivant, nous allons voir Ignace, encore vivant, apparaître à l'un des siens pour le consoler.

Le P. Léonard Kessel, vaillant ouvrier apostolique, et religieux d'une haute perfection, avait un extrême désir de voir son Père, de la sainteté duquel il entendait raconter tant et de si étonnantes merveilles; il lui écrivit donc pour solliciter la permission d'aller de Cologne à Rome. C'était un bien long voyage, d'autant plus que le Père était âgé, d'une santé délicate, et comme nécessaire

à Cologne à cause du grand bien qu'il y faisait dans les âmes. Cependant Ignace désirait le contenter. Il traita l'affaire avec Dieu, et il en reçut une réponse qu'il se hâta de communiquer au P. Kessel. Il n'était pas besoin, lui écrivit-il, d'entreprendre une si longue course, parce que Dieu saurait bien trouver le moyen d'arranger les choses; ils se verraient à Cologne. Cette promesse surprit étrangement le P. Léonard Kessel; il ne pouvait deviner comment elle s'accomplirait. Mais un jour qu'il était occupé de toute autre chose, Ignace se présenta tout à coup à ses yeux, et comme un homme venu uniquement pour faire plaisir à son ami, il s'arrêta devant lui et lui donna tout le temps de le considérer à loisir. En même temps, il le regardait lui-même avec un visage et un air si aimables et si affectueux, que lorsqu'il disparut, le P. Kessel se trouva rempli d'une inexprimable consolation.

4. Le P. Alvaro da Molina, de l'Ordre de saint Dominique était un religieux également distingué par sa science et par ses vertus; il avait été secrétaire de deux provinciaux, prieur de deux couvents, prédicateur général et définiteur de l'Ordre. Il habitait Lima, capitale du Pérou. Il était paralytique depuis huit ans et tellement perclus, qu'il ne pouvait mouvoir ni bras ni jambes, ni même articuler une parole tant soit peu intelligible. Il fallait le porter comme un mort de son lit sur un siège où il demeurait tout le jour immobile.

Le mal avait résisté à tous les efforts de la médecine. Toute espérance de recouvrer la santé étant donc perdue, le Père n'avait d'autre consolation que la patience et la lecture des livres de piété : encore fallait-il qu'il eût quelqu'un pour lui tourner les feuillets.

Huit ans s'étaient ainsi écoulés, quand le P. Diego d'Oheda, religieux du même Ordre et professeur de théologie dans ce couvent, très attaché à Ignace et à son Institut, l'engagea à lire la Vie du saint Fondateur ; en

même temps il lui présentait celle que le P. Pierre Ribadeneira a écrite en abrégé et qu'on trouve au second tome de sa *Vie des Saints*.

Le malade accepta de grand cœur. Dès les premières pages, il goûta une consolation dont son âme fut toute fortifiée, et qui croissait à mesure qu'il avançait dans sa lecture. Bientôt il sentit naître en lui une confiance extraordinaire dans l'intercession du Saint. Arrivé au récit des miracles rapportés par le P. Ribadeneira, il se tourna vers Dieu avec un grand esprit de foi. Au défaut de ses lèvres encore muettes, il lui dit de cœur : « Seigneur, si, comme je le crois indubitablement, les merveilles racontées dans ce livre sont véritables, je vous conjure par les mérites de votre serviteur de me rendre aussi la santé ; s'il vous plaît de m'accorder cette grâce, je fais vœu de jeûner la veille de la fête du bienheureux Ignace aussi longtemps que je vivrai ; de réciter tous les jours à matines et à vêpres, son antienne et son oraison, et d'être toujours dévoué à lui et à son Ordre. »

C'était le jour de la Toussaint 1607. Pendant toute l'octave, le malade renouvela cette prière et son vœu. Le dernier jour, vers le soir, il entendit tout à coup comme une voix intérieure qui lui disait : « Lève-toi et marche. » En même temps, il sentit une sorte d'impulsion qui le portait à laisser son fauteuil. Il se leva, et non seulement il trouva ses jambes raffermies, mais ses bras, sa langue et toute sa personne étaient revenus à la vie et à la santé. Il se dirigea aussitôt avec une aisance parfaite vers une salle où les autres religieux étaient réunis pour assister à une dispute publique de théologie. A sa vue, tous furent saisis de stupeur, ils n'en croyaient pas leurs yeux; mais quand ils eurent appris de sa bouche que c'était un miracle de saint Ignace, et qu'ils en eurent connu tous les détails, leur surprise se changea en allégresse, et interrompant la dispute commencée, ils rendirent tous ensemble grâce à Dieu et au Saint par le chant solennel du *Te Deum*.

Ils s'empressèrent ensuite d'annoncer la bonne nouvelle aux Pères de la Compagnie et leur donnèrent un récit authentique et détaillé du miracle.

Le même jour où avait lieu cette guérison, un novice de la Compagnie, nommé Christophe Mesa, était sur son lit de mort; il avait déjà reçu les derniers sacrements. Au bruit du prodige accompli par son bienheureux Père en faveur du religieux dominicain, il demanda la permission de se lever pour prendre part à l'allégresse commune et chanter le *Te Deum* avec les autres. On le lui accorda, et dès ce moment il se trouva mieux et fut bientôt entièrement rétabli.

CHAPITRE III

1. Incendie conjuré. — 2. Commerce avec le démon rompu. — 3. Trois guérisons. — 4. Le collège de Lorette délivré des apparitions et tracasseries des mauvais esprits.

1. Le 26 février 1601, vers minuit, le feu prit subitement dans une maison de Florence. Le vent soufflait avec force; l'incendie se propagea rapidement, et d'une maison à l'autre arriva tout près de celle de Donato François Galligai. Celui-ci s'empressa de mettre en sûreté tout ce qu'il put de ses meubles les plus précieux et des marchandises de sa boutique. Montant alors sur la terrasse pour examiner quelle partie de sa maison était plus exposée au feu, et de quel côté il était plus urgent de porter les secours, il vit les flammes s'élever tout autour de lui à une hauteur de sept brasses; de plus, le toit lui-même était couvert de charbons embrasés, des étincelles y tombaient à chaque instant; enfin, ce qui acheva de l'épouvanter, des tourbillons de flammes s'élançaient avec impétuosité dans sa direction. A cette vue, il se jette à genoux, croise les bras sur sa poitrine, invoque avec larmes saint Ignace et saint François Xavier, pour lesquels il avait une tendre dévotion, et les conjure de venir à son aide, leur promettant, s'ils le sauvaient, de ne jamais plus offenser la divine Majesté. A peine avait-il achevé sa prière, qu'il vit dans les airs, à deux brasses seulement

de lui, les deux saints qu'il venait d'implorer, et en même temps, il entendit saint Ignace lui dire d'une manière sensible : « Va en paix; tu seras consolé. » En effet, au même instant les flammes, si furieuses tout à l'heure, s'abattirent miraculeusement et se concentrèrent dans les maisons où elles avaient commencé leurs ravages; et à partir de ce moment, pas une seule étincelle ne tomba sur celle du pieux Florentin, saine et sauve au milieu de l'incendie.

2. A Séville, une femme s'était liée avec un démon qui lui apparaissait sous une forme humaine. Il y avait sept ans que durait cet horrible commerce, quand la malheureuse, rentrant en elle-même, résolut enfin de briser sa chaîne. Elle s'ouvrit de son dessein à un Père de la Compagnie, et celui-ci l'engagea à faire une bonne confession. Comme elle s'en retournait chez elle afin de penser plus à loisir à ses fautes, elle fut rejointe par un ermite, qui l'ayant regardée fixement et d'un air plein de compassion, lui demanda d'où lui venait cet air de tristesse qu'on lisait sur ses traits. Le prenant pour ce qu'il semblait être en effet : « Que vous importe, lui dit-elle, que je sois triste ou joyeuse? » — « C'est pour votre bien, répliqua le démon, car c'était lui, que je vous fais cette question; je m'intéresse à vous beaucoup plus que vous ne pensez. Je viens de Rome où je suis allé en pèlerinage, et j'en rapporte de magnifiques indulgences pour l'heure de la mort. Bienheureuse êtes-vous : car quand vous continueriez à vivre comme vous avez fait jusqu'ici, vous êtes assurée de mourir saintement et de vous sauver; j'en dis autant de moi : je ne vis pas autrement du reste, et je ne laisse pas de porter cet habit. Insensée que vous êtes : pensez-vous vous sauver par vos œuvres et non par la seule miséricorde de Dieu? croyez-vous que vos larmes ont plus de valeur que le sang divin? Donc à quoi bon les prêtres et la confession? Ayez confiance dans la

miséricorde de Dieu, et vivez à votre guise : tout le reste est présomption. »

En entendant ces paroles, la pécheresse repentante n'eut pas de peine à deviner que ce soi-disant ermite n'était pas un homme, puisqu'il savait des secrets uniquement connus d'elle et de son confesseur; d'autre part, ce n'était pas un bon esprit, puisqu'il donnait de tels conseils. Elle se recommanda à Dieu et chassa loin d'elle le tentateur, disant qu'elle le reconnaissait bien même sous ce masque. Le démon changeant alors de langage : « Ce que je suis, tu le sauras bientôt, dit-il, et d'une autre manière que tu n'imagines. Je publierai tes infamies, et outre la honte dont tu seras couverte, je te ferai brûler vive. » A ces mots, il disparut.

La malheureuse femme, également effrayée par ces menaces et troublée par les remords de sa conscience, n'osa passer outre, et retournant sur ses pas, elle alla raconter à son confesseur ce qu'elle venait de voir et d'entendre. Celui-ci la fortifia, lui assura que ces menaces n'étaient faites que pour l'effrayer et la faire tomber, mais que le démon n'avait pas tant de puissance. Ensuite, prévoyant bien qu'elle aurait encore plus d'une lutte semblable à soutenir, il l'arma de bons conseils, lui indiqua certaines dévotions à pratiquer, lui remit une image de saint Ignace, en lui recommandant de ne jamais s'en séparer, et la renvoya consolée.

De retour à la maison, elle se mit à préparer sa confession : elle avait à peine commencé, que le démon se présenta de nouveau. Cependant, il n'osa pas entrer dans l'appartement; il resta sur le seuil de la porte, et la raillant de ce qu'elle s'était munie contre lui d'un morceau de papier, il lui commanda de le jeter, autrement il lui ferait sentir le poids de sa colère. Mais elle ne fit que presser plus étroitement contre son cœur l'image du Saint, et se recommanda à lui de toute son âme. Alors l'ennemi radoucissant le ton, se mit à la prier, au nom de toutes

les satisfactions qu'il lui avait procurées pendant sept ans, de jeter loin d'elle ce papier, parce qu'Ignace dont il portait l'image, ne lui permettait pas de s'approcher. Il lui jurait, si elle se rendait à ses désirs, d'être pour elle aussi fidèle ami qu'il l'avait été jusqu'alors. Comme elle refusait de l'entendre, il fit un horrible vacarme et disparut.

Il revint le lendemain sous une autre figure : c'était une vieille femme, qui se disait pénitente du même confesseur, et venait de sa part lui donner avis de la communication suivante. Pendant qu'il faisait oraison pour elle, Dieu lui avait commandé de ne plus prier pour une personne qui avait eu de pareils rapports avec le démon, car elle était certainement damnée : « Ainsi, ma sœur, concluait l'artificieuse messagère, donnez-vous du bon temps en ce monde, car il n'y en aura plus pour vous en l'autre. » Cette nouvelle ruse manqua encore son effet. Les avis qu'elle avait reçus, mais plus encore l'assistance de Dieu lui firent reconnaître le père du mensonge. Elle le chassa honteusement. Le démon, plein de fureur, lui arracha des mains le portrait d'Ignace et le jeta au feu; puis il disparut. Mais la sainte image demeura intacte au milieu des flammes; bientôt même elle s'en échappa et revint se placer entre les mains de la pauvre femme, et celle-ci prit un nouveau courage en voyant à quel puissant intercesseur elle avait confié sa défense.

Cependant elle avait commencé sa confession; quand elle eut fini, son directeur lui permit de faire la sainte communion. Mais la nuit qui précéda, elle eut à soutenir un si violent assaut qu'elle n'y résista pas, et subit une honteuse défaite. Ce ne fut point cette fois une apparition sensible de son mauvais ange; c'était une connaissance intime de l'énormité de ses désordres et de l'avilissement où elle était descendue, avec un tel abattement d'âme et une telle défiance de la miséricorde divine qu'elle tomba dans le plus profond désespoir; elle alla même jusqu'à

s'attacher une corde autour du cou pour se donner la mort. Le nœud s'étant défait, elle le refit une seconde et une troisième fois, toujours sans succès.Comprenant alors qu'il y avait en cela quelque intervention de Dieu et de son saint protecteur, elle reprit courage et confiance. Le matin venu, elle s'empressa d'aller découvrir à son confesseur et sa tentation et sa triste chute; elle reçut de nouveau l'absolution, et ayant renouvelé ses bons propos, elle fit la sainte communion.

Le lendemain, le démon reparut encore; cette fois, il avait pris les traits du personnage qu'elle avait vu pendant de longues années. Il avait un air de tristesse et de grande colère : cette maudite image, lui dit-il, et ce maudit confesseur avaient été plus puissants que lui, c'est pourquoi il était obligé de la laisser et de s'en aller. A ces mots, il s'évanouit avec un horrible fracas et ne reparut plus.

3. Thomassine Bajona était depuis longtemps travaillée par la fièvre et se trouvait à la dernière extrémité. Les médecins l'avaient abandonnée, disant qu'à moins d'un miracle, elle ne pouvait guérir; la mort paraissait imminente. Une nuit, elle fut surprise par des douleurs excessives et de violentes palpitations de cœur; on crut qu'elle touchait à son dernier moment, et on lui fit la recommandation de l'âme. Elle eut alors la pensée de recourir à saint Ignace, et lui demanda la vie. Elle fut exaucée à l'instant même; son agonie se changea en un très doux sommeil, et elle reposa jusqu'au jour. A son réveil, elle se trouva sans oppression au cœur, sans fièvre et sans autre vestige de son ancienne maladie qu'une légère douleur au côté, et encore en fut-elle délivrée, dès qu'elle y eut appliqué un peu de l'huile de la lampe qui brûlait devant l'image du saint Fondateur. Ce miracle eut lieu à Gandie, en 1601.

Hippolyte Bartolomasi, religieuse à Saint-Géminien de

Modène, était affligée depuis trois ans d'une horrible plaie qui lui avait rongé à l'intérieur le nez, le palais de la bouche et une partie de la gorge. Elle était entièrement défigurée; de plus, le mal exhalait une odeur infecte, insupportable à elle-même et aux autres. Toutes les ressources ordinaires de la médecine et de la chirurgie avaient été à peu près inutiles. Il ne restait plus qu'à essayer le fer et le feu. Le chirurgien auquel on s'était adressé avait eu en main deux cas semblables ; dans l'un, le malade avait succombé; dans l'autre, il avait été guéri. L'opération fut décidée, et l'on fixa le jour où elle devait se faire. A cette nouvelle, une sœur de la malade fut émue de pitié. Pour épargner à sa sœur une si terrible souffrance, elle eut recours à l'intercession de saint Ignace. Elle fit vœu, si elle était exaucée, de jeûner tous les ans la veille de sa fête, de faire dire une messe en son honneur et de lui offrir un ex-voto en argent. Saint Ignace l'entendit. La veille du jour où l'opération devait avoir lieu, la malade, vers le soir, sentit se détacher au dedans de sa bouche un morceau de chair, large au moins de quatre doigts et dur comme un cartilage, et tout le mal s'en alla avec ce morceau de chair. Il ne fut plus besoin ni de fer, ni de feu, ni d'aucun autre remède.

Un enfant de huit ans, nommé Octave, fils de Benoît Dandolo, de l'île de Chio, jouait un jour avec d'autres enfants de son âge. On lui dit que s'il se mettait dans l'oreille un grain de caroube, il le verrait sortir par le nez. Il fit aussitôt l'expérience, enfonça le grain avec le doigt et le poussa même aussi loin qu'il put à l'aide d'une petite baguette. Le soir, il commença à sentir quelques douleurs; elles devinrent très vives le lendemain. Les chirurgiens furent appelés; mais ils n'aboutirent qu'à faire souffrir l'enfant ; il tomba même sans connaissance entre leurs bras. Son mal était incurable; il perdit entièrement l'ouïe. A certains moments, il éprouvait des douleurs de tête intolérables. Sept ans se passèrent ainsi. Il se sentit

alors un ardent désir de se consacrer à Dieu dans la Compagnie, et s'en ouvrit à un Père, son confesseur. Mais sa surdité était un obstacle insurmontable. Le Père l'engagea vivement à se recommander à saint Ignace, pour lequel il avait, ainsi que tous les siens, une grande dévotion, et qui venait d'être récemment canonisé. On était précisément dans l'octave de sa fête. La proposition acceptée de grand cœur, l'enfant prit un peu de coton, le fit toucher, suivant l'usage du pays, à l'image du Saint et se le mit ensuite dans l'oreille. A peine était-il de retour à la maison qu'il fut pris de douleurs plus violentes que jamais, au point de tomber dans le délire. Ses parents, craignant que ce ne fût un effet du coton, se hâtèrent de le retirer; en l'enlevant, ils virent venir à sa suite le grain de caroube grossi et gonflé, et portant le germe à une de ses extrémités. La douleur disparut aussitôt et l'ouïe revint parfaitement.

4. A peine la Compagnie eut-elle été accueillie par la sainte Vierge dans sa maison de Lorette que les démons mirent tout en œuvre pour l'en chasser, en y rendant le séjour insupportable par des apparitions effrayantes et des bruits horribles. Quelquefois c'étaient des tremblements de terre et des secousses si violentes, que toute la maison paraissait ébranlée jusque dans ses fondements; d'autres fois, c'était un va-et-vient assourdissant, comme celui d'une foule nombreuse qui aurait mis le collège au pillage, et en aurait emporté les meubles; on voyait en effet ceux-ci s'agiter et sur le point de tomber. La nuit, les Pères pouvaient à peine dormir; les portes et les fenêtres s'ouvraient soudainement toutes grandes, comme poussées par un vent violent; les couvertures et les draps leur étaient brusquement enlevés; parfois des animaux hideux passaient sur leur visage, et ils se réveillaient en poussant des cris d'effroi. Ceux que n'intimidaient pas ces tracasseries, étaient soumis à des persécutions non moins bru-

tales. Pendant qu'un jeune Anglais était à table, un démon lui donna un si rude coup dans le côté, qu'il le fit rouler à terre à demi-mort.

Le Recteur du collège était alors le P. Olivier Manare. Il y avait été envoyé par saint Ignace avec treize autres religieux de la Compagnie. Rempli d'une tendre charité pour ses inférieurs, il ressentait plus vivement leurs souffrances que les siennes propres. Il veillait la nuit et se promenait de longues heures devant leurs chambres, afin que, le sachant tout près d'eux, ils se livrassent avec moins d'inquiétude au repos. Une nuit qu'il faisait ainsi sa ronde, il sentit tout à coup la maison s'ébranler avec un horrible fracas, comme si le toit et les murailles étaient renversés à terre. Il se porta aussitôt du côté où le bruit était plus violent; en marchant, il lui sembla que ce bruit venait à sa rencontre. Un frisson de frayeur courut à travers ses membres; mais, faisant le signe de la croix et s'armant de courage, il continua son chemin. Bientôt il se trouva en face d'un énorme chien noir, aux yeux ardents et enflammés, et au regard féroce. L'animal, passant tout près de lui sans le toucher, le fixa d'un air furieux, et aboya trois fois d'une voix forte, mais rauque et voilée, comme s'il avait eu la tête dans un sac. Quand il eut disparu, le tremblement de terre et le bruit cessèrent à fois.

Cependant, à la suite de tant de veilles et de fatigues, le bon Père tomba malade. Il ordonna alors aux siens, chaque fois que les démons viendraient les tourmenter, de leur commander au nom de Dieu de les laisser en repos, et d'aller trouver le Père Recteur. Aux souffrances de sa maladie, le charitable supérieur ajoutait ainsi les insolences furieuses des mauvais esprits qui déchargeaient sur lui leur rage, sans cesser de molester aussi les autres religieux.

Une nuit, il venait de s'endormir, ce qu'il n'avait pu faire depuis assez longtemps; tout à coup, il entendit frapper à sa porte. S'imaginant que c'était quelqu'un de

la maison, il lui dit d'entrer. Comme on continuait à frapper, il pensa qu'on ne l'avait pas entendu, et cria plus fort : « Entrez. » Mais on ne lui répondit que par des coups plus violents; il reconnut alors le personnage si discret qui n'osait pas avancer, après en avoir eu tant de fois la permission. Faisant donc le signe de la croix : « Maintenant, dit-il, je te connais; entre au nom de Dieu et fais tout ce que tu as permission de faire. » Il avait à peine fini de parler que les portes et les fenêtres s'ouvrent toutes grandes; la chambre tremble comme si un tourbillon la traversait; mais il n'y eut point d'autre suite, et c'est à cela qu'aboutit un si retentissant fracas.

Si le mal que faisaient les démons s'était borné à tourmenter les corps, on aurait pu le supporter; mais il mettait aussi les âmes en péril. Ces esprits pervers ne se contentaient pas de secouer avec grand bruit les prie-Dieu où les religieux faisaient le matin leur oraison, ils se montraient encore à plusieurs d'entr'eux et cherchaient à les tromper.

Le premier qu'ils attaquèrent fut un Flamand, novice coadjuteur. L'ange des ténèbres se présenta à lui sous les traits d'un Éthiopien; d'un air de compassion, il lui demanda comment il avait pu être assez dépourvu de sens pour embrasser un genre de vie qui, en quatre jours, le conduirait à la consomption; il ferait bien plus sagement de retourner au monde et de s'y divertir tandis qu'il était jeune; il est toujours temps de pleurer et de faire pénitence. Le tentateur avait mal pris son moment; le jeune homme faisait alors les Exercices spirituels; il eût été plutôt disposé à quitter le monde, s'il s'y fût encore trouvé, qu'à y rentrer après en être sorti. Il fit le signe de la croix, jeta à la tête du démon le nom de diable et de réprouvé, et le mit en fuite. Le misérable ne s'éloigna pas sans se venger à sa manière; se retournant vers le novice avec une horrible grimace : « Puisque mes paroles ne te plaisent pas, lui dit-il, vois si mon haleine

te sera plus agréable. » Et en même temps, il lui souffla au visage un air si empesté, que le pauvre Frère faillit en mourir, et que pendant deux jours, il fut impossible d'habiter cette chambre.

Les choses eurent malheureusement une issue différente avec un autre novice de Sardaigne. Le démon lui apparut sous les traits de saint Paul. Ayant trouvé le jeune homme très occupé à apprendre la grammaire, il le regarda d'un visage sévère, et lui demanda si c'était là un livre de religieux, digne d'un talent comme le sien ; n'avait-il pas ses épîtres à lui saint Paul, et devait-il perdre son temps et se fatiguer le cerveau à étudier des Lettres de Cicéron, un païen et un réprouvé ? Donc, qu'il laissât au plus tôt ces niaiseries pour travailler en homme ; quelque chose qu'on pût lui dire de contraire, qu'il se gardât d'en tenir aucun compte, de quelque part que cela vînt, parce que là où saint Paul commandait, il n'y avait point d'homme sur la terre à qui l'on dût obéissance. Le novice regarda comme une insigne faveur la visite d'un si grand saint; sans rien dire à personne, il prit les épîtres de saint Paul et se mit à les commenter ; mais sa science n'allait pas loin : c'est tout au plus s'il savait lire. Peu de temps après, le prétendu saint Paul lui apparut de nouveau ; il le félicita de son zèle à étudier, et puisque son premier conseil avait été suivi si fidèlement, il lui en donnait un autre, c'était de laisser l'habit religieux et de rentrer dans le monde, où il lui serait aisé de mener une vie bien plus sainte et bien plus austère. Il n'en fallut pas davantage. Le lendemain, pendant que tout le monde était à l'oraison, le novice se dépouilla de son habit et s'enfuit sans dire adieu à personne. Il ne tarda pas, il est vrai, à reconnaître son illusion, et demanda à être reçu de nouveau comme Frère coadjuteur ; mais il ne se rendit pas digne, même à ce titre, de rester dans la Compagnie ; l'obstination de son esprit le fit renvoyer.

Tel était l'état des choses au collège de Lorette ; rien n'avait pu faire cesser les vexations des démons, ni les exorcismes, ni les *Agnus Dei*, ni les nombreuses messes célébrées dans toutes les parties de la maison. C'est à saint Ignace que Dieu réservait la gloire de chasser ces esprits pervers. Le Recteur lui écrivit en détail tout ce que je viens de raconter; il le conjura d'obtenir du ciel quelque secours à ses fils désolés, car ils ne savaient plus vers qui se tourner sur la terre. Touché de compassion, le Saint qui s'était contenté jusque-là de les exhorter à la patience pour augmenter leurs mérites, se mit cette fois en prières. Il écrivit au P. Recteur une lettre de consolation commune à tous, dans laquelle il leur promettait de les recommander à Dieu. Dès ce moment, le P. Manare n'eut plus de doute. Il réunit la communauté et lui fit part avec une grande joie de la lettre qu'il venait de recevoir. Et, en effet, comme si cette lettre eût apporté aux mauvais esprits l'ordre de s'en aller ; à partir de ce moment, on n'en vit plus un seul, et on n'entendit plus aucun bruit.

Au reste, il n'est pas étonnant que ces anges de ténèbres aient si cruellement harcelé les enfants de saint Ignace, puisqu'ils le maltraitaient lui-même avec tant de barbarie. Une nuit, ils tentèrent de l'étouffer ; ils le saisirent à la gorge et le serrèrent si fortement qu'il en perdit la respiration ; mais il put prononcer le nom de Jésus et fut délivré; néanmoins il se ressentit plusieurs jours de cette terrible étreinte, et en eut la voix toute rauque. Une autre nuit, ils le battirent avec une cruauté inouïe. Son compagnon, qui couchait dans la chambre voisine, éveillé au bruit des coups et de ses gémissements, se hâta d'accourir. Il le trouva assis sur son lit, agité et tout haletant. Rentré dans sa chambre, il entendit de nouveau les mêmes coups, et accourut une seconde fois. Mais le Saint lui défendit de revenir, quelque chose qu'il pût entendre.

Tout cela prouve avec quelle raison, comme nous le disions dans le livre précédent, les démons ont protesté

n'avoir point au monde de plus grand ennemi. Et ils l'ont bien traité en ennemi : sévices exercés sur son corps, persécutions contre son honneur, ils ne lui ont rien épargné; et comme si ce n'était pas encore assez, leur fureur s'est armée contre les enfants, comme elle avait poursuivi le père.

CHAPITRE IV

Plusieurs guérisons : 1. Mal caduc; — 2. Syncopes et défaillances; — 3. Esquinancie; — 4. Squirre et hydropisie. — 5. Une hérétique possédée du démon est délivrée et se convertit.

1. Joséphine Castelli, de Gandie, était sujette au mal caduc. Ses accès étaient si violents, qu'ils dégénéraient en transports de fureur ; elle se déchirait elle-même avec les dents, et quand elle ne pouvait se nuire, elle tournait sa rage contre ceux qui la retenaient par force. On aurait dit une possédée. Après l'accès, elle éprouvait un malaise incroyable au cœur et une profonde mélancolie. Elle se sentait toute meurtrie comme si on l'eût rouée de coups, et si faible et si épuisée que, pendant deux jours, elle ne pouvait ni se tenir sur ses jambes, ni sortir de son lit. Les médecins mirent vainement en œuvre toutes les ressources de leur art ; elle dut se résigner à porter, outre le tourment des remèdes, sa triste infirmité qui dura seize ans.

Un jour enfin, elle entendit parler des merveilles que Dieu opérait à Gandie cette même année 1601, par l'intercession d'Ignace ; elle conçut aussitôt la ferme espérance d'être guérie, si elle se recommandait au même Saint. Cependant elle fut prise encore une fois pendant la nuit d'un terrible accès. Revenue à elle-même, elle se mit à invoquer son protecteur ; elle lui représenta son misérable état ; elle le conjura d'avoir compassion d'elle, puisqu'il

se montrait si libéral envers d'autres qui étaient moins affligés, et elle termina sa prière par la récitation de cinq *Pater* et cinq *Ave*, en son honneur. Au moment où elle prononçait les dernières paroles, elle sentit qu'elle était exaucée. L'oppression de cœur, la mélancolie, les douleurs, l'abattement général qui lui restaient après ses crises, tout s'était dissipé à la fois; elle se trouva aussi libre que si elle n'avait jamais été malade; et depuis, elle n'éprouva plus une seule rechute.

Mais dix jours s'étaient à peine écoulés qu'elle fut prise d'un autre mal; c'étaient d'intolérables douleurs d'entrailles, qui la réduisirent en peu d'heures à l'extrémité. L'expérience qu'elle venait de faire lui donna l'espérance que saint Ignace ne lui manquerait pas dans cette nouvelle disgrâce. Elle se mit donc à réciter comme la première fois avec une grande confiance cinq *Pater* et cinq *Ave;* elle les eut à peine terminés que cette fois encore ses douleurs s'évanouirent : elle était entièrement guérie.

2. Dans le même temps, eut lieu une autre guérison non moins extraordinaire. Une jeune fille de quinze ans, du comté de Gandie, souffrait d'un mal étrange. Témoin un jour de je ne sais quelle apparition fantastique, elle en avait été si vivement frappée que parfois elle en perdait la raison et l'usage de ses sens ; elle restait évanouie quatre et cinq heures de suite; puis elle entrait en fureur, et se déchirait si cruellement elle-même les mains avec les dents, que c'était grand'pitié de la voir. D'abord ces accès la prenaient seulement une fois par semaine; bientôt, ce fut deux et trois fois; et enfin ils se renouvelèrent si souvent qu'on on compta dix-huit en un même jour. Sa belle-mère, ne sachant que faire, se tourna, les yeux remplis de larmes, vers saint Ignace, de la puissante intercession duquel elle avait entendu raconter des choses admirables ; elle lui recommanda la malade qui désormais n'attendait que du ciel sa guérison. Cette prière ne fut

pas plutôt faite que la jeune fille qui était alors évanouie, ouvrit les yeux, et se soulevant de terre avec des signes de respect, demanda qu'on avançât des sièges aux deux Pères qui étaient là. Saint Ignace était l'un des deux; c'est lui, disait-elle, qui l'avait rappelée de son évanouissement, l'avait prise par la main pour l'aider à se relever, et lui avait promis qu'elle n'aurait plus aucun accident à l'avenir. On crut d'abord qu'elle délirait; mais l'exactitude avec laquelle elle faisait le portrait du Saint, et surtout sa parfaite guérison prouvèrent la vérité du miracle et celle de la vision.

3. Un jeune homme de Barcelone, Jérôme Falcon, avait été appelé de Dieu à le servir dans la Compagnie; c'était en 1606. Mais son père, Michel Baptiste, qui avait fondé sur lui de grandes espérances pour les intérêts de sa famille, mit tout en œuvre pour le détourner de répondre à la voix divine, et il y réussit. Tous deux faillirent payer cher cette infidélité. Le jeune homme était parti pour Lerida. En y arrivant; il fut pris d'une violente inflammation de gorge; déjà sa langue était noire et toute enflée; les médecins déclarèrent que de cinquante malades, atteints de cette affection et avec ces symptômes, il n'en échapperait pas deux. A cette triste nouvelle, le malheureux père adora la main qui le frappait; il se reconnut indigne de conserver un fils qu'il avait voulu détourner du service de Dieu, et pleura amèrement sa faute. Il demanda aussi pardon à saint Ignace, et après lui avoir fait de grandes promesses pour le cas où son fils serait sauvé, il le remit avec larmes sous sa bienveillante protection. Il partit ensuite en poste pour Lerida. En arrivant, quelle ne fut pas sa surprise de trouver le malade entièrement rétabli! La fièvre et l'inflammation avaient complètement disparu. En rapprochant les heures, il constata que la guérison s'était produite au moment même où il avait invoqué saint Ignace.

Les médecins qui ne savaient rien de cette particularité, déclarèrent, d'après les principes de leur art, que la disparition d'un mal d'une nature si maligne, sans aucun remède ni crise d'aucune sorte, serait indubitablement suivie d'une rechute mortelle. En effet, l'inflammation n'était qu'enrayée, elle n'était pas radicalement guérie. Le douzième jour, il survint une fièvre violente qui augmenta encore le dix-septième jour, et réduisit le malade à l'extrémité. Déjà sa poitrine se gonflait; les glaires s'amoncelaient en si grande abondance dans la gorge, qu'il était sur le point d'étouffer. Les médecins annonçaient une crise terrible pour deux heures après minuit, et disaient qu'elle serait fatale. Le malheureux père ne perdit pas courage; persuadé que saint Ignace avait exaucé sa prière à Barcelone, il recourut de nouveau avec plus de ferveur encore à son intercession, et fit demander aux Pères de la Compagnie de lui envoyer une signature du Saint que l'un d'eux possédait. Mais quelques recherches qu'on pût faire, il fut impossible de la trouver.

Cependant ce que les médecins avaient annoncé arriva très exactement. La crise se déclara à l'heure dite; le pouls cessa de battre; le malade inondé d'une sueur froide parut entrer en agonie; son père, convaincu qu'il ne le reverrait plus vivant, lui donna sa bénédiction et s'éloigna. Comme il sortait, il rencontra un Père de la Compagnie qui accourait avec la signature désirée; il se ranime à cette vue, retourne auprès de son fils, l'exhorte à mettre sa confiance en Dieu, et à demander la vie par l'intercession de saint Ignace. On lui donne alors à baiser la signature. A l'instant même, il parut ressusciter. La fièvre se dissipa, et avec elle disparurent tous les symptômes qui l'avaient accompagnée. Bientôt il put quitter le lit et revint à une santé parfaite.

4. Marie Bonnier, fille de Philippe Bonnier et d'Anne Hondia, habitants d'Anvers, tomba gravement malade, à

l'âge de vingt ans, par suite d'obstruction dans la rate, le foie et le ventre ; tous les moyens mis en œuvre par la médecine furent sans efficacité ; le mal ne fit qu'empirer pendant deux ans, et dégénéra en un squirre incurable. Bientôt elle n'eut plus assez de force pour se tenir debout, et dut rester immobile au lit ; enfin elle en arriva à un tel état de faiblesse, qu'elle ne pouvait se servir de ses bras pour les choses les plus simples, pas même pour porter la main à sa bouche. A cette faiblesse, se joignirent des défaillances fréquentes qui la tenaient évanouie dix, vingt et quelquefois quarante heures de suite. Le ventre et les jambes enflèrent ; les nerfs de ses genoux et de ses pieds se contractèrent avec violence ; plusieurs ulcères s'ouvrirent à sa bouche, et tout son corps se trouva semé de taches livides. Il ne restait donc plus aucune espérance de guérison ; les médecins découragés lui donnaient tout au plus quelques jours à vivre.

Marie Bonnier se confessait depuis dix ans à un Père de la Compagnie. Un jour, inspiré de Dieu, ce Père l'engagea vivement à mettre sa confiance en saint Ignace et à se recommander à lui. Pour aider sa dévotion, il lui remit une relique du Saint, et ajouta qu'il la reprendrait dans peu de jours. Dieu qui lui avait inspiré la pensée de proposer ce moyen inspira aussi à sa pénitente celle de l'agréer. Elle forma sur-le-champ la résolution de ne point cesser ses prières, et de ne point rendre la relique qu'elle n'eût été pleinement exaucée.

Cela se passait le 24 juillet 1635, six jours avant la fête de saint Ignace. Le Père étant sorti, Marie parvint à force d'efforts, car elle ne pouvait plus remuer les bras, à se passer elle-même au cou la sainte relique, puis levant les yeux au ciel, elle prononça ces paroles que je rapporte textuellement : « Seigneur mon Dieu, voilà quatre ans déjà que je fais votre volonté ; je vous en conjure, par les mérites de saint Ignace, daignez à votre tour faire une fois la mienne. Rendez-moi la santé, et je promets, tout le reste

de la vie que vous me donnerez, de vous servir avec perfection. Et vous, ô saint Ignace, dont l'image a si souvent chassé les démons, je vous en supplie, par la vertu de cette relique, chassez de mon corps tant de misères et d'infirmités. »

Ces paroles dites, elle s'endormit et reposa doucement; depuis huit jours et huit nuits, elle n'avait pas fermé les yeux. Au bout de cinq heures elle se réveilla parfaitement guérie : le Saint avait opéré en elle autant de miracles qu'elle avait de maladies. Elle se leva aussitôt pour rendre grâces à Dieu et à son sauveur ; une de ses sœurs qui était avec elle dans la même chambre lui donna ses vêtements qu'on avait depuis longtemps mis de côté ; elle s'habilla elle-même, descendit sans appui un long escalier, et alla se présenter à son père et à sa mère. Ceux-ci, en la voyant, furent saisis de frayeur; ils crurent qu'elle était morte et venait leur demander des prières pour le repos de son âme; mais elle les rassura. Remplis alors d'une joie sans bornes, ils allèrent tous ensemble payer au serviteur de Dieu un juste tribut de reconnaissance.

5. Le miracle suivant fit rejaillir autant de gloire sur la foi catholique que de déshonneur et de discrédit sur la secte calviniste. Il eut lieu en 1627, à Ostrog, ville de Pologne, en présence de tout le peuple. Une dame noble, élevée dans l'hérésie, comme tous les membres de sa famille, donnait des signes évidents de possession; ainsi elle répondait en latin, en allemand, en ruthène, etc, et cependant elle n'avait appris que sa langue maternelle. Elle découvrait les choses les plus cachées, disait ce qui se passait au loin et déployait une force bien supérieure à celle d'une femme de son tempérament. Les hérétiques avaient souvent discuté entre eux des moyens de la délivrer ; mais aucun n'avait osé se mettre en avant. Ils se décidèrent donc à la confier aux Pères de la Compagnie qui ont un collège à Ostrog, et prièrent le Père Recteur

de s'en occuper. Avant d'accepter, celui-ci leur demanda s'ils la croyaient véritablement possédée, et s'ils n'avaient aucun doute là-dessus, à quoi tous répondirent affirmativement. Celui qui faisait le plus d'instances était un calviniste, si obstiné, qu'il disait aimer mieux devenir chien ou pourceau que de se faire papiste. Le Père Recteur se tournant vers lui : « Vous, lui dit-il, qui tenez les cérémonies des catholiques pour des superstitions, et les exorcismes pour des niaiseries, comment se fait-il que vous les réclamiez à cette heure? Est-ce parce que vous y croyez, ou parce que vous en avez besoin? Appelez d'abord vos ministres, qui font tant de bruit avec la pure parole de Dieu, et qu'ils se mettent à l'œuvre. Appelez aussi les prêtres schismatiques; qu'ils essaient à leur tour; vous viendrez ensuite à nous; car il est juste qu'on fasse la comparaison, et qu'on reconnaisse nettement ceux qui ont pouvoir sur les démons, et ceux qui n'en possèdent aucun. » Les hérétiques répondirent que leurs ministres ignoraient l'art des exorcismes; mais si les Pères délivraient la malade, ils prendraient de la foi romaine une opinion toute différente de celle qu'ils en avaient eue jusque là.

On se rendit donc chez la personne pour s'assurer de la vérité de la possession. Il fallut peu de chose pour obliger le démon à se révéler. A peine le Père Recteur l'eut-il aspergée d'eau bénite, suivant le rite catholique, et eut-il mis secrètement sur elle une relique de saint Ignace, qu'elle commença à se tordre, à se débattre avec un grand tremblement et à crier qu'un os d'Ignace la tourmentait. Mais le religieux avait à cœur moins la guérison corporelle de cette femme que la conversion spirituelle des hérétiques; il demanda qu'on lui apportât les *Institutions* de Calvin ou tout autre livre contenant les doctrines de la secte, et qu'on le remît aux mains de la possédée. Les hérétiques qui en attendaient un tout autre effet, s'empressèrent d'obéir. Le démon saisit aussitôt le livre avec

les signes d'une joie incroyable; il le couvrit de baisers et de caresses comme la chose du monde la plus agréable. Le Père Recteur le reprit, y renferma sans rien dire une image de saint Ignace et le lui présenta de nouveau. Alors cette femme, ou plutôt le démon qui était en elle, entra en fureur; elle poussait des cris et se rejetait en arrière pour ne pas être touchée par le livre. Comme on l'adjurait de dire ce qu'elle craignait : « L'image de saint Ignace, répondit-elle, que vous y avez placée. » A ces paroles, les hérétiques furent couverts de confusion, et l'un d'eux s'écria plein de rage : « Vous autres papistes, vous vous entendez avec le diable, et vous en faites ce que vous voulez. »

Ces paroles malséantes excitèrent le zèle d'un des Pères qui étaient présents; se tournant vers celui qui les avait prononcées : « Puisque, lui dit-il, ces signes ne suffisent pas à vous convaincre, et que vous les interprétez si mal, voulez-vous me permettre une proposition : Si la foi que vous professez est la véritable, que Dieu laisse ce démon passer en moi et me maltraite à sa guise; au contraire, si la foi catholique est la seule vraie, qu'il lui commande d'entrer en vous pour une heure seulement, et qu'il vous abandonne à ses coups? » La proposition ne fut pas acceptée, tous demeurèrent muets. Après un moment de silence, ils prièrent de nouveau le Père Recteur, s'il pouvait quelque chose pour délivrer cette malheureuse, de vouloir bien le tenter; le Père le promit et se retira.

De retour au collège, il prescrivit un jeûne de trois jours, fit offrir des messes et distribuer des aumônes, et demanda des disciplines et d'autres œuvres de mortifications. Cependant un Père allait de temps à autre visiter la possédée; dès qu'elle le voyait, elle entrait en fureur; au contraire, elle faisait le plus gracieux accueil aux hérétiques, qu'elle appelait du nom d'amis, de bien-aimés. Pendant ces visites, plusieurs aveux notables échappèrent

au démon, les uns spontanés, les autres arrachés par les exorcismes : ainsi les Jésuites d'Ostrog étaient ses plus mortels ennemis ; il s'efforçait de les rendre odieux pour empêcher le bien qu'ils faisaient ; il avait une fois essayé de mettre le feu au collège ; déjà la flamme s'était attaquée aux chambres des domestiques, mais il n'avait pu agir si secrètement qu'on n'accourût à temps pour l'éteindre ; il avait tenté de pénétrer dans les cellules des Pères, pour y faire tout le mal possible ; mais Marie et Ignace l'avaient repoussé. En preuve de son assertion, il détailla minutieusement à un Père tout ce qui se trouvait dans sa chambre, et l'ordre dans lequel toutes choses étaient rangées. Il ajouta que si un certain cierge destiné à la prochaine fête de la Chandeleur n'avait pas été si près du crucifix, il l'aurait mis en pièces.

A l'heure où on célébrait les messes dans notre église pour cette femme, le démon poussait par sa bouche des hurlements étranges ; il s'écriait avec épouvante : « Maintenant, on élève le Très-Haut. »

Le jour fixé pour l'exorcisme solennel fut celui de la Purification de la sainte Vierge, et le lieu choisi fut notre église. Les hérétiques avaient demandé que la cérémonie se fît chez eux et en secret ; on le leur refusa. On devait à leur secte cette confusion publique, et à la foi romaine ce témoignage éclatant de son pouvoir sur les démons. La possédée fut amenée dans l'église, étroitement liée, et conduite de force par plusieurs hommes devant l'autel de la sainte Vierge et celui de saint Ignace. Elle se mit alors à rugir comme un lion, et poussa des cris qui jetèrent l'épouvante parmi le peuple accouru à la cérémonie. Avant de commencer les prières, le Père Recteur adressa quelques mots à la foule pour l'exhorter à la contrition ; on lui répondit par des larmes et par l'expression des sentiments de dévotion les plus touchants.

Le démon, adjuré de dire qui il était, et comment il s'était emparé du corps de cette femme, répondit après

une longue résistance, qu'il était ruthène; qu'il était venu à la sollicitation d'une vieille sorcière ruthène, et que le sortilège mis en œuvre était le fil avec lequel cette femme attachait les fleurs qu'elle portait sur la tête, à la mode du pays. Sommé de répondre encore, et de déclarer par quelle vertu, après celle de Dieu, il serait surtout chassé, il jeta un grand cri, se tordit dans des convulsions horribles, grinça des dents, et dit enfin avec un grand dépit : « Par celle de Marie et d'Ignace. »

On continua les exorcismes pendant deux heures devant l'image du Saint, en invoquant le secours de la Mère de Dieu et le sien. Et comme il était à craindre qu'il n'y eût là quelque grand pécheur dont les fautes pouvaient faire obstacle à la grâce qu'on sollicitait, on exhorta de nouveau le peuple à demander pardon à Dieu de ses péchés, et à implorer pour cette malheureuse femme l'assistance de la sainte Vierge et de son serviteur saint Ignace. Tout le monde se mit aussitôt à prier à haute voix; alors la possédée, s'arrachant de vive force des mains de ceux qui la retenaient, fut jetée à terre par l'esprit immonde, et y demeura comme morte. Au bout de quelque temps, elle reprit ses sens; elle était entièrement délivrée. Plusieurs des personnes présentes la relevèrent et la conduisirent devant le Saint Sacrement; là, au milieu de ses larmes de joie et de celles de tous les assistants, elle abjura le calvinisme et fit profession de la foi catholique.

CHAPITRE V

Autres guérisons : 1. Cécité; — 2. Maladie mortelle; — 3. Goutte et ulcères; — 4. Œil perdu. — 5. Grâces spirituelles. — 6. Étique rendu à la santé. — 7. Folie furieuse. — 8. Un enfant qui veut s'appeler Ignace. — 9. Encore deux guérisons.

1. Jeanne Clara, veuve, âgée de cinquante-six ans, avait perdu un œil après les plus cruelles douleurs. Or, pendant que les médecins essayaient de le guérir, l'autre œil allait aussi s'affaiblissant sans cesse, tellement qu'un jour, en se rendant à notre église de Majorque, elle se trouva complètement aveugle; il fallut la reconduire chez elle par la main. Un de ses frères, prêtre de notre Compagnie, alla le même jour la voir et la consoler; il portait avec lui une parcelle d'ossement et une signature de saint Ignace. Après lui avoir fait réciter avec les autres personnes de la maison trois *Pater* et trois *Ave*, il lui posa les saintes reliques sur les yeux. Elle en ressentit un grand soulagement : c'était, disait-elle, comme si on lui eût fait toucher des roses fraîches; toute douleur avait disparu et elle commençait à voir. Son frère lui fit de nouveau réciter trois *Pater* et *Ave*, et l'encouragea à se recommander à saint Ignace; puis il lui appliqua une seconde fois les reliques. A ce nouvel attouchement, elle fut entièrement guérie et recouvra le parfait usage de ses yeux.

2. Trois Portugais, religieux de la Compagnie de Jésus, avaient pris ensemble, en 1597, le chemin de Rome. L'un d'eux mourut à Gênes; un autre à Rome, presque dès son arrivée; le troisième, nommé Paul Carvalho, Frère coadjuteur, après avoir lutté quatre jours contre la fièvre, avait été obligé de s'arrêter dans notre collège de Sienne. Il y serait bientôt mort, si saint Ignace n'était venu à son secours. Son mal offrait tous les caractères d'une fièvre maligne : respiration pénible, oppressions de cœur, et le reste. A la tombée de la nuit, une recrudescence se déclara, accompagnée des plus fâcheux symptômes. Les médecins perdirent tout espoir, et on prévint le Frère qu'il était temps de se préparer à paraître devant Dieu. Celui-ci se contenta de demander si on avait dans la maison une signature de saint Ignace. On en trouva une et on la lui apporta. Se soulevant alors comme il put et s'asseyant sur son lit, il la baisa avec un grand respect à plusieurs reprises, la mit sur son front et sur son cœur, et dit ensuite à celui qui la lui avait donnée : « Maintenant je suis guéri ; je suis sûr de vivre. Notre Père saint Ignace ne veut pas que son enfant meure sitôt. »

Étonné de ces paroles, le religieux en prit occasion de lui rappeler qu'il ne lui restait que peu de temps à vivre. « Si notre Père saint Ignace, lui dit-il, voulait vous avoir auprès de lui dans le ciel, ce qui peut-être ne tardera guère, n'êtes-vous pas disposé à vous en aller ? » — « Et moi, répliqua le moribond, je vous dis qu'il me guérira. Car s'il a rendu la vue à une aveugle, parce qu'elle était la sœur d'un Père de la Compagnie, comment ne me rendrait-il pas la santé à moi qui suis son fils ? » Et animé d'une admirable confiance, il mit encore une fois la signature sur son cœur : l'efficacité du remède fut souveraine; car lui qui ne pouvait pas même auparavant supporter la vue des aliments, mangea avec appétit; il reposa toute la nuit, et se réveilla le lendemain matin dans une santé parfaite.

3. Espérance Castillo de Majorque avait la goutte aux mains; ses souffrances étaient continuelles et ne lui laissaient aucun repos. Le mal s'aggravait encore tous les mois et la faisait entrer dans de véritables convulsions. Déjà sa main droite était déformée et elle ne pouvait plus s'en servir. Pour comble de disgrâce, il lui survint un ulcère gangréneux à la poitrine. Les médecins et les chirurgiens voyant que leur art était inutile et ne servait qu'à la faire souffrir, l'avaient abandonnée comme atteinte de deux infirmités également incurables. La malade se tourna donc vers saint Ignace auquel elle avait une tendre dévotion. Elle lui promit, s'il la guérissait, de visiter son autel neuf jours de suite. Trois jours après, le 9 août 1601, elle se trouva entièrement délivrée et de la goutte et de l'ulcère.

4. Une jeune enfant de Chio, nommée Théodora, avait eu, à l'âge de sept ans, le visage si maltraité par la petite vérole, que son œil gauche s'était comme fondu et se trouvait perdu sans remède. Cependant la nouvelle de la canonisation de saint Ignace parvint à Chio, et y provoqua une joie universelle. La mère de l'enfant affligée outre mesure de la difformité de sa fille, sentit naître dans son cœur une confiance extraordinaire. Elle se rendit à l'église des Pères, et y pria quelque temps avec dévotion; puis elle se fit donner du coton qui avait touché à l'image du serviteur de Dieu et revint chez elle. Là, en présence de toute la famille, réunie pour joindre ses supplications aux siennes, elle mit le coton sur l'œil éteint de son enfant, en promettant à saint Ignace, s'il l'exauçait, de faire brûler un cierge en son honneur, et de célébrer tous les ans le jour de sa fête. Cela fait, elle retira le coton; l'œil était ranimé et plein de vie comme auparavant. Avec une simplicité charmante, l'enfant lui demanda pourquoi elle avait tant tardé à lui ôter cette chose obscure qui l'empêchait de voir; c'est ainsi qu'elle désignait sa cécité.

5. Les âmes, aussi bien que les corps, ont leurs maladies; elles sont aveugles, muettes, sourdes, paralytiques, languissantes, suivant les passions et les vices dont elles se rendent volontairement les esclaves : les ramener à la santé est un miracle aussi grand, et sans comparaison plus utile, que de rétablir le concert des humeurs et de guérir les corps. Saint Ignace a opéré et ne cesse d'opérer en ce genre les plus magnifiques prodiges.

Un capitaine au service des Orsini à Rome s'était cassé la jambe; il recourut à l'intercession du Saint, et appliqua sur le membre fracturé une de ses signatures. Il fut exaucé, mais d'une autre manière qu'il ne pensait; car la vertu du remède se fit sentir dans son âme, beaucoup plus malade que son corps. Il commença tout à coup à pleurer ses péchés, chose qui l'instant d'auparavant était très éloignée de sa pensée, et à prier Dieu de lui guérir non la jambe, mais le cœur, et de le ramener dans le chemin du salut.

En 1602, à Gandie, le Saint retira une femme d'un commerce coupable où elle était depuis longtemps engagée. Les liens qui l'enchaînaient étaient si étroits qu'elle n'aurait pu les briser, ce semble, quand bien même elle en aurait eu le désir. On lui conseilla d'attacher à son lit une image de saint Ignace. L'effet en fut merveilleux et soudain. Dès ce moment, elle ressentit pour son complice un tel dégoût qu'il lui devint impossible d'en soutenir la vue, beaucoup moins de la supporter. A Gandie encore, saint Ignace apparut à une autre personne qui avait fait une confession incomplète, et lui rappela cinq péchés mortels qu'elle avait oublié d'accuser, par une négligence coupable.

Dans une grande ville d'Italie, où la Compagnie a une maison d'études pour les jeunes gens, s'il arrivait que quelque religieux fût sous le coup de cette tentation, qui, pour employer un mot de l'Écriture, fait prendre la manne en dégoût et soupirer après les oignons d'Égypte, il n'y

avait point, pour le raffermir dans sa vocation, de remède plus ordinaire et plus assuré, que de l'engager à porter sur son cœur quelques parcelles des reliques de saint Ignace; il suffisait de ce contact salutaire pour le ramener à de meilleures pensées, et lui faire changer de dessein.

Je ne connais point de plus belle preuve de cette sollicitude d'Ignace à guérir les siens, que celle dont il usa envers un Frère coadjuteur, Alphonse Vela, du collège de Baeza. Ce Frère était si obstinément résolu à quitter la religion, qu'il paraissait assiégé par une idée fixe plutôt que par une tentation. Pour le perdre, le démon avait mis en œuvre une ruse assez subtile. Il lui avait inspiré un grand désir de consacrer tous les jours plusieurs heures à l'oraison. Le Frère prit bientôt en dégoût les occupations de son office, et considéra le temps qu'il y employait comme dépensé en pure perte. Trompé par ces suggestions mensongères qu'il tenait pour des inspirations d'en haut, et ne s'en rapportant qu'à lui-même, il résolut de quitter la Compagnie, et d'entrer chez les Pères Déchaussés de Saint-François. Ce projet une fois arrêté, il s'y ancra avec une ténacité incroyable; vainement les hommes les plus versés dans les choses spirituelles; vainement ses amis s'efforcèrent de lui découvrir l'artifice des démons, de lui montrer les dangers auxquels il s'exposait : après l'avoir gagné par cet appât du repos qu'ils lui offraient ailleurs, ces esprits pervers, lui disait-on, ne manqueraient pas d'autres prétextes pour le faire sortir encore de ce nouvel état; il ne voulut rien voir, rien entendre.

Il écrivit donc au Père Général, et après lui avoir fait part des inquiétudes et du malaise de son âme, du nouvel appel de Dieu et de sa ferme résolution de passer dans un Ordre plus contemplatif, il lui demanda la permission de se retirer. Puis, comme s'il n'eût plus eu le courage de supporter la vue des règles de la Compagnie et de la vie du saint Fondateur, il les enleva de sa chambre, et ne lut

plus d'autre livre que les Chroniques de saint François. Au seul nom d'Ignace, son cœur se soulevait et il était pris d'un malaise général. Cependant, bien loin de donner tous les jours plusieurs heures à la méditation, comme il l'aurait pu faire aisément s'il en avait eu le désir, il ne satisfaisait pas même à l'obligation imposée à tous, d'y consacrer une heure chaque matin. Le supérieur, le voyant s'entretenir pendant ce temps-là avec des personnes du dehors, lui demanda comment il se faisait que, voulant quitter la Compagnie pour vaquer avec plus de loisir à la prière, il n'y donnait pas même autant de temps que les autres. L'avertissement le piqua. Il se retira, changea d'habit, et parut un instant après devant le même supérieur avec une soutane d'étoffe grossière, disant que, puisque ses lettres dimissoriales étaient sans aucun doute expédiées de Rome, il consentait en les attendant à demeurer dans le collège, mais uniquement à titre de serviteur. Un procédé pareil n'indiquait plus une tentation; c'était un acte de folie. Les Pères en eurent compassion.

Pendant que l'un d'eux cherchait à se rappeler les meilleurs remèdes contre l'inconstance et l'obstination, il se sentit inspiré de confier à notre Fondateur la guérison de cet endurci. Il le lui recommanda comme un de ces malades atteints de frénésie qui ne savent ce qu'ils disent, insultent leur médecin et refusent tous les remèdes. Il pria ensuite le Frère de vouloir bien, au moins par complaisance, réciter chaque jour un *Pater* et un *Ave* en l'honneur de saint Ignace. Il ne lui fut pas aisé de l'obtenir. L'autre n'y consentit que pour se débarrasser d'importunes instances. Le même jour pourtant, il remplit sa promesse, mais avec un sans gêne qui aurait mérité un châtiment plutôt qu'une récompense. Néanmoins, il avait à peine fini, qu'il sentit son cœur s'attendrir, et son opiniâtreté s'ébranler. Ce résultat inattendu l'irrita; loin de continuer à prier, il s'emporta contre lui-même et contre

la prière qu'il venait de réciter; il mit tout en œuvre pour s'étourdir et arrêter ces premiers mouvements d'une conversion qu'il voyait venir de loin.

Mais il eut beau se débattre et essayer de lutter avec Dieu, il ne put recouvrer la paix; au contraire, il sentait à chaque instant, et comme malgré lui, se réveiller son amour pour la Compagnie. Il en éprouvait un tel dépit que ne pouvant pendant les longues heures de la nuit goûter un seul moment de repos, il se leva et descendit au jardin pour y décharger son cœur, en s'y démenant et en criant comme un forcené.

Tout à coup, une douce et éblouissante clarté apparut à ses yeux; au milieu d'elle était Ignace son père, si près de lui qu'il pouvait le toucher. A cette vue, plein de confusion et déjà complètement changé : « O Père très saint, s'écria-t-il, pour un seul *Pater* et *Ave*, une grâce si grande ! » — « Mon fils, reprit le Saint, je me contente de peu », et en disant cela, il jeta sur lui un regard plein d'une paternelle bonté et disparut. Le pauvre Frère se prosterna à terre, et tout le reste de la nuit jusqu'à l'heure du lever, il ne fit que pleurer de joie et de repentir tout ensemble. Le jour venu, il s'empressa de courir chez le supérieur, retirer les demandes qu'il avait faites avec une si folle obstination, et il expia sa faute par une rigoureuse pénitence. Dans la suite, toutes les fois qu'il se rappelait l'apparition du Saint et ses paroles, il ne pouvait retenir ses larmes.

6. Jean Parenti, de Modène, était âgé de douze ans. A la suite d'une fièvre obstinée, de crachements de sang continuels et d'un usage incessant de remèdes, il se trouvait réduit à une telle faiblesse, qu'au jugement des médecins, il ne lui restait pas plus de deux jours à vivre. Il n'avait déjà plus la force de se tourner dans son lit; l'on craignait à chaque instant de le voir expirer. Un Père de la Compagnie, son oncle, alla le visiter, et l'en-

gagea à se recommander à saint Ignace et à lui faire un vœu. Jean accepta : « Bienheureux Ignace, dit-il, si vous me rendez la vie, je vous promets, au cas où je serais appelé à la vie religieuse, de me ranger parmi vos enfants ; et en attendant, je promets d'envoyer à Rome à votre tombeau un *ex-voto* en argent. » Il finissait à peine ces paroles, que tout s'était dissipé, les douleurs, la fièvre et la faiblesse ; peu après, il se leva et se mit à jouer avec ses camarades.

Trois ans plus tard, ce même enfant étant à table, avala une grosse arête de poisson qui lui resta enfoncée dans la gorge ; il allait certainement être étouffé, quand sa mère lui fit le signe de la croix sur la gorge avec une relique de saint Ignace. En même temps, Jean se recommandait de tout son cœur à son puissant protecteur. Tout à coup il pousse un cri de joie : « Mère, saint Ignace à emporté l'arête, et avec elle, mon mal. » Il disait vrai; on chercha vainement l'arête, on ne la trouva point : il ne l'avait ni avalée ni rejetée; cependant il était guéri.

7. Une jeune femme de Campo Gajano, village du duché de Modène, était atteinte de frénésie, au point d'en perdre complètement la raison. Quand ses accès la prenaient, elle s'abandonnait à une telle rage, qu'il fallait la garder pour l'empêcher de se tuer elle-même ou de frapper les autres. Une dame de Modène, touchée de son triste état, lui fit promettre par vœu, un jour qu'elle la trouva plus calme et en possession d'elle-même, de réciter tous les jours de sa vie un *Pater* et un *Ave*, en l'honneur de saint Ignace. Elle le promit; sa mère qui était présente fit aussi la même promesse. La dame fit alors sur elle le signe de la croix avec une relique du Saint. Elle recouvra aussitôt le libre usage de ses facultés, et depuis ce moment, elle n'eut plus aucun accès ni de fureur ni de folie.

8. Gaspar Marescani, avocat des pauvres à Catanzaro,

avait donné à ses deux fils les noms des protecteurs de cette cité; il avait appelé l'un Vitalien et l'autre Fortunat. C'était son intention, si Dieu lui donnait un troisième garçon, de l'appeler Irénée du nom du troisième protecteur de la ville. Or sa femme étant enceinte, il arriva qu'un Frère coadjuteur de la Compagnie vint à passer par la maison. La future mère le pria de vouloir bien s'intéresser pour elle auprès de Dieu, afin que sa délivrance qui était prochaine se fît sans accident. Le Frère le lui promit; et à son tour, il l'exhorta à se recommander à saint Ignace, qui avait maintes fois signalé son pouvoir dans des circonstances semblables, et à prendre l'engagement, si elle avait un fils, de le nommer Ignace. Elle y consentit volontiers. Le temps venu, Dieu lui donna en effet un garçon. Fidèle à sa parole, elle voulut l'appeler Ignace. Mais le père, sans égard à ses désirs, imposa à l'enfant le nom d'Irénée.

Ce fut le sujet d'un long débat entre les deux époux, celle-là tenant pour Ignace, et celui-ci pour Irénée. Quelques instances qu'ils pussent se faire l'un à l'autre, aucun d'eux ne voulait céder; ils se croyaient obligés, l'un par sa dévotion envers son protecteur, l'autre par ses engagements. La contestation dura ainsi longtemps. A la fin, ennuyés de discuter sans cesse en pure perte, et de ne pouvoir même tomber d'accord en joignant les deux noms ensemble, parce que chacun d'eux voulait que le sien fût le premier, ils résolurent par jeu, ou plutôt par une inspiration secrète de la Providence de laisser l'enfant lui-même juge du différend. Se tournant de son côté : « Eh bien, lui dit le père, comment veux-tu être appelé ? » L'enfant ne bégayait pas encore; il ne commença même que plusieurs mois plus tard. Cependant, la question venait à peine d'être posée, qu'il répondit distinctement : « Ignace. » Et ainsi se termina le litige, en faveur de la mère et à l'honneur du Saint.

9. Ferdinand Pratel de Mendoza, gouverneur du marquisat de Lombay, était allé en 1603 à Valladolid pour certaines affaires du duc de Gandie, son seigneur; il y fut pris d'une fièvre pestilentielle, accompagnée de frissons et de délire. Deux médecins de la cour employèrent vainement les remèdes les plus énergiques; il n'avait plus assez de force pour réagir et allait sans cesse s'affaiblissant. On lui avait déjà donné le saint viatique et l'extrême-onction. Depuis trois jours, il n'avait pris aucune nourriture. Tout espoir semblait perdu. Quelqu'un lui présenta alors une image de saint Ignace; était-ce pour lui inspirer la pensée de demander une bonne mort ou la santé, je l'ignore. Mais aussitôt qu'il l'eut vue, le moribond recueillant ses forces, conjura le Saint dans une prière fervente de lui rendre la vie. Il s'endormit sur-le-champ d'un sommeil très doux qui dura plusieurs heures. Quand il se réveilla, il était guéri; il prit de la nourriture, et retrouva si rapidement ses forces qu'il put, au bout de cinq jours, se remettre à ses affaires, et dans la plus rude saison, aller à cheval de Valladolid à Valence, à travers les montagnes, longue course qui ne lui demanda pas moins de neuf jours.

Jeanne d'Aragona et Pignatelli, duchesse de Terranuova, veuve de Charles d'Aragona, duc de Castelvetrano, souffrait d'une dangereuse tumeur. Quatre mois des soins les plus assidus n'avaient pu ni la faire disparaître ni en amollir la dureté. Les douleurs devinrent si vives, qu'il semblait à la malade qu'à chacun de ses mouvements, on lui arrachait les entrailles. Ayant donc perdu tout espoir du côté des hommes, elle se tourna du côté de saint Ignace, dont sa mère, Jérôme Colonna, lui avait donné l'image, et se recommanda avec beaucoup de ferveur à sa protection. Le même jour, l'enflure disparut et toutes les douleurs s'évanouirent.

CHAPITRE VI

1. Une jeune enfant et ses démons familiers. — 2. Deux estropiés. — 3. Quatre sorcières et leurs démons au collège de Palerme. — 4. Frère coadjuteur sorti de la Compagnie, guéri d'une blessure mortelle. — 5. La signature de saint Ignace. — 6. Miracle à rebours.

1. Une enfant de huit à neuf ans, nommée Espérance, fille de Vincent Callo, bombardier des Chevaliers de Malte, eut un songe qui se renouvela plusieurs fois dans l'espace d'un mois; elle voyait certains hommes qui lui promettaient de la faire riche à millions. A son réveil, elle racontait tout à son père et à sa mère, et décrivait très exactement le costume et la physionomie de ces hommes. Au bout d'un mois, quand ces magnifiques prometteurs crurent l'avoir suffisamment abusée, ils commencèrent à se montrer à elle pendant le jour; d'abord il n'en vint qu'un, puis il y en eut deux, et enfin ils se présentèrent plusieurs ensemble; il y avait aussi des femmes parmi eux. L'enfant les reconnut très bien pour ceux qui lui étaient apparus si souvent dans son sommeil. Ils avaient chacun leurs noms, Jean, Bernard, etc. Ils revenaient toujours sur les mêmes promesses. Si elle voulait seulement accepter leurs offres, elle serait bientôt la plus riche personne de Malte, et toute sa famille serait puissante et considérée. Ils avaient en réserve dans certaines églises abandonnées des monceaux d'or et de bijoux : tout serait pour elle.

Dans la maison, nul autre que la jeune fille ne voyait ou n'entendait ces étranges personnages; on s'apercevait cependant de leur présence à certains petits cadeaux, fruits, pièces de monnaie et autres semblables, qu'ils faisaient à leur protégée. Celle-ci dans les commencements montrait de l'hésitation à les prendre et à se laisser approcher; mais elle s'habitua peu à peu. Les apparitions la rassuraient du reste, et lui disaient de ne rien craindre; elles aussi étaient des créatures de Dieu, elles avaient la garde des trésors cachés dans le sein de la terre; c'étaient ces trésors qu'elles voulaient lui donner. Elles lui nommaient trois églises abandonnées, Sainte-Catherine, Sainte-Sophie et Saint-André; c'est là qu'on les trouverait, à la seule condition de tuer une poule blanche dans la première de ces églises, de porter du miel dans la seconde et du poisson dans la troisième. En attendant, elles continuaient à se montrer à l'enfant, à la caresser et à lui faire des présents en harmonie avec son âge. Une fois, elles lui portèrent des figues fraîches au mois de janvier. Souvent elles dressaient la table en pleine campagne et mangeaient avec elle. Tout indiquait qu'elles mangeaient bien véritablement; car les mets disparaissaient. Un abcès étant venu à la tête de l'enfant, elles la guérirent en y appliquant je ne sais quel emplâtre.

Ce dangereux commerce dura deux ans; le père, n'en voyant rien résulter de fâcheux, le regardait comme un enfantillage. Il aurait bien désiré voir aussi les esprits, et il en fit faire la demande par sa fille; mais on lui répondit que pour le moment, c'était chose impossible; qu'à l'heure de la mort, il serait peut-être plus heureux. Espérance avait un frère qui était clerc et servait la messe tous les jours; les esprits ne pouvaient en souffrir la vue; à peine se montrait-il qu'ils laissaient paraître leur dépit et lui faisaient mille démonstrations malséantes. Ces indices et l'âge plus avancé de sa fille rendirent suspecte au père cette liaison; mais ne sachant

encore s'il avait affaire à des hommes ou à des démons, il résolut, pour s'en débarrasser, de demander à sa profession de bombardier son premier exorcisme. Il charge son arquebuse de plusieurs balles, et convient avec sa fille d'un certain signe qu'elle lui fera, la première fois que les esprits viendront la voir, à leur place habituelle, au pied d'un des arbres du jardin. Ceux-ci paraissent bientôt; mais leurs traits sont irrités ; ils se plaignent des dispositions malveillantes du père; ni leur amitié ni leurs cadeaux ne méritaient une pareille façon d'agir. En même temps, ils montrent la clef de l'arquebuse qu'ils venaient de retirer. Ce fait acheva d'éclairer le bombardier. Il instruisit un prêtre de ce qui se passait, et le pria de bénir et d'exorciser sa maison. Pendant la cérémonie, l'enfant vit les démons s'enfuir en hâte, sauter sur les murs de la maison, et de là s'élancer dans le jardin avec une précipitation à se rompre le cou.

En 1603, pendant le carême, un Père de la Compagnie vint prêcher une mission dans le village et dans la paroisse de Zurrico, où demeurait le bombardier. Celui-ci le mit au courant des assiduités importunes des malins esprits auprès de sa fille et de tout ce qui s'était passé depuis. Pour premier remède, le Père lui conseilla de se confesser et surtout de faire confesser son enfant qui était alors dans sa onzième année ; puis il remit à celle-ci une image de saint Ignace, en lui recommandant de la montrer aux démons la première fois qu'ils lui apparaîtraient, et de leur dire de s'en aller, car elle ne voulait plus avoir aucun rapport avec eux. C'est ce qu'elle fit avec une grande résolution. A peine l'image sainte leur eut-elle été présentée, qu'ils frémirent de tout leur corps et poussèrent des cris épouvantables, maudissant les Jésuites, appelant sur eux tous les maux, les traitant de diables et vomissant d'autres injures pires encore, après quoi ils s'enfuirent en tumulte et disparurent.

Ils revinrent peu de temps après, mais cette fois sous

une autre forme et débarrassés de leur masque. C'étaient des monstres hideux, avec de grandes cornes au front, et jetant la flamme par la bouche. La jeune fille leur montra aussitôt son image, et au même instant ils s'évanouirent avec des hurlements horribles ; elle ne les revit jamais plus. Mais elle demeura toute transie de la frayeur que lui avait causée cette affreuse vision, et en fut malade pendant un mois. Sa faute attira aussi sur toute sa famille une multitude de calamités.

2. Pierre Grassi, enfant de treize ans, né dans un village près de Munich, en Bavière, fut atteint en 1628 d'une cruelle maladie ; les nerfs de ses jambes se contractèrent et se raidirent, les chairs se desséchèrent jusqu'aux os, les pieds se contournèrent et se formèrent en boule. Le pauvre enfant, complètement estropié, était obligé de marcher sur les genoux et sur les mains, en traînant ses jambes après lui. Conduit de cette manière à Munich, il y resta six mois, occupé à demander l'aumône, en rampant ou porté sur un petit chariot. Une personne de sa connaissance eut compassion de lui ; elle lui parla de plusieurs miracles que saint Ignace venait d'opérer récemment, et l'engagea à se recommander au serviteur de Dieu. L'enfant accueillit avec joie cette invitation. Un songe qu'il eut bientôt après lui parut d'un heureux augure, et augmenta sa confiance. Il fit vœu de visiter chaque jour, pendant trois semaines, l'autel du Saint et d'y réciter le rosaire en son honneur. Il se fit aussitôt conduire à la porte de notre église à Munich ; puis, se traînant, à son ordinaire, sur les mains et sur les genoux jusqu'à l'autel, il y renouvela son vœu, se confessa, communia et récita le rosaire. Cependant il sentait ses jambes se raffermir, ses nerfs s'allonger, ses pieds se détendre ; il voulut essayer s'il pourrait se tenir debout, et pria une femme qui était à genoux à côté de lui, de l'aider ; mais il n'avait plus besoin de secours : il était

guéri. Il se leva et marcha librement, en bénissant Dieu et en remerciant le Saint, avec tout le peuple spectateur et témoin du miracle.

Non moins éclatant fut un autre prodige, opéré trois ans après dans la même église, en faveur d'Anne Wolffseberin, jeune fille de dix-neuf ans, percluse d'un pied et forcée de vivre dans les hospices de son pays. Saint Ignace lui apparut, revêtu des ornements sacerdotaux, le nom de Jésus dans une main, et dans l'autre le livre des Constitutions. Elle ne le connaissait point et n'en avait jamais entendu parler; mais quand elle eut raconté sa vision, on lui dit qui c'était. Persuadée que le Saint ne s'était pas vainement montré, et qu'il voulait la guérir, elle se tourna vers lui avec toute la ferveur dont elle était capable, et fit vœu de déposer un pied de cire à son autel et d'y faire célébrer une messe.

Mais elle était pauvre, et vivait à peine au jour le jour de ce qu'on lui donnait pour l'amour de Dieu. Il lui fallut plusieurs mois pour ramasser la somme suffisante à l'acquittement de sa promesse; de plus, Munich était éloigné de plusieurs milles; elle ne pouvait y aller à pied, et n'avait personne pour l'y conduire. Un jour néanmoins, s'armant de courage, elle voulut essayer ses forces et se mit en route. Elle eut tant de peine à se traîner, bien que soutenue par une de ses compagnes, qu'elle désespéra bientôt d'aller plus loin, et se laissa tomber à terre. Un villageois qui vint à passer en eut compassion. Il la plaça sur son chariot et la conduisit jusqu'à la porte de notre église à Munich. Elle y entra, et alla, comme elle put, jusqu'à l'autel de saint Ignace; là, elle demanda de l'huile de la lampe qu'on y entretenait et en frotta son pied. Elle revint encore le lendemain, se confessa et assista à la messe. Vers la fin du saint Sacrifice, elle entendit comme une voix intérieure qui lui disait d'essayer si son pied ne pourrait pas la soutenir. Elle se souleva avec l'aide de deux femmes, et se trouva complètement

guérie. Elle laissa donc ses béquilles, et alla sans appui recevoir la sainte communion. Elle s'en retourna ensuite dans son village, sans aucune trace de son infirmité.

3. En 1574, le Recteur du collège de Palerme était le P. Paul Achille, religieux de rares qualités et de grande vertu. Il travaillait avec beaucoup de zèle au service du prochain, et Dieu bénissait ses efforts et ceux de ses subordonnés par de nombreuses conversions. Furieux des pertes qu'il leur faisait éprouver, les démons résolurent de s'en venger. Ils poussèrent quatre misérables femmes, adonnées aux sortilèges, à se faire transporter dans le collège, chacune par son démon familier. Une fois qu'elles y seraient entrées, elles devaient mettre en œuvre tous leurs artifices pour entraîner au mal quelqu'un des Pères. Ces malheureuses se laissèrent persuader, et une nuit, elles pénétrèrent toutes quatre par le moyen indiqué, dans la cour du collège, et parvinrent jusqu'au haut de l'escalier. Mais au moment d'entrer dans le corridor sur lequel donnent les chambres, elles furent arrêtées, sans pouvoir avancer d'un seul pas. Une force invisible les repoussait. En vain éperonnaient-elles leurs démons et les lançaient-elles avec rage en avant; en vain ceux-ci redoublaient-ils d'efforts pour triompher de l'obstacle; rien n'y faisait. A la fin, comme autrefois l'âne de Balaam parlant à son brutal cavalier, ils crièrent à ces forcenées qu'une vertu supérieure les empêchait d'aller plus loin, et que, fussent-elles portées sur les épaules de mille démons, elles ne pourraient faire un seul pas de plus. Cela dit, sorcières et démons firent volte-face et s'élancèrent hors du collège.

Mais l'une de ces femmes, plus belle, plus perverse et plus hardie que les autres, outrée de dépit d'avoir rencontré là des obstacles qu'elle n'avait pas trouvés ailleurs, résolut de tenter l'épreuve d'une autre manière. Elle se rendit au collège et demanda à se confesser. Elle

s'adressait tantôt à un Père, tantôt à un autre, et déployait tous ses artifices, afin de se l'attacher par quelque affection criminelle ; elle espérait ainsi, quand elle se présenterait de nouveau, avoir des intelligences dans la place et être introduite sans difficulté. Cette tactique ne lui réussit pas mieux. Elle n'en persista pas moins à vouloir faire une nouvelle tentative avec ses anciennes compagnes, et à pénétrer avec elles dans la maison et jusque dans les chambres. Les voilà donc de nouveau transportées pendant la nuit dans l'enceinte du collège. Mais à peine y sont-elles que saint Ignace se présente visiblement à leurs yeux, resplendissant de lumière. Il n'eut besoin pour les mettre en fuite ni de pousser un cri ni de faire un geste de menace. Les démons qui les portaient, saisis de frayeur, s'échappèrent en hâte, les entraînant avec eux. Une de ces femmes se convertit ; et c'est de sa bouche qu'on eut le récit de tout ce que je viens de rapporter. En preuve de la vérité de ses paroles, elle détaillait très exactement tout ce qui se trouvait de notable dans la cour et dans l'escalier du collège ; mais elle s'arrêtait là, n'ayant pu, comme nous l'avons dit, aller plus loin.

4. Un jeune homme de Séville était entré dans la Compagnie en qualité de Frère coadjuteur. Mais il lui arriva ce qui arrive à un trop grand nombre, plus désireux du bien qu'ils ne possèdent pas encore, qu'attentifs à s'en assurer la possession lorsqu'ils l'ont obtenu. Sa première ferveur au service de Dieu s'attiédit peu à peu, de sorte qu'avant de l'admettre aux vœux, on jugea nécessaire de le soumettre à une épreuve plus longue; il fut laissé au noviciat. Il prit cette décision pour une injure imméritée; c'en fut assez pour l'arracher à la maison de Dieu et le rejeter dans le siècle.

Alors, soit honte de reparaître au milieu des siens, soit désir de faire fortune, il résolut de partir pour les Indes

Occidentales. Déjà il s'était entendu avec le capitaine d'un navire et était sur le point de se mettre en mer, quand il fut à l'improviste frappé d'un coup de poignard dans le dos par la main d'un homme que non seulement il n'avait jamais offensé, mais qu'il ne connaissait même pas. C'était effectivement une erreur de l'assassin, qui trompé par la ressemblance du vêtement et de l'allure, l'avait pris pour son plus mortel ennemi. On se hâta d'appeler un prêtre et un chirurgien; mais la blessure était telle que le jeune homme avait plus besoin du premier que du second.

Il se confessa et reçut le viatique. Le chirurgien examina ensuite la plaie; sa profondeur et l'endroit où le coup avait été porté, lui firent juger qu'il n'y avait rien à faire. Cependant, comme il le déclara plus tard, plutôt pour ne pas paraître abandonner cet homme que dans l'espérance de rien tenter d'utile, il mit sur sa blessure un peu de blanc d'œuf, et le laissa aux mains des prêtres afin que ceux-ci le préparassent à la mort. Le malheureux, comprenant bien que le coup dont il était victime venait d'une autre main que celle des hommes, ne pensa plus qu'à reconnaître et à pleurer son inconstance.

Sur le point de mourir, il ne lui restait d'autre consolation que celle du repentir. Si Dieu, par un prodige de sa miséricorde, daignait lui rendre la vie, il jurait de la consacrer tout entière à l'Ordre qu'il avait quitté, et d'y persévérer jusqu'à la mort. En même temps, il invoquait saint Ignace; il l'appelait son père quoiqu'il l'eût trop tard et trop mal connu; il lui promettait avec de grandes protestations d'être pour toujours son fidèle serviteur, et de rentrer dans sa maison pour s'y consumer de fatigue comme un esclave et un mercenaire, car il n'était pas digne d'y être reçu comme un enfant. Il passa ainsi dans la prière et les larmes toute cette nuit qui aurait dû être la dernière de sa vie.

Ignace eut compassion de l'infortuné; il lui obtint non

seulement la vie, mais encore une guérison subite. Le lendemain matin, on ne trouva plus d'une blessure si profonde et qui devait entraîner la mort qu'une simple cicatrice. Ramené ainsi à la double santé de l'âme et du corps, le jeune homme demanda, suivant sa promesse, à rentrer dans la Compagnie, et après de longues et sérieuses épreuves, il y fut admis de nouveau.

5. Barthélemy Contesti, chirurgien à Majorque, éprouvait des maux de tête si violents qu'il se roulait à terre et se débattait comme un forcené. A la suite de ces douleurs atroces, un de ses yeux s'enflamma, mais avec des souffrances si cuisantes et si intolérables, qu'il était décidé, comme il le déclara sous la foi du serment dans sa déposition, à le faire arracher, dès qu'un chirurgien de ses amis, fort habile dans son art, serait de retour. En attendant, il se tenait renfermé, en proie à toutes les tortures, dans une chambre entièrement close ; car le jour lui était insupportable ; l'autre œil, par sympathie, souffrait aussi de la moindre lumière.

Tel était son état quand un de ses amis vint le voir ; et, pour animer sa confiance dans le secours d'en haut, le seul désormais dont il pût espérer quelque soulagement, lui parla des miracles opérés à l'intercession de saint Ignace, et dus principalement au contact d'une de ses signatures. Le malade demanda aussitôt cette signature. L'effet en fut si prompt, qu'au moment même où on l'apportait dans son appartement, toutes ses douleurs s'évanouirent, et firent place à une santé parfaite. Il sortit au grand jour, et mangea avec appétit, ce qu'il ne pouvait plus faire depuis longtemps. Ayant ensuite rendu à son bienfaiteur de justes actions de grâces, il renvoya aux Pères la signature, instrument du miracle. Mais à peine s'en était-il défait, qu'il fut repris de toutes ses douleurs ; force lui fut donc de la redemander. Dès qu'il l'eut en main, son mal disparut de nouveau. Même chose

arriva les quatre jours suivants, toutes les fois qu'il essaya de restituer la sainte relique. Enfin les Pères l'ayant eux-mêmes réclamée, il put la leur rendre sans éprouver de nouvel accident.

Colonna Cortei, aussi de l'île de Majorque, souffrait des douleurs semblables. Il lui semblait qu'on lui mît la tête en pièces à coups de marteau. Parfois, toute hors d'elle-même, elle demandait à son mari de chercher son œil et de le remettre en place; car elle croyait vraiment qu'il avait jailli de son orbite. Son mal alla même plus loin que celui de Barthélemy Contesti, car elle perdit complètement la vue. Dans ce triste état, elle entendit parler du miracle que je viens de raconter. Elle demanda la même signature, l'appliqua sur son œil, et au même instant, fut entièrement guérie et de sa cécité et de toutes ses autres douleurs.

Précédemment à ces deux faits, la vertu de la signature du Saint s'était aussi manifestée à Rome. Olympe Marina éprouvait des douleurs de tête si intolérables qu'il fallait la lier, pour l'empêcher de se jeter comme une furieuse contre les murailles, et de se mettre en pièces. On lui fit toucher trois fois une signature de saint Ignace, et aussitôt elle fut délivrée de sa fièvre et de ses douleurs de tête.

On écrirait un gros livre des seuls miracles dus au contact de cette signature bénie. A Valence, c'est une jeune fille aveugle qui recouvre la vue. A Valence encore, c'est un des principaux ministres de la cour qui est guéri de vertiges dont la violence faisait redouter une attaque d'apoplexie; depuis six mois qu'il était malade, les médecins n'avaient pu lui faire aucun bien. A Madrid, le P. Jean Rojas, de la Compagnie, souffrait des douleurs d'estomac qui le jetaient dans une sorte d'agonie, et donnaient à craindre pour sa vie. On lui fait toucher une signature du Saint; à l'instant, il se lève guéri et se rend au confessionnal. Le P. Martin Gardi était depuis long-

temps tourmenté d'un violent mal de dents; il en est délivré par le même remède et avec la même promptitude. Un religieux de la Chartreuse de Tolède, dom Jean de Aguilera, estropié d'une jambe, par suite de la contraction des nerfs du genou, et dom Michel Gelos, abbé du monastère des Prémontrés de Saint-Martin, près d'Hesdin, paralysé des bras et des jambes, sont tous deux de la même manière rendus miraculeusement à une parfaite santé.

6. Je laisse de côté beaucoup d'autres faits semblables, dont sont remplis les procès de la canonisation du Saint; je n'en rapporte plus qu'un seul, également instructif et curieux, arrivé à Rome en 1599. Un prêtre, prédicateur de grand renom, avait dû sortir de la Compagnie pour une de ces raisons qui privent justement de la persévérance. A la suite d'une grave maladie, il perdit un œil. Dans cet état, il reçut la visite d'un Frère coadjuteur de la Compagnie qui avait avec lui une signature de saint Ignace, instrument de plusieurs grâces extraordinaires. Il désira d'en faire aussi l'expérience, et l'appliqua sur son œil éteint, en suppliant le Saint de le lui rendre. Mais l'effet fut tout autre qu'il ne l'attendait. Lorsqu'il retira la relique, il se trouva aussi privé de l'autre œil dont il voyait très bien l'instant auparavant.

CHAPITRE VII

1. Deux guérisons. — 2. Navire au milieu des brisants. — 3. Blessure mortelle. Paralysie. — 4. Le tableau de saint Ignace à Munebrega, près de Calatayud.

1. Michel Hokolzer, Frère coadjuteur de la Compagnie de Jésus et sacristain de notre collège de Zell, était monté au clocher de l'église pour certains travaux ; il fit un faux mouvement et tomba jusqu'au pied de la tour; celle-ci étant très haute, ce fut un miracle qu'il ne restât pas mort sur le coup. Mais il avait plusieurs larges blessures à la tête et tout le corps meurtri. On l'emporta sans connaissance et on le déposa sur son lit. Les chirurgiens furent aussitôt mandés. A la première inspection de ses plaies, ils jugèrent qu'il était perdu, tellement elles étaient profondes. De plus, par suite de la violente secousse imprimée au cerveau, il éprouvait de fréquentes convulsions, et plus de vingt accès épileptiques se succédèrent en très peu de temps. On donna donc l'extrême-onction au pauvre blessé, et si la charité de ses Frères continua à l'entourer de soins, c'était moins dans l'espérance de lui conserver la vie que pour l'aider à bien mourir.

Cependant un des Pères du Collège eut l'inspiration de le recommander à saint Ignace ; il prit une image du serviteur de Dieu et la lui mit sur la tête, pendant que tous les religieux, réunis autour de sa couche, priaient avec

ferveur leur commun Père d'avoir pitié de son enfant. Quelque temps après, le moribond recouvra ses sens, et comme un des Pères lui présentait l'image du Saint, en l'invitant à se joindre à eux, et lui demandait s'il la reconnaissait : « Oui, dit-il, je la reconnais bien; c'est l'image de notre bienheureux P. Ignace; mais je l'ai vu lui-même en une autre manière et beaucoup plus clairement. » Quoi qu'il en soit de cette vision, il est certain que le Frère guérit et reprit aussitôt ses occupations, sans se ressentir en aucune façon, ni dans la tête ni dans aucun de ses membres, des suites de cette terrible chute. Ce fait arriva l'an de Notre-Seigneur 1600.

Reffrède de Flos, pieuse jeune fille de la ville de Douai en Flandre, se trouvait en 1598, à la suite d'une longue et dangereuse maladie, presque abandonnée des médecins. Dans cette extrémité, ayant pu s'endormir quelques instants, elle vit en songe deux prêtres revêtus de l'habit de la Compagnie; l'un d'eux était le P. Maximilien Cappelli, autrefois son confesseur, mort depuis peu; elle ignorait qui était l'autre. Le P. Cappelli, s'approchant d'elle, le lui fit connaître : « Voyez-vous ce Père, lui dit-il, qui est venu avec moi vous consoler? C'est le P. Ignace. Si vous avez quelque chose à demander à Dieu, demandez-le par son intercession, et vous l'obtiendrez. Eh bien, que voulez-vous? » La malade avait une très grande dévotion à notre Fondateur; elle répondit qu'elle desirait seulement vivre assez pour mener à bonne fin certaines affaires que sa mort allait laisser en mauvais état. Tout en parlant, elle considérait le Saint pour voir s'il était disposé à lui accorder cette grâce. Ignace, la regardant avec bonté, inclina la tête, sans rien dire, mais d'un air qui marquait assez qu'il agréait sa demande; puis il lui donna sa bénédiction et disparut.

La malade se réveilla au même moment, tout inondée de consolations. Sa joie fut bien autre quand elle constata que la grâce lui avait été réellement accordée et

qu'elle était parfaitement guérie. Elle se leva aussitôt et courut se présenter aux siens. Ceux-ci furent saisis de stupeur en la voyant; mais leur surprise se changea en allégresse, quand ils eurent entendu le récit de sa vision, et tous ensemble ils rendirent de justes actions de grâces à Dieu et à son serviteur. Pour elle, non seulement elle était guérie, mais elle avait recouvré toutes ses forces, si bien que le même jour elle put se livrer aux travaux ordinaires de la maison.

2. En 1601, le galion le *Saint-Thomas* faisait voile vers les Iles Philippines. Il portait un grand nombre de soldats et de passagers, et avec eux quelques religieux de la Compagnie envoyés à Manille. Après soixante-deux jours de navigation, on découvrit la terre; d'après les pilotes c'était le cap du Saint-Esprit. Mais, un épais brouillard s'étant élevé, on la perdit de vue, et en même temps des courants si impétueux entraînèrent le navire qu'il fut emporté à la dérive. On s'engagea, sans y prendre garde dans un immense cordon de récifs qui se dressaient en avant et de chaque côté, sans qu'il fût possible de sortir de cette impasse et de reprendre l'étroit chenal par lequel on était entré. Et comme les vents et le courant continuaient à pousser le navire contre les écueils, on se trouvait en un péril évident de s'y briser. La nuit venue, on jeta l'ancre, en se recommandant à Dieu. Dès le point du jour, le vent redoubla de violence, on se crut alors irrémédiablement perdu, on tira plusieurs coups de canon pour rappeler une embarcation envoyée en reconnaissance du côté de la terre, et dont on espérait se servir pour le sauvetage.

La veille, il s'était élevé une sorte de contestation ou de dispute au sujet de la sainteté d'Ignace, qui n'était pas encore béatifié, et quelques-uns en avaient parlé avec moins de respect qu'il ne convenait.

Le capitaine don Antoine Maldonado de Ribera, très

dévot au serviteur de Dieu, eut la pensée, et pour se ménager son secours dans un si extrême péril, et pour connaître au juste par une épreuve péremptoire son crédit auprès de Dieu, de recourir à son intercession. Mais afin qu'il fût bien évident que la grâce sollicitée venait par son entremise, il lui demanda que le même jour à dix heures précises, il y eût changement de vent, et que le navire pût se dégager et toucher terre.

Un des Pères attacha alors l'image du Saint au gouvernail. Il était en ce moment six heures du matin. Or juste quatre heures après, le vent tourna et prit le navire en trois quarts, ce qui, au dire des pilotes, était précisément la direction qu'il fallait pour franchir l'étroite impasse, sans heurter à d'autres écueils. On déploya les voiles, et bientôt on se trouva hors de cette périlleuse enceinte ; puis après une courte traversée, on aborda plein de joie et d'assurance, au port désiré.

3. Don Philippe Lopez de Villanueva, étant de passage à Milan en 1601, eut une altercation avec une personne de sa connaissance ; des paroles, on ne tarda à en venir aux voies de fait. Dans la lutte, don Lopez fut frappé d'un coup de poignard au-dessous du sein droit, entre la huitième et la neuvième côte. Une fièvre violente se déclara aussitôt accompagnée de symptômes inquiétants, agitation du pouls, sueurs froides, défaillances, respiration difficile. Le chirurgien appelé examina la plaie, elle était profonde d'une palme ; un autre chirurgien et un médecin furent également mandés ; tous furent d'avis que la blessure était mortelle, qu'avant deux jours, c'en serait fait du malade. Celui-ci s'était confessé au premier prêtre qu'on avait pu rencontrer, mais cet ecclésiastique ne comprenant pas l'Espagnol, il demanda pour plus d'assurance un confesseur de la Compagnie. Un Père alla le voir et après l'avoir entendu, l'exhorta à se remettre entre les mains d'Ignace, et à prier ce glorieux Saint, si c'était pour

le plus grand bien de son âme, de lui obtenir sa guérison. Don Lopez accepta de tout cœur la proposition et s'engagea, s'il échappait à la mort, à envoyer au tombeau du Saint un ex-voto en argent. La fièvre et l'oppression cessèrent aussitôt.

Le lendemain, le médecin et les chirurgiens voulurent, comme ils avaient fait la veille, introduire la sonde dans la blessure, mais ils s'aperçurent qu'au lieu de la longueur d'une palme, elle y entrait à peine d'un doigt. Ils n'en furent pas peu inquiets ; craignant qu'il ne se fût peut-être formé à l'intérieur un commencement d'abcès, ils remirent à plus tard à prendre une décision ; mais c'était la blessure qui se cicatrisait ; en quatre jours elle fut entièrement fermée. Le septième jour, don Lopez se leva, et le surlendemain il quitta Milan et se mit en route pour la Flandre où il était envoyé.

Hyacinthe, enfant de quatre ans, fils de Stanislas Filippovicz, de Varsovie, était par une complication de maladies également rebelles à l'art des médecins, réduit à une telle extrémité que d'heure en heure on attendait sa fin. C'était en 1611. Un chanoine de la ville alla le voir, et conseilla à la mère de le porter dans l'église des Pères de la Compagnie, et là, de le recommander à saint Ignace. La mère suivit ce conseil. Son mari tenta vainement de l'arrêter en lui disant qu'avant d'arriver à l'église, l'enfant serait mort. Elle entendit une messe, et tout le temps qu'elle dura, elle tint le petit malade devant le Saint en le lui recommandant avec instances. La messe finie, l'enfant se trouva parfaitement guéri ; placé sur l'autel, il s'y tint debout sans appui, et la pieuse mère changea ses gémissements de douleur en larmes d'allégresse.

Anne Barcelona était sexagénaire. Une paralysie de deux ans l'avait presque entièrement privée de l'usage de ses membres ; ce n'était qu'à grand'peine et en s'appuyant sur un bras étranger qu'elle pouvait faire quelques pas. Dans cet état, elle eut une attaque d'apoplexie qui acheva de

lui ôter une grande partie de ce qu'elle conservait encore de vie, et la condamna à rester immobile sur son lit. Pour comble de disgrâce, elle éprouvait dans les membres épargnés par la maladie des douleurs si vives que pendant huit jours et huit nuits, il lui fut impossible de goûter un moment de repos. Elle n'avait plus aucune espérance et n'attendait rien de l'art des médecins. Elle n'en recourut qu'avec plus de ferveur à l'intercession de saint Ignace. Malgré son état d'impuissance, elle voulut aller en personne prier devant son autel, assurée qu'elle ne s'en éloignerait pas sans avoir été consolée. Elle se mit donc en route, et s'aida si bien de toute manière, qu'en deux heures elle vint à bout de parcourir la faible distance qui séparait sa maison de l'église des Pères. Là, elle promit au serviteur de Dieu une neuvaine, une messe et un ex-voto en cire, et s'engagea à se confesser et à communier dans sa chapelle. Cette prière terminée, elle sentit qu'elle était guérie. Elle avait en effet recouvré le plein usage de ses membres, et elle qui tout à l'heure paraissait demi-morte, s'en retourna sans appui. Elle revint le lendemain remercier son bienfaiteur et s'acquitter de ses promesses

4. Munebrega est un village d'Espagne, à deux lieues environ de Calatayud. Le P. Valère Piquer, de notre Compagnie, y prêchait le carême en 1623. Ayant trouvé dans la sacristie de l'église paroissiale un tableau de saint Ignace en pied, avec une tête de mort dans une main et un livre dans l'autre, il demanda l'autorisation de l'exposer à la vénération publique dans une des chapelles de l'église. La translation se fit avec une grande solennité le lundi de Pâques, en présence de tous les habitants du village. Le Père prononça le panégyrique du Saint et raconta plusieurs miracles obtenus par son intercession. Ses paroles inspirèrent une vive confiance à Marie Gascon, femme de Jérôme Ladron de Guevara ; elle était si estropiée, qu'elle ne pouvait faire un pas sans l'appui

d'une main étrangère. Elle se recommanda au Saint, et lui promit si elle était guérie, de le publier aussitôt à haute voix. Elle avait à peine fini de formuler et sa prière et sa promesse, qu'elle sentit son pied se dénouer, et les nerfs de sa jambe s'allonger. Pour s'assurer de sa guérison, elle appuya fortement sur sa jambe malade; elle le fit avec la même assurance que si elle n'avait jamais été infirme. Elle se lève au même instant, et versant des larmes d'allégresse, crie de toute sa force « Miracle ! » et court à la chapelle où était l'image du Saint. On peut juger de l'étonnement de la foule qui avait toujours connu cette femme estropiée et la voyait en un moment guérie.

Parmi les témoins de ce miracle était Marie Pariente, femme d'Alphonse Buesso. Voyant le Saint exaucer avec tant de libéralité une prière si simple, elle eut la pensée de s'adresser aussi à lui et de lui demander la guérison de son bras gauche qui était paralysé. Depuis longtemps elle n'attendait plus rien des médecins, leurs remèdes n'ayant fait qu'empirer son mal. A l'exemple de Marie Gascon, elle promit, si elle était exaucée, de publier hautement le miracle. Au même moment, elle sentit les os de son bras craquer, et je ne sais quelle vigueur commencer à y circuler. Elle essaya de le remuer ; il était redevenu flexible et plein de vie. L'agitant alors au-dessus de sa tête : « Et moi aussi, s'écria-t-elle, j'ai invoqué saint Ignace, et je suis guérie. »

Là ne s'arrêtèrent pas les merveilles de cette journée. Une femme, nommé Marie Santijus, était presque aveugle ; elle apercevait encore les objets très rapprochés, mais ne les voyait plus que d'une manière confuse et obscure. Elle conjura saint Ignace de lui rendre une vue parfaite, et promit, si elle était exaucée, de faire dire une messe. La grâce ne se fit pas attendre. Il lui parut que ses yeux roulaient dans leurs orbites ; fixant alors différents objets, les uns rapprochés, les autres éloignés, elle reconnut à sa grande joie qu'elle les discernait très nettement.

Mais le plus extraordinaire de tous ces miracles fut celui qui s'opéra en faveur de Bernardine Bendid, femme de Philippe Gomez, tous deux de Munebrega. Cette femme était âgée de trente-deux ans ; en proie depuis huit ans aux plus douloureuses maladies, et réduite à un état de faiblesse extrême, c'était une sorte de miracle qu'elle pût vivre encore. Elle avait un ulcère à un bras et une large plaie à la poitrine; ses poumons étaient gâtés, et souvent elle vomissait par la bouche du sang et des matières purulentes. A cela s'ajoutaient de violentes douleurs d'estomac qui, depuis six ans, l'empêchaient de garder presque aucune nourriture. Enfin elle était sujette par moments à des défaillances qui faisaient craindre un dénouement fatal. Son fils avait été témoin des miracles que j'ai rapportés plus haut. Rempli de confiance, il en fit le récit à sa mère, et la conjura avec larmes de se laisser transporter à la chapelle du Saint; car si le bienheureux Ignace avait si promptement porté remède à de moindres maux, avec combien plus d'empressement ne viendrait-il pas à son secours à elle-même? Mais pour cette pauvre femme, épuisée de forces, parler d'aller à l'église, c'était parler d'aller faire ses funérailles.

A ce moment, le P. Valère, celui-là même qui avait exposé à l'église l'image de saint Ignace, entra dans la maison. Il l'encouragea vivement à se recommander au serviteur de Dieu, et lui remit quelques-unes de ses reliques. En même temps son mari s'engageait, si elle recouvrait la santé, à faire célébrer en actions de grâces une neuvaine de messes à l'autel où l'image était exposée. La malade fit ce qu'on lui demandait, avec toute la ferveur dont elle était capable, et aussitôt elle tomba dans un évanouissement qui fut accompagné de sueurs abondantes. Quand elle reprit ses sens : « Je suis guérie, s'écria-t-elle; je n'ai plus aucun mal. » Elle se leva aussitôt, pleine de force; le même jour, elle se rendit à pied et sans appui à la chapelle de Saint-Ignace,

pour le remercier de lui avoir rendu la vie et la santé.

Peu de temps après ces miracles, une jeune fille de douze ans mourut d'une hémorragie, au petit village de Pardos. Sa mère, extrêmement désolée, courut tout en larmes se jeter aux pieds de saint Ignace, et le supplia de lui rendre sa fille, et de donner ainsi une nouvelle preuve de la puissance de son intercession ; car, sans doute, il ne lui était pas plus difficile d'obtenir la résurrection d'un mort que la guérison d'un boiteux. Il y avait quatre heures que l'enfant était morte, quand sa mère s'entendit appeler par elle : « Mère, je suis vivante; saint Ignace m'a ressuscitée. » Et en parlant ainsi, elle se leva non seulement vivante, mais pleine de force; peu après, elle fut en état de retourner à la campagne pour y garder les troupeaux, comme auparavant.

Cette jeune fille ne fut pas la seule que saint Ignace rappela à la vie. Un enfant de deux à trois mois, fils du médecin de Munebrega, était mort étouffé pendant qu'on le faisait manger. Déjà le père donnait des ordres pour l'ensevelissement. Mais la mère, plus confiante, eut recours à saint Ignace; elle frotta le petit cadavre avec l'huile de la lampe qui brûlait dans sa chapelle; aussitôt l'enfant fit quelques mouvements et commença à pleurer: il était plein de force et de vie.

Il serait long de raconter en détail tous les miracles opérés à Munebrega par l'intercession du saint Fondateur de la Compagnie; qu'il nous suffise de dire qu'en moins d'un mois on en compta plus de cent. Dans ce nombre, on trouve un paralytique de douze ans, un bègue qui pouvait à peine dire une parole, quatre aveugles dont l'un avait en outre un cancer à la lèvre; beaucoup d'estropiés, soit des bras soit des jambes, et un surtout à qui on allait couper le pied déjà tombé en putréfaction. Mais, comme l'attestent les procès et les relations venus de cette bourgade, les miracles spirituels opérés en faveur des âmes, à l'intercession du serviteur de Dieu, sont

incomparablement plus nombreux. En entrant dans la chapelle où l'image du Saint est exposée, de grands pécheurs, obstinés dans leurs désordres, ont été touchés de repentir et émus jusqu'aux larmes, et ils n'en sont sortis qu'après avoir purifié leur conscience et s'être réconciliés avec Dieu.

La nouvelle de tant de prodiges se répandit dans tous les lieux d'alentour. Un homme très pieux, des environs de Calatayud, en racontait à un de ses compatriotes plusieurs dont il avait été témoin. Mais celui-ci ne fit qu'en rire, et ajoutant l'impiété à la moquerie : « Bon, dit-il, des miracles d'Ignace à Munebrega! et quels miracles peut faire un tableau? » Se tournant alors vers une grosse planche appuyée contre la muraille, et se mettant à genoux devant elle, il fit semblant de la prier : « Eh bien, dit-il, puisqu'un tableau fait des miracles à Munebrega, ô bonne planche, fais-en aussi à Calatayud. » Il avait à peine fini cette invocation dérisoire, que la planche se détacha du mur et tomba sur lui avec tant de violence qu'elle l'écrasa : digne châtiment de son impiété et de sa prière sacrilège.

CHAPITRE VIII

1. Deux guérisons. — 2. Pacte avec le démon rompu. — 3. Chute dans un ravin. — 4. Mères en danger heureusement délivrées.

1. En 1601, Isabelle Rosell, religieuse de Sainte-Élisabeth à Barcelone, âgée de soixante-sept ans, tomba d'un lieu élevé, et dans sa chute, se brisa en plusieurs endroits l'os d'une jambe et celui de la hanche. Pendant quarante jours, tout l'art des médecins et des chirurgiens n'eut d'autre effet que d'exercer sa patience et d'ajouter à ses douleurs. La jambe brisée se gonfla si démesurément qu'elle ne pouvait plus, sans une souffrance excessive, faire le moindre mouvement. De nouveaux symptômes survinrent bientôt, entre autres une espèce de frénésie furieuse qui la mettait à deux doigts de la mort, et fit juger que si elle vivait encore plusieurs jours, ce serait un miracle. Désespérée du côté des hommes, elle se tourna vers saint Ignace, dont elle s'était procurée une relique. Elle enleva les bandages qui enveloppaient sa jambe, jeta les emplâtres qu'on y avait mis, plaça la relique à l'endroit où les os étaient brisés, et après avoir récité trois *Pater* et trois *Ave*, invoqua le secours du Saint. A l'instant même, les os se rejoignirent, l'enflure disparut, les douleurs se dissipèrent; elle cria au miracle, et demanda ses vêtements pour se lever. Comme les sœurs se refusaient à les lui donner, elle se mit, en

preuve de sa guérison, à mouvoir sa jambe, ce qu'elle ne pouvait faire auparavant sans une espèce d'agonie. Elle se leva et marcha d'un pas ferme; la jambe guérie était même plus forte que celle qui avait toujours été saine.

Jean Leida, de Majorque, fut pris en 1605 d'une fièvre aiguë, accompagnée d'un tel dégoût de toute nourriture que son estomac n'en pouvait prendre ni retenir aucune. Le mal s'aggravant toujours, son état parut bientôt désespéré. Mais il avait une grande dévotion à saint Ignace ; à la nouvelle que sa mort était imminente, il mit en lui toute son espérance et le pria avec toute la ferveur dont il était capable. Sa confiance ne fut pas trompée. La nuit suivante, il s'endormit d'un sommeil tranquille et reposa paisiblement jusqu'au moment où il fut réveillé par une vive lumière qui éclairait sa chambre. Il poussa un cri, et appelant sa femme, il lui demanda si elle ne voyait point cette belle clarté, et au milieu d'elle, saint Ignace venu pour le guérir. Mais celle-ci n'apercevait rien ; les effets seuls lui montrèrent que ce n'était pas une illusion. Son mari se leva et s'habilla de lui-même, et courut à l'église des Pères rendre grâces à Dieu et à saint Ignace de son retour à la vie et du recouvrement de sa santé.

2. Un jeune gentilhomme allemand, nommé Michel Louis, avait été envoyé par son père, riche seigneur, à la cour de Lorraine, pour y apprendre le français. Mais avec la langue, Michel apprit beaucoup d'autres choses peu dignes d'éloges; il se livra surtout avec fureur au jeu. Un jour qu'il avait perdu aux cartes tout son argent, il se promenait seul et désolé, en proie à une sorte de désespoir. La pensée lui vint alors que si le démon voulait lui donner de bonne monnaie, car il avait entendu dire que l'argent venu par cette voie n'était pas de véritable argent, il ferait volontiers un pacte avec lui. Il s'était à peine arrêté à cette pensée, qu'il vit près de lui un jeune homme, de belle figure, à l'air avenant, vêtu en gentilhomme. Mais

si beau qu'il fût et si courtois qu'il cherchât à paraître, Michel ne put se défendre d'un sentiment d'horreur. Il se disait en effet, et il ne se trompait pas, que ces beaux dehors cachaient un ange maudit. Mais celui-ci lui mit familièrement la main sur l'épaule et lui dit en souriant : « Poltron que tu es, et de quoi as-tu peur? Te parais-je donc si difforme que je doive inspirer le dégoût et l'horreur? Allons, veux-tu de l'argent? » A ce ton simple et dégagé, Michel reprit courage. « Quel argent? dit-il; probablement un faux métal dont un gentilhomme rougirait de faire usage? » — « Non, un excellent métal, répliqua le démon, un argent très réel, et en abondance, autant que tu voudras. Tiens. » Et en disant ces mots, il lui remplissait les mains de superbes pièces de monnaie : « Regarde-moi ces pièces, examine-les, pèse-les; je te les garantis les meilleures du monde; si tu en juges de même, reviens ici et nous conviendrons du reste. »

Le jeune homme ainsi pourvu se hâta d'aller rejoindre ses compagnons qui étaient encore au jeu, et commença une nouvelle partie. En peu d'instants il eut non seulement regagné sur eux tout ce qu'il avait perdu, mais encore entièrement vidé leur bourse. Ravi de ce beau succès, il retourna au lieu convenu; le démon l'y attendait : « Eh bien, lui dit-il en s'avançant à sa rencontre, ai-je dit la vérité? l'argent n'était-il pas de bon aloi? — D'excellent aloi, répondit l'autre. Que n'en ai-je encore autant? — Tu en auras autant que tu voudras; mais que me donneras-tu en échange?» Michel s'excusant sur ce qu'il n'avait rien : « N'as-tu pas du sang? répliqua le mauvais esprit. Ne peux-tu m'en donner quatre gouttes? » Et lui faisant étendre la main gauche, il en détacha ou fit semblant d'en détacher un muscle, sans aucune douleur du reste, recueillit quelques gouttes de sang dans une coquille de gland, et présentant au jeune homme une plume et du papier : « Écris, » lui dit-il; et il lui dicta une dizaine de caractères que j'ai vus dans les procès-verbaux

de ce fait; ils sont presque tous grecs, et ne forment aucun mot qui ait un sens ou une signification quelconque. Après cela, il lui en fit encore écrire d'autres semblables aux premiers, mais beaucoup plus nombreux; puis il lui dit : « Ce premier papier est pour toi, » et il l'enfonça dans l'ouverture de la main d'où il avait retiré le muscle; la plaie se referma sur-le-champ et il n'en resta qu'une cicatrice. Le démon ajouta : « En vertu de cet écrit, je te donnerai tout ce que tu pourras désirer, et ferai tout ce qu'il te plaira de me commander, pendant sept ans; mais, passé ce terme, tu seras à moi; c'est ce que tu promets dans ce second billet, écrit de ta main et que je garde; es-tu content? » L'infortuné soupira, et pourtant consentit. Sur ce, le démon disparut.

Il revint dès le lendemain matin, et pressa le malheureux de laisser de côté certaines prières qu'il avait coutume de réciter, et se fit même remettre par lui quelques livres de piété : « C'est, dit-il, afin que nous puissions nous revoir plus souvent, et vivre ensemble avec plus d'entente et de charme. » Dès ce moment, il se mit jour et nuit à ses ordres, prêt à le servir sous quelque forme et à quelque usage qu'il plût au jeune homme de l'employer. Il lui apprit des choses très curieuses, mais toutes fort nuisibles; chaque jour c'étaient de nouvelles infamies et de nouveaux péchés. Michel passa ainsi la plus grande partie des sept années convenues dans le pacte.

Il avait vingt ans quand il fut rappelé en Allemagne. Son père espérait trouver en lui un cavalier accompli, formé aux manières du grand monde et en état de faire honneur à son rang. Mais il n'était pas possible d'avoir une vie plus désordonnée et plus indigne. Déjà il ne lui restait plus que quelques mois avant le terme fatal où il devait tomber entre les mains de son terrible acheteur. Pressé par les suggestions de ce perfide ennemi et par les remords de sa propre conscience, chargée de tant de crimes, il commença à se laisser aller au désespoir et

s'abandonna à des actes de folie qui étaient autant d'attentats monstrueux. Ainsi il essaya une fois d'empoisonner son père et sa mère; une autre fois, il voulut mettre le feu au château; le démon lui avait fourni ce qu'il fallait pour commettre ces crimes. Mais Dieu ne permit pas que ces horribles tentatives réussissent; il fit également échouer celles qu'il dirigea contre lui-même. Car à deux reprises différentes il essaya de se tuer, en s'appuyant contre la poitrine une arquebuse chargée à balle; mais la poudre seule brûla et le coup ne partit pas.

Cet acte de fureur accompli en présence de deux de ses sœurs, accourues pour le retenir et l'empêcher de recommencer une troisième fois, mit sur la trace du misérable état de son âme et donna la première explication de cette vie si criminelle et de cette volonté obstinée à se détruire. Une de ses sœurs le supplia avec larmes de lui dire d'où lui était venue une résolution si étrange. Éprouvait-il donc de tels chagrins et craignait-il de tels maux que la mort seule pût y apporter remède? Michel répondit que ce qu'il venait de tenter sans succès ne tarderait pas à arriver d'une autre manière; qu'il ne pouvait rien pour l'éviter, pas plus que pour abandonner ses désordres. Cette réponse inspira le désir à sa mère de savoir la vérité plus à fond. Michel lui révéla tout. A ce récit, la pauvre mère fut tellement saisie qu'elle tomba sans connaissance. Mais comme elle était hérétique et l'avait elle-même attiré dans l'erreur, elle fut plus occupée de le pleurer que de chercher dans les secours de l'Église un remède à un si grand malheur. Un jour elle vit de ses yeux le démon se saisir de lui, le renverser brutalement en arrière et le plier en deux comme pour lui rompre le cou; elle accourut à son aide en le recommandant à Dieu et le délivra.

Elle eut alors la pensée de le remettre aux mains de quelques bons religieux; mais le jeune homme se fatigua bientôt de leur surveillance et s'enfuit à Eichstadt, où il vécut encore plus mal qu'auparavant. Retrouvé bientôt

après par un de ses frères, chanoine de l'église de Wurtzbourg, il fut conduit solidement enchaîné à Molsheim, et confié aux Pères de la Compagnie. On espérait qu'avec l'aide de saint Ignace, dont la puissance se révélait en cette ville par de nombreux miracles, ils pourraient peut-être guérir cette âme désespérée et à moitié perdue. Le démon, furieux de se voir arracher une proie dont il se croyait assuré, mit tout en œuvre pour la retenir, les menaces, la ruse, la terreur. Il prenait toutes les formes, celles d'un lion noir et horrible ou d'autres animaux féroces, et s'élançait sur sa victime comme pour le dévorer. Le jeune homme se jetait alors entre les bras des Pères en poussant des cris d'effroi; lui seul voyait les apparitions; mais les rugissements et les cris de rage du démon étaient quelquefois entendus des assistants.

Il fut décidé qu'on commencerait l'exorcisme par exiger de lui une confession générale de toute sa vie; pour l'y préparer, on lui donna quelques-unes des premières méditations des Exercices. Mais le démon lui inspira un dégoût et une aversion extrêmes pour les Pères et tout ce qu'ils lui disaient; leur seule vue lui était un tourment. Si parfois il commençait à s'occuper des points de la méditation, le mauvais esprit lui murmurait aussitôt à l'oreille de laisser ces niaiseries. Un jour, il lui apparut sous les traits d'un sauvage tout velu, et après l'avoir poussé à écrire avec son sang une formule semblable à celle du pacte, il la lui fit jeter dans un lieu découvert, où elle serait facilement trouvée; elle paraîtrait avoir été rendue par lui, les conventions seraient dès lors considérées comme rompues, et les Pères, le croyant dégagé, le laisseraient tranquille.

Mais un serviteur fidèle qui ne le quittait jamais s'aperçut de la supercherie, et en avisa le Père Recteur qui gronda sévèrement le jeune homme et le fit rentrer en lui-même. Michel se prépara donc sérieusement à sa confession générale, et il la fit de son mieux. Mais ce ne fut

pas sans peine; il s'évanouit plusieurs fois, tellement étaient effrayantes les apparitions de l'enfer et ses attaques furieuses. On eut recours à tant de moyens, exorcismes, aspersion d'eau bénite, prières ferventes, qu'il put enfin la terminer. Il se sentit dès lors merveilleusement fortifié et prêt à résister à tous les assauts.

Ce point obtenu, on décida que les exorcismes se feraient dans la chapelle de saint Ignace et sous son invocation. Il s'agissait d'obliger le démon à retirer de la main de sa victime le billet qu'il y avait renfermé, et à rendre celui qu'il avait lui-même emporté. Le jour fixé fut le 12 octobre. Michel s'y prépara par de rigoureuses pénitences, le cilice, la discipline, le jeûne. Le Père Recteur dit la messe votive de saint Ignace et le jeune homme, en présence d'un grand nombre de témoins, Pères et étrangers, fit sa profession de foi, suivie d'une pleine renonciation à tout contrat et à tout engagement diabolique; il remit ensuite les pièces de ces deux actes, écrites de sa main, au Père Recteur qui les déposa sur l'autel, les offrit à Dieu et lui donna la sainte communion.

On le vit alors frissonner de tous ses membres, comme s'il avait eu sous les yeux quelque spectacle effrayant; deux grands démons, disait-il, se tenaient à ses côtés. On s'efforça de le rassurer. La messe achevée, le Père Recteur renouvela les exorcismes et les invocations au Saint, et les esprits disparurent. Ils s'étaient montrés sous la figure de deux boucs énormes, debout sur leurs pieds de chaque côté de l'autel, et tenant entre leurs pattes chacun une cédule. On chercha, et on trouva aux pieds de l'exorciste la plus petite des deux, celle que le démon avait renfermée dans la main du jeune homme. En la voyant, celui-ci versa des larmes de joie, et son allégresse s'accrut encore lorsque considérant sa main, il s'aperçut que cette longue cicatrice, formée à la suite de l'opération dans laquelle, soit réalité soit prestige, le démon lui avait enlevé un muscle, avait entièrement disparu et

qu'il en restait seulement une trace légère, à peine perceptible.

Pour avoir le second billet, on reprit les pénitences, la profession de foi, les renonciations à l'enfer, les exorcismes, les invocations, la messe votive du Saint et la communion. Le démon se montra de nouveau, mais cette fois sous la figure d'une grande cigogne, apparition dont le Père qui faisait les exorcismes fut plus épouvanté que le jeune homme, déjà fortifié par la vertu divine. L'animal tenait le billet dans son bec; on redoubla les invocations; il fit le geste de le laisser tomber et disparut. Mais on eut beau le chercher à terre, on ne le trouva point; les yeux s'étant alors portés vers l'autel, on l'aperçut à l'endroit où le prêtre avait déposé l'acte de renonciation. Le jeune homme enfin pleinement délivré de ses engagements avec l'enfer, de ses remords et de ses tentations de suicide, réconcilié avec l'Église et avec Dieu, mena désormais une vie très chrétienne et toute dévouée à saint Ignace, son libérateur.

3. Jean Luzzano da Olbes voyageait de nuit en voiture, en compagnie de deux ou trois personnes. Le temps était pluvieux et le ciel extrêmement sombre. Arrivée à un certain passage, nommé Torrillo, très étroit et bordé de rampes à pic, la voiture quitta le milieu de la route et versa dans un ravin profond de trois hauteurs d'hommes au moins. Au moment de la culbute, Jean s'écria : « Saint Ignace, venez à mon secours. » Cependant la chute avait été si violente que la voiture s'en alla en pièces, et Jean se trouva malheureusement pris par dessous. Ses compagnons s'empressèrent de le dégager; ils s'attendaient à ne relever qu'un cadavre; mais il était sain et sauf. Au moment même où il avait poussé son cri d'angoisse, il avait vu saint Ignace descendre à son secours et en sa considération protéger même ses mules; les pauvres bêtes en effet n'avaient aucun mal.

4. Victoire Delfina, femme de Laurent Altieri, et comme lui d'antique noblesse romaine, était près d'être mère. C'était en 1603. Tout à coup, elle fut prise de défaillances fréquentes et d'oppressions de cœur, accompagnées d'abondantes hémorragies; en peu de temps, elle fut aux portes du tombeau. On demanda un prêtre de la Compagnie pour la confesser et l'assister dans ses derniers moments. Son ministère rempli, le prêtre lui remit une image de saint Ignace, en l'exhortant à avoir confiance dans l'intercession de celui qu'elle représentait, car elle en recevrait certainement la santé. La malade la prit et se recommanda au Saint avec un grand sentiment de piété et de ferveur. Le religieux se retira alors pour aller consoler le mari que cette perte jetait dans une profonde tristesse. Il lui conseilla de s'engager par vœu à visiter trois fois le tombeau de saint Ignace, à communier en son honneur et à lui offrir un ex-voto. Celui-ci fit très volontiers ce qu'on lui conseillait, et sa femme s'en montra satisfaite.

Cependant les défaillances et les hémorragies ne cessaient pas; la malade perdit près de trente livres de sang; elle en vint à un tel état de faiblesse qu'elle pouvait à peine dire deux mots; déjà elle était froide et livide, et paraissait sur le point d'expirer. Le confesseur ne perdit pas pour cela confiance; le mal ne devenait si extrême, disait-il, que pour donner plus d'éclat au miracle. Il ne fut pas trompé; car au moment même où les Pères de la maison professe, pour acquitter en partie la dette de reconnaissance que nous avons contractée depuis longtemps envers la famille des Altieri, recommandaient avec une grande ferveur leur bienfaitrice à Dieu et à notre Bienheureux Père, celle-ci fut prise des douleurs de l'enfantement, ses défaillances cessèrent, ses forces revinrent, et au bout d'une demi-heure environ, elle mit au monde un enfant, mort il est vrai, mais sans aucun fâcheux accident pour elle-même. Des pertes de sang si considérables

auraient dû lui laisser une longue faiblesse ; au contraire, elle ne reprit jamais plus rapidement ses forces ; elle fut même entièrement exempte de certaines indispositions qui lui étaient ordinaires dans ces circonstances. Marsile Cagnati et Ange Vittori, ses médecins, reconnurent le miracle et en donnèrent une attestation authentique. Quant à elle, convaincue qu'elle était redevable de la vie à saint Ignace, elle la lui consacra tout entière ; chaque jour, elle passait plusieurs heures en oraison devant son tombeau. C'était une femme connue de tout Rome pour sa grande vertu, et considérée comme un modèle de perfection.

Plus admirable encore fut le fait suivant, arrivé le 31 juillet de la même année à Carpentras, en France. Une dame noble, depuis longtemps malade, n'avait pas la force de se délivrer de son fruit. Elle était en danger manifeste de mort. Un chanoine de ses parents étant allé à l'église des Pères prier saint Ignace dont on célébrait la fête ce jour-là, ses yeux se portèrent par hasard sur une des plaques votives suspendues à la muraille ; il y lut qu'elle avait été mise là en reconnaissance de la protection du Saint obtenue dans un cas semblable. Il lui parut que c'était un avis du ciel. De retour chez lui, il fit dire à la malade d'avoir confiance en saint Ignace et de se recommander à sa protection. Elle le fit de tout son cœur, et au même moment elle fut délivrée.

Mais à la vue de l'enfant qu'elle venait de mettre au monde, sa joie se changea en tristesse. La pauvre créature était en effet si difforme et tellement inerte, qu'on se demandait si ce n'était pas un monstre déjà mort, et s'il était permis de lui conférer le baptême. On en avertit le chanoine qui était retourné à l'église des Pères. Le cas était difficile ; mais plein de confiance que le Saint achèverait son œuvre, et aiderait le fils comme il avait aidé la mère, le bon ecclésiastique se mit en oraison, et quelques Pères se joignirent à lui. Un messager arriva

bientôt après, disant que l'enfant avait donné subitement des signes de vie et qu'il était devenu, on ne savait comment, d'une beauté ravissante. Les supplications se changèrent alors en actions de grâces; et le chanoine, déjà très attaché au Saint, sentit redoubler sa dévotion et sa confiance.

J'aurais à raconter mille faits de ce genre. Combien aussi de pères et de mères longtemps stériles lui ont dû des fruits de bénédiction! Car Dieu a voulu singulièrement glorifier par là son serviteur. Il y a des villes où une signature de sa main ou quelqu'autre de ses reliques ne cessent d'être demandées dans ces sortes de circonstances et de circuler de maison en maison, et des miracles évidents et continuels récompensent partout la piété des fidèles.

CHAPITRE IX

1. Malade guérie par une apparition de saint Ignace. — 2. Un prêtre fugitif de la Compagnie. — 3. Deux guérisons. — 4. Ecclésiastique peu fervent guéri et converti. — 5. Diverses faveurs.

1. A Lecce, en 1594, une femme, attachée au service de Patience Simoni, souffrait cruellement d'une inflammation des reins; pendant trois jours, elle eut des crachements de sang ; en même temps, elle fut prise d'une fièvre violente qui lui fit perdre connaissance, et la conduisit aux portes du tombeau. On pensait déjà à tout préparer pour ses funérailles, lorsque sa maîtresse eut la pensée de recourir à l'intercession de saint Ignace. Elle détacha de son cou une relique du Saint qu'elle y portait, fit avec elle le signe de la croix sur le front et la poitrine de la malade, la suspendit ensuite à côté du lit, et s'éloigna en priant Dieu et son serviteur d'avoir pitié de cette moribonde. Celle-ci ne tarda pas à s'endormir, ce qu'elle n'avait pu faire depuis plusieurs jours. Elle crut voir en songe un prêtre d'un aspect vénérable, revêtu de l'habit de la Compagnie, qui l'exhortait à mettre en Dieu sa confiance et l'assurait qu'elle en recevrait la santé. Elle obéit de son mieux à ce conseil. « Tu diras à ta maîtresse, ajouta le Saint, de traiter avec plus de respect le petit morceau de mes vêtements qui est dans son coffret. »

Or, pendant qu'elle voyait et entendait ces choses, une

autre servante entra dans sa chambre et la réveilla : « Dieu te pardonne, lui dit-elle ; tu m'as arrachée au plus délicieux songe que j'aie fait de ma vie ; mais non, ce n'est pas un songe ; je suis guérie. » Elle l'était en effet ; elle se leva aussitôt et raconta à sa maîtresse ce qu'elle avait vu et entendu. La relique se trouva dans le coffret ; c'était une petite pièce d'un vêtement de saint Ignace qu'on avait vainement et longtemps cherchée partout ailleurs. Cet indice désignait suffisamment le protecteur de la malade ; il n'y eut plus de doute lorsque celle-ci, ayant eu sous les yeux une image du Saint, reconnut aussitôt le prêtre qui lui avait apparu. Le reste de sa vie, elle eut pour lui une tendre dévotion.

2. Un prêtre allemand, nommé Jonas, était entré dans la Compagnie ; mais il s'enfuit bientôt après et se mit au service de l'archevêque de Trêves. Or, pendant qu'il était dans un des châteaux du prélat, il fut frappé par la main divine d'un mal contagieux qui mit tout le monde en fuite et le laissa seul et sans secours ; il ne resta près de lui qu'une pauvre vieille, touchée de son abandon. La violence du mal le jetait souvent hors de lui-même, et souvent aussi elle le ramenait au sentiment de sa misère. Considérant alors le déplorable état de son âme et de son corps, d'un côté comme de l'autre, il ne découvrait nul remède. Ces sombres pensées le firent tomber dans le désespoir ; il essaya un jour de se couper la gorge, et il l'aurait fait, si sa charitable gardienne n'était accourue à temps et ne lui avait arraché le fer des mains. Une autre fois, trompant toute vigilance, il se précipita d'une fenêtre sur un amas de pierres. Il en eut tout le corps brisé. Mais en ce moment, Dieu toucha son cœur ; il conçut un vif sentiment de regret de toutes ses fautes et de l'acte de désespoir qui lui avait fait chercher la mort.

Sa confiance se ranimant peu à peu, il ne craignit pas d'invoquer le Père qu'il avait abandonné ; il lui promit,

s'il revenait à la vie, d'aller à pied jusqu'à Rome, de s'y jeter aux genoux du P. François de Borgia, alors Vicaire-Général, pour expier le crime de sa fuite et solliciter la grâce d'être reçu de nouveau dans la Compagnie. S'il n'en était pas jugé digne, il demanderait du moins d'être admis à se consacrer pour toujours comme valet au service des Pères. Cette promesse faite au milieu de ses larmes, il se sentit tout à coup guéri et des meurtrissures de sa chute et du mal contagieux qui l'avait conduit à deux doigts de la mort. Peu après, il prit le chemin de Rome, en compagnie du P. François Coster, pour se remettre sous l'obéissance du Général et accomplir son vœu.

3. Élisabeth Calderon était tourmentée de violentes coliques auxquelles se joignait la maladie de la pierre. Si grandes étaient les douleurs, que parfois elle tombait en pâmoison sans connaissance. Aucun remède n'avait pu la guérir; désormais toute espérance était perdue. Une de ses sœurs, appelée Marie, eut pitié de son état; elle prit une image d'Ignace et la lui présenta en l'engageant à se mettre sous la protection du Saint. Elle le fit avec empressement : « O glorieux Père Ignace, lui dit-elle, vous qui avez opéré ici à Gandie tant et de si merveilleux miracles en faveur de ceux qui vous invoquaient, exaucez aussi une malheureuse qui met en vous toute sa confiance ; je fais vœu, si vous m'obtenez ma guérison, de visiter neuf jours de suite votre autel. » Cette prière terminée, elle se trouva libre de toute douleur, bien que l'accès par lequel elle passait alors fût des plus violents. Elle dormit d'un profond sommeil toute la nuit; le matin, elle rejeta sans effort et sans souffrance une grosse pierre, se leva parfaitement guérie et se rendit aussitôt à l'église des Pères rendre grâce à son bienfaiteur et commencer la neuvaine promise.

Agnès Tibau, fille de Jean Tibau, de Manrèse, fut

atteinte, en 1603, d'hydropisie; au rapport des témoins, elle enfla si prodigieusement qu'elle paraissait un tonneau. On mit en œuvre les remèdes les plus énergiques pour dessécher ou expulser les humeurs morbides; tout fut inutile. Après plus d'un an d'infructueux efforts, les médecins l'abandonnèrent, déclarant, qu'à moins d'un miracle, elle ne guérirait jamais. Là-dessus, une personne amie vint parler à sa mère des grâces sans nombre accordées par saint Ignace à ceux qui recouraient à sa protection, et elle l'engagea à faire porter sa fille à la grotte témoin des grandes pénitences du Saint. La mère y consentit, et aidée de cinq autres femmes, elle transporta la malade à la pieuse caverne. Elles se mirent aussitôt à genoux et prièrent toutes ensemble. Elles n'avaient pas plutôt ouvert la bouche que la jeune fille commença à désenfler et à changer de couleur; au bout de peu de temps, elle était revenue à son premier état et avait récouvré toute sa santé.

4. En 1600, le vicaire d'Avignon fut atteint d'une maladie mortelle. Il avait montré dès son enfance un zèle très tendre pour l'honneur de la Mère de Dieu et un dévouement très singulier à la Compagnie; mais malheureusement sa vie n'était pas sans écarts, et quelque puissantes inspirations que Dieu eût mises dans son cœur, il n'avait pas eu la force de se corriger. Cependant les médecins l'avaient condamné. Cette terrible déclaration éveilla en lui une grande confiance en la sainte Vierge; il lui rappela tout ce qu'il avait fait pour elle, la conjura avec larmes, et s'engagea solennellement à changer de vie si elle daignait l'arracher à la mort.

Comme il priait ainsi, il vit venir à lui la Reine du ciel. Elle avait le visage courroucé et paraissait plus importunée de ses appels que disposée à l'exaucer. Elle lui reprocha en termes sévères la dureté et l'obstination de son cœur. Comme il avait toujours rendu vaines les

inspirations divines, ses promesses n'étaient dignes d'aucune confiance; c'était la crainte de la mort et non le désir de changer de vie qui les lui arrachait. Quant aux hommages qu'il lui rappelait, ils ne méritaient ni salaire ni reconnaissance; car les hommages d'une âme vicieuse et souillée ne pouvaient lui plaire, et elle ne les acceptait pas. Cela dit, elle disparut.

Le pauvre malade demeura étrangement confus et désolé; voyant toute espérance de revenir à la vie désormais perdue, il ne pensa plus qu'à se préparer à bien mourir. Il demanda un Père de la Compagnie et commença sa confession générale; mais il fut saisi, en la faisant, d'un si violent accès de son mal; il tomba dans une telle prostration de forces, accompagnée d'un tel désordre d'idées, qu'il fut obligé de l'interrompre. Pendant qu'il se débattait ainsi contre la fièvre, il vit de nouveau la Mère de Dieu; son visage était irrité comme la première fois, mais elle n'était plus seule; saint Ignace se tenait à genoux à ses pieds, et à ses côtés était son divin Fils, la plaie du cœur cachée sous les mains de la divine Vierge.

Le malade, à cette vue, est encore plus effrayé que la première fois, et bien que saint Ignace priât pour lui, il ne pouvait voir sans frémir la Mère de Dieu voiler la plaie du cœur de son Fils; c'était lui fermer la source des divines miséricordes. Cependant le Saint continuait à intercéder; il se faisait la caution du pécheur; il promettait en son nom qu'à l'avenir sa vie serait tout autre, plus sainte, plus digne de ses fonctions. Vaincue enfin par tant de supplications, Marie se tourna vers lui d'un air plus bénin, et lui demanda quel usage il comptait faire de la vie si elle lui était rendue. Lui, tout tremblant et baigné de larmes : « O bienheureuse Vierge, dit-il, tout ce qu'a promis pour moi ce saint intercesseur, je l'accomplirai fidèlement. » Il lui parut alors que Notre-Dame mettait la main dans le côté ouvert du Sauveur, l'en reti-

rait toute teinte de sang et appliquait sur tous ses membres ce remède divin.

La vision disparut et il se trouva non seulement hors de danger, mais entièrement guéri. Il fut fidèle à ses promesses, et mena dès ce moment une vie exemplaire. En témoignage de sa reconnaissance au Saint, son avocat et son sauveur, il se rendit au collège, remit au Père Recteur le récit détaillé de tout ce qui lui était arrivé, demanda un tableau de saint Ignace qui n'était pas encore béatifié, et l'exposa à la vénération publique des fidèles.

5. Le fait qui vient d'être raconté n'est pas le premier où saint Ignace intervint efficacement auprès de la sainte Vierge en faveur de ses amis. De son vivant, il eut le même privilège. En voici un exemple dont nous devons le récit à celui-là même auquel la chose arriva, et qui en a donné un témoignage authentique. Pierre Ferri, né à Padoue, était venu à Rome vers la fin de l'année 1546, et avait lié des rapports intimes avec le Saint. Il ne tarda pas à être pris d'une fièvre continue qui, après l'avoir tenu soixante-treize jours, dégénera en fièvre maligne, et le réduisit bientôt à l'extrémité; les médecins le déclarèrent perdu. Saint Ignace allait souvent le visiter; il l'encourageait à supporter son mal avec patience, et lui faisait espérer un prompt rétablissement; il l'assurait même que Marie le guérirait. Le jour où le saint viatique fut administré au malade, il lui renouvela les mêmes promesses en termes tels qu'il semblait en avoir eu révélation.

En effet, la nuit qui, selon toute apparence, devait être la dernière, Pierre Ferri voit paraître devant lui une dame d'un aspect extrêmement aimable et majestueux, vêtue de blanc; une multitude de jeunes filles d'une incomparable beauté formaient son cortège. Pierre était éveillé; la dame s'avançant vers lui : « Pierre, lui dit-elle, veux-tu

guérir ? » Et lui : « Si c'est le bon plaisir de Dieu et de sa sainte Mère, je guérirai volontiers. » Elle s'approcha alors davantage, lui remit une image semblable à celle de Notre-Dame de Grotta Ferrata, grande d'un quart de feuille, et lui dit de la placer sur son cœur. Pierre le fit, et s'endormit aussitôt du plus paisible sommeil.

Le médecin vint le lendemain de bonne heure voir s'il respirait encore; il le trouva endormi, le pouls très régulier. Il n'hésita pas alors à déclarer qu'à ses yeux c'était là un miracle évident. Saint Ignace se présenta quelque temps après. « Eh bien, dit-il en entrant, n'êtes-vous pas encore guéri ? » Pierre ayant répondu qu'il l'était : « Ne vous avais-je pas dit, reprit le Saint, que Notre-Dame vous ferait cette grâce? » Et il ajouta d'autres paroles qui remplirent de consolation son ami. Revenu à la vie et à la santé, Pierre Ferri sentit croître de jour en jour sa dévotion envers la Mère de Dieu; il vénérait aussi le P. Ignace comme un saint; car c'était à ses prières, il en avait la persuasion très certaine, qu'il devait et la visite de Notre-Dame et sa guérison.

Le miracle opéré à Naples, en 1605, dans la personne de Jérôme Maggi, fut encore plus extraordinaire. Cet homme était assiégé par tout un essaim de maladies, dont une seule aurait suffi à le faire mourir : fièvres continues, suffocations qui lui enlevaient la respiration et étaient suivies de longs évanouissements, hypdropisie telle que les médecins ne lui donnaient plus que trois jours de vie. Toute espérance humaine étant perdue, Jérôme eut recours à saint Ignace; il se fit apporter une de ses reliques et la mit avec une foi vive sur sa poitrine. Il ne l'eut pas tenue ainsi trois heures, qu'il se trouva guéri tout à la fois de la fièvre, des suffocations et de l'hydropisie, sans qu'il lui en restât le plus léger vestige.

A Santiago, capitale du Chili, une jeune fille noble, nommée Catherine Morales, fut atteinte, en 1603, d'une dangereuse maladie ; à la suite de cette maladie une mul-

titude de plaies se formèrent en différentes parties de son corps ; ces plaies s'étendant chaque jour, la réduisirent à l'impuissance de se servir de ses membres; bientôt même, il lui fut impossible de faire un mouvement ni de sortir de son lit. Une de ces plaies était plus douloureuse et plus dangereuse que les autres; mais quelles que fussent les prières des siens, la jeune fille, par un sentiment de réserve, ne pouvait se résoudre à se faire soigner par des mains étrangères; elle consentit seulement à recevoir l'assistance de sa mère; c'était un bien faible secours pour un mal aussi grave. A la fin cependant, sur les instances renouvelées de celle-ci qui lui disait que refuser plus longtemps serait se rendre homicide d'elle-même, elle consentit à laisser venir un médecin; mais c'était à contre-cœur et le remède lui paraissait pire que le mal. C'est pourquoi elle eut recours à l'intercession de saint Ignace. La nuit qui précéda le jour de la visite, elle le conjura longtemps et avec larmes d'avoir compassion d'elle et de la secourir. Elle s'endormit ensuite en priant; à son réveil, elle se trouva complètement guérie, et sans aucune trace de toutes ses anciennes plaies.

A Cazorla, village de l'archevêché de Tolède, vivait une pieuse fille qui dès son enfance avait fait vœu de virginité perpétuelle, et passait sa vie dans les exercices de l'oraison et de la pénitence. Elle avait une très grande dévotion à saint Ignace, et ne manquait jamais de faire chaque jour une bonne partie de ses exercices de piété devant une de ses images ; il était son recours dans toutes ses nécessités spirituelles ou corporelles. Un jour elle perdit la clef de la cassette où était son argent; après l'avoir longtemps cherchée, elle s'adressa pleine de confiance à son protecteur. La nuit suivante, elle s'entendit appeler par son nom; ayant ouvert les yeux, elle vit devant elle saint Ignace, le visage rayonnant d'une joie céleste et tout environné de lumière; il lui indiqua le lieu précis où étaient la clef et un papier important, égaré aussi

depuis quelques jours et qui avait échappé à ses recherches. Mais ces grâces marquaient surtout la condescendance paternelle du Saint envers sa dévouée cliente; elles n'étaient pas pour celle-ci d'un intérêt si considérable. Il en fut autrement de celle qu'elle en reçut quelques années plus tard.

La pieuse fille devint sourde à tel point qu'elle ne pouvait rien entendre, même quand on criait à son oreille. Cette épreuve la trouva parfaitement résignée à la volonté divine; elle s'affligeait seulement du dommage spirituel qu'elle en redoutait pour son âme, car elle ne pouvait plus entendre la parole de Dieu ni les avis de ses confesseurs, seules consolations qu'elle eût au monde. Elle se tourna donc vers saint Ignace. Prenant en main son image, elle protesta qu'elle était prête, si Dieu le voulait ainsi, à rester sourde et à devenir même muette et aveugle, qu'elle n'avait nul souci de son corps, qu'elle se préoccupait uniquement de son âme; mais comme celle-ci pouvait souffrir de sa surdité, elle le conjurait avec instance de lui rendre l'usage de l'ouïe, au moins pour entendre parler de Dieu; elle ne désirait rien de plus. Cette prière faite, elle baisa l'image, l'appliqua sur chacune de ses oreilles, et s'achemina, selon sa coutume, vers l'église. En y entrant, qu'elle ne fut pas sa joie d'entendre très distinctement la voix des prêtres qui célébraient le saint sacrifice, puis celle de son confesseur et du prédicateur! Mais ce qu'il y eut de plus extraordinaire, c'est qu'elle cessait d'entendre dès qu'elle sortait de l'église, et qu'elle retrouvait l'ouïe, chaque fois qu'elle y revenait. C'était un miracle perpétuel; quand on en écrivit la relation en 1603, il durait déjà depuis un an de la manière la plus incontestable.

CHAPITRE X

1. Deux résurrections. — 2. Grâce spirituelle. — 3. Enfant sauvé d'une chute. — 4. Plusieurs guérisons. — 5. Encore des grâces spirituelles. — 6. Enfant emmené au ciel par saint Ignace.

1. Le 7 janvier 1603, le capitaine Pierre Gujarro se rendait, avec une compagnie de soldats, de la commune de Santiago dans la Nouvelle-Biscaye, à un village nommé Durango; il emmenait plusieurs esclaves, et parmi eux une indienne païenne. Celle-ci portait dans ses bras un enfant qu'elle avait eu trois semaines auparavant; mais cet enfant était si faible, qu'après une lieue de chemin, le capitaine s'étant arrêté auprès d'une source pour faire boire les chevaux, et voyant qu'il allait mourir, se hâta de le baptiser : en effet, à peine s'était-on remis en route qu'il expira. La pauvre mère, dans sa rudesse sauvage, ne pensa plus dès lors qu'à se décharger d'un poids inutile; elle voulait l'abandonner sur le chemin. Les soldats, par respect pour le saint baptême, demandèrent à l'enterrer, afin qu'il ne fût pas la proie des bêtes féroces. Le capitaine s'y opposa et ordonna qu'il fût porté jusqu'au village de Corrales de Morcillo, où on lui donnerait la sépulture en terre sainte. Il le fit donc attacher sur le sein de la mère, et, disent les témoins oculaires, on le lia avec si peu de ménagement que cela seul eût suffi à l'étouffer, s'il n'eût pas été déjà mort.

Cependant Pierre Gujarro se sentit inspiré de demander

à saint Ignace, auquel il avait une tendre dévotion, de rappeler à la vie cette innocente créature, et il invita les soldats de son escorte à joindre leurs prières aux siennes. On arriva vers le soir à Corrales. L'Indien qui avait lié l'enfant le détacha et l'étendit sur le sol pour l'ensevelir. Le bon capitaine voulut le voir auparavant; il s'en approcha sans cesser de le recommander à saint Ignace. A peine fut-il près de lui, qu'il le vit tressaillir et bientôt reprendre vie, à son extrême contentement et à celui de la mère; tous se répandirent en actions de grâces en glorifiant le Saint.

Plus merveilleuse encore fut la grâce accordée en 1611 à un autre enfant; car saint Ignace lui obtint à la fois la vie du corps et celle de l'âme. C'était à Manrèse. Cet enfant étant déjà mort quand il sortit du sein maternel, on le laissa de côté pour s'occuper de la mère qui était en un extrême danger. Le péril écarté, la sage-femme revint à l'enfant qu'elle trouva tout livide. En le regardant, elle se sentit émue de compassion, à la pensée que le pauvre petit être était mort sans baptême. Elle se mit donc à genoux et conjura saint Ignace, au nom du souvenir qu'il gardait de cette terre où Dieu l'avait favorisé d'une si grande abondance de grâces, de rendre la vie à cet enfant, au moins afin qu'il pût recevoir le baptême et gagner le ciel. Elle priait encore qu'elle le vit se mouvoir, puis ouvrir les yeux, et, pendant que tous ceux qui étaient présents criaient au miracle, elle le rendit à sa mère plein de vie et de santé.

2. Le fait suivant se passa à Burgos en 1592. Une femme, appelée Marie d'Alava, toute dévouée à l'Ordre de Saint-François, était en proie à d'étranges tentations et angoisses d'esprit. Vainement avait-elle pleuré et prié, elle n'avait trouvé nulle part de remède. Un jour qu'elle s'ouvrait de ses maux à Françoise de Bernui, religieuse d'un couvent hors des murs, celle-ci lui remit une image

de saint Ignace. Elle la prit et l'emporta avec un grand sentiment de confiance, excité encore par tout ce que la religieuse lui avait raconté des nombreux miracles obtenus à l'intercession du serviteur de Dieu, et nommément au moyen de cette image. Mais comme le nom d'Ignace était nouveau pour elle, elle le perdit en chemin. Arrivée à la maison, elle s'agenouilla devant l'image et commença sa prière : « O P. Atanagi, disait-elle, puisque vous êtes si prompt à répandre vos grâces sur ceux qui recourent humblement à votre protection, exaucez-moi ; je suis d'autant plus digne de votre compassion, et j'ai d'autant plus besoin de votre secours que je me trouve en une plus grande détresse ; car si je ne suis pas en danger de mourir emportée par la maladie, je suis exposée au péril bien plus grave de tomber dans le péché. O Père Atanagi, exaucez-moi. »

Comme elle priait ainsi, une voix se fit entendre sensiblement : « Celui que tu invoques s'appelle Ignace, et non pas Atanagi. Mais console-toi, il t'a obtenu la grâce que tu sollicites.» Et en effet au même instant la pauvre affligée sentit dans son âme une sérénité et une joie extraordinaires. « Comment se fait-il, s'écria-t-elle alors avec étonnement, qu'un homme si puissant auprès de Dieu ne soit pas canonisé? » La même voix reprit : « S'il n'est pas canonisé sur la terre, il est canonisé au ciel. » Marie d'Alava se releva entièrement délivrée de ses inquiétudes et surabondant de consolation.

3. C'était le 30 juillet de l'année 1629, veille de la fête de saint Ignace, vers le soir. Pauline Sbarbagli tenait dans ses bras un enfant de sept mois, nommé Louis, fils de son beau-frère, Jean Oltramari. Un grand vent s'étant élevé tout à coup, accompagné de pluie, elle monta du rez-de-chaussée, où elle était, à l'étage supérieur, pour fermer les fenêtres. Une d'elles joignant mal par le haut, elle fut obligée pour l'ajuster, d'élever beaucoup le bras

droit, de se dresser sur la pointe des pieds et même de se pencher un peu en dehors sur la rue. Dans cette situation, l'enfant qui n'était pas emmailloté, mais seulement à demi-enveloppé dans un linge, fit un si brusque mouvement, qu'il s'échappa et tomba d'une hauteur de huit brasses environ. Elle poussa aussitôt un cri en invoquant Jésus, et saint Ignace pour lequel elle avait une grande dévotion, et de saisissement, elle se laissa choir sur une caisse qui se trouvait là.

Après être restée ainsi quelque temps, elle revint à elle : « J'ai vu, raconta-t-elle ensuite, le glorieux saint Ignace tout près de moi ; il avait l'enfant dans ses bras et il me le remit. Et comme dans le trouble et la frayeur où je me trouvais, je n'avais pas la force de le tenir, il le soutint lui-même entre mes bras, jusqu'à ce que j'eusse repris mes sens. » Le Saint avait le costume ordinaire de la Compagnie, et portait le manteau. Son visage était resplendissant et marquait la vigueur de l'âge, mais il ne ressemblait à aucun de ses portraits, du moins à aucun de ceux que cette femme avait vus à Ferrare où le miracle se passa. L'enfant était souriant et se mit aussitôt à jouer avec elle. Le linge qui l'avait enveloppé était au bas de la fenêtre.

4. En 1605, à Modène, un enfant d'un an, fils d'Albert Fontana, fut pris d'une fièvre ardente, accompagnée d'un tel gonflement de la tête et du cou qu'il ne pouvait plus respirer qu'avec la plus grande difficulté ; il était en danger d'étouffer d'un moment à l'autre. Déjà la mère le pleurait comme mort, quand Livie Fontana, sa belle-sœur, vint pour la consoler. Émue de compassion à la vue de l'enfant et de la mère, elle se jette à genoux, et prie saint Ignace auquel elle avait une grande dévotion, de rendre la santé à cette innocente créature ; puis elle lui appliqua sur la gorge une relique du Saint qu'elle portait dans une croix d'argent. A ce contact, la fièvre et l'enflure disparurent

aussitôt, et moins d'une heure après, l'enfant était revenu à son état normal et jouissait d'une parfaite santé.

Le P. Gérard, religieux de notre Compagnie, était tombé malade à Cologne en 1612. Voyant son mal empirer jusqu'à le mettre en danger de mort, il fit un vœu à saint Ignace et se signa la tête et la poitrine avec une de ses reliques. Dès ce moment, il se tint pour exaucé; vainement la fièvre continua pendant dix jours encore, il n'eut pas un moment d'inquiétude. La nuit qui suivit ces dix jours, il eut un évanouissement. Quand il revint à lui, il éprouva dans les jambes une douleur si vive, que de toute sa vie, il n'en avait pas enduré de plus cruelle. Persuadé que cette douleur ne pouvait provenir d'une cause naturelle, il sentit son espérance plus ferme que jamais. Bientôt, comme ravi hors de lui-même, il sentit passer dans sa bouche un souffle léger et délicieux, et son âme fut inondée d'une joie extraordinaire. C'était le signe et le gage de sa parfaite guérison. En effet, toutes ses douleurs avaient disparu. Il entonna aussitôt le *Te Deum* et le poursuivit en s'interrompant à chaque mot par des sanglots et des larmes d'allégresse.

En 1599, Lucrèce Aurispa, abbesse du monastère de Sainte-Catherine, à Macerata, fut priée de s'intéresser auprès de Dieu en faveur d'Isabelle Moroni, élevée autrefois dans ce monastère, et alors si gravement malade que les médecins l'avaient abandonnée. La religieuse fit ce qu'on lui demandait; elle resta en oraison plusieurs heures de la nuit, jusqu'à ce que la fatigue la força de se retirer et de prendre un peu de repos. A peine endormie, elle crut voir les deux saintes vierges et martyres, Catherine et Ursule, sous le vocable desquelles est placée l'église du monastère; elles lui disaient qu'Isabelle guérirait, parce que saint Ignace, non le martyr, ajoutaient-elles, mais le Fondateur de la Compagnie de Jésus, priait pour elle et lui avait obtenu la santé. Elles la chargeaient de porter cette bonne nouvelle à la malade, et de lui

recommander en même temps d'avoir à l'avenir une grande dévotion envers son bienfaiteur. L'abbesse crut voir alors Isabelle s'agenouiller sur son lit et rendre grâces à Ignace du recouvrement de sa santé. Elle s'éveilla en ce moment et fut très étonnée de ce songe, parce qu'elle n'avait point de dévotion bien spéciale pour saint Ignace, et n'avait jamais pensé à s'adresser à lui dans la circonstance présente. Gauthier Valtieri, médecin du monastère, étant venu le matin, l'abbesse lui demanda comment allait Isabelle. Sur sa réponse qu'elle était au plus mal : « Eh bien, dit-elle, allez la trouver, et portez-lui de ma part cette nouvelle et cet avis ; » et elle raconta ce qu'elle avait vu et entendu. Mais la malade n'avait pas besoin qu'on vînt lui donner communication de choses dont elle était elle-même très bien instruite.

En effet, pendant que les deux vierges Catherine et Ursule apparaissaient à l'abbesse, saint Ignace se montrait aussi à elle en songe, tout resplendissant de gloire et de beauté. Il s'approchait d'elle, et la prenant par la main, il la consolait et l'assurait qu'elle guérirait infailliblement; elle n'avait qu'à s'agenouiller sur son lit et à rendre graces à Dieu; car il venait de lui obtenir la santé. Isabelle, toujours en songe, obéit aussitôt. Mais cette vision et cette promesse l'avaient inondée d'une telle joie qu'elle s'éveilla. Elle appela sa mère et sa belle-mère qui veillaient auprès d'elle, et leur raconta ce qui venait de se passer. Celles-ci prirent ses paroles pour les rêveries d'une malade en délire. Le médecin arriva bientôt après, avec son message; on confronta les deux visions que l'examen du pouls acheva de justifier. La malade se remit promptement, et il n'y eut plus besoin des secours de l'art pour achever la guérison.

5. Une femme idolâtre, native de Bazain dans les Indes Orientales, aimait éperduement un chrétien. Pour l'amener plus sûrement à ses fins, elle se fit baptiser,

couvrant ainsi du voile de la religion ses intentions coupables. Une charitable dame la recueillit chez elle pour la former aux œuvres de sa nouvelle profession. Mais l'hypocrite se démasquant tous les jours davantage, laissa bientôt voir qu'elle pensait à autre chose qu'à dire des prières et à fréquenter les sacrements. Comme si le démon, à la suite de ce baptême sacrilège, avait attisé dans son sein avec une violence nouvelle les flammes de la passion, elle s'abandonnait à de véritables accès de folie, et voulait coûte que coûte se précipiter où l'emportaient ses désirs. Comme on la tenait étroitement renfermée, elle se jeta un jour du haut d'un mur dans un jardin; ramenée de force, elle menaça de mettre le feu à la maison, si on ne lui donnait sa liberté. La patience et la charité de sa pieuse gardienne étaient près de céder à ses importunités. Cependant, avant de la renvoyer, elle voulut consulter un Père de la Compagnie. Celui-ci, intérieurement inspiré de Dieu, et persuadé que le démon devait être en grande partie la cause de transports si violents, lui remit une relique de saint Ignace, en lui disant de la suspendre au cou de cette femme. Aucun remède ne pouvait être plus efficace.

Au moment où celle-ci était plus furieuse que jamais, jetant la menace à pleine bouche et se démenant comme une possédée, la dame s'approcha d'elle comme pour lui faire entendre qu'elle serait bientôt consolée. En attendant, elle voulait, disait-elle, lui donner pour gage un bijou qui valait un trésor, et elle lui passa au cou un cordon de soie au bout duquel était la relique du Saint dans une petite bourse.

Ce fut un miracle évident de voir le changement qui se fit à l'heure même dans cette malheureuse. Toute la fureur de sa passion tomba aussitôt; elle demeura quelque temps comme stupide et hors d'elle-même; puis elle versa un torrent de larmes, confessa son péché et la coupable pensée qui lui avait fait demander le baptême. La bonne

dame joignit ses larmes aux siennes et l'embrassa avec tendresse; puis elle lui fit connaître celui auquel elle était redevable de sa conversion soudaine. Elle la conduisit ensuite à l'église. Pendant tout le trajet, la pauvre pécheresse ne fit que pleurer et baiser la relique; elle se confessa, et depuis lors elle cessa d'aimer celui dont elle avait été si follement éprise, et en perdit jusqu'au souvenir.

Tout autre est le fait qu'on va lire. A Catanzaro, une femme, nommée Béatrix, menait une vie non seulement chrétienne, mais toute adonnée à la perfection. Elle consacrait chaque jour un temps considérable à l'oraison, et Dieu l'en récompensait largement, par une grande abondance de consolations et de délices spirituelles. Mais tout à coup il lui retira ces grâces sensibles et la laissa dans l'aridité et la désolation. Les ténèbres envahirent son âme, et elle trouva dans la prière autant de difficulté et d'ennui qu'elle y avait autrefois goûté de douceur. Cependant elle ne négligeait aucun moyen pour retrouver sa première ferveur : tout était inutile. Dans cette rude épreuve, il lui arriva d'arrêter ses yeux sur une image de saint Ignace, placée dans son petit oratoire. Elle se sentit portée à se recommander à un homme qui s'était élevé à une union si intime avec Dieu; et au même moment, comme si le ciel s'était ouvert au-dessus de sa tête, elle fut remplie de tant de lumière et de consolation qu'elle resta deux heures entières l'âme ravie en Dieu. La même dévotion sensible lui demeura tout le reste du jour; et plusieurs mois après, elle la sentait se renouveler encore, toutes les fois qu'elle se rappelait la grâce admirable qu'elle avait reçue de son protecteur.

6. A Cuenca, dans le nouveau royaume de Grenade, une noble et pieuse dame voyait mourir son enfant, sans pouvoir le sauver. Dans cette grande désolation, elle se tourna vers saint Ignace dont elle avait une image sous

les yeux ; elle lui offrit avec larmes le petit moribond, et le conjura de le rendre à la santé, si c'était le bon plaisir de Dieu. Elle vit alors le Saint, le visage resplendissant de lumière, tendre les bras à son enfant, et l'enfant à son tour tendre les siens vers Ignace, comme pour aller à lui, et dans ce doux effort, il expira. La pieuse mère ressentit tant de joie, que ses larmes de douleur se changèrent aussitôt en larmes d'allégresse. Elle bénit Dieu qui avait arraché l'âme de son fils à ce monde misérable, où peut-être elle eût été en danger de périr, et saint Ignace qui l'avait emportée dans le paradis.

CHAPITRE XI

1. Saint Ignace apparaît à un désespéré et le console. — 2. Double miracle. — 3. Novice qui demande et obtient sa guérison pour rester dans la Compagnie. — 4. Excès de ferveur et main brûlée. — 5. Délivrance d'une possédée. — 6. Deux ennemis de saint Ignace changés et convertis. — 7. Un moribond revient à la vie. — 8. Le manteau de saint Ignace sert de bouclier.

1. Dans la Réduction dite de saint Ignace, une des sept du Parana, un jeune homme avait été, pour une faute qu'il n'avait pas commise, chassé de la congrégation de la sainte Vierge et mis en prison. Il en conçut un tel chagrin et un si profond désespoir, qu'il essaya de s'étrangler; mais, je ne sais comment, il ne put y réussir. Cependant, il ne renonça point à son projet; une nuit qu'il en était encore occupé, il vit une grande lumière pénétrer à travers les fentes de la porte et éclairer sa prison. Il s'imagina qu'un ami venait le visiter. Il ne se trompait pas; c'était saint Ignace, le visage rayonnant de joie et d'une éblouissante clarté, qui descendait du ciel pour le consoler : « Dieu vous garde, mon fils, » lui dit-il; et, lui mettant en signe d'affection la main sur la tête, il ajouta : « Ne vous attristez point, puisque vous n'êtes pas coupable; bientôt vous serez mis en liberté. » Ayant dit ces mots, il disparut. Le jeune homme poussa un cri dans l'excès de sa joie; on se hâta d'accourir; on trouva les portes de la prison exactement fermées et le

captif dans les larmes. Peu après, selon la promesse du Saint, son innocence fut reconnue et on le remit en liberté.

2. A Guadiana, ville du Mexique, une esclave indienne souffrait depuis deux ans d'une pénible infirmité. Les vertèbres de l'épine dorsale s'étaient comme démises et déplacées, au point qu'elle ne pouvait se tenir debout sans de grandes et continuelles douleurs. Un Père de la Compagnie vint à passer par cette ville. Le triste état de cette femme l'émut de pitié; il pria saint Ignace de la guérir lui-même, puisque le mal était désormais rebelle à tout remède humain. Pour exciter la foi et la confiance de la malade, il lui fit le récit de plusieurs miracles opérés dans ces mêmes contrées, à l'intercession du serviteur de Dieu; puis il récita sur elle l'oraison de sa fête. A l'instant même, elle fut guérie. Elle se redressa, et marcha librement devant tout le monde. Elle se chargea même d'un lourd fardeau et le porta avec la plus parfaite aisance.

Quand le Père fut parti, elle pensa qu'elle ferait bien néanmoins de prendre encore, pendant un temps, quelques remèdes pour se prémunir contre le retour de son ancien mal et se fortifier davantage, et elle se prépara un bain. Mais à peine y fut-elle entrée, qu'elle fut saisie dans tous ses membres de violentes douleurs, et ne put s'empêcher de jeter les hauts cris. On la retira du bain et on la plaça sur son lit. Les reproches de son cœur lui firent aussitôt comprendre que c'était un châtiment de sa légèreté et de son peu de reconnaissance. Elle demanda humblement pardon à saint Ignace, avec une grande abondance de larmes, et se mit à réciter des prières en son honneur. A peine les avait-elle terminées, qu'elle fut de nouveau guérie ; mais cette fois, elle fut plus sage et n'eut plus de rechute.

En 1602, dans la même ville, Dieu glorifia encore son

serviteur, en opérant à son intercession plusieurs miracles à la fois. Une jeune enfant était depuis longtemps malade; les médecins l'avaient abandonnée, et on n'attendait plus que son dernier soupir. Extrêmement désolé, son père courut à la résidence de la Compagnie, et demanda qu'on voulût bien lui prêter un tableau qui représentait saint Ignace à genoux devant le crucifix. De retour à la maison, il se mit en prières avec toutes les personnes présentes; puis il posa la sainte image sur la tête de son enfant. On en vit aussitôt découler de grosses gouttes de sueur brillantes comme des perles. Il y avait là une femme qui souffrait d'un abcès. Elle prit un peu de cette liqueur et l'appliqua avec un grand respect sur son mal. Au même instant, elle fut guérie. Le contact du merveilleux tableau ne fut pas moins efficace pour l'enfant; de moribonde qu'elle était, elle se trouva tout à coup sans fièvre aucune et hors de danger.

3. Guillaume Guardeford, prêtre anglais, était venu à Rome en 1594, pour revêtir l'habit de la Compagnie; il désirait extrêmement faire son entrée au noviciat, à la fête de saint Augustin, patron de l'Angleterre. Mais une fièvre assez forte lui survint ce jour-là même. Il la dissimula le mieux qu'il put, et fut admis. Le lendemain, la fièvre augmenta, accompagnée d'une grande prostration de forces et d'autres symptômes alarmants. Le novice, très affligé de se voir en danger de perdre la vie, au moment même où elle commençait à lui devenir chère, se souleva sur son lit, et, fixant ses yeux mouillés de larmes vers un certain point de sa chambre, il se mit à prier saint Ignace avec une grande ferveur, assuré d'en être entendu. Il le conjurait, puisqu'il avait le bonheur d'être son fils, de ne pas permettre qu'une grâce pour laquelle il avait soupiré tant d'années, et qu'il était venu chercher si loin, lui fût ravie ; de transporter plutôt cette fièvre à un autre temps, et de ne pas souffrir qu'il n'ap-

portât qu'un cadavre à la Compagnie et s'y éteignît dès le premier jour, avant d'y avoir vécu.

Cette prière émut de compassion le cœur paternel d'Ignace. La nuit suivante, il se fit voir au malade à l'endroit même où celui-ci avait jeté les yeux la veille en l'invoquant; il était accompagné de cinq ou six autres Pères de la Compagnie, et portait le manteau en usage à l'intérieur de la maison. Il s'approcha du lit, et avec son bâton, il fit le geste d'un homme qui chasse les corbeaux ou les chiens de la dépouille d'un mort, puis il se retira, en jetant sur Guillaume un regard plein d'une tendresse particulière. Un des Pères qui étaient venus avec lui, se détachant de sa place, vint à son tour auprès du lit. Le novice, qui se sentait intérieurement guéri, lui demanda s'il pourrait bien faire aussi ce que venait de faire Ignace. Le Père sourit, et, le prenant par les épaules, il le tourna du côté droit sur le côté gauche, le couvrit soigneusement et lui fit signe de reposer. Le novice s'endormit aussitôt d'un sommeil très profond et très tranquille; il ne se réveilla que plusieurs heures après, si parfaitement rétabli, qu'il put se lever le même jour et travailler comme les autres.

4. Saint Ignace était déjà dans la gloire quand il accorda la grâce que je viens de raconter. En voici une autre qu'il obtint de son vivant. Il y avait à la maison professe de Rome, un Frère coadjuteur d'une profonde humilité et d'une grande mortification. Il se nommait Jean-Baptiste, et était cuisinier. Ce Frère trouvait dans son office beaucoup de travail et un sujet continuel de méditation. Souvent il s'arrêtait à considérer le feu de ses fournaux; il descendait par la pensée dans les enfers, et, comparant les flammes qu'il avait sous les yeux à celles de ces horribles demeures, il cherchait à se former quelque idée de ces fournaises ardentes où brûlent et brûleront éternellement les damnés; il considérait aussi

la malice du péché mortel, qui mérite de si longs et si épouvantables tourments.

Un jour, il fut tellement saisi par ces pensées, et conçut une si vive horreur des péchés qu'il avait commis dans le siècle, que, cédant au transport d'une ferveur indiscrète, il plongea une de ses mains dans la flamme et l'y laissa brûler. A l'odeur qui s'en exhala, le Père Ministre, qui passait tout près, entra dans la cuisine et voulut savoir ce qu'il y avait. Le Frère ne put dissimuler ; la douleur lui arrachait malgré lui des larmes ; il montra sa main toute consumée, et, comprenant sa faute, il se jeta à genoux pour demander pardon.

La nouvelle de ce fait fut bientôt portée au Saint et se répandit dans toute la maison. Plusieurs Pères étaient d'avis qu'il fallait renvoyer un homme qui avait fait preuve de si peu de jugement, et s'était mis hors d'état de remplir les offices de son degré. Mais le Saint ne pensa pas ainsi ; il estima cette faute plus digne d'indulgence que de châtiment. Il se mit en oraison, et, suivant sa coutume, il y resta une grande partie de la nuit. Il obtint ce qu'il demandait ; au point du jour, le Frère se trouva guéri, la main aussi fraîche et aussi saine qu'elle était auparavant.

5. Une femme, appartenant à une grande famille d'Italie, était possédée du démon. La possession fut reconnue le 2 novembre 1605. Elle remontait déjà à un an et demi. C'étaient des crises étranges et continuelles. Les médecins, qui n'en savaient pas la cause, les mettaient sur le compte d'un tempérament mélancolique. En effet, la pauvre femme demeurait des jours et des mois entiers immobile et comme hébétée, semblable à un tronc inerte, sans répondre un mot, sans donner un signe d'intelligence. Quelquefois, elle restait plusieurs jours de suite sans rien prendre ; ou bien, après avoir gardé les aliments entre ses dents, elle les rejetait sans les avaler. Elle était toute desséchée et si amaigrie qu'elle

ressemblait à un cadavre. Par moments, elle entrait en fureur contre les personnes qui l'approchaient et contre elle-même, et, si on n'avait eu la précaution de la surveiller de près, elle se serait blessée ou précipitée des étages supérieurs. Les médecins avaient mis tout en œuvre pour la guérir; mais ils n'avaient abouti qu'à redoubler ses souffrances.

Cependant il leur paraissait naturellement impossible qu'un corps réduit à un tel épuisement fût capable de résister, sans en mourir, à une si grande affluence de maux. Ils se demandèrent si ces effets étranges ne proviendraient pas peut-être de quelque sortilège, et ils parlèrent dans ce sens au père de la malade. Celui-ci pria un Père de la Compagnie d'exorciser sa fille au nom de saint Ignace. Il n'en fallut pas davantage ; les démons donnèrent aussitôt des signes évidents de leur présence. Ils déclarèrent qu'ils étaient en nombre immense, qu'ils étaient maîtres de ce corps, qu'ils le possédaient des pieds à la tête, qu'ils avaient tout fait pour le ruiner lentement et sans bruit, enfin qu'ils y auraient réussi, si le nom exécré d'Ignace ne les avait forcés à se découvrir. Ils s'encouragèrent alors les uns les autres et s'animèrent à ne pas céder, quelque violence qu'on pût leur faire.

Cependant cette première constatation ne fut pas sans profit. La malade cessa d'être travaillée par la fièvre ; elle devint plus calme et plus traitable ; elle consentit même à prendre des aliments. Elle ne faisait de difficultés que pour ceux qui étaient bénits; elle les discernait très bien des autres. L'ennemi ainsi démasqué, on commença la lutte. D'accord avec leur fille, le père et la mère promirent par vœu de visiter le tombeau de saint Ignace, à Rome, et d'y offrir quelques présents en action de grâces.

Les exorcismes eurent leur effet. A chaque adjuration et à chaque invocation du Saint, une multitude de démons prenaient la fuite. Plusieurs essayaient de se blottir dans quelque partie du corps; mais au commandement que

leur faisait l'exorciste au nom de Dieu ou d'Ignace, de monter ou de descendre et de venir sur la langue de la possédée, ils obéissaient aussitôt ; et tous en partant donnaient le signal convenu et s'écriaient : « Jésus, Marie et Ignace nous chassent. » Quelques prêtres voulurent invoquer aussi d'autres saints; mais les esprits mauvais ne se dirent jamais chassés par d'autres que par saint Ignace. L'un d'eux plus fort et plus opiniâtre opposa une plus vive résistance; cependant il dut céder aussi. Mais quittant sa victime, il se fit voir à elle sous une forme si horrible que plus tard celle-ci ne pouvait y penser sans être glacée de frayeur. Enfin, après vingt jours d'une lutte continuelle, le 8 décembre, fête de la Conception très pure de la sainte Vierge, le dernier démon sortit avec sa troupe ; et la dame entièrement délivrée ne ressentit plus rien ni de leur présence ni des étranges maladies qu'ils lui avaient fait souffrir. Un *Te Deum* fut publiquement chanté, et la famille s'empressa d'acquitter envers le Saint sa dette de reconnaissance.

6. Il y avait à Condom, ville de Gascogne, un homme d'ailleurs digne d'estime, mais si étrangement hostile à la Compagnie, que c'était un supplice pour lui d'en entendre parler. En particulier, il nourrissait des préventions obstinées contre Ignace ; loin de le regarder comme un saint digne des honneurs de la béatification auxquels l'Église venait de l'élever quelques mois auparavant, il le tenait pour un hypocrite et un fourbe, et en faisait le sujet de mille plaisanteries et quolibets sacrilèges. Il ne lisait même l'histoire de sa vie que pour y chercher matière à de nouvelles charges ; tout ce qu'il y rencontrait d'extraordinaire n'était, disait-il, que fable et fiction. Cependant Ignace du haut du ciel le considérait d'un œil de compassion, comme on regarde un insensé en délire ; il obtint de Dieu la permission de le gagner et de le guérir de si folles imaginations.

Une nuit, je ne sais si c'est en songe ou dans l'état de veille, il se fit voir à cet homme le visage plein de majesté et resplendissant de la gloire des bienheureux; une multitude d'anges lui formaient un cortège d'honneur. Il ne prononça pas une seule parole; mais il se laissa regarder quelque temps; puis, comme s'il allait prendre congé, il jeta sur lui un regard où respirait une si tendre affection que le pauvre homme en fut pénétré jusqu'au fond du cœur et s'évanouit. Quand il eut reprit ses sens, il s'élança de son lit, et prosterné la face contre terre, il demanda pardon au Saint de tous les outrages qu'il lui avait faits, prit sur la table l'histoire de sa vie, la baisa, la pressa contre son cœur en versant de douces larmes; et promit, et il tint parole, d'être à l'avenir aussi rempli de respect et de dévouement pour lui et pour son Ordre, qu'il s'était montré jusqu'alors acharné détracteur et implacable ennemi.

Moins favorisé fut un autre ennemi d'Ignace. Le fait se passa en 1611, à Girone, en Espagne. Cet homme appartenait à un Ordre dont il est inutile de dire le nom; et certes il ne méritait pas de porter l'habit dont il était revêtu. Soit prévention, soit jalousie, il entreprit d'écrire contre Ignace un libelle satirique. Il en avait déjà rédigé une bonne partie, lorsqu'il s'aperçut en se relisant que sa main avait trahi ses intentions; il avait dit tout le contraire de ce que ses préjugés ou sa malice lui avaient voulu dicter; au lieu d'invectives, il ne trouvait que des louanges. Il déchira son papier et se remit à écrire, mais il ne put encore tirer de sa plume qu'un panégyrique en l'honneur du Saint. Cependant tels étaient son aveuglement et son exaspération qu'il ne se demanda pas, si dans cette persistance à écrire tout au rebours de ses pensées, il n'y avait pas quelque chose d'extraordinaire. Il reprit une troisième fois son travail, et une troisième fois, il aboutit au même résultat. Il allait recommencer encore avec une sorte de rage, lorsque sa plume s'échappant de

ses doigts fut lancée violemment jusqu'au milieu de la chambre, et lui-même poussé par une force invisible, se donna un rude souflet. Confus enfin et plein de frayeur, il comprit la leçon, et changea tout à la fois son style et l'idée qu'il se faisait de saint Ignace.

7. Épuisé par une longue maladie de quatre ans, Raphaël Valcanera, de Majorque, n'attendait plus que la mort. Depuis quatre jours, il n'avait pris aucune nourriture. Il reçut l'extrême-onction, et un Père de la Compagnie fut appelé pour l'aider à mourir. Le Père prit avec lui une relique de saint Ignace; mais en arrivant, il trouva le malade sans connaissance; il ne laissa pas de faire sur lui le signe de la croix avec la relique et de le recommander au Saint. Sa femme en fit autant, et s'engagea si elle était exaucée, à fêter le jour anniversaire de la mort d'Ignace et à donner à manger ce jour-là à trois pauvres. A peine avait-elle fait ce vœu que son mari sortit de sa torpeur, parut reconnaître les personnes présentes, et commença à faire quelques mouvements dans son lit, où il était auparavant immobile comme un mort. Bientôt la fièvre le quitta et il fut entièrement guéri. A cette nouvelle, une de ses sœurs qui souffrait depuis deux ans d'un cancer réputé incurable, sentit naître l'espérance d'être délivrée par la même intercession. Elle fit vœu de visiter neuf jours de suite la chapelle du Saint, et mit une de ses images à l'endroit où elle souffrait. Au même moment, elle se trouva mieux, et au bout de peu de jours, son mal avait complètement disparu.

8. Un jeune homme, nommé Benoît Lopez, surintendant d'une des mines du Pérou avait perdu un esclave qui s'était enfui. Il allait à sa recherche, et passait dans un lieu désert, lorsque cinq brigands sortirent d'une embuscade, se jetèrent sur lui les armes à la main, le renversèrent de cheval, et se mirent à le frapper à coups

redoublés. Les coups étaient de nature à le laisser pour mort. Mais au premier signe du danger, le jeune homme avait appelé Ignace à son aide. Le Saint accourut aussitôt, se plaça entre lui et les meurtriers, et avec son manteau dont il se servait comme d'un bouclier, il le protégeait contre leur fureur. En effet, quand la bande se fut éloignée, le jeune homme se releva, trouva ses habits et son chapeau percés en cent endroits de coups de couteau; mais lui-même n'avait pas la plus légère égratignure.

CHAPITRE XII

1. Une guérison. — 2. Deux estropiés qui veulent assister aux fêtes de la béatification d'Ignace. — 3. Jeune homme arraché des mains du démon. — 4. Plusieurs guérisons. — 5. Les loups chassés du Val de Lanzo. — 6. Epizootie. Chapelle érigée en action de grâces sur le sommet d'une montagne. Apparition du Saint.

1. Vincentine Cotz, enfant de sept ans, souffrait d'une esquinancie. Il ne restait plus aucune espérance de la guérir; depuis trois jours, elle ne pouvait rien prendre, et se mourait d'inanition, On avait remis au grand-père de l'enfant, tabletier de sa profession, une image de saint Ignace à encadrer. On porta cette image à la malade, en lui disant de se recommander à celui qu'elle représentait; car il la guérirait, comme il en avait guéri tant d'autres à Gandie. L'enfant se souleva avec l'aide de ses parents, se mit à genoux sur son lit, et récita un *Pater* et un *Ave*. On fit alors toucher à sa gorge la sainte image; au même instant, toutes ses douleurs se dissipèrent, avec l'enflure et l'inflammation. Elle demanda à manger; elle était guérie.

2. La béatification de saint Ignace avait répandu l'allégresse dans les Indes Occidentales; ce fut l'occasion de fêtes magnifiques. Témoin de celles qui furent célébrées dans la province de Potosi, Christophe Martinez, estropié

depuis quatre ans, et incapable de se mouvoir autrement qu'avec des béquilles, trouvait dans ces manifestations de la joie publique une cause de tristesse pour lui-même. Se tournant avec une grande piété et une vive confiance vers le Saint : « Sera-t-il vrai, lui dit-il, ô glorieux patriarche Ignace, qu'au milieu de cette allégresse universelle dont vous êtes l'objet, moi seul je serai dans l'affliction? Pendant que tous les autres dansent en votre honneur, serai-je seul à ne pouvoir ni remuer ni faire un pas? » Le Bienheureux l'entendit et ne le laissa pas dans la peine; au même instant, il fit pénéter dans tous ses membres et dans ses pieds une telle vigueur que l'infirme jeta ses béquilles; le lendemain il était aussi ingambe que jamais.

Un fait semblable eut lieu la même année 1609, et à la même occasion, à Majorque. On célébrait dans l'église des Pères avec une très grande solennité la béatification de saint Ignace. Une pauvre femme estropiée des deux pieds voulait absolument y assister. Vainement une de ses sœurs essayait de l'en dissuader; elle serait certainement renversée et foulée aux pieds par la foule. Elle n'entendit rien et sortant de sa maison, elle s'achemina de son mieux vers l'église. A peine avait-elle fait quelques pas, qu'elle sentit ses pieds se détendre et se fortifier; elle jeta ses béquilles et courut, alerte et pleine de force, à l'église, rendre grâces au Saint et communier en son honneur.

3. Michel Schramm, jeune homme de dix-sept ans, avait été envoyé par son père à Wurtzbourg, pour y faire ses études. Tombé au milieu d'un cercle de compagnons libertins, il fit plus de progrès dans le vice que dans les lettres; il alla jusqu'à demander au démon lui-même des leçons de mal faire. Voici comment la chose arriva. Un étudiant en droit était ami et disciple d'un grand magicien; il lui conduisit Michel et un autre de ses camarades du même âge. On but joyeusement; puis le magicien se

mit à exalter la puissance et les merveilles de son art dans lequel il était passé maître. Il ne lui fallut pas de grands efforts pour troubler la cervelle de ces jeunes fous, exciter leur curiosité et les enflammer du désir de faire, eux aussi, les choses extraordinaires dont on leur parlait.

A la curiosité s'ajouta bientôt l'espérance d'avantages plus réels; car le magicien leur vantait la vertu d'une certaine racine enchantée dont il avait le secret; cette racine, introduite dans la langue ou dans un doigt, opérait tous les prodiges qu'on pouvait désirer; il suffisait de commander, si on la portait dans la langue ou de toucher les objets, si on l'avait au doigt. Ouvrir des portes et des coffres-forts, briser des chaînes, extraire des trésors enfouis bien avant dans la terre; avec cette racine, on pouvait tout. Du reste, il n'était point difficile de se la procurer; il suffisait d'avoir assez de courage pour se trouver une seule fois en présence du démon, apparaissant sous une forme visible, nullement repoussante d'ailleurs, et de lui remettre, écrit de son sang, un billet par lequel on déclarait lui faire l'abandon de son âme. Hélas! quel trésor le magicien vendait pour des bagatelles! Mais les malheureux jeunes gens étaient si épris du désir d'avoir cette racine toute puissante, qu'ils consentirent à tout. Ils mirent seulement une condition au marché : c'est que la donation de leur âme n'aurait de force qu'autant qu'ils feraient usage de la racine, et que le jour où ils voudraient la rendre, le contrat serait annulé et rompu. Cette restriction faite, le magicien leur tira d'un doigt un peu de sang, et leur dicta la formule par laquelle ils se livraient au démon. Puis, prenant cette formule et leur donnant à chacun un petit bâton, il les mena hors de la ville.

Il s'arrêta en un point où quatre routes venaient se croiser, traça un cercle sur la terre, et fit d'autres signes cabalistiques en les accompagnant de quelques paroles. Le démon se montra tout à coup sous la forme d'un tout

jeune homme. Les deux étudiants ne purent s'empêcher de frissonner à cette vue; ils se regardèrent l'un l'autre, pâles de frayeur, sans dire une parole, et voulurent s'enfuir. Mais cela ne leur fut pas possible; car le magicien, prévoyant bien qu'ils auraient cette pensée, les avait liés d'une manière invisible, et ils ne purent, malgré tous leurs efforts, faire un seul pas en arrière. Cependant il les rassura, et ils reprirent courage; ils placèrent alors leurs billets au bout de leurs bâtons, et les présentèrent au démon qui ne sortait pas du cercle. Le magicien s'entretint alors longuement avec le malin esprit en une langue qu'ils ne comprenaient pas; sans qu'ils en ressentissent aucune douleur, il renferma la racine promise dans la petite blessure qu'il leur avait faite au doigt médius de la main droite; après cela, le démon disparut, et tous trois revinrent à la ville.

Ils firent aussitôt l'essai de leur talisman dans la maison même du magicien, et ils obtinrent véritablement tout ce qu'on leur avait promis. Toute serrure s'ouvrait dès qu'ils en approchaient le doigt. Ils enfouirent un ducat d'argent à deux palmes de profondeur; ils mirent alors leur main à terre; le ducat en sortit à l'instant et vint s'attacher à leur doigt, comme le fer à l'aimant. Ils firent un signe sur un vase plein d'eau; le vase se rompit et l'eau demeura suspendue en l'air, comme un morceau de glace. Un d'eux se fit lier avec une chaîne; il toucha la chaîne de son doigt; aussitôt la chaîne éclata en mille pièces. Ces expériences enchantèrent ces pauvres fous; et pour un si beau secret, ils auraient volontiers donné dix âmes, s'ils les avaient eues.

Cependant Michel retourna peu après dans son pays; afin de donner une idée de son savoir-faire, il se mit, avec une légèreté d'enfant, à opérer les mêmes prestiges et surtout à ouvrir les portes et les coffres-forts. Mais son talent ne tarda pas à lui créer de sérieux dangers. Ayant été soupçonné d'un vol considérable, il eut bien de la

peine, coupable ou non, à se sauver du gibet. Quelques camarades ne lui firent pas courir un moindre péril : ils s'étaient imaginés qu'un trésor était caché en je ne sais quel lieu; ils l'entraînèrent donc dans un bois, et le menacèrent de le tuer, s'il ne leur faisait connaître la racine avec laquelle ils pourraient découvrir l'objet de leur convoitise. Michel leur en indiqua une quelconque, la première qui lui tomba sous les yeux; ils crurent que c'était la véritable, parce que dans le moment où il la tenait encore, il avait fait avec son doigt enchanté un prodige qui paraissait venir d'elle, et ainsi il se tira de leurs mains.

Cependant ces aventures commencèrent à lui ouvrir les yeux; il comprit combien étaient tristes les fruits de cette racine empoisonnée, et quelle folie avait été la sienne, de se lier par un pacte qui livrait son âme à une damnation certaine, et exposait son corps lui-même à quelque funeste fin. Il résolut de le rompre, et alla tout découvrir à un excellent prêtre qui possédait sa confiance. Celui-ci lui mit d'abord devant les yeux l'énormité de sa faute, puis il l'anima à ne rien refuser de tout ce ce qu'il serait nécessaire de faire ou de souffrir pour se dégager des étreintes du démon, et il l'adressa aux Pères de la Compagnie, à Molsheim. Il espérait qu'avec le secours de saint Ignace dont la puissance s'était plus d'une fois manifestée dans des cas semblables, on pourrait rentrer en possession de la cédule du pacte, et s'assurer ainsi de la rupture du pacte lui-même.

Le jeune homme fut accueilli avec bonté par les Pères de Molsheim; il passa douze jours dans le recueillement, tout occupé à se préparer par le jeûne, les flagellations et diverses sortes de pénitences, à faire sa confession générale et sa renonciation solennelle au démon. Cette renonciation devait avoir lieu en présence de nombreux témoins, parmi lesquels on remarquait le suffragant de l'évêque de Strasbourg. Au jour fixé, Michel fut conduit dans la cha-

pelle de Saint-Ignace et placé sous sa protection. Le Père Recteur dit la messe votive du Saint. Le jeune homme fit alors sa profession de foi; mais au moment de commencer l'acte de renonciation, il fut saisi d'une telle frayeur, qu'il se mit à frissonner de tous ses membres et que ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Comme il s'efforçait néanmoins de prononcer le mot décisif « Je renonce, » il se sentit la gorge si serrée, qu'il lui était impossible d'en venir à bout. Le Père qui avait été chargé de lui se tenait à ses côtés; il fit sur lui le signe de la croix en invoquant le secours de saint Ignace. Le démon fut obligé de céder, et Michel, devenu plus calme, acheva sa renonciation et la remit au Père Recteur qui la déposa sur l'autel. Cependant le démon ne parut point et l'écrit ne fut point rendu.

On continua donc encore pendant plusieurs jours les pénitences, les invocations, les professions de foi et les messes votives en l'honneur du Saint, et on remit de nouveau solennellement le jeune homme sous ce patronage auquel il est impossible à l'enfer de résister. Enfin, le 13 janvier 1613, comme le Père Recteur disait la messe, toutes les personnes présentes entendirent au moment du canon le froissement d'un papier le long de la muraille; mais on ne vit rien tomber. Michel seul aperçut un démon qui du côté droit de l'autel lui montrait le papier, le jetait ensuite et disparaissait. La messe finie, on le chercha vainement. Enfin, on le trouva sous la première nappe de l'autel; tout le monde, ravi de joie, rendit gloire à Dieu et paya un juste tribut d'actions de grâces à saint Ignace.

4. En 1605, une maladie pestilentielle ravageait le Paraguay. Parmi ceux qui eurent plus à souffrir du fléau était un homme honorable, chef d'une nombreuse famille. En peu de jours, il avait vu succomber deux des siens; presque tous les autres étaient ou atteints ou déjà même

moribonds. Au milieu de ces dures épreuves, cet homme reçut la visite de quelques Pères de la Compagnie, en tournée dans ces parages. Les missionnaires lui donnèrent toutes les consolations qu'on peut offrir à un chrétien en semblable circonstance, et lui remirent une image de saint Ignace. Elle serait une sauvegarde pour sa demeure, préserverait de la contagion ceux qui avaient été épargnés jusque-là et guérirait les malades. Il accepta avec reconnaissance, et plein de confiance, il ranima le courage des siens, et les assura qu'ils recouvreraient la santé, s'ils voulaient se recommander avec ferveur au serviteur de Dieu. Tous le firent de grand cœur. Dès le lendemain, l'excellent homme courut tout joyeux trouver les Pères; car du moment, disait-il, que la sainte image était entrée dans sa maison et qu'on l'avait invoquée, tous les malades étaient revenus à la santé, même ceux qui paraissaient déjà sur le bord du tombeau.

La même année 1605, une autre guérison eut lieu à Santiago, capitale du Chili. Une religieuse souffrait d'un mal très douloureux. Elle avait les gencives putréfiées et il en sortait du pus et des vers. De plus, elle éprouvait des douleurs de dents si violentes qu'elle en tombait parfois sans connaissance. Tous les remèdes avaient été mis en œuvre : aucun ne lui avait apporté le moindre adoucissement. Une nuit, comme elle était en proie à des souffrances encore plus atroces, la sœur qui la veillait lui remit une image de saint Ignace. La malade la prit, et conjurant avec larmes le Bienheureux de venir à son aide dans une si grande détresse, elle l'approcha de ses lèvres. Au même instant, elle sentit toutes ses douleurs s'évanouir. Dans l'excès de sa joie et comme pour s'assurer qu'elle était bien guérie, elle faisait claquer ses dents, elle qui tout à l'heure ne pouvait seulement les rapprocher sans une sorte de martyre. Cependant un changement si soudain lui parut si extraordinaire, qu'elle se demanda si ce n'était pas un effet du hasard plutôt qu'un

vrai miracle. Elle ne pouvait se persuader que le simple attouchement de l'image d'un homme qui n'était pas encore canonisé, fût capable de dissiper une douleur dont aucun remède humain n'avait pu triompher. Elle ne se fut pas plutôt arrêtée à ce doute qu'elle fut de nouveau assiégée par toutes ses tortures passées. Fondant alors en larmes, elle confessa son incrédulité et sa folie, et conjura le Saint de lui pardonner. Ignace eut pitié d'elle, et toutes ses douleurs se dissipèrent une seconde fois.

A Bivona, l'an 1603, Roch Bonda, prêtre sicilien, fut attaqué d'une pleurésie accompagnée d'une fièvre violente, et de crachements de sang très abondants. Aucune espérance ne lui restait du côté des hommes ; il se tourna du côté de saint Ignace, le choisit pour son médecin, et se recommanda avec une grande ferveur à sa protection. Prenant alors une de ses médailles, il la mit dans sa bouche, plein de confiance qu'elle lui rendrait la santé. En effet, il s'endormit bientôt après d'un paisible sommeil ; quand il se réveilla, il se trouva guéri et de la fièvre et du crachement de sang, et des douleurs du côté.

5. En 1626, des bandes de loups, descendus des montagnes, avaient rendu impraticables quelques-unes des vallées du Piémont, entre autres celle de Lanzo. Il n'y avait plus de sûreté pour les hommes et pour les troupeaux ; ces animaux, enhardis par leur nombre et excités par la faim, se jetaient sur tout ce qu'ils rencontraient. On avait depuis peu élevé dans l'église principale de la prévôté de Mezenile une chapelle en l'honneur de saint Ignace. Les habitants résolurent, d'un commun accord, de s'adresser au serviteur de Dieu, afin qu'il délivrât leur territoire de ces terribles bandes ; ils convinrent d'aller neuf jours de suite en procession à sa chapelle et d'y faire chanter une grand'messe. Ils commencèrent aussitôt les processions. L'effet désiré ne se fit pas attendre. Les loups chassés par une force supérieure, s'éloignèrent du pays

par grandes troupes à la fois. S'ils venaient à trouver sur leur chemin quelque être vivant, loin d'en approcher, ils se sauvaient en hâte comme frappés de terreur. Deux seulement, pour rendre le miracle plus sensible, eurent permission de se montrer terribles en quelque manière.

L'un d'eux, ayant rencontré quelques moutons gardés par une petite fille de sept ans et par son frère qui en avait cinq, laissa le troupeau et se jeta sur le petit garçon ; il le renversa à terre et se mit à le secouer avec son museau et à le pousser de côté et d'autre, sans lui faire d'ailleurs aucun mal. La protection de saint Ignace était si connue dans la contrée, que la sœur de l'enfant ne craignit pas d'accourir et de frapper l'animal avec une baguette qu'elle avait à la main ; et comme cela ne suffisait pas à lui faire lâcher prise, elle le saisit par les oreilles, l'arracha de force de dessus son petit frère qui poussait des cris désespérés, et le chassa vers la montagne.

L'autre loup se montra encore plus hardi. Ayant trouvé sur son chemin une cabane où il y avait plusieurs enfants, il y entra, en saisit un âgé de cinq ans et s'enfuit avec son fardeau vers la forêt. Aux cris poussés par les autres, la mère qui était à sarcler dans un champ voisin, se hâta d'accourir, et apprenant ce qui venait d'arriver, elle se jeta à genoux, recommanda son fils à saint Ignace et s'élança vers la montagne, du côté où le loup avait emporté sa proie. Déjà elle avait couru assez loin sans rien découvrir, quand elle entendit une voix qui lui criait du milieu des rochers : « Mère, me voici, je suis vivant. » C'était son enfant ; il lui raconta comment le loup l'avait subitement déposé à terre, l'avait ensuite regardé fixement et, après avoir reniflé avec force, s'était enfoncé précipitamment dans les bois. En comparant toutes les circonstances, la mère reconnut que le moment où le loup avait laissé son fils, était précisément celui où elle l'avait placé sous la protection du Saint.

6. En 1629, deux villages de cette même vallée de Lanzo, Gisola et Tortore, eurent à souffrir d'une épizootie qui fit en peu de temps périr un grand nombre d'animaux, et réduisit les habitants à la plus extrême misère. Ces pauvres gens se recommandèrent à saint Ignace, dont ils venaient d'éprouver la puissante intercession dans la dispersion miraculeuse des loups. Ils s'engagèrent par vœu à bâtir une chapelle en son honneur sur la montagne voisine de Tortore, dite la Bastille, des restes d'un vieux château autrefois élevé en cet endroit, et alors démantelé et en ruines. Aussitôt la mortalité cessa et les animaux malades guérirent. Fidèles à leur vœu, les braves villageois élevèrent la chapelle, dès qu'il leur fut possible de s'en occuper.

Ces prodiges mirent le nom d'Ignace en honneur et en vénération dans tout le pays. Le sanctuaire était si fréquenté qu'il fallut ouvrir une nouvelle route d'accès sur un des flancs de la montagne. Comme il était bâti sur la cîme la plus élevée, on l'apercevait de tout le pays environnant, et, sans sortir de leurs demeures, les habitants pouvaient y adresser leurs hommages. Le Saint répondit à ces témoignages de piété par une multitude de grâces extraordinaires. Un jour même, il se fit voir en ce lieu à Pauline, femme de Thomas della Mussa, du village de Tortore, dont il avait miraculeusement guéri le fils. Cette femme venait de réciter un certain nombre de prières qu'elle avait promises au Saint, par reconnaissance, et elle s'était tournée du côté de la montagne pour les lui offrir. Au même moment elle vit Ignace assis sur une roche très élevée, à l'endroit où l'on avait eu dessein de lui dresser un autel. Il portait le costume ordinaire de la Compagnie, mais plus beau et plus riche, et avait les yeux tournés vers le ciel. A quelque distance et un peu plus bas, était également assis un autre religieux de la Compagnie, moins richement vêtu.

Pauline reconnut aussitôt son bienfaiteur; je ne sais

quelle inspiration secrète lui disait au fond du cœur que c'était lui ; elle en avait encore pour gage une allégresse extrêmement vive dont elle se trouva remplie. Elle fit part de sa vision au curé de Ceres, paroisse voisine de Mezenile, et sur le conseil qu'elle en reçut, elle multiplia ses dévotions envers le Saint, et communia plusieurs fois en son honneur. Le prêtre lui avait donné cette direction dans l'espérance qu'une seconde apparition viendrait confirmer la vérité de la première. Son attente ne fut pas trompée. Le 20 décembre de la même année, Pauline était plongée dans une grande affliction d'esprit, à la suite de je ne sais quel malheur, et elle se recommandait à saint Ignace avec une tendre piété. Au moment où elle se tournait vers le sanctuaire de la montagne, elle l'aperçut vêtu comme la première fois, et assis sur le même rocher. A cette vue, toutes ses tristesses s'évanouirent ; elle se sentit inondée d'une consolation extraordinaire et toute céleste.

Cette nouvelle, répandue dans le pays et dans les villages d'alentour, y accrut merveilleusement la dévotion envers le serviteur de Dieu ; on éleva en nombre d'endroits des autels et des chapelles en son honneur, et partout sa fête fut précédée d'un jeûne et célébrée avec une grande solennité.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES PRINCIPAUX FAITS

CONTENUS DANS CET OUVRAGE

Le premier numéro en chiffres romains indique le volume; le second, en chiffres arabes, la page.

A

B

C

COMPAGNIE DE JÉSUS

D

E

F

G

H

I

IGNACE DE LOYOLA.

VERTUS DE SAINT IGNACE.

J

K

L

M

N

R

S

T

V

X

Z

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE IV

GOUVERNEMENT DE SAINT IGNACE

1540-1556.

Pages.

LIVRE V

VERTUS DE SAINT IGNACE. — SA MORT. — TÉMOIGNAGES D'ESTIME RENDUS A SA MÉMOIRE. — SA CANONISATION.

1521-1622.

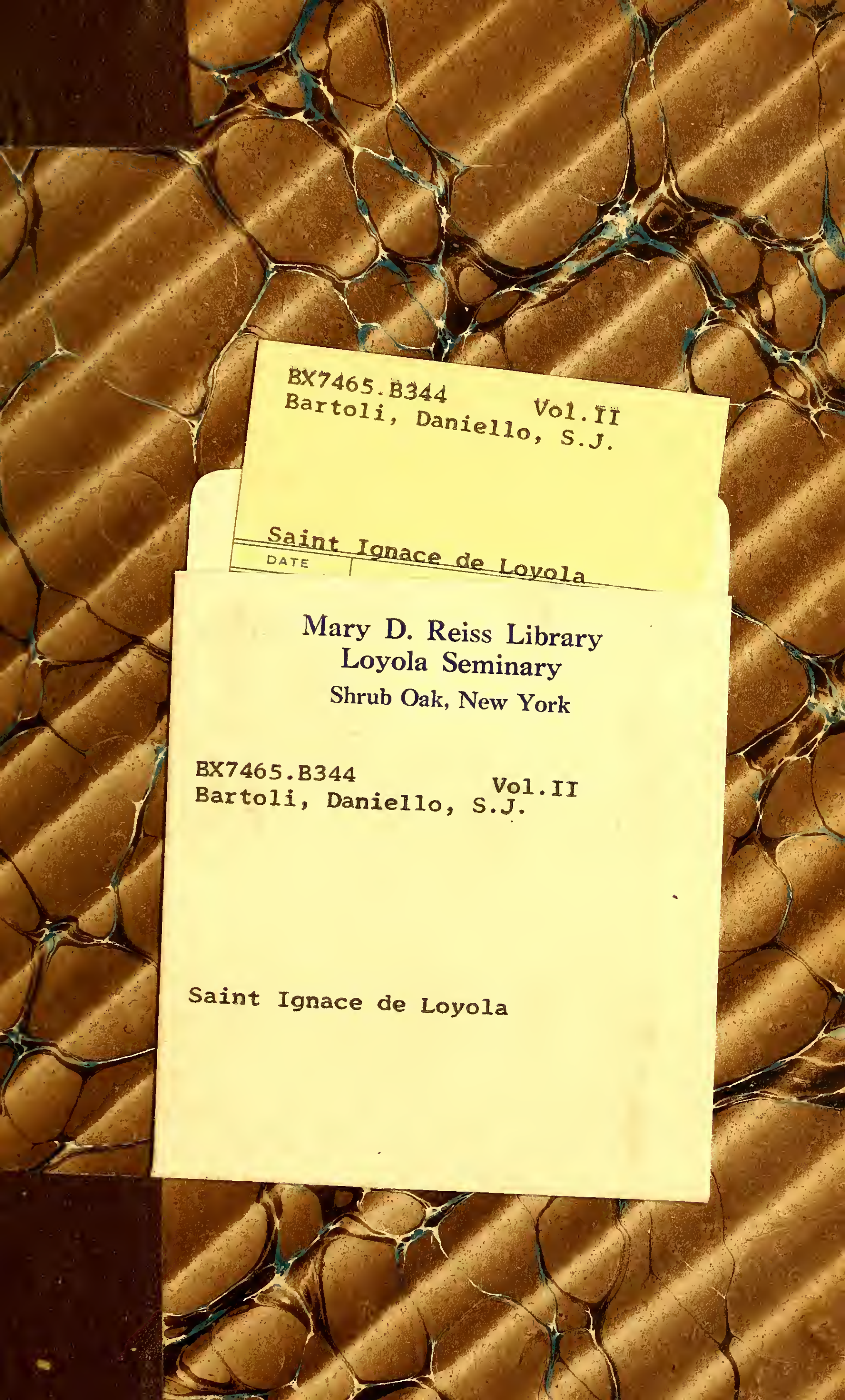
LIVRE VI

GLORIFICATION DE SAINT IGNACE

MIRACLES OPÉRÉS A SON INTERCESSION PENDANT SA VIE ET APRÈS SA MORT.

— Lille. Typ. A. Taffin-Lefort. 1893. —





BX7465.B344 Vol.II
Bartoli, Daniello, S.J.
Saint Ignace de Loyola
DATE
Mary D. Reiss Library
Loyola Seminary
Shrub Oak, New York
BX7465.B344 Vol.II
Bartoli, Daniello, S.J.
Saint Ignace de Loyola

